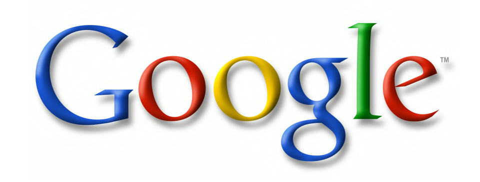
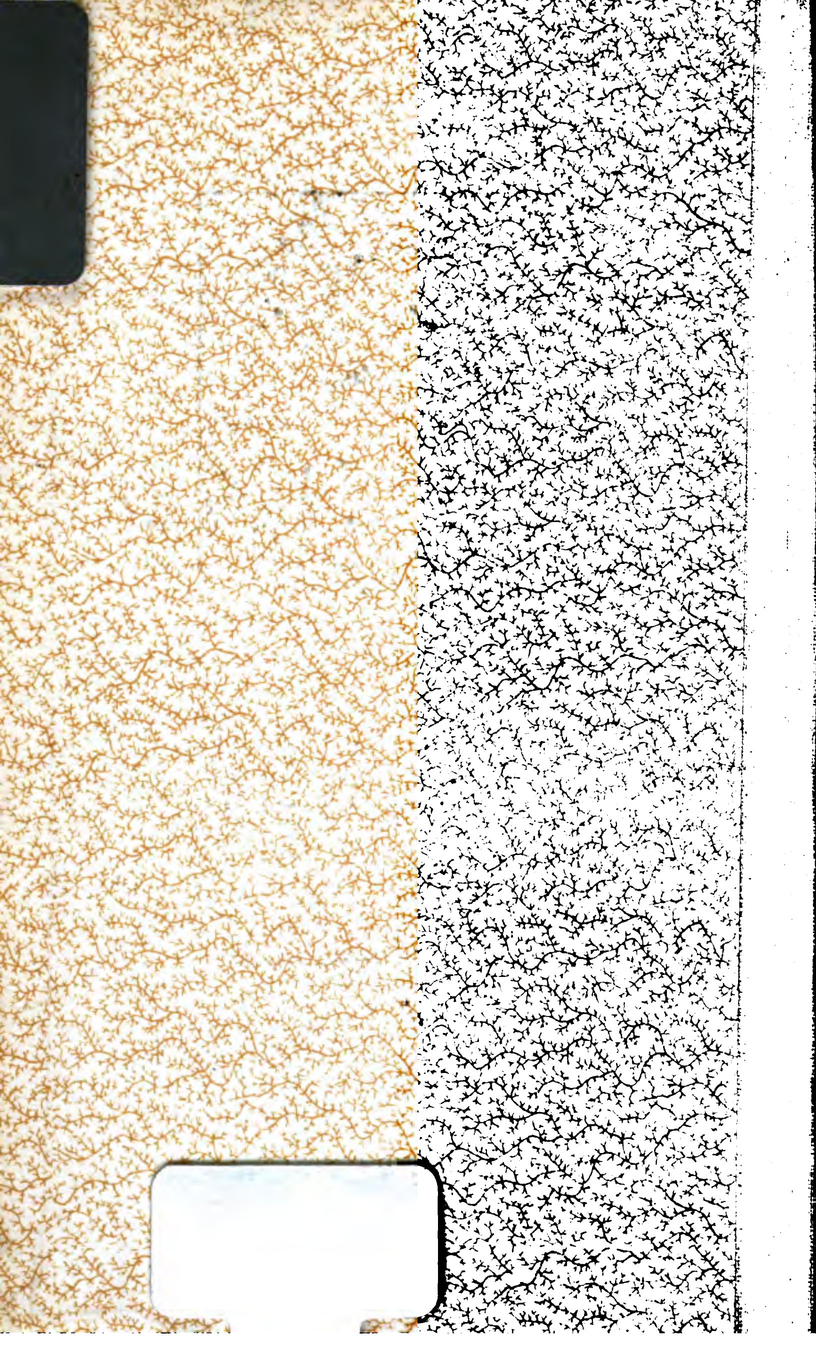
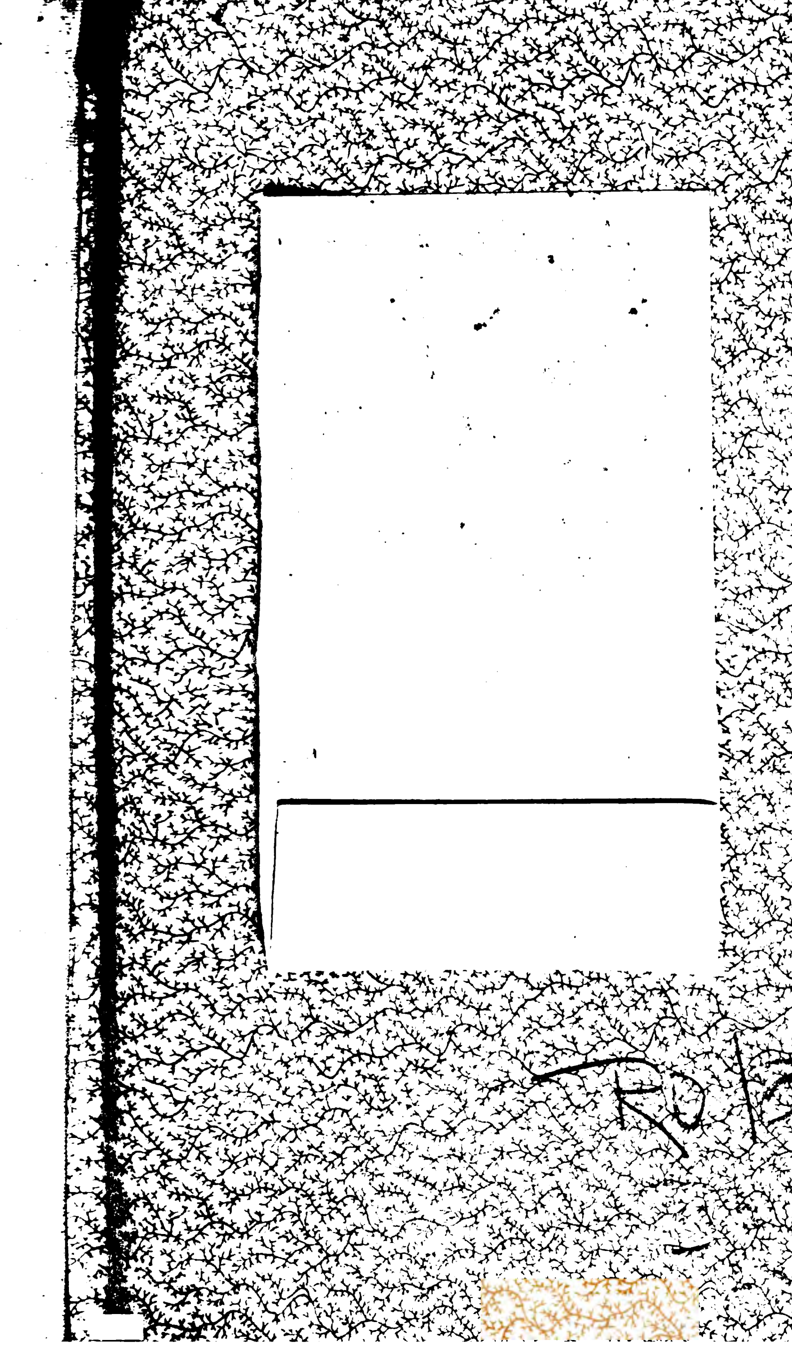

Google





MÉMOIRES

DE

MADAME ROLAND

ÉCRITS DURANT SA CAPTIVITÉ

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET COMPLÉTÉE SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES
ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET DE PIÈCES D'UN GRAND INTÉRÊT

PAR M. P. FAUGÈRE

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN N° 77

—

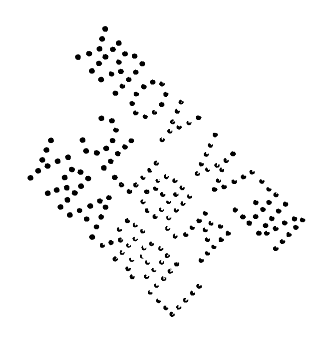
1864



MÉMOIRES

DE

MADAME ROLAND



PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

MÉMOIRES

DE

MADAME ROLAND

ÉCRITS DURANT SA CAPTIVITÉ

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET COMPLÉTÉE SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES
ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES ET DE PIÈCES INÉDITES

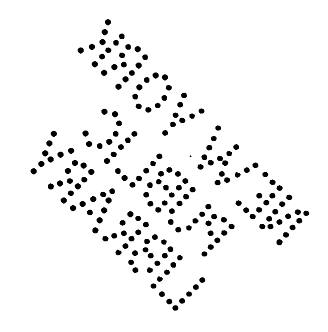
PAR M. P. FAUGÈRE

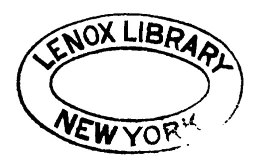
TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

A I




LENOX LIBRARY
NEW YOR

MÉMOIRES

DE

MADAME ROLAND.

MÉMOIRES PARTICULIERS.

PREMIÈRE PARTIE.

Aux prisons de Sainte-Pélagie, le 9 août 1793.

Fille d'artiste, femme d'un savant devenu ministre et demeuré homme de bien, aujourd'hui prisonnière, destinée peut-être à une mort violente et inopinée, j'ai connu le bonheur et l'adversité, j'ai vu de près la gloire et subi l'injustice.

Née dans un état obscur, mais de parents honnêtes, j'ai passé ma jeunesse au sein des beaux-arts, nourrie des charmes de l'étude, sans connaître de supériorité que celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu[1].

A l'âge où l'on prend un état, j'ai perdu les espérances

1. Elle était née à Paris le 17 mars 1754. — Voir son acte de baptême, *Appendice* n° I. F.

de fortune qui pouvaient m'en procurer un conforme à l'éducation que j'avais reçue. L'alliance d'un homme respectable a paru réparer ces revers; elle m'en préparait de nouveaux.

Un caractère doux, une âme forte, un esprit solide, un cœur très-affectueux, un extérieur qui annonçait tout cela, m'ont rendu chère à ceux qui me connaissent. La situation dans laquelle je me suis trouvée m'a fait des ennemis; ma personne n'en a point; ceux qui disent le plus de mal de moi ne m'ont jamais vue.

Il est si vrai que les choses sont rarement ce qu'elles paraissent être, que les époques de ma vie où j'ai goûté le plus de douceurs ou le plus éprouvé de chagrins, sont souvent toutes contraires à ce que d'autres pourraient en juger. C'est que le bonheur tient aux affections plus qu'aux événements.

Je me propose d'employer les loisirs de ma captivité à retracer ce qui m'est personnel depuis ma tendre enfance jusqu'à ce moment; c'est vivre une seconde fois que de revenir ainsi sur tous les pas de sa carrière; et qu'a-t-on de mieux à faire en prison que de transporter ailleurs son existence par une heureuse fiction, ou par des souvenirs intéressants?

Si l'expérience s'acquiert moins à force d'agir qu'à force de réfléchir sur ce qu'on voit et sur ce qu'on a fait, la mienne peut s'augmenter beaucoup par l'entreprise que je commence.

La chose publique, mes sentiments particuliers, me fournissaient assez, depuis deux mois de détention, de quoi penser et décrire sans me rejeter sur des temps fort éloignés; aussi les cinq premières semaines avaient-elles été consacrées à des *Notices historiques* dont le

recueil n'était peut-être pas sans mérite. Elles viennent d'être anéanties[1]; j'ai senti toute l'amertume de cette perte que je ne réparerai point; mais je m'indignerais contre moi-même de me laisser abattre par quoi que ce soit. Dans toutes les peines que j'ai essuyées, la plus vive impression de douleur est presque aussitôt accompagnée de l'ambition d'opposer mes forces au mal dont je suis l'objet, et de le surmonter, ou par le bien que je fais à d'autres, ou par l'augmentation de mon propre courage. Ainsi, le malheur peut me poursuivre et non m'accabler; les tyrans peuvent me persécuter, mais m'avilir? jamais, jamais! Mes *Notices* perdues, je vais faire des *Mémoires*, et m'accommodant avec prudence à ma propre faiblesse dans un moment où je suis péniblement affectée, je vais m'entretenir de moi pour mieux m'en distraire. Je ferai mes honneurs en bien ou en mal, avec une égale liberté; celui qui n'ose se rendre bon témoignage à soi-même est presque toujours un lâche qui sait et craint le mal qu'on pourrait dire de sa personne; et celui qui hésite à avouer ses torts n'a pas la force de les soutenir, ni le moyen de les racheter. Avec cette franchise pour mon propre compte, je ne me gênerai pas sur celui d'autrui; père, mère, amis, mari, je les peindrai tous tels qu'ils sont ou que je les ai vus.

Tant que je suis démeurée dans un état paisible et concentré, ma sensibilité naturelle enveloppait tellement mes autres qualités, qu'elle se montrait seule ou les dominait toutes. Mon premier besoin était de plaire et de faire du bien; j'étais un peu comme ce bon monsieur

1. Les *Notices historiques* n'avaient pas été détruites en totalité; la portion qui est publiée au commencement du premier volume de cette édition avait échappé au désastre. F.

de Gourville, dont madame de Sévigné dit que la charité du prochain lui coupait les paroles par la moitié ; et je méritais que Sainte-Lette dit de moi, qu'avec l'esprit d'aiguiser de fines épigrammes, je n'en laissais jamais échapper aucune.

Depuis que les circonstances, les orages politiques et autres ont développé l'énergie de mon caractère, je suis franche avant tout, sans regarder d'aussi près aux petites égratignures qui peuvent se faire en passant. Je ne fais pas plus d'épigrammes ; car elles supposent le plaisir de piquer par une critique, et je ne sais point m'amuser à tuer des mouches ; mais j'aime à faire justice à force de vérités, et j'énonce les plus terribles en face des intéressés, sans m'étonner, sans m'émouvoir, ni me fâcher, quel qu'en soit l'effet sur eux.

Gatien Phlipon, mon père, était graveur de profession ; il cultivait aussi la peinture, et voulut s'adonner à celle en émail, bien moins par goût que par spéculation ; mais l'incompatibilité de sa vue et de son tempérament avec le feu, auquel il faut passer l'émail, le força d'abandonner ce genre. Il se restreignit dans le sien qui était médiocre ; mais quoiqu'il fût laborieux, que les temps favorisassent l'exercice de son art, qu'il eût beaucoup d'occupation et employât un assez grand nombre d'ouvriers, le désir de faire fortune le portait vers le commerce. Il achetait des bijoux, des diamans, ou les prenait en paiement des marchands avec lesquels il avait à faire, pour les revendre dans l'occasion. Je relève cette particularité, parce que j'ai observé que dans toutes les classes, l'ambition est généralement funeste ; pour quelques heureux qu'elle

élève, elle fait une foule de victimes. L'exemple de mon père me fournira plus d'une application; son art suffisait à le faire exister décemment; il voulait devenir riche, et il a fini par se ruiner.

Robuste et sain, actif et glorieux, il aimait sa femme et la parure; sans instruction, il avait ce degré de goût et de connaissance que donnent superficiellement les beaux arts, à quelque partie qu'en soit réduite la pratique; aussi, malgré son estime pour les richesses et ce qui peut les procurer, il traitait avec des marchands, mais il n'avait de liaison qu'avec des artistes, peintres et sculpteurs. Sa vie fut très-réglée tant que son ambition connut des bornes ou n'eut point essuyé de disgrâces : on ne peut pas dire que ce fût un homme vertueux, mais il avait beaucoup de ce qu'on appelle honneur; il aurait bien fait payer une chose plus qu'elle ne valait, mais il se serait tué plutôt que de ne pas acquitter le prix de celle qu'il avait achetée.

Marguerite Bimont, sa femme, lui avait apporté en dot, avec fort peu d'argent, une âme céleste et une charmante figure. L'aînée de six enfants dont elle avait été comme la mère, elle ne s'était mariée à vingt-six ans que pour céder la place à ses sœurs; son cœur sensible, son esprit agréable, auraient dû l'unir à quelqu'un d'éclairé, de délicat; mais ses parents lui présentèrent un honnête homme dont les talents assuraient l'existence, et sa raison l'accepta. Au défaut du bonheur qu'elle ne pouvait se promettre, elle sentait qu'elle ferait régner la paix qui en tient lieu. Il est sage de savoir se réduire; les jouissances sont toujours plus rares qu'on ne l'imagine; mais les consolations ne manquent jamais à la vertu.

Je fus leur second enfant; mon père et ma mère

en eurent sept, mais tous les autres sont morts en nourrice ou en venant au monde, à la suite de divers accidents; et ma mère répétait quelquefois avec complaisance que j'étais la seule qui ne lui eût jamais donné de mal, car sa délivrance avait été aussi heureuse que sa grossesse : il semblait que j'eusse affermi sa santé.

Une tante de mon père choisit pour moi, dans les environs d'Arpajon où elle allait souvent en été, une nourrice saine et de bonnes mœurs, que l'on estimait dans le pays, d'autant plus que la brutalité de son mari la rendait malheureuse, sans altérer son caractère ni changer sa conduite. Madame Besnard, c'est le nom de ma grand'tante, n'avait point d'enfant; son mari était mon parrain; tous deux me regardèrent comme leur fille. Leurs soins ne se sont jamais démentis; ils vivent encore, et sur le déclin de leurs ans, ils languissent de douleurs; ils gémissent sur le sort de leur petite nièce dans laquelle ils avaient placé leur espérance et leur gloire. Respectables vieillards, consolez-vous; il est accordé à bien peu de personnes de parcourir leur carrière dans le silence et la paix qui vous accompagnent; je ne suis point au-dessous des malheurs qui m'assiègent et je ne cesserai pas d'honorer vos vertus.

La vigilance de ma nourrice était soutenue ou récompensée par l'attention de mes bons parents; son zèle et ses succès lui méritèrent l'attachement de ma famille; elle n'a jamais tant qu'elle a vécu laissé passer deux ans sans faire un voyage de Paris pour venir me voir; elle accourut près de moi lorsqu'elle apprit qu'une mort cruelle m'avait enlevé ma mère : je me rappelle encore son apparition; j'étais sur un lit de douleur; sa présence me retraçant trop vivement une perte récente, le premier

chagrin de ma vie, je tombai dans des convulsions qui l'effrayèrent; elle se retira, je ne la revis plus; elle mourut bientôt après. J'avais été la visiter dans la chaumière où elle m'avait allaitée; j'avais écouté avec attendrissement les contes que sa bonhomie se plaisait à faire en me montrant les lieux que j'avais préférés, rappelant les espiégleries que je lui avais faites et dont la gaieté l'amusait encore.

A deux ans, je fus ramenée dans la maison paternelle : on m'a souvent parlé de la surprise que j'avais témoignée en voyant au soir dans la rue les lanternes allumées que j'appellais de belles bouteilles; ma répugnance à me servir de ce qu'on appelle proprement un pot-de-chambre, parce que je ne connaissais qu'un coin de jardin pour certain usage, et l'air de moquerie avec lequel je demandais si les saladiers et les soupières que je montrais du doigt, étaient faits aussi pour cela. Il faut bien passer sous silence ces belles choses et d'autres aussi graves qui n'intéressent que les nourrices, et ne se répètent qu'aux grands parents : on ne s'attend pas que je dépeigne ici une petite brune de deux ans, dont les cheveux noirs jouaient fort bien sur un visage animé des plus vives couleurs, et qui respirait le bonheur de son âge dont elle avait toute la santé. Je sais un meilleur temps pour faire mon portrait, et je ne suis pas si maladroite que de le devancer.

La sagesse et la bonté de ma mère lui eurent bientôt acquis, sur mon caractère doux et tendre, l'ascendant dont elle n'usa jamais que pour mon bien. Il était tel que dans ces légères altérations inévitables entre la raison qui gouverne et l'enfant qui résiste, elle n'a jamais eu besoin pour me punir que de m'appeler froi-

dement mademoiselle et de me regarder d'un œil sévère. Je sens encore l'impression que me faisait son regard, si caressant pour l'ordinaire; j'entends en frissonnant ce mot de *mademoiselle*, substitué avec une dignité désespérante au doux nom de *ma fille*, à la gentille appellation de *Manon*. Oui, *Manon*, c'est ainsi qu'on m'appelait; j'en suis fâchée pour les amateurs de roman; ce nom n'est pas noble; il ne sied point à une héroïne du grand genre; mais enfin c'était le mien et c'est une histoire que j'écris. Au reste, les plus délicats se seraient réconciliés avec le nom, en entendant ma mère le prononcer et voyant celle qui le portait. Quelle expression manquait de grâce quand ma mère l'accompagnait de son ton affectueux? et lorsque sa voix touchante venait pénétrer mon cœur, ne m'apprenait-elle pas à lui ressembler?

Vive sans être bruyante, et naturellement recueillie, je ne demandais qu'à m'occuper, et je saisissais avec promptitude les idées qui m'étaient présentées. Cette disposition fut mise tellement à profit, que je ne me suis jamais souvenue d'avoir appris à lire; j'ai ouï dire que c'était chose faite à quatre ans, et que la peine de m'enseigner s'était pour ainsi dire terminée à cette époque, parce que dès lors il n'avait plus été besoin que de ne pas me laisser manquer de livres. Quels que fussent ceux qu'on me donnait ou dont je pouvais m'emparer, ils m'absorbaient toute entière, et l'on ne pouvait plus me distraire que par des bouquets. La vue d'une fleur caresse mon imagination et flatte mes sens à un point inexprimable; elle réveille avec volupté le sentiment de l'existence. Sous le tranquille abri du toit paternel, j'étais heureuse dès l'enfance avec des fleurs et des livres : dans l'étroite enceinte d'une prison, au milieu des fers

imposés par la tyrannie la plus révoltante, j'oublie l'injustice des hommes, leurs sottises et mes maux, avec des livres et des fleurs.

L'occasion était trop belle pour négliger de me faire apprendre l'Ancien, le Nouveau Testament, les catéchismes petit et grand; j'apprenais tout ce qu'on voulait, et j'aurais répété l'Alcoran si l'on m'eût appris à le lire. Je me souviens d'un peintre nommé *Guibal*, fixé depuis à Stuttgard, et dont j'ai vu il y a peu d'années un éloge du Poussin, couronné à l'Académie de Rouen[1]; il venait souvent chez mon père; c'était un drôle de corps qui me faisait des contes à peau-d'âne que je n'ai point oubliés et qui m'amusaient beaucoup; il ne se divertissait pas moins à me faire débiter ma science. Je crois le voir encore avec sa figure un peu grotesque assis dans un fauteuil, me prenant entre ses genoux sur lesquels j'appuyais mes coudes, et me faisant répéter le *symbole de Saint-Athanase;* puis récompensant ma complaisance par l'histoire de *Tangu*, dont le nez était si long qu'il était obligé de l'entortiller autour de son bras quand il voulait marcher. On pourrait faire des oppositions plus extravagantes.

A l'âge de sept ans, on m'envoya tous les dimanches à l'instruction paroissiale qui s'appelait le *catéchisme*, afin de me préparer à la confirmation. Au train dont vont les choses, ceux qui liront ce passage demanderont peut-être ce que c'était que cela; je vais le leur apprendre. Dans le premier coin d'une église, chapelle ou charnier, on plaçait quelques rangs de chaises ou des bancs

1. Nicolas Guibal, né à Lunéville en 1725, mort à Stuttgard en 1785. Il remporta en 1783, pour l'*Éloge de Nicolas Poussin*, le prix de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

F.

vis-à-vis les uns des autres, sur une longueur déterminée; on réservait au milieu un assez large passage, et l'on plaçait au haut un siége un peu plus élevé; c'était la chaise curule du jeune prêtre qui devait instruire les enfants qu'on soumettait à sa discipline. Là, on faisait répéter par cœur l'évangile du jour, l'épître, l'oraison et le chapitre de catéchisme indiqué pour la tâche de la semaine. Lorsque ces rassemblements étaient nombreux, le prêtre enseignant avait un petit clerc qui servait de répétiteur, et le maître se réservait pour les questions sur le fond du sujet. Dans certaines paroisses, les enfants des deux sexes assistaient au même *catéchisme*, séparés seulement par leurs places; dans la plupart ils n'avaient rien de commun. Les mères ou les bonnes femmes, toujours avides du pain de la parole quelque grossièrement qu'il soit apprêté, assistaient à ces instructions, graduées suivant les âges et la préparation pour recevoir la confirmation ou pour faire la première communion. Les curés zélés apparaissaient de temps en temps au milieu de ces jeunes ouailles qu'on faisait lever respectueusement à leur aspect; ils adressaient quelques questions aux plus apparentes pour juger de leur instruction; les mères de celles qu'on interrogeait se rengorgeaient avec orgueil, et le pasteur se retirait au milieu de leurs révérences. M. *Garat*, curé de Saint-Barthélemi, ma paroisse, dans ce qu'on appelait alors à Paris la Cité, bonhomme qu'on disait fort savant, et qui ne pouvait prononcer deux mots de suite en chaire où il avait la fureur de monter, à peu près comme on dit aujourd'hui fort habile *Garat*, ministre, qui ne sait pas faire son métier; M. Garat, mon curé, vint un jour à mon catéchisme; et pour sonder mon instruction en manifes-

tant sa sagacité, il me demanda combien il y avait d'ordres d'esprits dans la hiérarchie céleste? Je fus persuadée, à l'air victorieux et malin dont il me fit cette question, qu'il croyait m'embarrasser; et je répondis en souriant que quoiqu'il y en eût plusieurs d'indiqués dans la préface de la messe, j'avais vu ailleurs qu'on en comptait *neuf*, et je lui fis passer en revue les *anges*, *archanges*, *trônes*, *dominations*, etc. Jamais curé ne fut si satisfait des lumières de son néophyte; il y avait de quoi faire ma réputation parmi les saintes femmes; aussi j'étais une petite prédestinée, comme on verra par la suite.

Quelques personnes se diront peut-être qu'avec les soins de ma mère et son bon sens, il est surprenant qu'elle m'envoyât au *catéchisme;* mais chaque chose a sa raison. Ma mère avait un jeune frère ecclésiastique sur sa paroisse, et chargé du *catéchisme de la confirmation*, pour employer l'expression technique. La présence de sa nièce à ses instructions était un bel exemple, capable de déterminer des personnes qui n'étaient pas ce qu'on appelait du peuple, à y envoyer aussi leurs enfants, chose très-agréable au curé; d'ailleurs j'avais une mémoire qui devait toujours m'assurer le premier rang; et tous les accessoires soutenant cette sorte de supériorité, mes parents se glorifiaient en paraissant adopter le genre le plus simple. Il arrivait que dans les distributions de prix qui se faisaient avec éclat au bout de l'an, je me trouvais emporter le premier, sans qu'il y eût eu aucune espèce de faveur; et toute la marguillerie et tout le clergé de la paroisse d'estimer fort heureux mon jeune oncle qui en était plus remarqué et qui n'avait besoin que de l'être pour inspirer de la bienveillance. Une belle figure, une grande bonté, le caractère le plus facile, les

mœurs les plus douces et la plus franche gaieté l'ont accompagné jusqu'à ces derniers temps où il est mort chanoine de Vincennes, lorsque la révolution allait frapper tous les chapitres[1]. J'ai cru perdre en lui le dernier de mes parents du côté de ma mère, et je ne me rappelle qu'avec attendrissement tout ce qui lui fut personnel. Le goût et la facilité que j'avais pour apprendre lui inspirèrent l'idée de m'enseigner le latin; j'en étais ravie; c'était une fête pour moi que de trouver un nouvel objet d'étude; j'avais au logis maîtres d'écriture, de géographie, de danse et de musique; mon père m'avait fait commencer le dessin; mais il n'y avait rien de trop. Levée dès cinq heures, lorsque tout dormait encore dans la maison, je me glissais doucement avec une petite jaquette, sans songer à me chausser, jusqu'à la table placée dans un coin de la chambre de ma mère, sur laquelle était mon travail; et je copiais, je répétais mes exemples avec tant d'ardeur que mes succès devenaient rapides.

Mes maîtres en devenaient plus affectionnés; ils me donnaient de longues leçons; ils y mettaient un intérêt qui m'attachait toujours davantage : je n'en ai pas eu un seul qui ne parût être aussi flatté de m'apprendre que j'étais reconnaissante d'être enseignée; pas un qui, m'ayant suivie quelques années, n'ait dit le premier qu'il ne m'était plus nécessaire, qu'il ne devait plus être payé, mais qu'il demandait à être reçu et à pouvoir venir visiter mes parents et m'entretenir quelquefois. J'honorerai la mémoire du bon M. *Marchand* qui, dès cinq ans, m'apprit à écrire, puis m'enseigna la géographie, et avec lequel j'étudiais l'histoire; homme sage, patient, clair et

1. Charles-Nicolas Bimont, chanoine de la Sainte-Chapelle de Vincennes, mourut en 1790. F.

méthodique, que j'appelais M. Doucet; je le vis marier à une honnête femme attachée à la maison de Nesle; j'allai le visiter dans sa dernière maladie, où une saignée hors de saison fixa sur sa poitrine la goutte dont il avait un accès, et lui donna la mort à cinquante ans. J'en avais alors dix-huit.

Je n'ai point oublié le musicien *Cajon*, petit homme vif et causeur, né à Mâcon où il avait été enfant de chœur, et successivement soldat, déserteur, capucin, commis et déplacé, arrivant à Paris avec femme, enfants, sans le sol; mais ayant une voix de second-dessus extrêmement agréable, fort rare dans les hommes à qui l'on n'a pas fait subir certaine opération, et très-propre pour enseigner le chant à de jeunes personnes. Présenté à mon père, je ne sais par qui, il eut en moi sa première écolière, me donna beaucoup de soins; empruntait souvent à mes parens de l'argent qu'il dépensait vite; ne me rendit jamais certain recueil des leçons de *Bordier*, qu'il pilla avec assez d'art pour composer des *éléments de musique* qu'il a publiés sous son nom; devint magnifique sans s'enrichir, et finit après quinze ans par quitter Paris, où il avait fait des dettes, pour se rendre en Russie, où je ne sais ce qu'il est devenu. Quant à *Mozon*, le danseur, bon Savoyard d'une laideur affreuse, dont je vois encore la loupe qui décorait sa joue droite, lorsqu'il penchait du côté gauche son visage camus et grêlé sur sa *pochette*, j'aurais quelque chose de plaisant à en dire, ainsi que du pauvre *Mignard*, maître de guitare, espèce de colosse espagnol dont les mains ressemblaient à celles d'Ésaü, et qui en gravité, politesse et rodomontades, ne le cédait à personne de son pays. Je n'ai pas eu longtemps le timide *Wattin*, dont

les cinquante ans, la perruque, les lunettes et le visage enflammé paraissaient tout en désordre, lorsqu'il posait les doigts de son écolière au *par-dessus de viole*, et lui montrait à tenir l'archet. Mais, en récompense, le révérend père *Colomb*, barnabite, jadis missionnaire, supérieur de sa maison à soixante-quinze ans, et confesseur de ma mère, envoya chez elle sa *basse de viole*, pour me consoler de l'abandon du *par-dessus*, et m'accompagner lui-même lorsque, venant nous voir, il me priait de prendre ma guitare. Je l'étonnai beaucoup lorsque, m'emparant de sa basse, je me mis à jouer passablement quelques airs que j'avais étudiés en cachette. J'aurais trouvé sous ma main une *contre-basse*, que je serais montée sur une chaise pour en faire quelque chose.

Mais afin de ne point commettre d'anachronisme, il faut observer que j'anticipe, et se rappeler que j'étais tout-à-l'heure à mes sept ans où je retourne. Je suis venue jusqu'à cette époque, sans parler de l'influence de mon père sur mon éducation; elle était faible, parce qu'il ne s'en mêlait guère; mais il n'est pas hors de propos de remarquer ce qui l'avait déterminé à s'en mêler moins encore : j'étais fort opiniâtre; c'est-à-dire que je ne consentais pas aisément à ce dont je ne voyais point la raison; et lorsque je ne sentais que l'autorité, ou que je croyais apercevoir du caprice, je ne savais pas céder. Ma mère, habile et prudente, jugeait à merveille qu'il fallait me dominer par la raison ou me gagner par le sentiment; aussi ne trouvait-elle point de résistance. Mon père, assez brusque, ordonnait en maître et l'obéissance était tardive ou nulle ; ou s'il tentait de me punir en despote, sa douce petite fille devenait un lion. Il me donna le fouet en deux ou trois circonstances; je lui

mordais la cuisse sur laquelle il m'avait couchée, et je protestais contre sa volonté.

Un jour que j'étais un peu malade, il fut question de me donner une médecine : on m'apporta le triste breuvage; je l'approche de mes lèvres; son odeur me le fait repousser avec dégoût : ma mère s'emploie à vaincre ma répugnance; elle m'en inspire la volonté : je fais mes efforts sincèrement; mais à chaque fois que l'horrible déboire m'était apporté sous le nez, mes sens révoltés me faisaient détourner la tête : ma mère se fatiguait; je pleurais de sa peine et de la mienne, et j'en étais toujours moins capable d'avaler la funeste boisson. Mon père arrive; il se fâche et me donne le fouet, en attribuant ma résistance à l'opiniâtreté; dès lors l'envie d'obéir se passe, et je déclare que je ne prendrai point la médecine. Grands éclats, menaces répétées, seconde fustigation : je m'indigne, et fais des cris affreux, levant les yeux au ciel et me disposant à jeter le breuvage qu'on allait me présenter; mon geste trahit ma pensée; mon père, furieux, menace de me fouetter une troisième fois. — Je sens à l'heure où j'écris l'espèce de révolution et le développement de force que j'éprouvai alors; mes larmes s'arrêtent tout à coup, mes sanglots s'apaisent; un calme subit réunit mes facultés dans une seule résolution : je me lève sur mon lit; je me tourne du côté de la ruelle; j'incline ma tête, en l'appuyant sur le mur; je trousse ma chemise, et je m'offre aux coups en silence : on m'aurait tuée sur place, sans m'arracher un soupir.

Ma mère, que cette scène rendait mourante et qui avait besoin de toute sa sagesse pour ne pas augmenter les excès de son mari, parvint à le faire sortir de la

chambre; elle me recoucha sans mot dire; et après deux heures de repos, elle vint en pleurant me conjurer de ne plus lui faire de mal et de boire la médecine; je la regardai fixement; je pris le verre et je le vidai d'un seul trait. Mais je vomis tout au bout d'un quart d'heure, et j'eus un violent accès de fièvre qu'il fallut bien guérir autrement qu'avec de mauvaises drogues et des verges. J'avais alors un peu plus de six ans.

Tous les détails de cette scène me sont aussi présents que si elle était récente; toutes les sensations que j'ai éprouvées sont aussi distinctes, c'est le même roidissement que celui que j'ai senti s'opérer depuis dans des moments solennels; et je n'aurais pas plus à faire aujourd'hui pour monter fièrement à l'échafaud, que je n'en fis alors pour m'abandonner à un traitement barbare qui pouvait me tuer, mais pas me vaincre.

De cet instant, mon père ne mit plus jamais la main sur moi; il ne se chargea même pas de me réprimander; il me caressait beaucoup, me montrait à dessiner, me conduisait à la promenade, et me traitait avec une bonté qui le rendait plus respectable à mes yeux et lui assurait de ma part une entière soumission. On se plut à célébrer mes sept ans comme l'âge de la raison, celui duquel on avait droit d'attendre de moi tout ce qu'elle inspire; c'était assez adroit pour motiver l'espèce d'égard avec lequel il fallait me conduire, en soutenant mon courage, sans exciter ma vanité. Ma vie s'écoulait doucement dans la paix domestique et une grande activité d'esprit; ma mère demeurait constamment chez elle et y recevait fort peu de monde. Nous sortions deux fois la semaine : l'une pour visiter les grands parents de mon père; l'autre, c'était le dimanche, pour voir la mère de

maman, assister à l'office divin et nous rendre à la promenade. On commençait toujours, en sortant des vêpres, par aller chez ma bonne maman Bimont; c'était une grande et belle femme qui avait été de bonne heure attaquée de paralysie; sa tête en était demeurée affectée; elle était graduellement tombée en enfance, et passait les jours dans son fauteuil, près de la fenêtre ou du feu, suivant la saison. Une vieille fille, de service dans la famille depuis plus de quarante ans, soignait ses infirmités.

Dès que j'arrivais, *Marie* me donnait à goûter, c'était fort bon; mais cela fait, je m'ennuyais horriblement; je cherchais des livres; il n'y avait que le psautier, et faute de mieux j'en ai vingt fois relu la version ou chanté le texte : si j'étais gaie, ma grand'mère pleurait; si je me frappais ou me laissais tomber, elle éclatait de rire, cela me contrariait; on avait beau me faire observer que c'était le résultat de sa maladie, je ne le trouvais pas moins triste; j'aurais encore soutenu qu'elle se moquât de moi, mais ses pleurs ne s'échappaient jamais qu'avec un éclat douloureux et imbécile à la fois, qui me froissait l'âme et m'inspirait de la terreur. La vieille Marie radotait à cœur joie avec ma mère, qui se faisait un devoir sacré de passer deux heures devant la sienne en écoutant complaisamment les contes de Marie. Ce fut pour moi un cours de patience assurément très-pénible; mais il fallait bien en passer par-là; car un jour où l'ennui me fit verser des pleurs de dépit en demandant à m'en aller, ma mère resta toute la soirée. Elle ne négligeait pas, dans les temps opportuns, de me représenter son assiduité comme un devoir rigoureux et touchant qu'il m'était honorable de partager; je ne sais comme elle s'y prenait, mais mon cœur recevait cette doctrine

avec attendrissement. Lorsque l'abbé Bimont pouvait se rendre chez sa mère, c'était pour moi une joie inexprimable ; ce cher petit oncle me faisait jouer, sauter et chanter ; mais cela ne lui était guère possible : il était alors maître des enfants de chœur et se trouvait enchaîné chez lui. Je me rappelle à ce propos un de ses élèves, d'une figure heureuse, dont il aimait à dire du bien parce que c'était celui qui lui donnait le moins de mal ; ce sujet annonçant des dispositions, obtint peu d'années après une bourse à je ne sais quel collége, et est devenu l'*abbé Noël*, connu d'abord par quelques petits ouvrages, appelé par le ministre *Le Brun* dans la carrière diplomatique, envoyé à Londres l'année dernière, et aujourd'hui en Italie[1].

Mes exercices remplissaient fort bien les journées qui me semblaient courtes, car je n'avais jamais fini tout ce que j'aurais eu le goût d'entreprendre. Avec les livres élémentaires dont on avait soin de me fournir, j'épuisai bientôt ceux de la petite bibliothèque de la maison. Je dévorais tout, et je recommençais les mêmes lorsque j'en manquais de nouveaux. Je me souviens de deux *in-folio* de Vies des Saints, d'une Bible de même format en vieux langage, d'une ancienne traduction des guerres civiles d'Appien, d'un théâtre de la Turquie en mauvais style, que j'ai relus bien des fois. Je trouvai ainsi le Roman comique de Scarron et quelques recueils de prétendus bons mots que je ne relus pas deux fois : les mémoires du brave de Pontis qui m'amusaient, et ceux de mademoiselle de Montpensier dont j'aimais assez la fierté, et quelques autres vieilleries dont je vois encore la forme, le contenu et les taches. La rage d'apprendre

1. Il est mort inspecteur général de l'Université en 1841. F.

me possédait tellement, qu'ayant déterré un traité de l'art *héraldique*, je me mis à l'étudier; il y avait des planches coloriées qui me divertissaient, et j'aimais à savoir comme on appelait toutes ces petites figures : bientôt j'étonnai mon père de ma science en lui faisant des observations sur un cachet composé contre les règles de l'art; je devins son oracle en cette matière, et je ne le trompais point. Un petit traité des *contrats* me tomba sous la main; je tentai aussi de l'apprendre, car je ne lisais rien que je n'eusse l'ambition de le retenir; mais il m'ennuya, je ne conduisis pas le volume au quatrième chapitre.

La Bible m'attachait, et je revenais souvent à elle . dans nos vieilles traductions, elle s'exprime aussi crûment que les médecins: j'ai été frappé de certaines tournures naïves qui ne me sont jamais sorties de l'esprit. Cela me mettait sur la voie d'instructions que l'on ne donne guère aux petites filles; mais elles se présentaient sous un jour qui n'avait rien de séduisant, et j'avais trop à penser pour m'arrêter à une chose toute matérielle qui ne me semblait pas aimable. Seulement je me prenais à rire quand ma grand'maman me parlait de petits enfants trouvés sous des feuilles de choux, et je disais que mon *Ave Maria* m'apprenait qu'ils sortaient d'ailleurs, sans m'inquiéter comment ils y étaient venus. J'avais découvert, en furetant par la maison, une source de lectures que je ménageai assez longtemps. Mon père tenait ce qu'on appelait son *atelier* tout près du lieu que j'habitais durant le jour; c'était une pièce agréable, qu'on nommerait un salon et que ma modeste mère appelait la salle, proprement meublée, ornée de glaces et de quelques tableaux, dans laquelle je recevais mes leçons; son enfoncement, d'un côté de la cheminée, avait permis

de pratiquer un retranchement qu'on avait éclairé par une petite fenêtre; là, était un lit si resserré dans l'espace que j'y montais toujours par le pied, une chaise, une petite table et quelques tablettes; c'était mon asile. Au côté opposé, une grande chambre dans laquelle mon père avait fait placer son *établi*, beaucoup d'objets de sculpture et ceux de son art, formait son atelier. Je m'y glissais le soir ou bien aux heures de la journée où il n'y avait personne; j'y avais remarqué une cachette où l'un des jeunes gens mettait des livres. J'en prenais un à mesure; j'allais le dévorer dans mon petit cabinet, ayant grand soin de le remettre aux heures convenables, sans en rien dire à personne. C'était en général de bons ouvrages; je m'aperçus un jour que ma mère avait fait la même découverte que moi; je reconnus dans ses mains un volume qui avait passé dans les miennes; alors je ne me gênai plus, et sans mentir mais sans parler du passé, j'eus l'air d'avoir suivi sa trace. Le jeune homme qu'on appelait *Coursou*, [nom] auquel il joignit le *de* par la suite en se fourrant à Versailles instituteur des pages, ne ressemblait point à ses camarades; il avait de la politesse, un tact décent, et cherchait de l'instruction. Il n'avait jamais rien dit non plus de la disparition momentanée de quelques volumes; il semblait qu'il y eût entre nous trois une convention tacite.

Je lus ainsi beaucoup de voyages que j'aimais passionnément, entr'autres ceux de *Renard* qui furent les premiers; quelques théâtres des auteurs du second ordre, et le Plutarque de Dacier. Je goûtai ce dernier ouvrage plus qu'aucune chose que j'eusse encore vue, même d'histoires tendres qui me touchaient pourtant beaucoup, comme celle des époux malheureux de La Bé-

doyère que j'ai présente, quoique je ne l'aie pas relue depuis cet âge[1]. Mais Plutarque semblait être la véritable pâture qui me convînt; je n'oublierai jamais le carême de 1763 (j'avais alors neuf ans), où je l'emportais à l'église en guise de semaine sainte. C'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendaient républicaine, sans que je songeasse à le devenir[2].

Télémaque et la Jérusalem délivrée vinrent un peu troubler ces traces majestueuses. Le tendre Fénélon émut mon cœur, et le Tasse alluma mon imagination. Quelquefois je lisais haut, à la demande de ma mère; ce que je n'aimais pas; cela me sortait du recueillement qui faisait mes délices et m'obligeait à ne pas aller si vite; mais j'aurais plutôt avalé ma langue que de lire ainsi l'épisode de l'île de Calypso, et nombre de passages du Tasse. Ma respiration s'élevait, je sentais un feu subit couvrir mon visage, et ma voix altérée eût trahi mes agitations. J'étais Eucharis pour Télémaque, et Hermi-

1. Huchet de La Bédoyère, né à Rennes, en 1709, fils d'un procureur général au parlement de Bretagne, avait épousé malgré sa famille une actrice du Théâtre italien. Son mariage fut annulé. A l'occasion du procès qu'il eut à soutenir contre ses parents, Labédoyère écrivit des mémoires qui eurent alors une grande vogue; c'est de là qu'a été tiré l'ouvrage dont parle Mme Roland et qui fut publié pour la première fois en 1745, par Arnaud Baculard, sous ce titre : *Les époux malheureux ou l'histoire du mariage de M. de La Bédoyère.* F.

2. J. J. Rousseau, à peu près au même âge, avait retiré de la lecture de Plutarque des impressions analogues. « Le plaisir que je prenais à le relire sans cesse, dit-il, me guérit un peu des romans et je préférai bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamène et Juba. De ces lectures..., se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude, qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie dans les situations les moins propres à lui donner l'essor.... » F.

nie pour Tancrède; cependant, toute transformée en elles, je ne songeais pas encore à être moi-même quelque chose pour personne; je ne faisais point de retour sur moi, je ne cherchais rien autour de moi; j'étais elles et je ne voyais que les objets qui existaient pour elles; c'était un rêve sans réveil. Cependant je me rappelle d'avoir vu avec beaucoup d'émotion un jeune peintre nommé *Taboral*, qui venait parfois chez mon père; il avait peut-être vingt ans, une voix douce, une figure tendre, rougissant comme une jeune fille. Lorsque je l'entendais dans l'atelier, j'avais toujours un crayon ou autre chose à y aller chercher; mais comme sa présence m'embarrassait autant qu'elle m'était agréable, je ressortais plus vite que je n'étais entrée, avec un battement de cœur et un tremblement que j'allais cacher dans mon petit cabinet. Je crois bien aujourd'hui qu'avec pareille disposition, du désœuvrement ou certaines compagnies, l'imagination et la personne pouvaient faire beaucoup de chemin.

Ces ouvrages dont je viens de parler firent place à d'autres, et les impressions s'adoucirent; quelques écrits de Voltaire me servirent de distraction. Un jour que je lisais Candide, ma mère s'étant levée d'une table où elle jouait au piquet, la dame qui faisait sa partie m'appela du coin de la chambre où j'étais et me pria de lui montrer le livre que je tenais. Elle s'adresse à ma mère qui rentrait dans l'appartement, et lui témoigne son étonnement de la lecture que je faisais ; ma mère, sans lui répondre, me dit purement et simplement de reporter le livre où je l'avais pris. Je regardai de bien mauvais œil cette petite dame, à figure revêche, grosse à pleine ceinture, grimaçant avec importance, et depuis oncques je

n'ai souri à madame Charbonné. Mais ma bonne mère ne changea rien à son allure fort singulière, et me laissa lire ce que je trouvais, sans avoir l'air d'y regarder, quoiqu'en sachant fort bien ce que c'était. Au reste, jamais livre contre les mœurs ne s'est trouvé sous ma main; aujourd'hui même je ne sais que les noms de deux ou trois, et le goût que j'ai acquis ne m'a point exposée à la moindre tentation de me les procurer.

Mon père se plaisait à me faire de temps en temps le cadeau de quelques livres, puisque je les préférais à tout; mais comme il se piquait de seconder mes goûts sérieux, il me faisait des choix fort plaisants, quant aux convenances; par exemple, il me donna le traité de Fénélon sur l'éducation des filles, et l'ouvrage de Locke sur celle des enfants; de manière qu'on donnait à l'élève ce qui est destiné à diriger les instituteurs. Je crois pourtant que cela réussissait très-bien, et que le hasard m'a servie mieux peut-être que n'auraient fait les combinaisons ordinaires. J'avais beaucoup de maturité, j'aimais à réfléchir; je songeais véritablement à me former moi-même, c'est-à-dire que j'étudiais les mouvements de mon âme; que je cherchais à me connaître; que je commençais à sentir que j'avais une destination qu'il fallait me mettre en état de remplir. Les idées religieuses vinrent à fermenter dans ma tête, et produisirent bientôt une grande explosion. Avant de les décrire, il faut savoir ce qu'est devenu notre latin. Les premières notions de la grammaire s'étaient fort bien rangées dans ma tête; je déclinais, je conjuguais, quoique cela me parût assez triste; mais l'espérance de lire un jour dans cette langue de fort belles choses dont j'entendais parler, ou dont mes lectures présentes me don-

naient des idées, soutenait mon courage contre la sécheresse et les difficultés de ce genre d'étude. Il n'en était pas de même de mon petit oncle (c'est ainsi que j'appelais l'abbé Bimont), jeune, bon enfant, paresseux et gai, ne donnant pas la moindre peine à personne et ne se souciant guère d'en prendre aucune pour lui; fort ennuyé de son métier de pédagogue avec des enfants de chœur, il aimait mieux faire une promenade que de me donner une leçon, ou me faire rire et sauter que répéter mon rudiment ; il n'était point exact à venir chez sa sœur, ni pour l'heure, ni pour les jours, et mille circonstances éloignaient ses leçons Cependant je voulais apprendre, et je n'aimais point à laisser ce que j'avais entrepris. Il fut arrêté que j'irais chez lui, trois fois la semaine, dans la matinée; mais il ne savait pas s'assujettir à conserver sa liberté pour me consacrer quelques instants; je le trouvais occupé d'affaires de paroisse, distrait par ses enfants, ou déjeûnant avec un ami : je perdais mon temps, la mauvaise saison survint, et le latin fut abandonné. Je n'ai conservé de cette tentative qu'une sorte d'instinct ou commencement d'intelligence qui, dans le temps de ma dévotion, me permettait de répéter ou chanter les psaumes sans ignorer absolument ce que je disais, et beaucoup de facilité pour l'étude des langues en général, particulièrement pour l'italien, que j'ai appris, quelques années après, seule et sans peine.

Mon père ne me poussait pas vivement au dessin ; il s'amusait de mon aptitude plus qu'il ne s'occupait à développer chez moi un grand talent; je compris même, par quelques mots échappés d'une conversation avec ma mère, que cette femme prudente ne se souciait pas que j'allasse très-loin dans ce genre. « Je ne veux pas qu'elle

devienne peintre, disait-elle ; il faudrait des études communes, et des liaisons dont nous n'avons que faire. »
On me fit commencer à graver; tout m'était bon, j'appris à tenir le burin, et je vainquis bientôt les premières difficultés. Lors de la fête de quelqu'un de nos grands parents, qu'on allait religieusement souhaiter, je portais toujours pour mon tribut, ou une jolie tête que je m'étais appliquée à bien dessiner dans cette intention, ou une petite plaque de cuivre bien propre, sur laquelle j'avais gravé un bouquet et un compliment soigneusement écrit dont monsieur *Doucet* m'avait tourné les vers. Je recevais en échange des almanachs qui m'amusaient beaucoup et quelque présent d'objets à mon usage, destinés ordinairement à la parure que j'aimais. Ma mère s'y plaisait pour moi ; elle était simple dans la sienne et même souvent négligée ; mais sa fille était sa poupée, et j'avais dans mon enfance une mise élégante, même riche, qui semblait au-dessus de mon état. Les jeunes personnes portaient alors ce que l'on appelait des corps de robes ; c'était un vêtement fait comme les robes de cour, très-juste à la taille qu'il dessinait fort bien, très-ample par le bas, avec une longue queue traînante et ornée de divers chiffons, suivant le goût ou la mode ; on me donnait les miens en belles étoffes de soie, légères pour le dessin, modestes pour la couleur, mais de prix et de qualité pareille aux robes de parure de ma mère. La toilette me coûtait bien quelques chagrins, car on me frisait souvent les cheveux avec des papillottes, des fers chauds, tout l'attirail ridicule et barbare dont on se servait dans ce temps-là ; j'avais la tête extrêmement sensible ; et le tiraillement qu'il fallait souffrir était si douloureux, qu'une grande coiffure me faisait toujours

verser des larmes arrachées par la souffrance, sans être accompagnées de plaintes.

Il me semble que j'entends demander pour quels yeux était cette toilette dans la vie retirée que je menais ? Ceux qui feraient cette question doivent se rappeler que je sortais deux fois la semaine ; et s'ils avaient connu les mœurs de ce qu'on appelait les bourgeois de Paris de mon temps, ils sauraient qu'il en existait des milliers dont la dépense, assez grande en parure, avait pour objet une représentation de quelques heures aux Tuileries tous les dimanches ; leurs femmes y joignaient celle de l'église, et le plaisir de traverser doucement leur quartier sous les yeux du voisinage. Joignez à cela les visites de famille, aux grandes époques *des fêtes* et du *premier de l'an*, une *noce*, un *baptême*, et vous verrez assez d'occasions d'exercer la vanité. Au reste, on pourra remarquer dans mon éducation plus d'un contraste. Cette petite personne, qui paraissait le dimanche à l'église et à la promenade dans un costume qu'on aurait pu croire sorti d'un équipage et dont l'apparence était fort bien soutenue par son maintien et son langage, allait fort bien aussi dans la semaine en petit fourreau de toile au marché avec sa mère ; elle descendait même seule pour acheter, à quelque pas de la maison, du persil ou de la salade que la ménagère avait oublié. Il faut convenir que cela ne me plaisait pas beaucoup ; mais je n'en témoignais rien, et j'avais l'art de m'acquitter de ma commission de manière à y trouver de l'agrément. J'y mettais une si grande politesse, avec quelque dignité, que la fruitière ou autre personnage de cette espèce se faisait un plaisir de me servir d'abord, et que les premiers arrivés le trouvaient bon ; je remboursais toujours quelque

compliment sur mon passage, et je n'en étais que plus honnête. Cet enfant, qui lisait des ouvrages sérieux, expliquait fort bien les cercles de la sphère céleste, maniait le crayon et le burin, et se trouvait à huit ans la meilleure danseuse d'une assemblée de jeunes personnes au-dessus de son âge, réunies pour une petite fête de famille ; cet enfant était souvent appelé à la cuisine pour y faire une omelette, éplucher des herbes ou écumer le pot. Ce mélange d'études graves, d'exercices agréables et de soins domestiques ordonnés, assaisonnés par la sagesse de ma mère, m'a rendue propre à tout ; il semblait prédire les vicissitudes de ma fortune et m'a aidée à les supporter. Je ne suis déplacée nulle part ; je saurais faire ma soupe aussi lestement que Philopœmen coupait du bois ; mais personne n'imaginerait en me voyant que ce fût un soin dont il convînt de me charger.

On a pu juger, par ce que j'ai dit jusqu'à présent, que ma mère ne négligeait pas ce qu'on appelle la religion. Elle avait de la piété, sans être dévote ; elle croyait ou tâchait de croire, et elle conformait sa conduite aux règles de l'Église, avec la modestie, la régularité d'une personne qui, ayant besoin pour son cœur d'adopter les grands principes, ne voulait pas chicaner sur les détails. L'air respectueux dont m'avaient été présentées les premières notions religieuses, m'avait disposée à les recevoir avec attention ; elles étaient de nature à faire de grandes impressions sur une imagination vive ; et malgré le trouble où me jettait parfois le raisonnement naissant qui me rendait surprise de la transformation du diable en serpent, et me faisait trouver Dieu cruel de l'avoir permise, je finissais par croire et adorer.

J'avais reçu la confirmation avec le recueillement d'un

esprit qui calculait l'importance de ses actions et méditait sur ses devoirs : on parlait de me préparer à ma première communion; je me sentais pénétrée d'une sainte terreur. Je lisais des livres de dévotion, j'avais besoin de m'occuper de ces grands objets de bonheur ou de malheur éternel; toutes mes idées se tournaient insensiblement de ce côté.

Une circonstance trop importante par son influence sur mon moral pour que je doive la passer sous silence, vint se mêler à mes inquiétudes et m'inspirer une grande résolution.

Je suis un peu embarrassée de ce que j'ai à raconter ici, car je veux que mon écrit soit chaste, puisque ma personne n'a pas cessé de l'être, et pourtant ce que je dois dire ne l'est pas trop.

La disposition de l'appartement me permettait d'entrer aisément dans l'atelier de mon père, et quoique mes habitudes et l'intention de ma mère m'en retinssent éloignée, j'avais besoin d'y aller quelquefois : j'allais montrer à mon père mon ouvrage, remettre ou prendre des modèles de dessin qui m'étaient communs avec ses élèves, faire aiguiser mes burins, petite opération qui demande un peu de force dans le poignet, et que je trouvais déplaisante parce qu'elle était sale. Parmi ces élèves, le plus jeune, garçon de quinze ou seize ans, et par conséquent celui qui pouvait se distraire avec le moins d'inconvénients, était aussi le plus empressé à le faire pour me rendre de petits services que je recevais avec politesse. Ses parents n'étaient point à Paris, et cette circonstance, jointe à son âge, était cause que ma mère avait pour lui plus de bontés. Quelquefois, dans les longues soirées des dimanches de l'hiver, elle le faisait entrer

chez elle pour qu'il ne répugnât point à se retirer de bonne heure et ne courût pas le risque de fréquenter mauvaise compagnie. Il résultait de là que je le regardais comme moins étranger que les autres, et que j'avais avec lui plus de cette sorte d'aisance et de familiarité très-convenables à l'innocence et pourtant très-dangereuses pour elle. Je n'étais donc point effrayée d'entrer dans l'atelier, si j'avais sujet d'y aller, lors même qu'il y était seul, ce que je n'aurais osé faire à l'égard de tout autre, dès que mon père était absent. Ma mère allait et venait dans son appartement, veillait souvent sa cuisine et n'apercevait pas toujours le moment où j'entrais dans l'atelier. Un soir que j'allais y chercher quelque chose, et que le jeune homme paraissait travailler seul à la lampe, je m'approche pour recevoir ce que je demandais; il prend ma main, comme en jouant, et la tirant sous l'établi près duquel il était, il me fait toucher quelque chose de fort extraordinaire. Je fais un cri, en m'efforçant de la retirer, il se met à rire sans la relâcher, en criant tout bas. « Mais, paix donc ! de quoi avez-vous peur? quelle folie? est-ce que vous ne me connaissez pas? Je ne suis point un méchant; vous allez faire venir madame votre mère qui me grondera pour votre frayeur, et je ne vous aurais appris que ce qu'elle connaît bien. » Agitée, mais interdite, je demandais ma main et voulais m'en aller; il laisse retirer ma main en la retenant toujours avec la sienne et faisant un demi-tour sur son siége, met à ma vue l'objet de mes frayeurs. Je tourne la tête « En vérité, monsieur, cela est horrible ! — Et je me débattais pour fuir. — Eh ! bien, mademoiselle, apaisez-vous, je suis fâché de vous avoir déplu , pardonnez-moi, ne dites rien; je n'avais pas intention de vous mettre en

colère. Y a-t-il donc du mal à laisser voir ce que les dessins montrent tous les jours? Mais, soyez libre, et faites-moi punir. — Eh! mon Dieu! je ne dirai rien, laissez-moi donc aller. » Sa main relâche la mienne et je m'échappe. Je fuis dans mon cabinet toute émue; à peine avais-je eu le temps d'y entrer, que j'entends la voix de ma mère qui m'appelle; j'étais troublée, j'aurais eu besoin de réfléchir, mais il fallait aller; je cours à la chambre de ma mère toute étouffée. « Qu'as-tu donc, mon enfant, comme tu es pâle? — Je ne sais.... j'ai besoin de prendre un verre d'eau. — Que sens-tu? — rien, qu'un peu de malaise. » Mes jambes tremblaient sous moi; je bois un verre d'eau, je reprends mes sens, rassure ma mère, je m'informe de la commission qu'elle voulait me donner, et reparais dans mon assiette.

J'eus beaucoup de peine à débrouiller dans ma tête ce que cette scène y avait laissé; chaque fois que j'y voulais songer, je ne sais quel trouble importun me rendait la méditation fatigante. Au bout du compte, quel mal m'avait-il fait? Aucun. Irais-je parler de cela? Le seul embarras de savoir comment m'y prendre m'en aurait gardée. Devais-je lui en vouloir? Cela paraissait douteux. Et puis la comparaison avec les dessins me semblait fautive, cela m'étonnait; la curiosité venait s'en mêler, et ses petites inquiétudes dissipaient ma mauvaise humeur. Je fus plusieurs jours sans retourner dans l'atelier. Je voyais bien le jeune homme à dîner, où mon père l'avait à sa table ainsi que deux autres, mais rien de particulier ne pouvait augmenter la gravité patriarcale qui y régnait toujours. Le jeune homme impatient sut me guetter et me trouver seule dans la cuisine. « Vous êtes

fâchée contre moi? — Sans doute. — Mais je n'ai point fait de mal. — Vous avez fait une vilaine chose. — Point du tout; votre maman joue bien ainsi avec votre papa, et n'a pas peur. — Fi donc! cela n'est pas vrai, c'est trop polisson. — Je vous jure que j'en suis certain, mais ils s'y prennent différemment; je vous le dirai, si vous voulez. — Je ne veux pas le savoir, laissez-moi tranquille. — Je ne vous le dirai point, mais vous ne serez pas fâchée, vous ne craindrez pas d'entrer dans l'atelier où l'on ne vous revoit plus; vous y reviendrez, n'est-ce pas? — Oui, oui, adieu. » Et je me sauve.

Ce rôle qu'on prêtait à ma mère, me revenait souvent dans l'esprit; elle avait quelque chose de si imposant que mon imagination ne pouvait se la représenter qu'en agissant comme on peut faire aux yeux du public; l'assurance avec laquelle on me l'avait affirmé m'étonnait : cela me rappelait des plaisanteries que je n'entendais point, que mon père lui faisait quelquefois en riant beaucoup et qu'elle réprimait toujours d'un air mécontent en lui disant : « Taisez-vous, M. Phlipon. » J'aurais bien voulu savoir ce que l'autre voulait m'apprendre ; j'aurais désiré de l'entendre sans que ce fût à moi qu'il le dit, et le monde commençait à me paraître bien étrange. Je retournai quelquefois dans l'atelier, comme à l'ordinaire, pour y parler à mon père quand il y était, et y chercher ce dont j'avais besoin, soit qu'il y fût, soit qu'il ne s'y trouvât pas. Insensiblement ma peur se dissipa tout-à-fait; le jeune homme ne manquait pas de saisir l'occasion de m'en dire quelques mots comme d'un enfantillage risible dont il parvint à me faire rire moi-même, et il n'en résulta qu'un peu plus de familiarité, comme celle qui s'établit toujours entre deux personnes qui se

sont dit, de quelque manière que ce soit, ce dont elles n'ont parlé à nulle autre.

Un jour, que mon père m'avait fait travailler quelques instants à ses côtés, et qu'il se trouva subitement appelé au dehors, j'allais sortir après lui de l'atelier, lorsque je ne sais quelle fanfare se fait entendre sur le Pont-Neuf près duquel était située la maison que nous habitions, quai de l'Horloge, au second étage. Je lève la tête et monte sur un tabouret, parce que ma petite taille et l'élévation de la fenêtre ne me permettaient pas de bien voir autrement. « Montez sur le bord de l'établi, me dit le jeune homme, en m'aidant à le faire. Les autres sortent pour aller voir ce qui se passait; il se tient derrière moi et lorsque je suis pour descendre, plaçant ses mains sous mes bras, il m'enlève en me pressant sur lui de manière que mes jupes se relevaient et que je me trouvai presque à l'instant assise sur ses genoux, car il s'asseyait en même temps sur un siége; et je sentis derrière moi cette chose extraordinaire.... — Mais, monsieur, laissez-donc! — Quoi! vous avez encore peur? je ne vous fais pas de mal. — Mais je veux m'en aller, mes habits.... — Eh bien! vos habits, je vais les ranger. » Il porte une main hardie là où n'atteignait point autre chose, et cherche à la rendre caressante. Je voulais me débattre, et m'efforçant de repousser ses bras, de changer de situation, je glisse mes pieds à terre et jette un coup d'œil sur son visage, j'en eus horreur: les yeux semblaient lui sortir de la tête, ses narines étaient élargies; je fus prête à m'évanouir. Il s'aperçut de cette sensation, et sa crise étant probablement finie, il prit un air doux, en employant tous ses soins à me calmer, ne voulant me laisser échapper qu'il n'y fût

parvenu. Il y réussit enfin, mais au lieu d'avoir augmenté ma curiosité par cette entreprise, il avait excité ma répugnance pour sa liberté. Je ne le vis plus que d'un mauvais œil, sa présence me choquait, je devins inquiète et triste, je me jugeais offensée, je voulais conter tout à ma mère, j'étais craintive et embarrassée. Elle distingua que j'étais affectée, et à sa première question sur l'altération de ma gaieté, je lui fis le récit de tout ce qui s'était passé.

L'émotion de ma mère et son air d'effroi m'accablèrent de douleur. Désespérée d'apercevoir combien près elle avait été de perdre le fruit de ses soins, craignant peut-être que je ne lui cachasse quelque chose, elle me faisait mille questions entortillées, pour ne pas m'en apprendre plus que je n'en savais et pour s'assurer si je n'étais pas plus instruite. Je n'avais rien à dire de plus que ce qu'on vient de lire. Elle profita très-habilement de la répugnance que mon jeune âge et la pudeur naturelle m'avaient fait éprouver, pour élever l'une et l'autre au plus haut degré; elle me peignit ma faute d'avoir pu lui taire et regarder comme chose légère le premier excès du jeune homme sous des couleurs si terribles, que je me crus perdue. Religion, vertu, honneur, réputation, elle fit tout intervenir avec la chaleur d'une âme pénétrée, avec cette tendresse d'un cœur maternel, et d'un cœur comme le sien! pour faire servir les dangers que j'avais courus au plus sûr préservatif qu'il fût possible de me donner. Je ne sais si elle eut l'intention de pousser les choses à l'extrême, ou si ma sensibilité les y porta plus qu'elle n'avait imaginé; mais je me persuadai de bonne foi que j'étais la plus grande coupable de l'univers, et je n'eus plus de repos que ma mère ne m'eût menée à confesse,

où depuis ma septième année elle me conduisait deux ou trois fois l'an.

Je trouvais affreux d'avoir à raconter chose semblable, mais puisque c'était un moyen d'expiation[1], il fallait bien l'employer, et le courage de m'y résoudre me faisait sentir une force consolante.

Me voilà donc pénitente avant d'avoir été pécheresse. De ce moment les idées religieuses me dominèrent; le règne du sentiment, hâté par leur concours pour ma trempe déjà précoce, s'ouvrait par l'amour de Dieu, dont le sublime délire embellit, conserva les premières années de mon adolescence, résigna les autres à la philosophie, et semblait devoir ainsi me préserver à jamais de l'orage des passions, au milieu duquel avec la vigueur d'un athlète je sauve à peine l'âge mûr.

La dévotion dans laquelle je tombai me modifia étrangement; je devins d'une humilité profonde, d'une timidité inexprimable; je regardais les hommes avec une sorte de terreur qui s'augmenta lorsque quelques-uns me parurent aimables; je veillai sur mes pensées avec un scrupule excessif; la moindre image qui pouvait s'offrir à mon esprit, même confusément, me semblait un crime; je contractai l'habitude d'une telle réserve qu'en lisant l'histoire naturelle de Buffon, et n'étant plus dévote, je sautais sans le lire ce qui traitait de la génération[1] de l'homme, et je glissais sur les planches relatives avec la promptitude et le tremblement de quelqu'un aperçevant un précipice. Enfin, je ne me suis mariée qu'à vingt-cinq ans[2], et avec une âme telle qu'on peut la présumer, des sens très-inflammables, beaucoup d'instruction sur

1. D'abord : « de régénération. »
2. D'abord : « vingt-six ans. »

divers objets, j'avais si bien évité l'augmentation de celle dont les commencements furent si prématurés, que les événements de la première nuit de mes noces me parurent aussi surprenants que désagréables.

En recevant mes douloureuses confidences, ma mère n'avait pas manqué de me demander si j'aimais le jeune homme, si je le voyais avec plus de plaisir que d'autres? — Au contraire, c'est une peine pour moi que d'aller à table maintenant, parce que je l'y trouve. — Tu serais donc bien aise de ne plus le rencontrer? — Assurément.

Dès le jour même, ma mère prétextant la nécessité d'un nouvel ordre, à cause de mes exercices et de l'un de mes maîtres dont elle changea l'heure, établit que nous mangerions toutes deux seules dans sa chambre, et fit servir à l'ordinaire mon père avec ses élèves. Ce fut un grand soulagement pour moi; j'en aimai encore davantage ma divine maman. Cet arrangement a subsisté, tant que j'ai habité la maison, jusqu'à l'époque où mon père eut terminé ses engagements avec l'élève qu'il n'aurait pu renvoyer sans un éclat beaucoup plus sage à éviter.

Je n'ai plus revu ce jeune homme qu'une seule fois, à l'occasion que je vais citer, et je craignais autant de le rencontrer que je haïssais d'entendre prononcer son nom. Sept à huit ans après il se maria et fit un établissement assez avantageux; il fit prier ma mère de permettre qu'il lui présentât sa femme; elle y consentit; j'étais présente à la visite; elle fut courte et il m'adressa une sorte de compliment dont l'expression respectueuse annonçait l'intention de n'être pas jugé en mal. Il vit probablement encore, père de famille sans doute, et c'est ma raison pour ne pas le nommer. L'impression de ce qui s'était

passé demeura si forte chez moi, que même dans l'âge des lumières et de la raison je ne me le rappelais qu'avec peine; que je n'en ai jamais ouvert la bouche à une intime amie qui eut toute ma confiance; que je l'ai constamment tu[1] à mon mari, à qui je ne cèle pas grand chose, et qu'il m'a fallu faire dans ce moment encore autant d'efforts pour l'écrire que Rousseau en fit pour consigner l'histoire de son ruban volé, avec laquelle la mienne n'a pourtant pas de comparaison.

Arrêtons-nous ici un moment, et que les mères considèrent avec effroi l'étendue de la vigilance qui leur est imposée. Tout conspire contre les tendres dépôts qui leur sont confiés, et la conservation de leur intégrité n'appartient qu'à une rare prudence. L'étourderie de l'enfance ou les inspirations précoces de la nature, l'ignorance ou l'inclination, l'ingénuité même de l'innocence, exposent un sexe timide, dès avant son adolescence, à l'ardeur inconsidérée, à la corruption si commune, aux dangereuses séductions ou aux entreprises audacieuses d'un autre sexe, impétueux et toujours brutal quand une heureuse éducation ne lui a pas donné des mœurs sévères ou inspiré une grande délicatesse. L'imminence des périls ne peut être balancée que par une grande confiance de la jeune fille dans l'institutrice qui doit la préserver; l'art d'inspirer cette confiance est infiniment rare parce qu'il est difficile, et que peut-être aussi tous les caractères ne sont pas soumis à son influence. Mais ses premières règles se réduiront toujours à l'exemple qui imprime le respect en confirmant les préceptes, à cette volonté sincère et éclairée du bonheur de l'individu qu'on doit for-

1. D'abord: «... Que c'est la seule chose que j'aie tue à mon mari.... »

mer; enfin à cette bonté qui bannit le caprice ou l'aigreur et que rien ne supplée.

Ma vie plus retirée me parut bientôt trop mondaine encore pour me préparer à ma première communion; cette grande affaire, qui doit tant influer sur le salut éternel, occupait toutes mes pensées. Je prenais goût à l'office divin, sa solennité me frappait; je lisais avec avidité l'explication des cérémonies de l'Église; je me pénétrais de leur signification mystique; je feuilletais chaque jour mes in-folio de Vies des saints, et je soupirais après ces temps où les fureurs du paganisme valaient aux généreux chrétiens la couronne du martyre. Je songeais sérieusement à prendre un nouveau genre de vie, et après des méditations profondes j'arrêtai mes projets. Jusque-là, l'idée seule de m'éloigner de ma mère me faisait verser des torrents de larmes; et quand on voulait s'amuser des nuages subits que la sensibilité faisait élever sur mon front expressif, on plaisantait sur les couvents et l'utilité de les faire habiter durant quelque temps aux jeunes personnes.

Mais que ne doit-on pas sacrifier au Seigneur! Je m'étais fait du cloître, de sa solitude et de son silence, les idées grandes ou romantiques que mon active imagination pouvait enfanter. Plus son séjour était auguste, plus il convenait aux dispositions de mon âme touchée. Un soir, après souper, seule avec mon père et ma mère, je me jette à leurs genoux; mes pleurs s'échappent en même temps et me coupent la voix; étonnés, inquiets, ils demandent la cause de cet étrange mouvement. « Je veux vous prier, dis-je en sanglotant, de faire une chose qui me déchire, mais que demande ma conscience; mettez-moi au couvent. » Ils me relèvent; ma bonne

mère s'émeut : elle aurait tremblé si, ne m'ayant pas quittée d'une minute depuis quelque temps, elle eût pu rien redouter : on me demande ce qui me fait désirer cette disposition, en observant qu'on ne m'a jamais rien refusé de raisonnable : je dis que c'est le désir de faire ma première communion avec tout le recueillement convenable. Mon père loue mon zèle, et ajoute qu'il veut le seconder. On délibère sur le choix d'une maison; ma famille n'avait de relations dans aucune de celles de cette espèce : on se rappela que mon maître de musique avait cité un couvent où il enseignait de jeunes demoiselles, et on décide que l'on fera des informations. Il résulta de celles-ci que la maison était honnête, l'ordre peu austère; les religieuses passaient en conséquence pour n'avoir point de ces excès, de ces momeries qui caractérisaient leur plus grand nombre; d'ailleurs elles faisaient profession d'instruire la jeunesse; elles tenaient des écoles d'externes ou d'enfants du peuple qu'elles enseignaient *gratis* pour accomplir leurs vœux, et qui se rendaient du dehors à cet effet dans une salle qui leur était consacrée; mais elles avaient séparément un pensionnat pour les jeunes personnes dont on voulait leur confier l'éducation. Ma mère fit les démarches nécessaires; et après m'avoir conduite en visite chez tous mes grands parents en leur annonçant ma résolution qu'ils applaudirent, elle me mena chez les dames de la Congrégation, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marcel, bien près du lieu où je suis actuellement renfermée. Comme je pressai cette chère maman dans mes bras, au moment de me séparer d'elle pour la première fois; j'étouffais, j'étais pénétrée! mais j'obéissais à la voix de Dieu, et je passai le seuil de la porte de clôture

en lui offrant avec larmes le plus grand sacrifice que je pusse lui faire. C'était le 7 de mai 1765 ; — j'avais alors *onze ans* et deux mois.

Comment, du fond d'une prison, au milieu des bouleversements politiques qui ravagent mon pays et entraînent tout ce qui me fut cher, rappeler et peindre aujourd'hui ce temps de calme et de ravissements? Quelle fraîcheur de pinceau peut rendre les douces émotions d'un jeune cœur sensible et tendre, avide de bonheur, commençant à sentir la nature et n'apercevant que la divinité ! La première nuit que je passai au couvent fut agitée ; je n'étais plus sous le toit paternel ; je me sentais loin de cette bonne mère qui sûrement pensait à moi avec attendrissement; une faible lueur éclairait la chambre où l'on m'avait mis coucher avec quatre autres enfants de mon âge; je me levai doucement; j'allai près de la fenêtre; le clair de lune permettait de distinguer le jardin sur lequel elle avait vue. Le plus profond silence régnait dans ces lieux ; je l'écoutais pour ainsi dire avec une sorte de respect; de grands arbres projetaient çà et là leur ombre gigantesque, et promettaient un sûr abri à la méditation tranquille : je levai les yeux vers le ciel, il était pur et serein; je crus sentir la présence de la divinité qui souriait à mon sacrifice, et m'en offrait déjà la récompense dans la paix consolante d'un séjour céleste : des larmes délicieuses coulent lentement sur mon visage ; je réitère mon dévouement avec un saint transport, et je vais goûter le sommeil des élus.

J'étais arrivée le soir; je n'avais point encore aperçu toutes mes compagnes ; elles étaient au nombre de trente-quatre et réunies dans une seule classe, depuis

l'âge de six ans jusqu'à celui de dix-sept ou dix-huit, mais partagéees en deux tables pour les repas, et comme en deux sections dans le courant du jour pour la suite des exercices. La gravité de ma petite personne fit juger au premier coup-d'œil que je devais être rangée parmi les plus grandes; je devins la douzième de leur table, et je me trouvai la plus jeune d'entre elles. Le ton de politesse que ma mère m'avait rendu familier, l'air posé dont j'avais contracté l'habitude, la manière de m'énoncer, douce et correcte, ne ressemblaient en rien à la bruyante étourderie de cette jeunesse folâtre. Les enfants s'adressèrent à moi avec une sorte de confiance, parce que je ne les rebutais jamais; les grandes demoiselles me traitèrent avec une sorte d'égards, parce que ma réserve ne me rendait pas moins obligeante avec elles, et me faisait distinguer des maîtresses. Elevée comme je l'avais été jusqu'à cette époque, il n'était pas fort étonnant que je me trouvasse mieux instruite que la plupart de mes compagnes, même les plus âgées.

Les religieuses trouvèrent qu'elles pourraient s'honorer de mon éducation, puisque j'étais chez elles, sans avoir aucune peine à prendre pour la continuer. Je savais déjà ou j'apprenais fort aisément ce qu'elles donnaient à étudier; je devins la favorite de toutes les nonnes; c'était à qui me ferait des caresses ou des compliments. Celle qui était chargée de montrer à écrire aux pensionnaires, était une femme de soixante et dix ans qui s'était faite religieuse à cinquante par effet de chagrin ou suite d'infortune; elle avait reçu de l'éducation et joignait à cet avantage tout ce que peut valoir la connaissance et l'usage du monde. Elle se piquait d'instruc-

tion; elle avait encore pour l'écriture une très-belle main, faisait des broderies superbes, donnait de bonnes leçons d'orthographe, et n'était pas étrangère à l'histoire. Sa petite taille, son âge même, un peu de pédanterie, étaient cause que la mère *Sainte-Sophie* n'était point considérée des petites folles qu'elle voulait instruire autant qu'elle méritait de l'être; et, si je m'en souviens bien, la jalousie des chères sœurs qui, n'ayant pas autant de talents qu'elle, étaient bien aises de faire ressortir ses ridicules, y contribuait pour quelque chose. Cette bonne fille s'attacha bientôt à moi, à cause de mon goût pour l'étude; après avoir donné leçon à toute la classe, elle me prenait en particulier, me faisait répéter la grammaire, suivre la géographie, extraire des morceaux d'histoire; elle obtenait même la permission de m'emmener dans sa cellule où je lui faisais des lectures. J'avais conservé de mes maîtres celui de musique seulement, dont j'allais prendre leçon au parloir avec deux compagnes, sous l'inspection d'une religieuse, et l'on m'avait donné pour continuer le dessin une maîtresse qui entrait dans l'intérieur du couvent. La régularité d'une vie très-remplie, partagée entre des exercices variés, convenait beaucoup à mon activité ainsi qu'à mon goût naturel pour l'ordre et l'application; j'étais l'une des premières à tout, et j'avais encore du loisir, parce que j'étais diligente et ne perdais pas un instant.

Aux heures de promenade ou de récréation, je ne savais pas courir et badiner avec la foule; je me retirais solitairement sous quelques arbres pour lire ou rêver. Comme j'étais sensible à la beauté du feuillage, au souffle du zéphir, au parfum des plantes! je voyais par

tout la main de la Providence, je sentais ses soins bienfaisants, j'admirais ses ouvrages; pénétrée de reconnaissance, j'allais l'adorer à l'église où les sons majestueux de l'orgue, unis à la voix touchante des jeunes religieuses exécutant des *motets*, achevaient de me ravir en extase. Indépendamment de la messe où l'on conduisait toutes les pensionnaires le matin, il y avait dans l'après-midi des jours ordinaires une demi-heure consacrée à la méditation à laquelle on n'admettait que celles qui paraissaient capables de la faire ou d'en remplir l'intervalle avec recueillement par des lectures pieuses. Je n'eus pas même besoin de solliciter cette faveur dont on se hâta de récompenser mon zèle; mais je demandai avec ferveur l'avantage de faire ma première communion à la solennité la plus prochaine; c'était l'Assomption. Quoiqu'elle fût très-voisine du moment de mon entrée, cette grâce me fut accordée du consentement unanime des supérieures et du directeur. Celui-ci était un homme de bon sens, religieux de Saint-Victor où il remplissait les fonctions de curé; il avait accepté la charge de confesser les pensionnaires de la Congrégation, et il était propre à ce ministère par son âge de plus de cinquante ans, par son caractère modéré, son esprit sage, qui tempéraient l'austérité de ses mœurs et de ses manières; lorsque j'avais été confiée à ses soins, mon curé, M. Garat, avait pris la peine de venir lui-même au couvent déposer sa petite ouaille entre les mains de son confrère; ils se virent au parloir en ma présence, se parlèrent en latin que je n'entendis pas parfaitement, mais dont je compris quelques mots à mon avantage. Ceux-là n'échappent jamais à une fille, telle jeune qu'elle soit, et dans quelque langue qu'ils

soient dits. Je gagnai beaucoup au change ; Garat n'était qu'un pédant dans lequel je révérais le juge spirituel; le Victorin était un homme juste, éclairé, qui dirigeait mes affections pieuses sur tout ce que la morale a de sublime, et qui se plaisait à développer par la religion le germe des vertus, sans y mêler une mysticité ridicule. Je l'aimai comme un père, et durant trois années qu'il a vécu après ma sortie du couvent, je venais de très-loin à Saint-Victor, la veille des grandes fêtes, pour me confesser à lui.

Il faut avouer que la religion catholique, très-peu convenable à un jugement sain, éclairé par des connaissances et soumettant les objets de sa croyance aux règles du raisonnement, est très-propre à captiver l'imagination qu'elle frappe par le grand et le terrible, en même temps qu'elle occupe les sens par des cérémonies mystérieuses, alternativement douces et mélancoliques. *L'éternité*, toujours présente à l'esprit de ses sectateurs, les appelle à la contemplation; elle les rend sévères appréciateurs du bien et du mal, tandis que des pratiques journalières, des rits imposants viennent soulager l'attention, la soutenir et présenter des moyens faciles de s'avancer toujours vers le but proposé. Les femmes entendent merveilleusement à relever ces pratiques, à accompagner ces cérémonies de tout ce qui peut leur prêter des charmes ou de l'éclat, et les religieuses excellaient dans cet art. Une novice prit le voile peu après mon arrivée au couvent. Les fleurs, les lustres brillants, les rideaux de soie, de superbes parements décorèrent l'église et l'autel; l'assemblée fut nombreuse; elle remplissait la partie extérieure, avec cet air de fête qu'une famille revêtait en pareille circonstance comme pour les noces

d'un enfant; triomphante et parée, la jeune victime parut à la grille dans la plus grande pompe qu'elle dépouilla bientôt pour reparaître couverte d'un voile blanc et couronnée de roses; j'éprouve encore le tressaillement que me fit ressentir sa voix légèrement tremblante lorsqu'elle chanta mélodieusement le verset d'usage, *Elegit, etc.: c'est ici que j'ai choisi ma demeure, et que je l'établis pour jamais :* je n'ai point oublié les notes de ce petit morceau, je le répète aussi exactement que si je l'eusse entendu hier, et je voudrais bien pouvoir le chanter en Amérique. Grand Dieu! quel accent j'y mettrais aujourd'hui! Mais lorsqu'après avoir prononcé ses vœux, la novice prosternée fut couverte d'un drap mortuaire sous lequel on aurait dit qu'elle était ensevelie, je frissonnai de terreur; c'était pour moi l'image de la rupture absolue des liens du monde, du renoncement à tout ce qu'elle avait de cher; je n'étais plus moi, j'étais elle; je crus qu'on m'arrachait à ma mère, et je versais des torrents de larmes. Avec cette sensibilité qui rend les impressions si profondes et qui fait être frappé de tant de choses, lesquelles passent comme des ombres devant le vulgaire, l'existence ne languit jamais; aussi j'ai réfléchi la mienne de bonne heure, sans l'avoir encore trouvée à charge, même au milieu des plus rudes épreuves; et n'ayant point atteint quarante ans[1], j'ai prodigieusement vécu, si l'on compte la vie par le sentiment qui marque tous les instants de sa durée.

J'aurais à retracer trop de scènes semblables si je voulais rappeler toutes celles que les émotions d'une tendre piété ont gravées dans mon cœur; le charme et l'ha-

1. Au lieu des mots : «... *et n'ayant point atteint quarante ans,* » il y avait d'abord : « *et jeune encore.* » F.

bitude de ces sensations devinrent tels pour moi, qu'ils n'ont pu s'effacer. La philosophie a dissipé les illusions d'une vaine croyance; mais elle n'a point anéanti l'effet de certains objets sur mes sens, et leur rapport avec les idées ou les dispositions qu'ils avaient coutume de faire naître. Je puis encore assister avec intérêt à la célébration de l'office divin quand elle se fait avec gravité; j'oublie le charlatanisme des prêtres, le ridicule de leurs histoires ou l'absurdité de leurs mystères; je ne vois que la réunion d'hommes faibles, implorant le secours d'un être suprême; les misères de l'humanité, l'espoir consolant d'un puissant rémunérateur occupent ma pensée; les images étrangères s'évanouissent, les passions se calment, le goût de mes devoirs s'avive; si la musique fait partie des cérémonies, je me trouve transportée dans un autre monde, et je sors meilleure du lieu où le peuple imbécile est venu sans réflexion saluer un morceau de pain.

Il en est de la religion comme de tant d'autres institutions humaines; elle ne change point l'esprit d'un individu; elle s'assimile à sa nature, s'élève ou s'affaiblit avec lui. Le commun des hommes pense peu, croit sur parole et agit par instinct, de manière qu'il règne une contradiction perpétuelle entre les préceptes reçus et la marche suivie. Les trempes fortes ont une autre allure; elles ont besoin d'harmonie, leur conduite est une traduction fidèle de leur *foi*. J'ai dû recevoir dans l'enfance celle qui m'était donnée; elle fut mienne jusqu'à ce que j'eusse assez de lumières pour la discuter; mais alors même toutes mes actions en étaient des conséquences rigoureuses. Je m'étonnais de la légèreté de ceux qui, en professant une pareille, agissaient au contraire,

comme je m'indigne aujourd'hui de la lâcheté de ces hommes qui veulent avoir une patrie, et compter encore leur vie pour quelque chose, quand il s'agit de la risquer à son service.

En évitant les répétitions du même sujet, je veux pourtant marquer d'un trait le moment de ma première communion; préparée par tous les moyens d'usage dans les couvents, retraites, longues prières, silence, méditation, il était pour moi celui d'un engagement solennel et le gage de l'éternelle félicité. Cette considération me pénétrait entièrement; elle avait tellement enflammé mon imagination, attendri mon cœur, que baignée de larmes et ravie d'amour céleste il me fut impossible de marcher à l'autel sans le secours d'une religieuse qui vint me soutenir par-dessous les bras et m'aider à m'avancer à la sainte table. Ces démonstrations, que je ne cherchais point à faire, mais qui n'étaient que l'effet naturel d'un sentiment que je ne pouvais contenir, m'acquirent un grand crédit, et les bonnes vieilles que je rencontrais se recommandaient toujours à mes prières.

Il me semble voir ceux qui liront ceci, demander si ce cœur tendre, cette sensibilité si affectueuse n'ont pas enfin été exercés par des objets plus réels, et si après avoir sitôt rêvé le bonheur, je ne l'ai pas réalisé dans une passion utile à quelqu'autre?

N'anticipons rien, leur dirai-je; arrêtez-vous avec moi sur ces temps paisibles de saintes illusions auxquels j'aime encore à me reporter: croyez-vous que dans un siècle aussi corrompu, dans un ordre social aussi mauvais, il soit possible de goûter le bonheur de la nature et de l'innocence? Les âmes vulgaires y trouvent le plaisir; mais les autres, pour lesquelles le plaisir seul serait

trop peu de chose, atteintes par les passions qui promettent davantage, contraintes par les devoirs bizarres ou cruels que pourtant elles honorent, ne connaissent guère que la gloire, chèrement payée, de les remplir. Reposons-nous, quant à présent, sur la douce amitié qui vint m'offrir ses charmes et à laquelle j'ai dû tant d'heureux moments.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée au couvent; j'y vivais occupée comme on vient de voir; je recevais toutes les semaines les visites de mon père et de ma mère, qui me faisaient sortir le dimanche après l'office pour nous promener ensemble au jardin *du roi*, aujourd'hui des *plantes;* je ne les quittais jamais sans verser quelques pleurs; c'était de tendresse pour leurs personnes et non de regrets de ma situation; car je rentrais avec plaisir sous ces cloîtres silencieux que je traversais à petits pas pour mieux goûter leur solitude; je m'arrêtais quelquefois sur une tombe où était gravée l'éloge d'une sainte fille : elle est heureuse! me disais-je en soupirant; puis une mélancolie qui n'était pas sans douceur s'emparait de mon âme, et me faisait chercher dans le sein de la divinité, dans l'espoir d'y être reçue un jour, ce parfait bonheur dont je sentais le besoin.

L'arrivée de nouvelles pensionnaires vint éveiller toute la petite troupe; on avait annoncé des demoiselles d'Amiens; la curiosité de jeunes filles de couvent sur des compagnes qu'on leur promet, est plus vive qu'on ne peut imaginer. C'était vers le soir d'un jour d'été; on se promenait sous des tilleuls.... Les voilà, les voilà, fut le cri qui s'éleva tout à coup. La première maîtresse remit entre les mains de celle qui était alors en fonctions au-

près des pensionnaires les deux arrivantes; la foule se rassemble autour d'elles, s'éloigne, revient, se régularise enfin, et toutes les pensionnaires se promènent par groupes dans la même allée, pour examiner les demoiselles Cannet. C'étaient deux sœurs; l'aînée avait environ dix-huit ans, une belle taille, l'air leste, la marche dégagée; quelque chose de sensible, de fier et de mécontent, la faisait remarquer; la cadette n'en avait pas plus de quatorze, un voile de gaze blanche couvrait sa physionomie douce et cachait mal les pleurs dont elle était baignée. Je la fixai avec intérêt, je m'arrêtai pour mieux la considérer; j'allai ensuite parmi les causeuses chercher à m'informer de ce qu'on savait d'elle.

C'était, disait-on, la favorite de sa maman qu'elle aimait tendrement, dont elle avait eu beaucoup de peine à se séparer, et avec qui l'on avait mis sa sœur pour lui aider à supporter cette séparation. Toutes deux furent placées le soir à la table où j'étais; *Sophie* mangea peu: elle avait une douleur muette qui n'avait rien de repoussant pour personne, et aurait touché tout le monde: sa sœur paraissait beaucoup moins occupée de la consoler que mécontente de partager le même sort. Elle avait bien quelque raison; une fille de dix-huit ans, arrachée au monde où elle était rentrée, pour retourner au couvent faire compagnie à sa jeune sœur, pouvait se regarder comme sacrifiée par sa mère qui véritablement n'avait cherché qu'à *mâter* un caractère impétueux qu'elle ne savait pas régir. Il ne fallait pas entendre longtemps la vive Henriette pour juger tout cela; franche jusqu'à la brusquerie, impatiente jusqu'à la colère, gaie jusqu'à la folie, elle avait tout l'esprit de son âge sans en avoir la

raison; inégale, saillante, tantôt charmante, souvent insupportable, les retours les plus attendrissants succédaient à ses boutades; elle unissait le cœur le plus sensible à l'imagination la plus extravagante; il fallait l'aimer en la grondant, et pourtant il était difficile de vivre avec elle en la chérissant. La pauvre Sophie avait bien quelquefois à souffrir du caractère de sa sœur irritée contre elle par la jalousie, trop juste cependant pour ne pas l'estimer sa valeur, et trouvant par conséquent dans ses rapports avec elle tout ce qui pouvait multiplier ses propres inégalités dont elle était la première à gémir. Le calme d'une raison prématurée caractérisait Sophie; elle ne sentait pas très-vivement parce que sa tête était froide, mais elle aimait à réfléchir et à raisonner; tranquille sans prévenance, elle ne séduisait personne; mais elle obligeait tout le monde dans l'occasion; et si elle n'allait au-devant de rien, elle ne refusait rien non plus. Elle aimait le travail et la lecture. Sa tristesse m'avait touchée, sa manière d'être me plut; je sentis que je rencontrais une compagne, et nous devînmes inséparables. Je m'attachai avec cet abandon qui suit le besoin d'aimer à la vue de l'objet propre à le satisfaire : ouvrages, lectures, promenades, tout me devint commun avec ma Sophie.

Elle était dévote, un peu moins tendre mais aussi sincère que moi, et ce rapport ne contribua pas peu à l'intimité de notre union. C'était, pour ainsi dire, sous l'aile de la Providence, et dans les transports d'un même zèle, que nous cultivions l'amitié; nous voulions nous soutenir réciproquement et nous avancer dans le chemin de la perfection. Sophie était une raisonneuse impitoyable; elle voulait tout analyser, tout savoir et tout discuter; je parlais beaucoup moins qu'elle, et je n'appuyais

guère que sur les résultats. Elle se plaisait à m'entretenir, car je savais bien l'écouter; et quand je n'étais pas de son avis, mon opposition était si douce par la crainte de la chagriner, que toutes les diversités possibles n'ont jamais produit entre nous un différend. Sa société m'était infiniment chère, parce que j'avais besoin de confier à quelqu'un qui m'entendît, les sentiments que j'éprouvais et que le partage semblait accroître. Plus âgée que moi d'environ trois ans et un peu moins humble, Sophie avait extérieurement une sorte d'avantage que je ne lui enviais pas; elle *causait* joliment; je savais seulement répondre: il est vrai qu'on aimait singulièrement à me questionner, mais cela n'était pas facile à tout le monde. Je n'avais de véritables communications qu'avec ma bonne amie; tout autre ne faisait que m'entrevoir, à moins que ce ne fût quelqu'un d'assez habile pour lever le voile dont, sans prétendre me cacher, je m'enveloppais tout naturellement.

Henriette venait quelquefois, mais rarement, avec nous; elle avait fait une liaison plus *sortable* pour elle avec Mlle de Cornillon, fille de dix-huit ans, laide comme le péché, petillante d'esprit et de malice, vrai lutin dont on faisait peur aux enfants, mais qui ne se serait pas jouée avec notre raison.

Je ne passerai pas sous silence le tendre intérêt que m'avait témoigné, dès les premiers jours de mon arrivée, une excellente fille dont le constant attachement a fait ma consolation dans plus d'une circonstance. Angélique *Boufflers*, née sans fortune, s'était engagée par des vœux dès l'âge de dix-sept ans; elle s'ignorait encore. La nature l'avait pétrie de soufre et de salpêtre; son énergie contrainte porta au suprême degré la sensibilité de son

cœur et la vivacité de son esprit. Le défaut de dot avait assigné sa place parmi les sœurs converses avec lesquelles elle n'avait de commun que leurs rudes exercices. Il est des âmes qui n'ont pas besoin de culture; *Sainte-Agathe* (c'était son nom de religion), sans avoir reçu de grands secours de l'éducation, était supérieure non-seulement à ses compagnes, mais à la plupart des dames du chœur. Son prix était connu; et quoique, suivant l'usage de ces sociétés dont le public est toujours ingrat, on abusât de son activité en la surchargeant d'occupations, elle jouissait pourtant de cette considération que s'attire le mérite. Elle était attachée pour lors au service des pensionnaires; elle y était seule, indépendamment des autres soins qui lui étaient confiés, et elle suffisait à tout avec autant de diligence que de gaieté.

Je l'avais à peine observée qu'elle me distinguait déjà; ses bontés me prévinrent et me la firent remarquer; à table, elle épiait mes goûts à mon insu et cherchait à les satisfaire; à la chambre, elle me faisait mon lit avec complaisance, et ne manquait pas une occasion de m'adresser quelque chose d'obligeant. Si je la rencontrais, elle m'embrassait avec tendresse, m'emmenait quelquefois dans sa cellule où elle avait un serin charmant, familier, caressant, à qui elle avait appris à parler; elle me donna secrètement une seconde clef de cette cellule, pour que je pusse y entrer en son absence; j'y lisais les livres de sa petite bibliothèque, les poésies du père du Cerceau et des ouvrages de mysticité. Lorsque ses travaux ne lui avaient pas permis d'y passer quelques minutes avec moi ou devaient l'en empêcher, j'y trouvais un petit billet bien tendre auquel je ne manquais pas de répondre; elle gardait ces réponses comme

de précieux bijoux, et me les montrait ensuite bien fermées dans son oratoire.

Bientôt il ne fut bruit au couvent que de l'attachement d'Agathe pour la petite Phlipon; mais on aurait dit que cela devait être ainsi; mes compagnes ne parurent jamais blessées des préférences qu'elle m'accordait; lorsque des religieuses lui en parlaient, elle leur demandait avec sa franchise naturelle si elles n'en feraient pas autant à sa place; et si quelque revêche octogénaire, comme la mère Gertrude, lui disait qu'elle m'aimait trop, elle répliquait que c'était faute de pouvoir aimer autant qu'elle jugeait de cette manière; « et vous même, ajoutait-elle, la rencontrez-vous jamais sans l'arrêter? » Et la mère Gertrude s'en allait en marmottant; mais si elle me voyait une heure après, elle ne manquait pas de me donner quelques bonbons.

Lorsque les demoiselles Cannet arrivèrent, et que je me liai avec Sophie, Agathe parut un peu jalouse; les religieuses se plurent à lui en faire la guerre : mais sa tendresse généreuse n'en fut pas affaiblie; il semblait qu'elle fût satisfaite que je me laissasse aimer, et qu'elle jouît des douceurs que me procurait l'amitié d'une personne plus rapprochée de mon âge, dont j'avais la société dans tous les moments du jour.

Agathe avait alors vingt-quatre ans; son caractère et son affection m'ont inspiré pour elle l'attachement le plus vrai; je me suis honorée de le lui témoigner sans cesse[1].

1. Voici un billet écrit par Mme Roland vingt-cinq ans après l'époque dont elle retrace ici les souvenirs, et qui atteste la constance de sa tendre affection pour la sœur Agathe. Il est adressé de Lyon, le 20 juillet 1790, à Lanthenas.

« J'ai reçu la lettre de mes bons parents et, par le courrier

Dans les dernières années de l'existence des couvents, ce n'était plus qu'elle seule que j'allais voir dans le sien. Maintenant, sortie de cet asile lorsque l'âge et les infirmités le lui rendaient nécessaire, réduite à la médiocre pension qui lui est assignée, elle végète non loin des lieux de notre ancienne demeure et de ceux où je suis prisonnière, et dans les disgrâces d'une situation mal aisée, elle ne gémit que de la détention de sa *fille*, car c'est ainsi qu'elle m'appelle toujours. Ames sensibles, vous cesserez quelquefois de me plaindre en appréciant les biens que le ciel m'a conservés; mes persécuteurs, au milieu de leur puissance, n'ont pas celui d'être aimés par une Agathe qui les chérirait plus encore s'ils tombaient dans l'infortune !

L'hiver s'était écoulé; j'avais un peu moins vu ma mère dans cette saison; mais mon père n'aurait pas laissé passer un dimanche sans venir me visiter, et me faire faire une promenade au jardin du roi, pour peu que le temps le permît; nous y bravions la rigueur du froid en courant gaiement sur la neige. Promenades charmantes dont le souvenir me fut rappelé vingt ans

prochain, je vous en enverrai une autre pour ma pauvre tante dont la fête s'approche.

« Je désirerais bien qu'avant de quitter Paris vous me fissiez le plaisir d'aller à la Congrégation, de vous informer positivement si Agathe existe encore, de faire tout pour la voir. Si elle est visible, de verser quelque douceur dans ce cœur trop sensible, en l'entretenant de mon antique et inviolable amitié. Sa dernière lettre avait de tels caractères de démence, que je l'ai pleurée comme perdue et que je n'ai plus su quel ton prendre pour lui écrire. Mais ce pourrait être un accès passager.

« Ne négligez rien pour me donner satisfaction sur cet article et me procurer des nouvelles sûres de cette amie de mon jeune âge, de mes années heureuses et de mon temps d'épreuve. » F.

après, en lisant ces vers de Thompson, que je ne répète jamais sans attendrissement :

Pleas'd was J, in my chearful morn of life,
When nurs'd by careless solitude J liv'd,
And sung of nature with unceasing joy,
Pleas'd was J wandering through your rough domain,
Through the pure virgin-snows, myself as pure [1], etc.

Il avait été arrêté, dès mon entrée au couvent, que je n'y resterais qu'une année ; je l'avais désiré moi-même ; j'aimais à voir un terme au sacrifice que je faisais de me séparer de ma mère ; les religieuses de leur côté, en accordant de me faire faire ma première communion au quatrième mois de mon séjour avec elles, avaient eu grand soin de stipuler que je ne les quitterais pas plus tôt pour cela et que j'achèverais mon année ; cette année révolue, il fut question de sortir. Ma mère m'annonça que ma bonne maman Phlipon qui m'aimait beaucoup désirait que j'allasse lui faire compagnie durant quelque temps, et qu'elle en était convenue avec elle, comme

1. Voici le texte exact et la traduction de ces vers, qui sont empruntés au début du IVe chant des Saisons :

. . . . Welcome, kindred glooms,
Congenial horrors, haile ! With frequent foot,
Pleased have I, in my cheerful morn of life,
When nursed by careless solitude I lived,
And sung of nature with unceasing joy,
Pleased have I wander'd through your rough domain,
Trod the pure virgin-snows, myself as pure.

« Salut ! tristesses qui me ressemblent, horreurs qui me conviennent, salut ! Bien souvent je me suis plu, à mon joyeux matin de la vie, quand je me nourrissais des loisirs de la solitude, et que je chantais la nature avec un charme incessant, je me suis plu à errer dans vos sauvages domaines, à fouler les neiges virginales et pures, moi-même aussi pur qu'elles. » F.

d'un arrangement qui ne pourrait me faire de peine puisqu'elle me verrait là bien plus souvent qu'au couvent; arrangement qui d'ailleurs s'accordait parfaitement avec les circonstances. Mon père était entré dans les charges de sa communauté; il se trouvait ainsi souvent appelé au dehors; je compris aisément que la surveillance de ma mère devant dès lors se porter davantage sur les travaux confiés aux jeunes gens dont jusque-là elle ne s'était jamais mêlée, elle avait un peu perdu de la liberté qu'elle voulait avoir toute entière pour s'occuper de moi.

La situation qu'elle me proposait était véritablement une douce transition de ma séparation d'avec elle à mon entier rapprochement de sa personne, et je l'acceptai d'autant plus aisément que j'étais attachée à ma bonne maman. C'était une petite femme de bonne grâce et de belle humeur, dont les manières agréables, le langage poli, le rire gracieux et le coup d'œil malin annonçaient encore quelques prétentions à plaire ou à faire souvenir qu'elle avait plu. Elle avait soixante-cinq ou six ans, donnait des soins à sa toilette appropriée d'ailleurs à son âge; car elle se piquait par-dessus tout de bien sentir et observer les convenances. Beaucoup d'embonpoint, une marche assez légère, une contenance fort redressée, une petite main dont elle faisait jouer les doigts avec grâce, le ton sentimental entremêlé de propos joyeux et décents, éloignaient d'elle les apparences de la vieillesse. Elle était aimable pour les jeunes personnes dont la société lui plaisait beaucoup et de qui elle mettait quelque orgueil à être recherchée.

Veuve au bout d'un an de mariage, elle avait eu mon père pour enfant unique et posthume; les revers du

commerce dans lequel elle avait été établie l'ayant jetée dans l'infortune, elle avait été dans le cas de chercher des ressources chez des parents éloignés, opulents, qui la préférèrent à d'autres pour l'éducation de leur famille : c'est ainsi qu'elle avait élevé chez Mme de Boismorel son fils Roberge, dont j'aurai à parler dans la suite, et sa fille, devenue Mme de Favières. Une petite succession lui avait enfin assuré son indépendance; elle vivait dans l'île Saint-Louis, où elle occupait un logement décent avec sa sœur, Mlle Rotisset, qu'elle appelait Angélique. Cette bonne fille, asthmatique et dévote, pure comme un ange, simple comme un enfant, était la très-humble servante de son aînée; les soins du petit ménage roulaient uniquement sur elle; une domestique ambulante, qui venait deux fois le jour, était chargée des plus grossiers; mais Angélique suffisait au reste et habillait sa sœur avec révérence. Elle devint tout naturellement ma gouvernante, en même temps que Mme Phlipon se faisait mon institutrice. Me voilà donc entre leurs mains, après avoir quitté la maison du Seigneur, regrettée, chérie, embrassée de toutes les religieuses, pleurée de mon *Agathe* et de ma *Sophie*, gémissant de leur séparation, et me promettant bien de l'adoucir par de fréquentes visites.

Cet engagement m'était trop cher pour que je ne fusse pas fidèle à le remplir. Les promenades se dirigèrent fréquemment du côté de la Congrégation ; ma tante Angélique ou mon père se faisaient un plaisir de m'y conduire; mon arrivée au parloir s'annonçait dans toute la maison, j'y voyais vingt personnes en une heure ; mais ces visites remplaçaient mal les communications de tous les jours et les confidences de l'amitié ; elles devinrent

plus rares ; je les suppléai par des lettres dont le commerce s'établit principalement avec Sophie ; origine de mon goût pour écrire, et l'une des causes qui par l'habitude en aient augmenté chez moi la facilité[1].

1. Cette correspondance a été conservée et publiée en 1841, sous ce titre : « Lettres inédites de Mlle Phlipon, Mme Roland, adressées aux demoiselles Cannet, de 1772 à 1780 ; publiées par M. Auguste Breuil, avocat à la cour d'Amiens.— Paris, 2 vol. in-8°. F.

DEUXIÈME PARTIE.

28 août.

Je sens s'affaiblir la résolution de poursuivre mon entreprise; les maux de mon pays me tourmentent; la perte de mes amis affecte mon courage; une tristesse involontaire pénètre mes sens, éteint mon imagination et flétrit mon cœur. La France n'est plus qu'un vaste théâtre de carnage, une arène sanglante où se déchirent ses propres enfants.

L'ennemi, favorisé par les divisions intestines, s'avance de toutes parts; les villes du Nord tombent en sa puissance; la Flandre et l'Alsace vont devenir sa proie : l'Espagnol ravage le Roussillon; les Piémontais repoussent une alliance que l'anarchie rend affreuse; ils retournent à leur ancien maître dont les soldats franchissent nos frontières; les rebelles de la Vendée continuent de désoler une grande étendue de territoire; les Lyonnais, indiscrètement irrités, ont développé leur résistance : Marseille vole à leur secours; les départements voisins s'ébranlent; et dans cette agitation universelle, dans ces déchirements multipliés, il n'est rien d'uniforme que la marche des puissances étrangères. Notre

gouvernement est une espèce de monstre dont les formes et l'action sont également révoltantes; il détruit tout ce qu'il touche, et se dévore lui-même : ce dernier excès fait l'unique consolation de ses nombreuses victimes.

Les armées, aussi mal approvisionnées que mal conduites, se battent et fuient alternativement en désespérées; les généraux habiles sont accusés de trahison, parce que des *représentants*, qui n'entendent rien à la guerre, trouvent mauvais ce qu'ils ne comprennent point et jugent *aristocrates* tous les individus plus éclairés qu'eux. Un corps législatif, que la faiblesse caractérisa dès les premiers instants de son existence, offrait d'abord de très-vifs débats tant qu'il exista dans son sein assez de lumières pour connaître les dangers et de courage pour les prédire; les hommes probes et généreux qui voulaient le bien de leur patrie, et osèrent tenter de l'établir, dénoncés audacieusement sous les plus odieuses couleurs et de la manière la plus contradictoire, furent enfin sacrifiés par l'ignorance et la peur à l'intrigue et au brigandage : chassés de ce corps dont ils étaient l'élite, ils ne laissèrent après eux qu'une foule extravagante et corrompue dont les sottises et les crimes creusent son propre tombeau, mais en consommant la ruine publique. La nation, lâche et mal instruite, parce que l'égoïsme est paresseux et que la paresse ne se donne pas la peine de rien voir, a laissé recevoir une constitution vicieuse, qui, eût-elle été meilleure, devait être rejetée avec indignation parce qu'on ne peut sans s'avilir rien accepter de la scélératesse; elle prétend à la sûreté, à la liberté, qu'elle a vu impunément violer dans la personne de ses représentants! Elle ne peut changer que d'oppresseurs; elle est déjà sous un joug de fer, et tout changement lui

paraît un bien; mais incapable d'en opérer un elle-même, elle l'attend du premier maître qui voudra la commander.

O Brutus! dont la main hardie affranchit vainement les Romains corrompus, nous avons erré comme toi. Ces hommes purs dont l'âme ardente aspirait la liberté, que la philosophie avait préparés pour elle dans le calme de l'étude et l'austérité de la retraite, se sont flattés comme toi que le renversement de la tyrannie allait ouvrir le règne de la justice et de la paix; il n'a été que le signal des passions haineuses et du débordement des vices les plus hideux. Tu disais, après les proscriptions des triumvirs, que tu avais plus de honte de ce qui avait causé la mort de Cicéron, que de douleur de sa mort même; tu blâmais tes amis de Rome de ce *qu'ils se rendaient esclaves plus par leur faute que par celle des tyrans*, et qu'ils avaient *la lâcheté* de voir et de souffrir des choses dont le seul récit aurait dû leur être insupportable et leur faire horreur : c'est ainsi que je m'indignais du fond de ma prison; mais l'heure de l'indignation est passée; car il est évident qu'on ne peut plus rien attendre de bien, ni s'étonner de rien de mal.

L'histoire peindra-t-elle jamais l'horreur de ces temps affreux, et des hommes abominables qui les remplissent de leurs forfaits? Ils outrepassent les cruautés de Marius, les sanguinaires expéditions de Sylla : celui-ci, faisant parquer et égorger six mille hommes qui s'étaient rendus à lui, près du sénat qu'il rassure et fait délibérer au bruit de leurs cris douloureux, se conduisait en tyran qui abuse froidement de son pouvoir usurpé : mais à quoi peut-on comparer la domination de ces hypocrites qui, toujours revêtus du masque de la

justice, toujours parlant le langage de la loi, ont créé un tribunal pour servir leur vengeance, et envoient à l'échafaud avec des formes juridiquement insultantes tous les hommes dont la vertu les offense, dont les talents leur font ombrage, ou dont les richesses excitent leur convoitise[1] ?

Quelle Babylone présenta jamais le spectacle de ce Paris, souillé de sang et de débauches, gouverné par des magistrats qui font profession de débiter le mensonge, de vendre la calomnie, de préconiser l'assassinat? Quel peuple a jamais corrompu sa morale et son instinct au point de contracter le besoin de voir des supplices, de frémir de rage quand ils sont retardés, et d'être toujours prêt à exercer sa férocité sur quiconque entreprend de l'adoucir ou de la calmer? Les journées de septembre ne furent que l'ouvrage d'un petit nombre de tigres enivrés; celles des 31 mai et 2 juin[2] marquèrent le triomphe de la scélératesse, par l'apathie de tous les Parisiens et leur aveu tacite à l'esclavage : depuis cette époque la gradation est effrayante; ce qu'on appelle improprement encore la Convention ne présente que des brigands, vêtus et jurant comme les gens du port, prêchant le meurtre et donnant l'exemple du pillage. Un peuple nombreux environne le palais de la justice, et sa fureur éclate contre les juges qui ne prononcent pas assez vite la condamna-

1. La manière dont Mme Roland caractérise la *Justice* dont elle allait être bientôt la victime, est d'une rigoureuse exactitude. Le lecteur qui voudrait s'en convaincre n'aurait qu'à lire l'ouvrage intitulé : *Du Tribunal révolutionnaire* par J. B. Sirey, publié à Paris après le *neuf thermidor*. F.

2. On se souvient que c'est le 2 juin 1793 que la mise en arrestation des députés fut décrétée. F.

tion de l'innocence. Les prisons regorgent d'hommes en place, de généraux, de fonctionnaires publics, et d'individus à caractère qui honoraient l'humanité; la délation est reçue comme preuve de civisme, et le soin de rechercher ou de détenir les gens de bien ou les personnes riches fait l'unique fonction d'administrateurs ignares et vils.

Les victimes d'Orléans sont tombées. Marie *Corday* n'a pas produit le plus léger mouvement dans une ville qui ne méritait pas qu'elle la délivrât d'un monstre. *Brissot**, *Gensonné*, une foule d'autres députés demeurent sous le décret d'accusation; les preuves manquent, mais la fureur s'accroît; et au défaut de raisons pour les condamner, on ménage la volonté du souverain qui demande leur tête comme une bête féroce qui attend sa proie. *Custines* a vécu (*a*); *Robespierre* jouit; *Hébert* marque les victimes; *Chabot* les compte; le tribunal se presse, le peuple se prépare pour accélérer et généraliser les exécutions : cependant la disette se fait sentir; des lois meurtrières étouffent l'industrie, arrêtent la circulation,

* Des femmes qui s'assemblent en club dans l'église de Saint-Eustache, disaient un jour en hurlant, qu'il fallait avoir la tête de Brissot, et ne pas souffrir que les juges apportassent dans son procès les lenteurs qu'ils mettaient dans celui de Custines. Deux mille âmes environnant le palais le jour du jugement de ce général, frémissaient de crainte qu'il échappât, et disaient hautement : S'il est blanchi, il faudra en faire comme de Montmorin, et avec lui, de tous les scélérats qui sont dans les prisons.

(*Note de Mme Roland.*)

(*a*). Ses biens sont confisqués. Sa belle-fille, jeune et charmante femme, enceinte, qui partageait ses journées, entre son beau-père, traîné au tribunal, et son mari détenu à la Force, est emprisonnée sitôt après l'exécution du premier. Elle fait une fausse-couche; qu'importe à ces tigres? L'accusateur public avait reçu deux cent mille livres pour sauver l'innocence : il les rend; mais il fait arrêter celle qui peut dénoncer son infamie. (*Note de Mme Roland.*)

aneantissent le commerce; les finances se dilapident; la désorganisation est partout, et dans ce renversement absolu de la fortune publique, des hommes sans pudeur fondent leur opulence, mettent à prix toutes leurs actions, et font un tarif pour la mort ou la vie de leurs concitoyens.

Dillon et *Castellane* sortent, l'un des Madelonnettes, l'autre de Sainte-Pélagie, en payant trente mille livres à *Chabot*; *Sillery* fait marchander sa liberté qu'il est assez riche pour acquérir, et deux cents bouteilles de son excellent vin de Champagne sont le surplus du marché auprès des *catins* du comité (*b*). La femme de Roland, rappelée de temps en temps, par les soins du père *Duchêne*, à la fureur de la populace, en attend les derniers excès dans la même prison d'où une fille entretenue sort tranquille, après avoir payé sa sûreté et l'impunité de son complice fabricateur de faux assignats. *Henriot*, commandant la garde nationale, d'abord laquais, commis aux barrières, puis massacreur à Saint-Firmin, brise des scellés, vide des caves, enlève des meubles et n'en montre pas moins d'insolence; chargé de faire garder ceux des députés détenus au Luxembourg, il ose les voir, les insulter, leur enlever de vive force plumes, livres, papiers, et joindre la menace à l'outrage. La subordination des autorités est une chimère qu'il n'est pas permis de rappeler sans encourir l'accusation d'inci-

(*b*). L'argent et le vin ont été donnés et reçus; Sillery n'y a gagné que la liberté de voir et d'entretenir qui lui plaît; mais il est gardé au Luxembourg avec cet adoucissement. Trois ou quatre femmes perdues, appartenant aux misérables gangrenés des comités de Salut public et de Sûreté générale, forment la société marchande dans laquelle on stipule les moyens pécuniaires de salut de chaque individu remarquable. (*Note de Mme Roland.*)

visme, et se faire supposer des intentions contre-révolutionnaires.

Les députés fugitifs ont-ils enfin quitté cette terre inhospitalière qui dévore les gens de bien et s'imbibe de leur sang? O mes amis! puisse le ciel favorable vous faire aborder aux États-Unis, asile unique de la liberté! Mes vœux vous y conduisent, et j'ai quelque espérance que vous voguez actuellement vers ces contrées[1]. Mais, hélas! c'en est fait pour moi, je ne vous reverrai plus; et dans cet éloignement, si vivement désiré pour votre salut, je sens pourtant notre séparation dernière! Et toi, vénérable époux, tu t'aigris et t'affaiblis dans une vieillesse prématurée que tu dérobes avec effort à la poursuite des assassins; me sera-t-il donné de te revoir encore et de porter quelque consolation dans ton âme abreuvée d'amertume? — Combien de jours me reste-t-il à être témoin de la désolation de mon pays, et de l'avilissement de mes concitoyens! — Environnée de ces tristes images, je n'ai pu me soustraire à la douleur; des larmes rares s'échappent de mes yeux appesantis, et j'ai laissé reposer ma plume légère qui s'était promenée sur mes jeunes années.

Je veux tenter de les rappeler encore, et d'en suivre le cours; peut-être un jour mes récits ingénus charmeront les instants de quelque infortunée captive, qui oubliera son sort en s'attendrissant sur le mien; peut-

1. On voit dans les *Notices* de Louvet, que les députés d'abord réfugiés dans le Calvados, puis dans la Gironde, avaient eu la pensée de passer en Amérique. La femme de Louvet avait apporté à Mme Roland des nouvelles de ses amis (voir tome I, page 202), et lui avait sans doute fait part de ce projet; elle les avait quittés dans le Finistère, au moment où ils allaient se diriger vers Bordeaux. F.

être les philosophes qui veulent reconnaître le cœur humain dans la suite d'un roman et l'action d'un drame, trouveront-ils à l'étudier dans mon histoire.

Avant peu de jours peut-être, le défaut de subsistances irritant le peuple fatigué, le portera à des mouvements que ses conducteurs auront soin de rendre funestes. Le 10 août devait être la commémoration des ides de septembre; on menaçait hautement avant hier de les renouveler, si *Custines* n'était condamné à mort : les *cordeliers* établissent déjà la nécessité de se défaire des gens suspects; des punitions sont prescrites contre ceux qui ont mal parlé de ces fameuses journées : n'est-ce pas préparer la justification de leur retour? — Les individus qu'on envoie au tribunal révolutionnaire ne sont pas des accusés qu'on lui donne à juger; ce sont des victimes qu'il est chargé de faire périr. Les détenus pour toute autre cause que des crimes ne sont pas sous la sauvegarde de la loi; mais abandonnés à la merci des soupçons et de la calomnie, ils ne peuvent se croire à l'abri d'une aveugle fureur. Quittons cette époque malheureuse, comparable au règne de Tibère; renouvelez-vous pour moi, moments tranquilles de ma douce adolescence!

J'avais passé mes douze ans, et la troisième année de mon troisième lustre s'écoulait sous les yeux de ma bonne maman. La paix de sa demeure et la piété de ma tante Angélique convenaient admirablement aux dispositions tendres et recueillies que j'avais rapportées du couvent. Tous les matins ma tante me conduisait à l'église pour y entendre la messe; j'y fus bientôt remarquée par ces accapareurs de consciences qui se fai-

saient un mérite devant Dieu de peupler les cloîtres. Monsieur l'abbé Géry, au col tors, à l'œil baissé, s'accoste de celle qu'il croyait être ma gouvernante pour la féliciter sur l'édification que produisait l'exemple de son élève, et témoigner le désir qu'il aurait d'être choisi pour la conduire dans les voies du Seigneur; il apprit avec regret que les grandes cérémonies étaient faites, et que j'avais donné ma confiance; alors il désira savoir de moi si je n'avais pas de projet pour ma destination future et le renoncement au monde : je lui répondis que j'étais trop jeune encore pour connaître ma vocation. Monsieur Géry soupira, me dit de belles choses, et ne manquait pas l'occasion de se trouver sur mon passage pour nous saluer dévotement. La piété de mon jeune cœur n'allait pas jusqu'au goût des affectations jésuitiques; elle était trop vraie pour s'allier avec les ridicules du bigotisme, et le col tors de monsieur Géry ne me plaisait nullement.

J'avais pourtant le secret dessein de me consacrer à la vie religieuse; saint François de Sales, l'un des plus aimables saints du paradis, avait fait ma conquête, et les dames de la Visitation, dont il était l'instituteur, étaient déjà mes sœurs d'adoption. Mais je jugeais bien qu'étant fille unique, je n'obtiendrais pas de mes parents la permission de prononcer des vœux avant ma majorité; je ne voulais point les chagriner à l'avance : d'ailleurs, s'il arrivait que par la durée de l'épreuve ma vocation s'ébranlât, ce serait prêter des armes aux mondains; je résolus donc de taire ma résolution et de marcher au but en silence. Je mettais à contribution la petite bibiothèque de ma bonne maman; la

Philotée[1] de saint François de Sales et le *Manuel* de saint Augustin devinrent les sources de mes méditations favorites; quelle doctrine d'amour et quel délicieux aliment pour l'innocence d'une âme ardente livrée aux célestes illusions! Des ouvrages de controverse de Bossuet m'offrirent une nouvelle pâture; tels favorables qu'ils fussent à la cause qu'ils avaient pour objet de défendre, ils faisaient connaître quelques-unes des objections contre elle et me mirent sur la voie de raisonner ma croyance. Ce fut le premier pas; il y eut bien loin de celui-là au scepticisme où je devais parvenir quelques années ensuite, après avoir été successivement janséniste, cartésienne, stoïcienne et déiste! Que de chemin, pour finir par le patriotisme qui m'a fait jeter dans les fers!

Au milieu de tout cela, de vieux bouquins de voyage, force mythologie, amusèrent mon imagination, et les lettres de madame de Sévigné fixèrent mon goût; son aimable facilité, ses grâces, son enjouement, sa tendresse, me firent entrer dans son intimité; je connaissais sa société, j'étais familiarisée avec ses entours comme si j'eusse vécu avec elle. Ma bonne maman voyait peu de monde et sortait rarement; mais son humeur agréable animait la conversation, lorsque je travaillais près d'elle aux petits ouvrages de main qu'elle se plaisait à m'enseigner ou à me faire faire. Madame Besnard, cette grand'tante qui m'avait surveillée lorsque j'étais en nourrice, venait chez sa sœur tous les jours passer deux heures de l'après-dîner; son caractère austère était toujours accompagné de formes solennelles et d'un air de

1. C'est-à-dire l'*Introduction à la vie dévote*.

cérémonie dont madame Phlipon plaisantait quelquefois, mais assez légèrement pour ne pas offenser sa sœur qui au reste payait son écot par quelque bonne vérité un peu brusquement dite, et dont son excellent cœur lui faisait pardonner la rudesse. Ma bonne maman, qui mettait un grand prix aux grâces et à tout ce qui peut embellir la vie sociale, était infiniment sensible aux prévenances que mon caractère doux, l'envie de plaire à ceux avec qui je me trouve et que ses manières aimables m'inspiraient plus particulièrement pour elle, me faisaient avoir à son égard; elle me disait quelquefois de jolies choses auxquelles je ne répondais pas mal; elle se rengorgeait alors avec complaisance, et lançait un coup d'œil de satisfaction à madame Besnard qui, haussant les épaules, saisissait l'instant où j'étais un peu éloignée pour lui crier à voix basse que j'entendais fort bien: « En vérité, vous êtes insupportable; vous la gâterez : quel dommage! » — Ma bonne maman de se redresser davantage, d'un air de supériorité, rassurant sa sœur sur son savoir-faire; la bonne Angélique, avec sa figure pâle, son menton avancé, ses lunettes sur le nez, son tricot à la main, leur disait tranquillement qu'il n'y avait pas de danger, que personne n'y ferait rien et que j'étais bien assez raisonnable pour m'élever toute seule. Cette dame Besnard, si austère et craignant le danger des propos flatteurs, s'inquiétait beaucoup de me voir coucher sur un lit dur, et s'il m'arrivait au doigt le plus petit mal, elle ne manquait pas de venir deux fois le jour pour juger de ses progrès : quelle franche inquiétude! quels soins empressés elle avait alors, et comme ils étaient touchants sous son apparente sévérité!

En vérité, je crois que le ciel m'avait environnée tout exprès de bonnes âmes pour rendre la mienne la plus aimante qu'il soit possible. Il prit un jour fantaisie à ma bonne maman d'aller faire visite à madame de Boismorel, soit pour le plaisir de la voir, soit pour celui de lui montrer sa petite fille ; préparatifs en conséquence ; grande toilette dès le matin ; nous voilà parties avec la tante Angélique pour arriver rue Saint-Louis, au Marais, vers midi.

En entrant dans l'hôtel, tous les gens, à commencer par le portier, saluent affectueusement et avec un air d'égards madame Phlipon ; c'est à qui s'empressera de lui faire plus d'honnêtetés ; elle répond à tous d'un ton caressant, avec dignité : c'était bien jusque-là. Mais on voit sa petite-fille, elle ne tient pas au petit plaisir de la faire remarquer ; les *gens* veulent se mêler de faire des compliments ; je commençai à sentir une sorte de malaise, difficile à m'expliquer et dans lequel je démêlai pourtant que les gens pouvaient me regarder, mais qu'il ne leur appartenait point de me complimenter. Nous parvenons plus avant, un grand laquais nous annonce, et nous entrons au salon où madame de Boismorel assise avec son chien, sur ce qu'on appellait alors non pas une *ottomane* mais un *canapé*, brodait gravement en tapisserie.

Mme de Boismorel était de l'âge, de la taille et de la corpulence de ma bonne maman, mais son costume tenait moins du goût que de la prétention d'annoncer l'opulence et de marquer la qualité ; et sa physionomie, loin d'exprimer le désir de plaire, annonçait la volonté d'être considérée, l'assurance de mériter qu'il en fût ainsi. Une riche dentelle chiffonnée en petit bonnet à

papillons pointus comme des oreilles de lièvre, placée sur le sommet de la tête, laissait voir des cheveux peut-être empruntés, rangés avec cette feinte discrétion qu'il fallait bien revêtir après soixante ans; et du rouge à doubles couches donnait à des yeux insignifiants beaucoup plus de dureté qu'il n'était nécessaire pour me faire baisser les miens. « Eh! bonjour, Mademoiselle Rotisset, s'écrie d'une voix haute et froide Mme de Boismorel en se levant à notre approche (Mademoiselle? quoi! ma bonne maman est ici mademoiselle?). Mais vraiment, je suis bien aise de vous voir! Et ce bel enfant; c'est votre petite-fille? elle sera fort bien! Venez ici, mon cœur, asseyez-vous à côté de moi. Elle est timide : quel âge a-t-elle, votre petite-fille, Mademoiselle Rotisset? Elle est un peu brune, mais le fond de la peau est excellent; cela s'éclaircira avant peu : elle est déjà bien formée! vous devez avoir la main heureuse, ma bonne amie; n'avez-vous jamais mis à la loterie? — Jamais, Madame; je n'aime pas les jeux de hasard. — Je le crois; à votre âge on imagine avoir jeu sûr : quel son de voix! il est doux et plein : mais comme elle est grave! N'êtes-vous pas un peu dévote? — Je connais mes devoirs, je tâche de les remplir. — Fort bien! Vous avez envie d'être religieuse, n'est-ce pas? — J'ignore ma destination; je ne cherche point encore à la juger. — Comme c'est sentencieux! Elle lit, votre petite-fille, Mademoiselle Rotisset? — La lecture est son plus grand plaisir; elle y emploie une partie des jours. — Oh! je vois cela; mais prenez garde qu'elle ne devienne une savante, ce serait grand'pitié. »

La conversation s'établit entre ces dames sur la famille et la société de la maîtresse de la maison; ma

bonne maman demandait des nouvelles de l'oncle et du cousin, de la bru et de l'amie, et de l'abbé Langlois, et de la marquise de Lévi, et du conseiller Brion, et du curé Parent. On parlait de leur santé, de leurs alliances et de leurs travers comme de ceux de Mme Roudé, par exemple, qui malgré son âge aimait encore à faire belle gorge et portait toujours la sienne à découvert, excepté lorsqu'elle montait en voiture ou qu'elle en descendait; car elle la cachait alors d'un grand mouchoir qu'elle tenait à sa poche dans cette intention, parce que, disait-elle, cela n'est pas fait pour montrer à des laquais. Durant ce dialogue, Mme de Boismorel faisait quelques points sur le canevas, une caresse à son chien, et me fixait le plus souvent. J'avais soin d'éviter ses regards qui me déplaisaient beaucoup, en portant les miens dans l'appartement dont la décoration me paraissait plus agréable que la dame qui l'habitait; mon sang circulait avec plus de rapidité que de coutume, je sentais mes joues animées, mon cœur palpitant et oppressé; je ne me demandais pas encore pourquoi ma bonne maman n'était point sur le canapé et Mme de Boismorel dans le rôle de Mlle Rotisset; mais j'avais le sentiment qui conduit à cette réflexion, et je vis terminer la visite comme on reçoit un soulagement à l'instant de la souffrance. « Ah! çà! n'oubliez pas de me faire prendre un billet de loterie; que ce soit votre petite-fille qui choisisse le numéro, entendez-vous, Mademoiselle Rotisset? je veux avoir l'étrenne de sa main : embrassez-moi donc; et vous, mon petit cœur, ne baissez pas tant les yeux; ils sont fort bons à voir ces yeux-là, et un confesseur ne défend pas de les ouvrir : ah! Mademoiselle Rotisset, vous aurez des coups de chapeau, je vous le promets et de bonne heure. Bon-

jour, Mesdames; » et Mme de Boismorel tire sa sonnette, ordonne à Lafleur d'aller dans deux jours chercher un billet de loterie chez Mlle Rotisset, fait taire son chien, et elle était déjà replacée sur son canapé avant que nous eussions gagné l'antichambre.

Nous marchions en silence pour revenir à la maison, où j'avais hâte de retrouver des livres qui me fissent oublier Mme de Boismorel, dont je ne goûtais pas plus les compliments que ceux de ses gens. Ma bonne maman, demi-satisfaite, parlait d'elle quelquefois et de ses singularités, de son égoïsme qui lui faisait dire que les enfants n'étaient que des causes secondes, lorsque ma bonne maman se permettait de lui représenter les intérêts des siens pour arrêter ses grandes dépenses; de sa manière libre, mais ordinaire parmi les femmes de la bonne compagnie, qui lui faisait recevoir son confesseur et d'autres à sa toilette et passer sa chemise en leur présence, etc. Ce ton, ces mœurs, me paraissaient étranges; je faisais causer ma bonne maman sur tout cela avec curiosité; mais je gardais pour moi les impressions que j'en recevais, et il me semblait que je ne pouvais pas me permettre de les lui faire toutes connaître.

Quinze jours après notre visite, nous reçûmes celle de M. de Boismorel fils, qui ne s'était pas trouvé chez sa mère lorsque nous nous y étions rendues; c'était un homme de trente-sept à trente-huit ans, d'une physionomie grave et douce, d'un ton décent et noble; ses regards s'échappaient en longs éclairs d'un œil très-ouvert et un peu trop gros; sa voix mâle et forte, que l'on sentait adoucie par égard, avait l'accent de l'âme et l'expression gracieuse d'une politesse qui n'est point en superficie. Il aborda ma bonne maman avec respect,

l'appelant sa bonne amie, me salua avec cette sorte de révérence que les hommes sensibles s'honorent de témoigner aux jeunes personnes du sexe : la conversation devint facile autant qu'elle était mesurée; il ne perdait pas l'occasion de rappeler avec grâce les obligations qu'il devait aux soins de ma bonne maman, et je compris qu'il lui disait d'une manière enveloppée, mais délicate, que la Providence récompensait ses soins généreux pour les enfants d'autrui, par la satisfaction qu'elle lui préparait dans le seul qui lui eût été donné.

Je trouvai M. de Boismorel bien plus aimable que sa mère, et j'étais charmée de le voir revenir, ce qui lui arrivait tous les deux ou trois mois. Il avait épousé, fort jeune, une femme charmante ; il en avait un fils dont l'éducation l'occupait beaucoup; il voulait la faire lui-même ; il la dirigeait d'après des idées philosophiques que les préjugés de sa mère et la grande dévotion de sa femme ne contrariaient pas peu : on l'accusait de singularité ; il avait eu des attaques de nerfs à la suite d'une maladie inflammatoire et terrible, et les vieilles comtesses, les grands robins, les petits abbés de sa famille ou de la société de sa mère, attribuaient à une affection de cerveau, comme suite de sa maladie, les opinions et le régime qu'il avait adoptés et prétendait suivre dans l'éducation de son fils. Toutes ces circonstances m'attachèrent beaucoup quand elles furent venues à ma connaissance ; je trouvais que cet homme singulier raisonnait fort pertinemment; je commençai à soupçonner qu'il y avait une raison du monde et une raison de cabinet, pour ainsi dire, une morale de principe et une morale pratique, de la contradiction des-

quelles résultaient tant de bizarreries dont j'entrevoyais quelques-unes ; enfin que la société appelait fol celui qui n'était pas fol de la folie commune; et les matériaux de la réflexion s'amassaient insensiblement dans ma tête rêveuse.

Ma bonne maman opposait quelquefois aux sentiments, à la conduite de M. de Boismorel la conduite et les sentiments de sa sœur Mme de Favières, dont elle avait à se plaindre, à qui son frère avait eu besoin de rappeler que Mlle Rotisset était leur parente (circonstance que leur mère, disais-je en moi-même, a l'air d'ignorer ou de vouloir méconnaître), et chez qui elle n'avait nulle envie de me présenter, à ma grande satisfaction; ce qu'elle jugea si bien, qu'il ne fut jamais non plus question de retourner chez Mme de Boismorel.

Mon père était sorti de charge, l'année que j'avais dû passer chez ma bonne maman était finie; je retournai près de mon excellente mère. Je ne quittai pas sans quelque regret le beau quartier de l'Ile-Saint-Louis, ces quais agréables, ce rivage tranquille sur lequel je prenais l'air tous les soirs d'été avec ma tante Angélique, considérant le cours gracieux de la rivière et la campagne qui se dessinait au loin : ces quais que je traversais dans un saint zèle pour aller à l'église m'attendrir aux pieds des autels, sans rencontrer dans ce chemin solitaire aucun objet de distraction au plus doux recueillement. La gaieté de ma bonne maman prêtait des charmes à son appartement où j'avais passé tant de jours riants et paisibles : je m'éloignai de sa personne en pleurant, malgré mon attachement pour ma mère, dont le mérite bien plus solide avait un extérieur plus imposant, avec lequel je n'avais pas fait jusqu'alors de com-

paraison qui le rendît moins attrayant, comme je le sentis confusément dans cet instant.

Enfant de la Seine, c'était toujours sur ses bords que je venais habiter : la situation du logis paternel n'avait point le calme solitaire de la demeure de ma bonne maman ; les tableaux mouvants du Pont-Neuf variaient la scène à chaque minute, et je rentrais véritablement dans le monde, au propre et au figuré, en revenant chez ma mère. Cependant beaucoup d'air, un grand espace s'offraient à mon imagination vagabonde et romantique. Combien de fois de ma fenêtre, exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée, depuis le levant bleuâtre, loin derrière le Pont au Change, jusqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore derrière les arbres du Cours et les maisons de Chaillot! Je ne manquais pas d'employer ainsi quelques moments à la fin d'un beau jour, et souvent des larmes douces coulaient silencieusement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux d'être et reconnaissant d'exister, offrait à l'Être suprême un hommage pur et digne de lui. Je ne sais si la sensibilité du cœur prête à tous les objets une couleur plus vive, ou si telle situation, qui ne paraît point très-remarquable, concourt puissamment à la développer, ou si l'une et l'autre ne sont pas réciproquement cause et effet; mais lorsque je repasse sur ma vie, je suis embarrassée d'assigner aux circonstances ou à mon caractère cette variété, cette plénitude d'affection qui marquaient si bien tous les points de sa durée, et qui m'ont laissé un souvenir si présent de tous les lieux où je me suis trouvée.

Cajou avait toujours continué de m'enseigner la mu-

sique ; il aimait à m'en faire raisonner la théorie ou plutôt le mécanisme ; car en étant un peu compositeur, il n'était guère mathématicien, et avait encore moins de métaphysique ; mais il mettait quelque gloire à me donner toute sa science. Il s'affligeait presque autant de ma froideur à chanter, qu'il s'émerveillait de ma facilité à suivre un raisonnement. « Mettez donc de l'âme ! me répétait-il continuellement; vous chantez une ariette comme les religieuses psalmodient *magnificat*. » Le pauvre homme ne voyait pas que j'avais trop d'âme pour la mettre dans une chanson : effectivement je me sentais autant d'embarras pour donner de l'accent à un morceau tendre, que j'en aurais eu autrefois pour lire tout haut à quelqu'un l'épisode d'Eucharis ou d'Herminie. Toujours subitement transformée dans la personne qui était censée s'exprimer, je ne savais point imiter ; j'éprouvais le sentiment à peindre; ma respiration était précipitée, ma voix tremblante ; il en résultait des difficultés que je ne pouvais vaincre qu'avec effort, par un chant sérieux et plat, car je n'irais pas être passionnée. *Mignard*, dont ma bonne maman estimait beaucoup la politesse espagnole, avait commencé chez elle à m'enseigner la guitare; il continua de me donner des leçons à mon retour chez mon père ; il ne m'avait pas fallu beaucoup de mois pour exécuter les accompagnements ordinaires : Mignard s'amusait à me rendre forte, et je devins effectivement plus habile que lui. Le malheureux en perdit la tête, comme on verra quand il sera temps de le dire. *Mozon* fut rappelé pour me perfectionner dans la danse, ainsi que monsieur *Doucet* pour l'arithmétique, la géographie, l'écriture et l'histoire.

Mon père me rendit le burin ; il me borna dans un

petit genre auquel il crut m'intéresser en y attachant du profit ; car, m'ayant mis bientôt en état d'être utile, il me donnait à faire de petits ouvrages dont il partageait le prix avec moi, comptant à la fin de la semaine suivant le livre qu'il m'engageait à tenir. Cela m'ennuya ; je ne trouvais rien de si insipide que de graver les bords d'une boîte de montre, ou de *friser* un étui ; j'aimais mieux lire un bon livre que de m'acheter un ruban : je ne cachai pas mon dégoût; je ne fus point contrainte; je fermai les burins, les onglettes, et je ne les ai jamais touchés depuis.

Je sortais tous les matins avec ma mère pour aller à la messe, après laquelle nous faisions quelquefois des emplettes; passé ce temps, celui des leçons de mes maîtres et les repas, je me retirais dans mon cabinet pour lire, écrire et méditer. Les longues soirées me firent reprendre l'habitude du travail des mains, durant lequel ma mère avait la complaisance de lire tout haut plusieurs heures de suite. Ces lectures me plaisaient beaucoup ; mais comme elles ne me laissaient pas digérer les choses assez parfaitement à mon gré, elles m'inspirèrent l'idée de faire des extraits. Dans mon premier travail du matin, je couchai donc sur le papier ce qui m'avait le plus frappée la veille ; puis je reprenais le livre pour saisir les liaisons, ou pour copier un morceau que je voulais avoir dans son entier. Ce goût devint une habitude, besoin et passion ; mon père n'ayant qu'une petite bibliothèque que j'avais épuisée autrefois, je lisais des livres d'emprunt ou de louage ; je ne pouvais supporter l'idée de les rendre sans m'être approprié ce que j'en estimais le meilleur. Je coulai à fond de cette manière *Pluche*, *Rollin*, *Crévier*, le *père d'Orléans*, *Saint-Réal*, l'abbé de

Vertot et *Mézeray* qui ressemble si peu au dernier; Mézeray, le plus sec des écrivains, mais l'historien de mon pays que je voulais connaître. Ma bonne maman Bimont n'était plus du monde ; mon petit oncle, fixé à Saint-Barthélemy, dans une meilleure place que celle de maître des enfants de chœur, s'était fait pensionnaire du premier vicaire, l'abbé le Jay, qui tenait assez bonne maison, et chez lequel nous allions avec lui passer les soirs des dimanches et fêtes après l'office.

L'abbé le Jay était un bon vieillard, tout rond de taille et d'esprit, détestable prédicateur, confesseur impitoyable, casuiste, que sais-je encore! mais il entendait fort bien ses affaires; il avait su pousser et établir notaires à Paris ses deux frères, qui faisaient figure dans leur état, alors lucratif et considéré. Lui-même avait appelé pour tenir son ménage une de ses parentes, demoiselle d'Hannaches, grande haquenée sèche et jaune, à la voix rêche, fort entêtée de sa noblesse, ennuyant tout le monde de ses talents économiques et de ses parchemins. Mais enfin c'était une femme, et cela anime toujours la maison d'un prêtre ; d'ailleurs elle savait entretenir l'abondance et la propreté sur la table de son cousin, grand amateur en ce genre. L'abbé le Jay trouvait agréable d'avoir un pensionnaire aimable comme l'abbé Bimont ; sa table en était plus gaie, sa cousine de meilleure humeur, et sa partie de tric-trac immanquable : ma mère et la cousine devinrent partenaires; quant à moi, qui semble ainsi délaissée, je m'accommodais à merveille de la préoccupation de ces quatre personnes; car l'abbé le Jay tenait salon dans une grande bibliothèque que je mettais à contribution suivant mon bon plaisir. Ce fut une source où je puisai tant qu'il vécut : cela ne dura pas trois ans ;

l'un de ses frères fit de mauvaises affaires ; il en perdit l'esprit, languit six semaines, se jeta par la fenêtre et mourut de sa chute. Mlle d'Hannaches, alors en procès pour la succession de son oncle *le capitaine*, fut accueillie par ma mère et fit chez elle un séjour de dix-huit mois. Dans cet intervalle, je fus son secrétaire; j'écrivais ses lettres d'affaires; je lui copiai sa chère généalogie; je dressais des placets qu'elle présentait au premier président et au procureur général du parlement de Paris, établis administrateurs de pensions fondées par un monsieur de Saint-Vallier, pour les pauvres demoiselles nobles; et je l'accompagnai quelquefois lorsqu'elle allait solliciter différentes personnes. Je remarquai fort bien que, malgré son ignorance, sa tournure empesée, son mauvais langage, son antique toilette et tous ses ridicules, on faisait honneur à son origine ; on écoutait gravement les noms de ses auteurs dont elle répétait toujours l'énumération, et l'on s'employait pour appuyer ses demandes. Je rapprochais la réception décente qui lui était faite, de celle de Mme de Boismorel qui m'avait laissé des traces profondes; je ne pouvais dissimuler que je valais mieux que Mlle d'Hannaches, dont les quarante ans et la généalogie ne lui donnaient pas la faculté de faire une lettre qui eût le sens commun, ni qui fût lisible; je trouvais le monde bien injuste et les institutions sociales bien extravagantes.

Mais voyons un peu ce qu'étaient devenues mes amies de couvent. Mon *Agathe* m'écrivait de temps en temps de ces lettres tendres dont l'accent tout particulier à ces colombes gémissantes qui ne pouvaient se permettre que l'amitié, était encore avivé chez elle par son âme ar-

dente; les petits coffres, les jolies pelotes et les bonbons les accompagnaient toutes les fois qu'il lui était possible de les y joindre : j'allais la voir de temps en temps; j'entrai même au couvent lors d'une fête qu'on donnait à la supérieure; privilége qu'on avait eu soin de m'assurer par une permission de l'archevêque, sollicitée à mon insu et présentée ensuite comme une faveur spéciale dont je sentais bien le prix. Tout était en mouvement, les jeunes personnes bien parées, la salle commune ornée de fleurs, le réfectoire garni de friandises; il faut avouer que dans ces fêtes de pauvres recluses, où l'on pouvait trouver de l'enfantillage, il régnait aussi je ne sais quoi d'aimable, d'ingénu, de gracieux, qui n'appartient qu'à la douceur des femmes, à la vivacité de leur imagination, à l'innocence de leurs ébats lorsqu'elles s'égayent entre elles, loin de la présence d'un sexe qui les rend toujours plus sérieuses quand il ne les fait pas délirer. Un petit drame, fort médiocre, mais animé par les voix de jeunes filles exécutant en chœur quelques couplets, fut le premier point du rassemblement; des danses folâtres lui succédèrent; des plaisanteries quelquefois heureuses, un rire badin, d'autant plus vif qu'il contrastait davantage avec la gravité habituelle, réalisaient les saturnales pour toutes les chères sœurs et leurs élèves. Le médecin de la maison vint à l'infirmerie visiter quelques malades; il fallut bien lui donner le spectacle de la fête; on l'amena sous un cloître décoré de guirlandes de verdure où l'on avait établi une sorte de foire : là, des jeunes professes vendaient des chansons, d'autres distribuaient des gâteaux; celle-ci tirait une loterie; celle-là disait la bonne aventure; les petits enfants portaient des corbeilles de fruits, et de ce côté l'on formait un concert. A

l'arrivée de la perruque doctorale, les novices baissent leur voile; les grandes pensionnaires regardent si leur parure n'est pas dérangée; les plus jeunes filles prennent un air composé; moi-même je tiens ma guitare avec moins de négligence. Elle était suspendue devant moi par un ruban passé sur l'épaule; on avait voulu m'entendre, et les circonstances m'avaient inspiré deux couplets médiocres dont l'à-propos fut d'un grand effet. *Cajou* eût été content de ma manière de les chanter; car n'exprimant que des sentiments auxquels je pouvais m'abandonner, rien n'avait contraint mes accents. On désirait que je les répétasse devant le médecin; ce ne fut plus la même chose; la voix était moins sûre et l'expression comme voilée; une vieille sœur le remarqua d'un air malin, en disant que ma figure en était plus touchante. Le médecin s'en alla; chacune fut bien aise qu'il partît, mais personne n'aurait voulu qu'il ne fût pas venu.

Sophie était retournée à Amiens dans sa famille; avant son départ, nous avions obtenu que nos mères se vissent; elles avaient, pour ainsi dire, consacré notre liaison, s'étaient réciproquement applaudies du choix de leur fille, et avaient souri aux promesses dont nous les avions faits témoins, de ne nous oublier jamais. Ç'a été plus vrai qu'elles ne le croyaient alors, malgré les modifications dont on jugera par la suite. Ma correspondance avec ma bonne amie devint très-régulière; je lui écrivais toutes les semaines, plutôt deux fois qu'une : et que disiez-vous donc, me demandera-t-on? — Tout ce que je voyais, pensais, sentais, appréciais; et certes! j'avais beaucoup à dire. Ces communications se facilitaient et se nourrissaient par elles-mêmes; j'apprenais à réfléchir

davantage en communiquant mes réflexions; j'étudiais avec plus d'ardeur, parce que je trouvais du plaisir à partager ce que j'avais acquis, et j'observais avec plus d'attention, parce que je me plaisais à décrire. Sophie m'écrivait moins; une famille nombreuse, une maison fréquentée, beaucoup de devoirs de société, cette vie de province, très-occupée de petites choses et remplie de visites qui n'apprennent rien, dont une partie est régulièrement consacrée au jeu par amour du prochain, ne lui laissaient pas le temps de me dire, ni la faculté de recueillir autant de choses. Elle en mettait peut-être un plus grand prix à celles qu'elle recevait de moi, et m'intéressait d'autant plus à les lui envoyer.

La mort de l'abbé le Jay m'ayant privée du secours de sa bibliothèque où j'avais trouvé des historiens, des mythologues, des Pères de l'Église et des littérateurs; *Catrou*[1] et *Rouillé* qui appellent Horatius Coclès un généreux borgne; *Maimbourg*, d'aussi bon goût; *Berruyer*, qui écrivit l'histoire du peuple de Dieu, du style dont *Bitaubé* a écrit le poëme de Joseph; le chevalier *de Folard*[2], d'une tout autre tournure, et dont les détails militaires me paraissaient plus raisonnables que les réflexions des jésuites; l'abbé *Banier* qui m'amusait bien

1. Le P. Catrou, jésuite, né à Paris en 1659, mort en 1737, a écrit, entre autres ouvrages, une *Histoire romaine* en 21 volumes in-4°. Ce fut lui qui fonda, en 1701, le *Journal de Trévoux*, particulièrement destiné à l'examen et à la critique des livres nouveaux. F.

2. Né à Avignon en 1669, mort en 1752 avec le titre de mestre de camp, le chevalier de Folard unissait la science à la pratique de la guerre. On a de lui : *Nouvelles découvertes sur la guerre*. — *Défense des places*, et l'*Histoire de Polybe*, avec un commentaire. F.

davantage que l'abbé *Fleury*[1]; *Condillac* et le père *André* dont la métaphysique appliquée à l'éloquence, au *beau* dans tous les genres, me plut singulièrement ; quelques poésies de *Voltaire*, et les Essais de morale de *Nicole*; les vies des *Pères du désert*, et celle de *Descartes* par *André Baillet*; l'histoire universelle de *Bossuet*; des lettres de *St-Jérôme*, et le roman de *Don Quichotte*; mille autres choses aussi concordantes; il fallut bien avoir recours aux libraires.

Mon père n'étant pas dans le cas de choisir, demandait ce que je lui indiquais; mon choix se portait sur les ouvrages dont j'avais pris quelque idée, par citation ou autrement, dans ceux que j'avais déjà lus : je notai ainsi les traductions des anciens historiens, *Diodore de Sicile*, et autres; je voulus revoir l'histoire de mon pays dans un autre écrivain que Mézeray ; je choisis l'abbé *Velly* et ses continuateurs , bien moins intéressants que lui en traitant des époques d'après lesquelles ils auraient dû l'être davantage s'ils avaient eu le même talent ; *Pascal*, *Montesquieu*, *Locke*, *Burlamaqui*; nos principaux auteurs de *théâtre*; je n'avais point de plans ni de but que de connaître et de m'instruire; j'avais besoin d'exercer l'activité de mon esprit, d'alimenter mes goûts sérieux ; j'avais besoin de bonheur, je ne pouvais le trouver que dans un grand développement de mes facultés; il résidait pour moi dans l'application. Je ne sais pas ce que je fusse devenue, si j'eusse été dans les mains de quelque habile instituteur;

1. L'abbé Banier, né en Auvergne en 1673, mort en 1741, était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Son principal ouvrage est *La Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, in-4°. Il a donné une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*. F.

il est probable que, fixée sur un objet unique ou principal, j'aurais pu porter loin un même genre de connaissance ou acquérir un grand talent : en aurais-je été meilleure ou plus utile? c'est une question que je laisse à résoudre; mais certainement je n'eusse pas été plus heureuse; je ne connais rien de comparable à la plénitude de vie, de paix, de satisfaction, de ce temps d'innocence et d'étude. Il n'était pourtant pas sans quelque trouble; la vie de l'homme sur la terre en est-elle jamais exempte?

J'avais ordinairement plusieurs lectures en train à la fois; les unes servant de travail, les autres tenant lieu de récréation; les ouvrages historiques de longue haleine étaient lus à voix haute, comme je l'ai indiqué, dans les soirées, qui devinrent presque le seul temps où je restasse avec ma mère; je passais tout le jour dans la solitude de mon cabinet, à extraire, à m'amuser, ou à réfléchir.

Dans les jours de repos de la belle saison, nous allions aux promenades publiques; mon père me conduisait avec soin pour voir toutes les expositions de tableaux ou de divers objets d'arts, fréquentes à Paris dans le siècle du luxe et de cette espèce de prospérité. Il avait beaucoup de plaisir dans ces occasions, car il exerçait agréablement sa supériorité en me faisant remarquer ce qu'il connaissait mieux que moi, et il jouissait du goût qu'il me trouvait comme de son ouvrage. C'était là notre point de contact; nous étions dans ce cas véritablement en rapport. Il n'était insensible à aucune espèce de représentation, et l'on voyait aisément qu'il aimait assez à se montrer en public, donnant le bras à une jeune personne bien mise, dont la fraîcheur faisait quelquefois bourdonner à ses oreilles des mots

agréables ; si quelqu'un l'abordait avec incertitude sur la qualité de celle qu'il accompagnait, il disait *c'est ma fille*, avec un air modestement triomphant, dont je n'étais pas la dernière à m'apercevoir, et qui me touchait beaucoup sans m'enorgueillir ; car je n'y remarquais que sa tendresse. Si je venais à parler, on le voyait examiner dans les autres l'effet du son de ma voix, du bon sens que je pouvais montrer, et leur dire par ses regards : N'ai-je pas raison d'être fier? Je sentais tout cela ; j'en étais quelquefois plus timide, sans malaise ; il me semblait que j'avais besoin de racheter par ma modestie la petite superbe de mon père.

Cependant ce monde, ces arts, l'imagination qu'ils éveillent, le goût de plaire, si naturel et si vif chez les femmes, ma dévotion, mes études, la raison et la foi, comment tout cela s'arrangeait-il? Voilà précisément l'origine de ce trouble dont je parlais tout à l'heure, et dont l'accroissement, les effets, méritent bien quelque développement, assez difficile à donner.

Chez le commun des hommes, naturellement faits pour sentir plus que pour penser, les passions portent les premières atteintes à la croyance, lorsque celle-ci a été donnée par l'éducation ; eh ! ce sont encore elles qui font naître des contradictions entre les principes qu'on a pu adopter, les désirs qu'ils ne sauraient éteindre, et les institutions d'un régime mal calculé pour les accorder. Mais, dans une jeune tête réfléchissante, placée loin des écueils de la société, la raison s'inquiète la première, et elle fait examiner même avant d'avoir intérêt de douter. Cependant, si mes inquiétudes n'avaient pas pour objet des considérations personnelles, elles n'étaient pas pour cela indépendantes de ma sensibilité ; je pensais par mon

cœur, et ma raison en se conservant impartiale ne fut jamais indifférente.

La première chose qui m'ait répugné dans la religion que je professais avec le sérieux d'un esprit solide et conséquent, c'est la damnation universelle de tous ceux qui la méconnaissent ou l'ont ignorée. Lorsque, nourrie de l'histoire, j'eus bien envisagé l'étendue du monde, la succession des siècles, la marche des empires, les vertus publiques, les erreurs de tant de nations, je trouvai mesquine, ridicule, atroce, l'idée d'un créateur qui livre à des tourments éternels ces innombrables individus, faibles ouvrages de ses mains, jetés sur la terre au milieu de tant de périls et dans la nuit d'une ignorance dont ils avaient déjà tant souffert.—Je suis trompée sur cet article, c'est évident; ne le suis-je pas sur quelqu'autre? Examinons.—Du moment où tout catholique a fait ce raisonnement, l'Église peut le regarder comme perdu pour elle. Je conçois parfaitement pourquoi les prêtres veulent une soumission aveugle, et prêchent si ardemment cette foi religieuse qui adopte sans examen et adore sans murmure; c'est la base de leur empire; il est détruit dès qu'on raisonne.

Après la cruauté de la damnation, l'absurdité de l'infaillibilité fut ce qui me frappa davantage, et je ne tardai pas à rejeter l'une comme l'autre. Que reste-t-il donc de vrai? — Voilà ce qui devint l'objet d'une recherche continuée durant plusieurs années, avec une activité, quelquefois une anxiété d'esprit difficile à peindre. Les ouvrages critiques, les philosophes, les moralistes, les métaphysiciens devinrent mes lectures favorites; j'étais à la piste de ce qui pouvait me les indiquer; leur comparaison, leur analyse m'occupèrent essentiellement.

J'avais perdu le Victorin, mon confesseur; il était mort ce bon M. Lallement, à l'honnêteté, à la sagesse duquel j'aime à rendre encore ici témoignage. Dans la nécessité de lui choisir un successeur, mes vues s'étaient portées sur l'abbé Morel, attaché à ma paroisse et que j'avais vu chez mon oncle; c'était un petit homme qui ne manquait pas d'esprit, et qui professait une grande austérité de principes; ce fut ma raison déterminante. Lorsque ma foi s'ébranla, il en fut instruit tout le premier, car je n'ai jamais su dire que ce qui est : il s'empressa de me faire passer des apologistes et des défenseurs de la religion chrétienne; me voilà donc avec l'abbé *Gauchat* [1], l'abbé *Bergier* [2], *Abbadie* [3], *Holland* [4], *Clarke* [5], etc. — Je les étudiais sévèrement; je faisais quelquefois des notes que je laissais dans le livre en le renvoyant à l'abbé Morel qui me demandait avec étonnement si c'était moi qui les avais écrites et conçues. Ce qu'il y eut de plus plaisant,

1. L'abbé Gauchat a écrit un grand nombre d'ouvrages pour la défense de la Religion, notamment : *Lettres critiques, ou Analyse et Réfutation de divers écrits contraires à la Religion*, 1755-1763, 19 vol. in-12; *Le Temple de la Vérité*, 1748, 1 vol. in-12; *Harmonie générale du christianisme et de la raison*, 1766, 4 vol. in-12; *La Philosophie moderne analysée dans ses principes*, 1 vol. in-12. F.

2. Ce savant théologien venait de publier les ouvrages suivants : *Le Déisme réfuté par lui-même* (1765-1768), qui est une critique des opinions religieuses de J.-J. Rousseau, et la *Certitude des preuves du Christianisme* (1768), qui est une réfutation de l'*Examen critique des Apologistes de la Religion chrétienne*, par Burigny. F.

3. Célèbre théologien protestant, auteur d'un *Traité de la Religion chrétienne*, estimé même des catholiques, publié en 1684. F.

4. Philosophe allemand, auteur des *Réflexions sur le système de la nature de d'Holbach*, ouvrage publié en 1772. F.

5. Théologien protestant, auteur du traité : *De l'Existence de Dieu et de la Religion naturelle et révélée*, publié en 1704. F.

c'est que ce fut dans ces ouvrages que je pris connaissances de ceux qu'ils prétendaient réfuter, et que j'y recueillais leurs titres pour me les procurer. Ainsi, le traité de la *Tolérance*, le *Dictionnaire* philosophique, les *Questions* encyclopédiques, le *Bon sens* du marquis d'Argens, les *Lettres juives*, l'*Espion Turc*, les *Mœurs*, l'*Esprit*, *Diderot*, *Dalembert*, *Raynal*, le *Système de la Nature*, passèrent successivement entre mes mains.

Les progrès de l'esprit ne se faisaient pas seuls; la nature avait aussi les siens dans tous les genres. Un premier de mai, à quatorze ans, elle avait fleuri tout à coup sans aucun effort; comme une rose vive et fraîche qui s'entrouvre aux rayons puissants du soleil printanier. Quoique ma mère ne m'eût jamais dit précisément ce que je devais attendre, elle en avait assez exprimé en ma présence dans l'occasion, et ma bonne maman surtout s'était trop amusée à me faire certaines prophéties, pour que je fusse étonnée de l'événement.

Je le remarquai avec une sorte de joie, comme une initiation dans la classe des grandes personnes, et je l'annonçai à ma bonne mère qui m'embrassa tendrement, ravie de me voir passer si brillamment une époque dont elle s'inquiétait pour ma santé. Avant ce temps, j'avais été quelquefois tirée du plus profond sommeil d'une manière surprenante. L'imagination n'y était pour rien; je l'exerçais sur trop de choses graves, et ma conscience timorée la gardait trop soigneusement de s'amuser à d'autres, pour qu'il lui fût possible de me représenter ce que je ne me permettais pas de chercher à comprendre. Mais un bouillonnement extraordinaire soulevait mes sens dans la chaleur du repos, et par la

force d'une constitution excellente, opérait de soi-même un épurement qui m'était aussi inconnu que sa cause. Le premier sentiment qui en résulta fut, je ne sais pourquoi, une sorte de crainte : j'avais remarqué dans ma *Philotée*, qu'il ne nous est pas permis de tirer de nos corps aucune espèce de plaisir, excepté en légitime mariage ; ce précepte me revint à l'esprit : ce que j'avais éprouvé pouvait s'appeler un plaisir ; j'étais donc coupable, et dans le genre qui pouvait me causer le plus de honte et de douleur, puisque c'était celui qui déplaisait le plus à l'Agneau sans tache ! Grande agitation dans mon pauvre cœur, prières et mortifications. Comment éviter pareille chose? car enfin je ne l'avais pas prévu ; mais à l'instant où je l'avais éprouvé, je ne m'étais pas mise en peine de l'empêcher. La surveillance devint extrême. Je m'aperçus que telle situation m'exposait plus que telle autre ; je l'évitai scrupuleusement. L'inquiétude fut telle, qu'elle parvint ensuite à me réveiller avant la catastrophe. Lorsque je n'avais pu la sauver, je sautais au bas du lit, les pieds nus sur un carreau frotté, malgré le froid de l'hiver, et, les bras en croix, je priais le Seigneur de me garder des piéges du démon ; je m'imposais aussitôt quelque privation ; et il m'est arrivé de pratiquer à la lettre ce que le prophète-roi ne nous a transmis peut-être que comme une figure du style oriental, de mêler la cendre avec mon pain, en l'arrosant de mes larmes. J'ai fait plus d'un déjeûner en mettant de la cendre, au lieu de sel, sur une rôtie de beurre, par esprit de pénitence ; ces déjeûners ne me faisaient pas plus de mal que les accidents nocturnes pour la réparation desquels je me mettais à cet extravagant régime.

Je compris enfin que ce pouvait être des épreuves que le ciel permettait, pour nous tenir dans une humble défiance de nous-mêmes; je me ressouvins des plaintes et des prières de saint Paul, pour être délivré de certain démon et de ses aiguillons importuns; j'imaginai que c'était pour *cela* que saint Bernard se jetait quelquefois dans la neige; que saint Jérôme couvrait son corps du cilice et de la haire, et que le jeûne était si fort recommandé aux aspirants à la perfection. Comme j'étais humble et fervente, lorsque cela m'était arrivé! Combien ma voix, ma contenance timide, ce teint encore plus animé, ces yeux humides et brillants, devaient ajouter d'expression à une physionomie où respiraïent la candeur et la sensibilité! Quel mélange d'innocence, de sentiments prématurés, de bon sens et de simplicité! — En vérité, je suis presque heureuse d'être en prison pour me rappeler ces singularités piquantes que je ne m'étais jamais amusée à considérer, et qui me divertissent véritablement.

Je vois déjà les curieux s'inquiéter de ce que je pouvais en dire à confesse; assurément ils n'ont pas plus de peine à l'imaginer que j'eus d'embarras pour m'en tirer. Le plus scrupuleux examen avait beau rassurer ma conscience sur la volonté, je revenais toujours au principe de *Philotée*, à l'argument en conséquence, et enfin si c'était une épreuve, encore fallait-il en parler au directeur. Comment s'y prendre? quel nom donner? quoi décrire? Que pouvais-je exprimer? « Mon père, je m'accuse.... — Eh bien! Que dire après? » Le cœur me battait, le feu me montait au visage; certaine sueur se répandait partout. « Je m'accuse.... d'avoir eu des mouvements contraires à la chasteté chrétienne. » Ah! la

bonne phrase! Santeuil ne fut pas plus content d'avoir trouvé sa rime, et Archimède la solution de son problème, que je me sentis aise de l'expression. Mais s'il m'en demandait davantage? — mais c'est à lui de savoir; moi, c'est tout ce que je puis dire. Je tremblai ce jour-là bien plus fort, en m'agenouillant dans le saint tribunal, et j'étais voilée jusqu'au menton. Je me dépêchai de soulager mon cœur de la plus grave de mes accusations. « Y avez-vous contribué? — Je ne sache pas; mais il n'y avait point de volonté. — N'avez-vous pas fait de mauvaises lectures? — Jamais. — N'avez-vous pas nourri de mauvaises pensées? — Oh non! elles me font peur. — Hem! après. » Je ne sais si le bon abbé Morel n'avait pas à se défendre alors de quelque mauvaise pensée; mais sa sage discrétion n'ajoutant rien de plus, je trouvai que son *Hem! après*, valait un passé à l'ordre du jour, et qu'il fallait bien que je ne fusse pas coupable, comme j'avais eu peur de l'être; cependant il eut soin, dans l'exhortation finale, de me recommander de veiller beaucoup sur moi-même, de me rappeler que la pureté angélique était la vertu la plus agréable au Seigneur, et autres banalités que je lisais tous les jours: je m'assurai que j'avais bien deviné, en jugeant que c'était une épreuve, et en faisant telles et telles applications de saint Paul et autres. Ma conscience fut délivrée d'un scrupule très-fatiguant, et je fus vigilante sans être agitée.

On ne sait pas le bien que produit pour toute la vie l'habitude de cette retenue, n'importe comment elle est contractée; elle a pris sur moi un tel empire, que j'ai conservé par morale et par délicatesse la sévérité que j'avais par dévotion. Je suis demeurée maîtresse de mon

imagination, à force de la gourmander; j'ai acquis une sorte d'éloignement pour tout plaisir brutal ou solitaire; et dans des situations périlleuses je suis restée sage par volupté, lorsque la séduction m'aurait entraînée à oublier la raison ou les principes. Je ne vois le plaisir, comme le bonheur, que dans la réunion de ce qui peut charmer le cœur comme les sens, et ne point coûter de regrets. Avec une telle manière d'être, il est difficile de s'oublier et impossible de s'avilir; mais cela ne met point à l'abri de ce qu'on peut appeler une passion, et peut-être même reste-t-il plus d'étoffe pour l'entretenir. Je pourrais ajouter ici, en géométrie, C. C. Q. F. D[1]. Patience! nous avons le temps d'arriver à la preuve[2].

Aux sensations nouvelles d'un physique bien organisé, se joignirent insensiblement les modifications du désir de plaire: j'aimais à paraître *bien*, je me plaisais à l'entendre dire, et je m'occupais avec complaisance de ce qui pouvait m'en procurer l'agrément. C'est peut-être ici le lieu de faire mon portrait; autant le placer là qu'ailleurs. A quatorze ans, comme aujourd'hui, j'avais environ cinq pieds, ma taille avait acquis toute sa croissance; la jambe bien faite, le pied bien posé, les hanches très-relevées; la poitrine large et superbement meublée, les épaules effacées; l'attitude ferme et gracieuse, la marche rapide et légère: voilà pour le premier coup d'œil. Ma figure n'avait rien de frappant qu'une

1. C'est-à-dire, *C'est Ce Qu'il Faudrait Démontrer*. F.

2. Mme Roland ne veut pas dire qu'elle aura le loisir d'écrire à son aise cette partie intime de ses Mémoires, mais qu'elle a bien des choses à raconter avant d'être arrivée à cette époque de sa vie. Si légère et rapide que fût sa plume, hâtée encore par de sinistres pressentiments, il ne lui était pas donné de parcourir tout entier le champ qu'elle s'était tracé! F.

grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression; à détailler chacun des traits, on peut se demander où donc en est la beauté ? aucun n'est régulier, tous plaisent. La bouche est un peu grande; on en voit mille de plus jolies; pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur. L'œil, au contraire, n'est pas fort grand, son iris est d'un gris châtain ; mais placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, vif et doux, couronné d'un sourcil brun, comme les cheveux, et bien dessiné, il varie dans son expression comme l'âme affectueuse dont il peint les mouvements ; sérieux et fier, il étonne quelquefois ; mais il caresse bien davantage, et réveille toujours. Le nez me faisait quelque peine, je le trouvais un peu gros par le bout ; cependant considéré dans l'ensemble, et surtout de profil, il ne gâtait rien au reste. Le front large, peu couvert à cet âge, soutenu par l'orbite très-élevé de l'œil, et sur le milieu duquel des veines en Y grec s'épanouissaient à l'émotion la plus légère, était loin de l'insignifiance qu'on lui trouve sur tant de visages. Quant au menton, assez retroussé, il a précisément les caractères que les physionomistes indiquent pour ceux de la volupté. Lorsque je les rapproche de tout ce qui m'est particulier, je doute que jamais personne fût plus faite pour elle et l'ait moins goûtée. Le teint vif, plutôt que très-blanc, des couleurs éclatantes, fréquemment renforcées de la subite rougeur d'un sang bouillant, excitée par les nerfs les plus sensibles ; la peau douce, le bras arrondi, la main agréable, sans être petite, parce que ses doigts allongés et minces annoncent l'adresse et conservent de la grâce ; des dents saines et bien rangées ; l'embonpoint d'une santé parfaite; tels sont les trésors que la bonne nature m'avait donnés. J'en

ai perdu beaucoup, surtout de ceux qui appartiennent à l'embonpoint et à la fraîcheur; ceux qui me sont restés cachent encore, sans que j'y emploie aucun art, cinq à six de mes années; et les personnes même qui me voient tous les jours, ont besoin que je leur apprenne mon âge pour me croire plus de trente-deux à trente-trois ans[1]. Ce n'est que depuis mes pertes que je connais tout ce que j'avais; je ne savais pas son prix lorsque je le possédais, et peut-être cette ignorance en augmentait-elle la valeur : je ne le regrette point aujourd'hui, parce que je n'en ai pas abusé; mais si le devoir pouvait s'accor-

1. Riouffe, dans ses *Mémoires d'un détenu*, trace le portrait de Mme Roland, au moment où elle fut amenée à la Conciergerie : «... Sans être à la fleur de son âge, elle était encore pleine d'agréments, elle était grande et d'une taille élégante. Sa physionomie était très-spirituelle, mais les malheurs et une longue détention avaient laissé sur son visage des traces de mélancolie qui tempérait sa vivacité naturelle. Elle avait l'âme républicaine dans un corps pétri de grâces et façonné par une certaine politesse de cour. Quelque chose de plus que ce qui se trouve ordinairement dans les yeux des femmes se peignait dans ses grands yeux noirs pleins d'expression et de douceur. »

« Le portrait que Riouffe fait de Mme Roland, dit Champagneux, loin d'être flatté, me paraît au-dessous de la réalité. Je crois qu'il est aussi difficile de rendre un compte exact de tous les traits du visage de cette femme, qu'il l'a été de la peindre. Quatre artistes habiles ont échoué. La gravure qui accompagne mon édition est un cinquième effort, et qui a été le plus heureux. La ressemblance y est, mais une infinité de choses de détail ont échappé au pinceau. On y trouve sa physionomie, lorsqu'elle était dans une situation tranquille; mais comme cette physionomie se modifiait en autant de manières que son âme éprouvait d'affections différentes, toutes ces physionomies nous manquent. Pour l'avoir tout entière, il eût fallu la peindre dans ces diverses situations, et surtout lorsqu'elle éprouvait le sentiment délicieux d'une belle action : la vertu n'eût pas ambitionné d'autres traits ; ou bien lorsqu'elle était agitée par l'idée d'un forfait: elle eût fait pâlir le crime. » F.

M. Beugnot, qui avait été détenu à la Conciergerie en même temps que Mme Roland, a aussi retracé d'elle dans ses mémoires un portrait plein d'intérêt; on le trouvera dans l'*Appendice* n° 11.

der avec mon goût pour laisser moins inutile ce qui me reste, je n'en serais pas fâchée.

Mon portrait a été dessiné plusieurs fois, peint et gravé : aucune de ces imitations ne donne l'idée de ma personne* ; elle est difficile à saisir, parceque j'ai plus d'âme que de figure, plus d'expression que de traits. Un artiste ordinaire ne peut la rendre ; il est même probable qu'il ne la voit pas. Ma physionomie s'anime en raison de l'intérêt qu'on m'inspire, de même que mon esprit se développe en proportion de celui qu'on emploie avec moi. Je me trouve si bête avec tant de gens, que m'apercevant de mes ressources avec les personnes spirituelles, j'ai cru longtemps, dans ma bonhomie, que c'était à leur habileté que j'en étais redevable. Je plais généralement, parceque je craindrais d'offenser qui que ce fût ; mais il n'appartient pas à tous de me trouver jolie et de sentir ce que je vaux. Il est tel vieillard, épris de lui-même, jaloux d'étaler sa petite science longuement acquise, qui pourrait me voir dix ans sans se douter que je susse autre chose que faire une addition et coudre une chemise. Camille [1] a eu raison de s'étonner de ce qu'*à mon âge, et avec si peu de beauté*, j'avais ce qu'il appelle des adorateurs : je ne lui ai jamais parlé ; mais il est à parier qu'avec un personnage de son espèce je serais froide et silencieuse, si je n'étais repoussante. Il n'a pas rencontré juste en me donnant une cour ; je hais autant les galants que je méprise les esclaves, et j'entends parfaitement à éconduire les complimenteurs. J'ai besoin avant tout d'estime et de bienveillance ; on m'admire

* Le camée de Langlois est la moins mauvaise. (*Note de Mme Roland.*)

1. Camille Desmoulins.

après si l'on veut; mais il faut qu'on me distingue et me chérisse; cela ne manque guère quand on me voit souvent et qu'on a du bon sens et un cœur.

Ce goût de plaire qui soulève un sein naissant, qui fait éprouver une douce émotion aux regards flatteurs dont on s'aperçoit être l'objet, combiné singulièrement avec la timidité de la pudeur et l'austérité de mes principes, répandait sur ma personne, comme il prêtait à ma toilette, un charme tout particulier. Rien de plus décent que ma parure, de plus modeste que mon maintien; j'aimais qu'ils annonçassent la retenue; je n'y voulais que la grâce, et l'on en vantait l'agrément. Cependant ce renoncement au monde, ce mépris de ses pompes et de ses œuvres, continuellement recommandé par la morale chrétienne, s'accordaient mal avec les inspirations de la nature; leur contradiction me tourmentait d'abord; mais le raisonnement s'étendit nécessairement sur les règles de conduite, comme sur les mystères objets de la foi; je m'appliquai avec une égale attention à rechercher ce que je devais faire, et à examiner ce que je pouvais croire: l'étude de la philosophie, considérée comme la science des mœurs et la base de la félicité, devint mon unique étude; je lui rapportais mes lectures et mes observations.

Il m'arriva en métaphysique, en systèmes, ce que j'éprouvais en lisant des poëmes; je me croyais transformée dans le personnage du drame qui avait le plus d'analogie avec moi, ou que j'estimais davantage: j'adoptais les opinions dont la nouveauté ou l'éclat m'avait frappée; elles étaient miennes jusqu'à discussion nouvelle ou plus profonde. Ainsi, dans le genre controversiste, je me rangeai avec les auteurs de Port-Royal; leur

logique et leur austérité convenaient à ma trempe, tandis que je me trouvais un éloignement naturel pour le faux-fuyant et le doucereux jésuitique. Lorsque je suivis les anciennes sectes des philosophes, je donnai la palme aux stoïciens[1]; je m'essayai comme eux à soutenir que la douleur n'était point un mal ; et cette folie ne pouvant durer, je m'obstinai du moins à ne jamais me laisser vaincre par elle ; mes petites expériences me persuadèrent que je pourrais endurer les plus grandes souffrances sans crier. Une première nuit de mariage renversa mes prétentions que j'avais gardées jusque-là ; il est vrai que la surprise y fut pour quelque chose, et qu'une novice stoïcienne doit être plus forte contre le mal prévu, que contre celui qui frappe à l'improviste lorsqu'elle attend tout le contraire.

Durant deux mois, lisant Descartes et Malebranche, j'avais regardé mon chat, quand il miaulait, comme une mécanique qui faisait son jeu ; mais en détachant ainsi

1. A l'âge de 19 ans, Mme Roland écrivait à son amie, Mlle Cannet :

« J'ai été pendant un temps éprise jusqu'à l'enthousiasme du système des stoïciens; je ne sais quoi de grand et de sublime dans leurs idées m'avait frappée et séduite : j'aurais volontiers dit avec M. de Montesquieu : « Si je pouvais oublier que je suis chrétienne, « je regarderais la perte de la secte stoïcienne comme un malheur « pour le genre humain. » Il semblait en effet que ces philosophes s'égalassent à la Providence divine qui, dégagée de toutes les faiblesses des mortels, paraît n'exister que pour veiller à leur bonheur. Mais l'illusion brillante de ces belles pensées a disparu sous l'œil exact de l'examen; cette vertu magnifique à laquelle ils voulaient élever l'homme était disproportionnée à la nature : son appareil gigantesque ne produit que des fantômes sans réalité.

« Je crois présentement que les lois, la société, doivent attendre plus d'un homme habitué par principes à s'identifier avec ses semblables..., que du philosophe stoïque qui, se mettant au-dessus de tout, n'est accessible d'aucun côté. » (Lettre du 22 février 1774, tome Ier p. 101.) F.

le sentiment de ses signes, il me semblait que je disséquais le monde et n'y voyais plus rien d'attachant; je trouvais bien plus doux de prêter à tout une âme, et j'aurais adopté celle de Spinosa plutôt que de m'en passer[1].

Helvétius me fit du mal; il anéantissait les plus ravissantes illusions; il me montrait partout un intérêt repoussant[2] : que de sagacité pourtant! quels développements heureux! je me persuadai qu'Helvétius peignait les hommes tels qu'ils étaient devenus dans la corruption de la société; je jugeai qu'il était bon de se nourrir de cet auteur pour fréquenter sans être dupe ce qu'on appelle le monde; mais je me gardai bien d'adopter ses principes pour connaître l'homme proprement dit et m'apprécier moi-même; je me serais crue avilie; je me sentais capable d'une générosité qu'il ne reconnaît point. Avec quel charme je lui opposais les grands traits de l'histoire et les vertus des héros qu'elle a célébrés! je ne lisais point le récit d'une belle action que je ne me disse: « C'est ainsi que j'aurais agi. » Je me passionnais pour les républiques où je rencontrais le plus de vertus qui excitassent mon admiration, et des hommes dignes de mon estime; je me persuadais que leur régime était le seul convenable aux uns et aux autres; je ne me trouvais pas au-dessous des premières, je repoussais avec indignation l'idée de m'unir à un individu qui ne

1. Descartes était d'avis que les bêtes n'avaient point d'âme; il les considérait comme de simples automates. Cette doctrine avait été adoptée à Port-Royal, et Pascal partageait sur ce point le sentiment de Descartes. Spinosa, comme on le sait, professait le panthéisme. F.

2. Le livre *De l'Esprit*, dont parle ici Mme Roland, avait paru en 1758. F.

valût pas les seconds, et je me demandais en gémissant pourquoi je n'étais pas née dans leur sein?

Nous fîmes un voyage à Versailles, ma mère, le petit oncle, Mlle d'Hannaches et moi; ce voyage n'avait d'autre but que de me montrer la cour, le lieu qu'elle habitait, et de s'amuser de ce spectacle. Nous logeâmes dans le château. Mme Legrand, femme de la Dauphine, connue de l'abbé Bimont par son fils dont il était camarade et dont j'aurai à parler, n'étant pas de quartier, nous prêta son appartement. Il était sous les combles, dans un même corridor que celui de l'archevêque de Paris, et tellement rapproché, qu'il fallait que ce prélat s'observât pour que nous ne l'entendissions pas parler; la même précaution nous était nécessaire. Deux chambres, médiocrement meublées, dans la hauteur de l'une desquelles on avait ménagé de quoi coucher un valet, dont l'abord était détestable par l'obscurité du corridor et l'odeur des lieux d'aisance, telle était l'habitation dont un duc et pair de France s'honorait d'avoir la pareille pour être plus à portée de ramper chaque matin au lever des Majestés : c'était pourtant le rigoriste Beaumont. Les petits et grands couverts de toute la famille séparée ou réunie, les messes, les promenades, le jeu, les présentations, nous eurent pour spectateurs durant huit jours. Les connaissances de Mme Legrand nous procuraient des facilités; Mlle d'Hannaches pénétrait partout fièrement, prête à jeter son nom par la figure de quiconque lui aurait opposé de la résistance, et croyant que l'on devait lire sur son grotesque visage les six cents ans de sa noblesse prouvée. Elle reconnut deux ou trois gardes du roi dont elle nous donna fort exactement la généalogie, se trouvant précisément la parente de celui dont le

nom était le plus ancien, et qui ne m'en paraissait pas moins fort petit garçon à la cour. La belle figure d'un petit collet tel que l'abbé Bimont, l'imbécile fierté de la laide d'Hannaches, n'étaient point trop déplacées dans ces lieux ; mais le visage sans rouge de ma respectable maman et la décence de ma parure annonçaient du bourgeois ; si mes yeux ou ma jeunesse faisaient dire quelques mots, cela sentait presque la protection, et me causait autant de déplaisir que les compliments de Mme de Boismorel. La philosophie, l'imagination, le sentiment et le calcul étaient également exercés chez moi. Je n'étais point insensible à l'effet d'un grand appareil ; mais je m'indignais qu'il eût pour objet de relever quelques individus déjà trop puissants et fort peu remarquables par eux-mêmes ; j'aimais mieux voir les statues des jardins que les personnes du château ; et ma mère me demandant si j'étais contente de mon voyage ? — Oui, lui répondis-je, pourvu qu'il finisse bientôt ; encore quelques jours, et je détesterai si fort les gens que je vois, que je ne saurai que faire de ma haine. — Quel mal te font-ils donc ? — Sentir l'injustice et contempler à tout moment l'absurdité. »

Je soupirais en songeant à Athènes, où j'aurais également admiré les beaux arts, sans être blessée par le spectacle du despotisme ; je me promenais en esprit dans la Grèce, j'assistais aux jeux olympiques, et je me dépitais de me trouver française. Ainsi frappée de tout ce que m'avait offert le beau temps des républiques, je glissais sur les orages dont elles avaient été agitées : j'oubliais la mort de Socrate, l'exil d'Aristide, la condamnation de Phocion. Je ne savais pas que le ciel me réservait pour être témoin d'erreurs pareilles à celles dont ils furent

les victimes, et participer à la gloire d'une persécution du même genre, après avoir professé leurs principes. Le ciel m'est témoin que les maux qui me sont particuliers ne m'arrachent point un regret ni un soupir; je ne souffre que de ceux de mon pays. Lors des divisions de la cour et des parlements, en 1771, mon caractère et mes opinions m'attachèrent au parti de ces derniers; je me procurais toutes leurs remontrances, et celles-là me plaisaient davantage dont les vérités étaient les plus fortes et le style le plus hardi. La sphère de mes idées s'étendait toujours davantage; mon propre bonheur et les devoirs à l'accomplissement desquels il pouvait être attaché, me préoccupèrent de très-bonne heure; le besoin de connaître me fit ensuite dévorer l'histoire et porter mes regards sur tout ce qui m'environnait; les rapports de mon espèce avec la divinité si diversement présentée, surchargée, dénaturée, excitèrent mon attention; enfin les intérêts des hommes réunis et l'organisation des sociétés la fixèrent.

Au milieu des doutes, de l'incertitude et des recherches relatives à ces grands objets, je résumai promptement que l'*unité* du moi personnel, si je puis ainsi parler, c'est-à-dire le plus grand accord entre les opinions et la conduite, était nécessaire au bien-être individuel; il faut donc bien examiner ce qui est juste, et quand il est une fois reconnu, le pratiquer rigoureusement. Or, il est une sorte de justice à observer avec soi-même, quand on vivrait seul au monde; il faut régler ses propres affections, ses habitudes, pour n'être l'esclave d'aucune. Un être est *bon* en soi, lorsque toutes ses parties concourent à sa conservation, à son maintien ou à sa perfection : cela est vrai au moral comme au physique.

La justesse de l'organisation, l'équilibre des humeurs, constituent la santé; des aliments sains, un exercice modéré la conservent. La proportion des désirs, l'harmonie des passions forment la constitution morale dont la sagesse peut seule assurer l'excellence et la durée. Ses premiers principes se fondent dans l'intérêt même de l'individu; et, à cet égard, il est vrai de dire que la vertu n'est qu'une justesse d'esprit appliquée aux mœurs.

Mais la vertu proprement dite ne prend naissance que dans les rapports d'un être avec ses semblables; on est sage pour soi, et vertueux avec autrui. En société, tout devient relatif; il n'est plus de bonheur indépendant; on est obligé de sacrifier une partie de celui dont on pourrait jouir, pour ne point s'exposer à le perdre entièrement, et s'assurer d'en conserver toujours une bonne portion à l'abri de toute atteinte. Ici, le calcul même est encore en faveur de la raison; quelque laborieuse que soit la vie des gens de bien, elle l'est moins que celle des méchants. On est rarement tranquille quand on se met en opposition avec l'intérêt du plus grand nombre; il est impossible de se dissimuler qu'on est environné d'ennemis ou d'individus prêts à le devenir; et cette situation est toujours pénible, quelque flatteuses que soient ses apparences. Ajoutez à ces considérations le sublime instinct que la corruption peut égarer, mais qu'une fausse philosophie ne saurait anéantir, qui nous porte à admirer et aimer la sagesse et la générosité dans les actions, comme la symétrie et la grandeur dans la nature et dans les arts *, et nous aurons la source des

* J'écris ceci le 4 septembre, à 11 heures du soir, au bruit des rires qui se font dans la pièce voisine. Les actrices du théâtre

vertus humaines, fort indépendante de tout système religieux, des billevesées de la métaphysique et des impostures des prêtres.

Dès que je me fus bien démontré ces vérités, je respirai avec joie ; elles m'offraient un port dans la tourmente, et je pouvais maintenant examiner avec moins d'anxiété ce qu'il y avait d'erreurs dans la croyance des nations et dans les institutions sociales. La belle idée d'un Dieu créateur dont la providence veille sur le monde, la spiritualité de l'âme, son immortalité, cet espoir consolateur de la vertu persécutée, ne seraient-elles que d'aimables et brillantes chimères? Que de nuages environnent ces questions difficiles! Que d'objections multipliées lorsqu'on veut les traiter avec une rigueur mathématique! — Non, l'esprit humain n'est point appelé à les voir jamais dans le jour d'une parfaite évidence : mais qu'importe à l'âme sensible de ne pouvoir les démontrer! ne lui suffit-il pas de les sentir!

Dans le silence du cabinet et la sécheresse de la discussion, je conviendrai avec l'athée ou le matérialiste de l'insolubilité de certaines questions; mais au milieu de la campagne et dans la contemplation de la nature, mon cœur ému s'élève au principe vivifiant qui les anime, à l'intelligence qui les ordonne, à la bonté qui m'y fait trouver tant de charmes; lorsque des mers immenses [1] me séparent de ce que j'aime, quand tous les maux

Français arrêtées hier, amenées à Sainte-Pélagie, ont été conduites aujourd'hui chez elles, pour la levée des scellés, et réintégrées dans la prison où l'officier de paix soupe et se divertit avec elles. Le repas est joyeux et bruyant; on entend voltiger les gros propos, et les vins étrangers petillent. Le lieu, les objets, les personnes, mon occupation, forment un contraste qui me paraît piquant.

1. Elle croyait, comme on l'a vu plus haut (page 64), que ses

de la société nous frappent ensemble comme pour nous punir d'avoir voulu son plus grand bien, je vois au-delà des bornes de la vie le prix de nos sacrifices et le bonheur de nous réunir.

Comment? de quelle manière? je l'ignore; je sens seulement que cela doit être ainsi.

L'athée n'est point à mes yeux un faux esprit; je puis vivre avec lui aussi bien et mieux qu'avec le dévot, car il raisonne davantage; mais il lui manque un sens, et mon âme ne se fond point entièrement avec la sienne: il est froid au spectacle le plus ravissant, et il cherche un syllogisme lorsque je rends une action de grâce. Je ne suis pas parvenue tout à coup à cette assiette ferme et paisible dans laquelle, jouissant des vérités qui me sont démontrées, m'abandonnant avec confiance aux sentiments heureux, je me résigne à ignorer ce que je ne saurais connaître, sans m'inquiéter jamais des opinions d'autrui. Je trace en peu de mots le résultat de quelques années de méditation, d'étude, dans le courant desquelles j'ai quelquefois participé à l'exigence du déiste, la rigueur de l'athée, l'insouciance du sceptique[1]. Mais toujours de bonne foi, parce que je n'avais aucun intérêt à changer ma croyance pour relâcher mes mœurs

amis, et en particulier Buzot étaient en route pour l'Amérique. Bosc a lu et imprimé, et les autres éditeurs d'après lui : « *Murs* immenses. » F.

1. Elle écrivait à Mlle Cannet, en 1776 :

« Je suis toujours dans la balance du doute, et j'y dors, paisiblement suspendue, comme les Américains sur leurs hamacs. Fixée dans ma conduite et dans mes sentiments, je vogue dans les opinions, et je ne les adopte que conditionnellement, sans opiniâtreté, ni chaleur. Ah! s'il est un Dieu juste, je serai éclairée : c'est ma confiance et mon espoir. Je le disais à mon confesseur, qui me reconnaît de bonnes intentions et qui me voudrait moins inquiète et moins raisonneuse. » (Lettre du 25 décembre.) F.

dont la règle était établie pour moi au-delà de tous les préjugés possibles, j'ai eu l'agitation du doute, sans les tourments de la crainte. Je me conformais au culte établi, parce que mon âge, mon sexe, ma situation m'en faisaient un devoir[1]; incapable de tromper, je disais à l'abbé Morel : Je viens à confesse pour édifier mon prochain et ne pas inquiéter ma mère, mais je ne sais trop ce dont je puis m'accuser ; mon état est si calme et mes goûts sont si simples, que ma conscience ne me reproche rien, quoique je n'aie pas grand mérite à bien faire. Cependant je suis quelquefois trop occupée du désir de plaire, et je m'abandonne à de trop vives impatiences contre ma bonne ou tout autre, quand il se fait quelque chose de travers. Je n'apporte peut-être pas non plus assez d'indulgence dans mes jugements, et sans la manifester, je prends trop aisément en aversion les personnes qui me paraissent sottes ou maussades ; je veux m'observer à cet égard. Enfin, dans les exercices de religion, j'apporte trop de distraction et de froideur, car je conviens qu'il faut mettre de l'attention à tout ce qu'on croit utile de faire, par quelque raison que ce puisse être.

Le bon abbé Morel, qui avait épuisé sa bibliothèque et sa rhétorique pour me conserver croyante, s'accommodait avec bon sens de me trouver raisonnable ; il m'exhortait à me défier de l'esprit d'orgueil, me représentait de son mieux les douceurs de la religion, me donnait l'absolution dans sa sagesse, et était encore assez content que j'allasse deux ou trois fois l'an à la sainte

1. Mme Roland avait, au moins pendant longtemps, continué à observer cette règle de conduite. Écrivant d'Amiens à son mari, le 12 janvier 1781, et lui racontant l'emploi de sa matinée, elle disait : « J'ai été aujourd'hui à la messe pour l'édification de mon prochain. » F.

table, par tolérance philosophique puisque ce n'était plus l'œuvre de la foi. J'allais prendre la divine nourriture en songeant à ce qu'avait dit Cicéron, qu'après toutes les folies des hommes à l'égard de la divinité, il ne leur restait plus qu'à la transformer en aliment pour la manger. Ma mère prenait chaque jour un caractère de piété qui me permettait moins de m'éloigner des pratiques ordinaires, et je ne craignais rien tant que de l'affliger. Cependant elle me laissait lire tout ce que je voulais.

L'abbé Legrand, ami de l'abbé Bimont, venait quelquefois chez elle; c'était un homme d'un excellent jugement, qui n'avait de son état que la robe dont il était encore assez embarrassé. Sa famille l'avait fait prêtre, parce que de trois frères il fallait bien en mettre un dans l'église; aumônier du prince de Lamballe, pensionné après sa mort par Penthièvre, il s'était fixé dans une paroisse pour être quelque part, et rapproché de son ami pour le plaisir d'y être. Affecté d'une grande faiblesse de vue, il devint aveugle très-jeune, et cette circonstance, ajoutant à son goût pour la réflexion, acheva de le rendre très-méditatif. Il aimait à causer avec moi, et m'apportait souvent des livres; c'était presque toujours des ouvrages de philosophie sur les principes desquels il s'entretenait fort librement. Ma mère ne discutait guère; je n'osais pas pousser les choses très-loin; mais enfin elle ne m'empêchait pas de lire et ne blâmait pas ce choix de lectures.

Un Genevois, horloger, en relation d'affaires avec mon père, bon homme qui avait toujours un livre parmi ses outils, et une assez jolie bibliothèque qu'il connaissait mieux que maints grands seigneurs ne connaissaient la leur, m'offrit l'usage de ce petit trésor de mon goût, et

je profitai de sa complaisance. Ce bon M. Moré avait un sens droit, et ne raisonnait pas seulement son art, mais encore la morale et la politique ; et s'il s'exprimait avec difficulté, avec une lenteur que mon impatience avait quelque peine à supporter, du moins il partageait avec la plupart de ses compatriotes cette solidité de raison qui fait pardonner l'absence des agréments[1]. C'est de lui que j'eus Buffon et beaucoup d'autres ouvrages ; je cite celui-là pour rappeler ce que j'ai dit plus haut de la discrétion avec laquelle je le lus; la philosophie, en développant la force de mon âme et me donnant de la hardiesse dans l'esprit, n'ôtait rien aux scrupules du sentiment et à la susceptibilité de mon imagination de laquelle j'avais tant à me défendre.

La physique d'abord, puis les mathématiques, exercèrent pendant quelque temps mon activité; *Nollet*,

1. Mme Roland, plus de vingt ans auparavant, dans sa correspondance avec Mlle Cannet, avait parlé de ce Moré en un charmant passage :

« Mes matinées s'écoulent avec un peu de travail et de lecture; après un repas frugal et joyeux, j'entre dans ce petit cabinet placé sur le bord de la Seine, où je viens solitairement m'occuper selon mon goût; je prends la plume, je pense, je rêve et j'écris.... C'est ainsi que mes journées se passent; puis quand la fraîcheur de l'air, la retraite du soleil, le calme de la nature, viennent inviter à des occupations moins sérieuses, unissant ma voix à un doux instrument, je me récrée par les charmes de l'harmonie. Je suis quelquefois interrompue par des personnes qui viennent nous voir de temps à autre. Tantôt c'est un bon Genevois, dont le tour d'esprit républicain ne me déplaît pas; il a des maximes de son concitoyen Jean-Jacques, sans avoir ni l'esprit ni les paradoxes de ce dernier; il aime à causer et sait penser, mais à beaucoup de bon sens il joint une imagination si pesante que ses paroles ne sortent que par compte; il ennuierait bien du monde, moi je m'en amuse; car j'aime mieux attendre un peu après l'expression et écouter à la fin une bonne pensée, qu'être étourdie d'un flux de paroles insignifiantes. » (Lettre du 15 mars 1775.) F.

Réaumur, *Bonnet*, qui rêve quand les autres décrivent, m'amusèrent à leur tour, ainsi que *Maupertuis* qui fait des jérémiades même en décrivant les plaisirs des limaçons; enfin *Rivard* m'inspira l'envie de devenir géomètre. Tous ces livres sortaient de chez le bon Moré. Guéring, marbrier et arpenteur, homme sage et doux dans sa simplicité, venant un jour pour entretenir mon père, me trouva tellement collée sur l'in-4° de Rivard[1], que je ne m'étais pas aperçue de son arrivée. Il entra en conversation avec moi, et m'observa que les éléments de *Clairaut* me conviendraient beaucoup mieux pour les notions que je désirais prendre; le lendemain il m'apporta l'exemplaire qui était en son pouvoir. Je trouvai véritablement une réduction simple des premiers principes, et combinant à la fois que cet ouvrage m'était utile, et qu'il ne me convenait point d'en priver le propriétaire aussi longtemps que j'aimerais à le conserver, je pris tout uniment le parti de le copier d'un bout à l'autre, y compris ses six planches. Je ris de cette opération chaque fois que je me la rappelle. Tout autre que moi aurait désiré de faire acheter l'ouvrage; l'idée ne s'en présenta même pas; celle de le copier me vint aussi naturellement que celle de piquer un patron de dessin, et fut presque aussitôt réalisée; c'était un petit in-8°[2]. Je dois avoir encore dans mes paperasses ce plaisant manuscrit. La géométrie m'amusa

1. Les *Éléments de géométrie*. Paris, 1732-1750.
L'ouvrage de Clairaut, qui porte le même titre, avait été publié en 1741, puis en 1765. Résumé des leçons que l'auteur avait données à Mme du Châtelet, ce livre est en effet supérieur à celui de Rivard, par le style et par la clarté. F.

2. Voici ce que Mme Roland écrivait à Mlle Cannet, sur son étude de la géométrie :
« Le repos de la campagne sera très-utile à ton amie; j'espère

tant qu'il ne fut pas besoin d'algèbre; la sécheresse de celle-ci me dégoûta dès que j'eus passé les équations du premier degré; j'envoyai par delà les ponts la multiplicité des fractions et je trouvai qu'il valait mieux lire de beaux vers que de me dessécher sur des *radicaux*. En vain, quelques années après, M. Roland me faisant la cour, tenta de rappeler cet ancien goût; nous fîmes beaucoup de chiffres; mais la raison par *x* ne me parut jamais assez aimable pour me fixer longtemps.

5 septembre. *Je coupe ce cahier pour joindre dans la petite boîte ce qui en est écrit; car lorsque je vois décréter une armée révolutionnaire, former de nouveaux tribunaux de sang, la disette menacer, et les tyrans aux abois, je me dis qu'ils vont faire de nouvelles victimes, et que personne n'est assuré de vivre vingt-quatre heures.*

La correspondance de Sophie faisait toujours l'un de mes grands plaisirs ; les liens de notre amitié s'étaient resserrés dans les voyages qu'elle avait faits plusieurs fois à Paris. Mon cœur sensible avait besoin, je ne dirai pas d'une chimère, mais d'un objet principal et surtout de confiance et de communications; l'amitié me les présentait, je la nourrissais avec délices. Ma façon d'être avec ma mère, si douce qu'elle fût, ne m'aurait pas tenu lieu de cette affection; elle conservait quelque chose de

partir à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre. J'emporterai premièrement mon violon, ensuite des éléments de géométrie. L'étude de cette partie des mathématiques m'amuse beaucoup. Je trace des parallèles, j'élève des perpendiculaires, je décris des polygones; enfin me voilà géomètre à moitié, mais secrètement toutefois; car je respecte l'opinion et je n'ai garde de faire la savante. » (Lettre du 16 août 1773.) F.

cette gravité qu'emporte le respect d'une part et l'autorité de l'autre. Ma mère pouvait tout savoir, je n'avais rien à lui cacher; mais je ne pouvais pas tout lui dire : une mère reçoit des aveux, on ne fait de confidence qu'à son égale.

Aussi, sans me demander à lire les lettres que j'écrivais à Sophie, ma mère était bien aise que je les lui laissasse voir, et notre arrangement à cet égard avait quelque chose de plaisant; nous nous étions entendues sans nous rien dire. Lorsqu'il m'arrivait des nouvelles de ma bonne amie, régulièrement toutes les semaines, je lisais quelques phrases de sa lettre, mais je ne la communiquais point. Lorsque je lui avais écrit, je laissais sur ma table durant un jour ma lettre toute pliée et suscrite sans être cachetée; ma mère ne manquait guère de saisir un instant pour y jeter les yeux, rarement en ma présence; ou s'il lui arrivait de le faire ainsi, j'avais aussitôt quelque raison de m'éloigner; qu'elle l'eût fait ou non, l'intervalle supposé nécessaire pour qu'elle le fît s'étant écoulé, je fermais ma lettre, non pas toujours sans y avoir ajouté un *post-scriptum*. Il ne lui est jamais arrivé de me parler de ce qu'elle avait ainsi lu; mais je ne manquais point de faire connaître par là tout ce que je voulais qu'elle sût de mes dispositions, de mes goûts, de mes opinions; je les exposais avec une liberté que je n'aurais osé prendre avec elle. Ma franchise n'y perdait rien; car je sentais avoir droit de l'exercer, sans qu'on eût celui de ne pas la trouver bonne.

J'ai souvent réfléchi depuis que si j'avais été à la place de ma mère, j'aurais voulu devenir entièrement l'amie de ma fille; or si j'ai des regrets aujourd'hui, c'est que la mienne ne me ressemble pas davantage;

nous irions de pair à compagnon, et je serais heureuse[1]. Mais ma mère, avec beaucoup de bonté, avait de la froideur; elle était plus sage encore que sensible, plus mesurée qu'affectueuse. Peut-être encore apercevait-elle chez moi un essor qui me conduirait plus loin qu'elle; sa manière me laissait aller sans contrainte et sans familiarité. Elle n'était point caressante, quoique ses yeux respirassent la tendresse et fussent ordinairement fixés sur moi; je sentais son cœur, il pénétrait le mien; mais la réserve de sa personne m'en inspirait une que je n'aurais point eue avec elle; on eût dit qu'une plus grande distance se trouvait entre nous depuis que j'étais sortie de l'enfance. Ma mère avait une dignité, touchante il est vrai, mais enfin c'était de la dignité; les transports de mon âme brûlante en étaient réprimés, et je n'ai bien connu toute l'étendue de mon attachement pour elle que par le désespoir et le délire où me jeta sa perte.

Nos journées s'écoulaient dans un calme délicieux; j'en passais la plus grande partie à mes études solitaires, toute transportée dans l'antiquité dont je suivais l'histoire et les arts, dont j'examinais les opinions et les préceptes. La messe le matin, quelques heures de lecture commune, les repas et les sorties étaient les seules époques de ma réunion avec ma mère. Les sorties étaient rares; et lorsqu'il venait des visites que je ne goûtais pas, je savais fort bien rester dans mon petit cabinet que ma bonne mère n'aurait pas voulu me jouer le mauvais tour de me faire quitter. Tous les dimanches et fêtes étaient consacrés à la promenade; souvent elle se faisait au loin; bientôt elle s'y dirigea plus constamment

1. Voir la note de la page 18, tome Ier. F.

par la préférence que je témoignai pour la campagne sur les jardins parés de la capitale. Je n'étais point insensible au plaisir de paraître quelquefois dans les promenades publiques; elles offraient alors un spectacle très-brillant, dans lequel la jeunesse avait toujours un rôle agréable. Les grâces de la personne y recevaient constamment des hommages que la modestie ne peut se dissimuler, et dont le cœur d'une jeune fille est toujours très-avide. Mais ils ne suffisaient point au mien; j'éprouvais, après ces promenades, durant lesquelles mon amour-propre fort éveillé était aux aguets de tout ce qui pouvait me faire paraître avec avantage, et m'assurer que je n'avais pas perdu mon temps, un vide insupportable, une inquiétude et un dégoût qui me faisaient payer trop cher les plaisirs de la vanité. Habituée à réfléchir, à me demander compte de mes sensations, je recherchais péniblement les causes de ce malaise et ma philosophie s'exerçait alors pleinement.

Est-ce donc pour briller aux yeux, comme les fleurs d'un parterre, et recevoir quelques vains éloges, que les personnes de mon sexe sont formées à la vertu, qu'elles acquièrent des talents? — Que signifie ce désir extrême de plaire dont je me sens dévorée, et qui ne me rend point heureuse lors même qu'il semblerait devoir être satisfait? Que m'importe les regards curieux, les compliments doucement murmurés d'une foule que je ne connais point, et qui est peut-être composée de gens que je n'estimerais guère s'ils m'étaient connus? Suis-je donc au monde pour dépenser mon existence en soins frivoles, en sentiments tumultueux? — Ah! sans doute, j'ai une meilleure destination; cette admiration qui m'enflamme pour tout ce qui est beau, sage, grand et

généreux, m'apprend que je suis appelée à le pratiquer; les devoirs sublimes et ravissants d'épouse et de mère seront un jour les miens : c'est à me rendre capable de les remplir que doivent être employées mes jeunes années ; il faut que j'étudie leur importance, que j'apprenne, en réglant mes propres inclinations, comment diriger un jour celles de mes enfants; il faut que dans l'habitude de me commander, le soin d'orner mon esprit, je m'assure les moyens de faire le bonheur de la plus douce des sociétés, d'abreuver de félicité le mortel qui méritera mon cœur, de faire rejaillir sur tout ce qui nous environnera celle dont je le comblerai et qui devra être tout entière mon ouvrage.

Mon sein s'agitait à ces pensées; mon cœur ému, gonflé, attendri, me faisait verser des larmes abondantes; il s'élevait alors à l'intelligence suprême, à cette cause première, cette providence, que sais-je? ce principe du sentiment et de la pensée qu'il avait besoin de croire et de reconnaître : — O toi! qui m'as placée sur la terre, fais que j'y remplisse ma destination de la manière la plus conforme à ta volonté sainte, et la plus convenable au bien de mes frères! — Cette prière naïve, simple comme le cœur qui la dictait, est devenue ma seule prière; jamais la philosophie dissertante, ni aucune espèce d'égarement n'a pu en dessécher la source. Du milieu du monde et du fond d'une prison, je l'ai faite avec le même abandon : je la prononçai avec transport dans les circonstances brillantes de ma vie; je la répète dans les fers avec résignation; jalouse, dans les premières, de me défendre de toute affection qui n'eût point été à la hauteur de ma destinée; soigneuse, dans les autres, de conserver la force nécessaire pour soutenir les

épreuves auxquelles je suis exposée. Persuadée qu'il est, dans le cours des choses, des événements que la sagesse humaine ne saurait prévenir; convaincue que les plus malheureux ne peuvent accabler une âme saine; qu'enfin la paix avec soi-même, la soumission à la nécessité, sont les éléments du bonheur et constituent la véritable indépendance du sage et du héros.

La campagne me présentait des objets bien plus analogues à mes habitudes méditatives, à cette disposition recueillie, tendre et mélancolique, fortifiée par la réflexion et les développements d'un cœur sensible. Nous allions souvent à *Meudon*, c'était ma promenade favorite; je préférais ses bois sauvages, ses étangs solitaires, ses allées de sapins, ses hautes futaies, aux routes fréquentées, aux taillis uniformes du bois de Boulogne, aux décorations de Bellevue, aux allées peignées de Saint-Cloud. « Où irons-nous demain, s'il fait beau, disait mon père, le soir des samedis d'été? » Puis il me regardait en souriant. « A Saint-Cloud? Les eaux doivent jouer, il y aura du monde! — Ah, papa!... Si vous vouliez aller à Meudon, je serais bien plus contente! » A cinq heures du matin, le dimanche, chacun était debout; un habit léger, frais, très-simple, quelques fleurs, un voile de gaze, annonçaient les projets du jour. Les odes de Rousseau, un volume de Corneille ou autre, faisaient tout mon bagage. Nous partions tous les trois; on allait s'embarquer au Pont-Royal que je voyais de mes fenêtres, sur un petit batelet qui, dans le silence d'une navigation douce et rapide, nous conduisait aux rivages de Bellevue, non loin de la verrerie dont on aperçoit d'une grande distance l'épaisse et noire fumée. Là, par des sentiers escarpés, nous gagnions l'avenue de Meudon, vers les deux tiers de laquelle,

sur la droite et un peu élevée, nous remarquâmes une petite maisonnette qui devint l'une de nos stations. C'était le logis d'une laitière, femme veuve qui vivait là avec deux vaches et quelques poules. Comme il était pressant de profiter du jour pour la promenade, nous arrêtâmes qu'il nous servirait de pause au retour, et que la ménagère nous y donnerait une jattée de lait fraîchement trait. Cet arrangement fut établi de telle façon que toutes les fois que nous montions l'avenue, nous entrions chez la laitière pour la prévenir que le soir ou le lendemain elle nous verrait, et qu'elle n'oubliât point la jattée de lait. Cette bonne vieille nous accueillait fort bien; le goûter rustique assaisonné d'un peu de pain bis et de fort bonne humeur se passait toujours comme une petite fête qui laissait quelques souvenirs dans la poche de la laitière. Le dîner se faisait chez l'un des suisses du parc; mais l'envie que j'avais de m'éloigner des lieux fréquentés nous fit découvrir une retraite bien conforme à mes goûts.

Un jour, après avoir longtemps marché dans une partie inconnue du bois, nous parvînmes dans un espace solitaire, fort dégagé, auquel aboutissait une allée de grands arbres, sous lesquels on voyait rarement des promeneurs; quelques autres arbres épars sur une pelouse charmante voilaient pour ainsi dire une petite maison à deux étages, fort proprement bâtie. — Qu'est-ce que cela? — Deux jolis enfants jouaient devant la porte ouverte; ils n'avaient ni l'air des villes, ni ces enseignes de la misère, si communes dans les campagnes : nous approchons; nous apercevons sur la gauche un jardin potager où travaillait un vieillard. Entrer, converser avec lui fut bientôt fait; nous apprîmes que ce local s'appe-

lait *Ville-Bonne*; que celui qui l'habitait était *Fontainier* du *Moulin-Rouge*, chargé de veiller à l'entretien des canaux qui conduisaient les eaux dans quelques parties du parc; que les faibles appointements de cette place soutenaient en partie un jeune ménage dont nous voyions les petits enfants, et dont lui vieillard était le grand-père; que les soins de la famille occupaient la femme, tandis qu'il cultivait ce jardin dont son fils allait vendre les produits à la ville dans ses moments de loisir. Le jardin était un carré long, divisé en quatre portions, autour desquelles était ménagée une allée assez large; un bassin occupait le centre et fournissait des moyens d'arrosement; au fond, une niche d'ifs, sous laquelle était un grand banc de pierre, offrait le repos et l'abri. Des fleurs mêlées aux légumes rendaient l'aspect du jardin riant et gracieux; le vieillard, robuste et content, me rappelait celui des bords du Galèze, que Virgile a chanté; il causait avec plaisir et bon sens, et s'il ne fallait que des goûts simples pour apprécier une telle rencontre, mon imagination ne manquait pas d'y joindre tout ce qui pouvait lui prêter des charmes[1]. Nous nous informons si l'on n'est pas dans l'usage de recevoir des étrangers? « Il n'en vient guère, nous dit le vieillard, ce lieu est peu connu; mais quand il s'en présente, nous ne refusons pas de leur servir ce que renferment la basse-cour et le jardin. » Nous demandons à dîner; on nous donne des œufs frais, des légumes, de la salade, sous un joli berceau de chèvre-

1. Il y a une mémoire des impressions qui fait que je ne puis lire cette description si suave dans sa simplicité, sans me rappeler les strophes délicieuses dans lesquelles le Tasse (chant VII[e]) raconte la fuite d'Erminie et la rencontre qu'elle fit d'un berger, qui vivait caché avec sa famille dans la solitude d'une forêt. F.

feuille derrière la maison. Je n'ai jamais fait de repas plus agréable, mon cœur se dilatait dans l'innocence et la joie d'une situation charmante. Je caressai beaucoup les petits enfants; je témoignai de la vénération au vieillard; la jeune femme parut bien aise de nous avoir reçus: on parla de deux chambres de leur maison dont ils pourraient disposer pour les personnes qui voudraient les louer durant trois mois, et nous fîmes le projet de les occuper.

Ce doux projet n'a point été réalisé; jamais je ne suis retournée à Ville-Bonne, car nous visitions Meudon depuis longtemps lorsque nous fîmes cette découverte, et nous avions adopté une auberge du village pour y coucher lorsque deux fêtes de suite nous permettaient de prolonger notre absence. C'est dans cette auberge, qu'on appelait je crois la Reine de France, qu'il nous arriva une chose plaisante. Nous occupions une chambre à deux lits dans le plus grand desquels je couchais avec ma mère; l'autre, dans un coin de la chambre, servait à mon père seul: il venait de se coucher certain soir, lorsque l'envie d'avoir ses rideaux très-exactement fermés les lui fit tirer si ferme, que le ciel du lit tomba et lui fit couverture complète; après un petit mouvement de frayeur, nous nous prîmes tous à rire de l'aventure, tant le ciel avait tombé juste pour envelopper mon père sans le blesser. Nous appelions de l'aide pour le débarrasser: la maîtresse du logis arrive; étonnée à la vue de son lit décoiffé, elle s'écrie avec l'air de la plus grande ingénuité: « Ah! mon Dieu, comment cela est-il possible! il y a dix-sept ans qu'il est posé; il n'avait jamais bougé! » Ce raisonnement me fit plus rire encore que la chute du ciel de lit; j'ai trouvé souvent à l'appliquer, ou plutôt à lui comparer

les arguments que j'entendais faire en société; et je disais tout bas à ma mère : « Cela vaut les dix-sept ans du lit pour prouver son inébranlabilité. »

Aimable Meudon! combien de fois j'ai respiré sous tes ombrages, en bénissant l'auteur de mon existence, en désirant ce qui pourrait la compléter un jour; mais avec ce charme d'un désir sans impatience, qui ne fait que colorer les nuages de l'avenir des rayons de l'espoir! Combien de fois j'ai cueilli dans tes fraîches retraites des palmes de la fougère marquetée, des fleurs de brillants ochis! Comme j'aimais à me reposer sous ces grands arbres, non loin de clairières où je voyais quelquefois passer la biche timide et légère! Je me rappelle ces lieux plus sombres où nous passions les moments de la chaleur; là, tandis que mon père couché sur l'herbe, et ma mère doucement appuyée sur un amas de feuilles que j'avais préparé, se livraient au sommeil de l'après-dîner, je contemplais la majesté de tes bois silencieux, j'admirais la nature, j'adorais la providence dont je sentais les bienfaits; le feu du sentiment colorait mes joues humides, et les charmes du paradis terrestre existaient pour mon cœur dans tes asiles champêtres! Le récit de mes promenades et du bonheur qu'elles me faisaient goûter avait sa place dans ma correspondance avec Sophie; quelquefois ma prose était coupée de vers; enfants irréguliers, mais faciles et parfois heureux, d'une âme pour qui tout était vie, tableau, félicité[1].

Sophie, comme je l'ai déjà observé, se trouvait jetée dans un monde où elle n'avait point les agréments dont

1. Ce mélange de poésie dans la correspondance de Mme Roland n'est pas aussi fréquent qu'elle semble le dire. Le lecteur trouvera une de ces poésies de jeune fille dans l'*Appendice* nº IV. F.

elle me voyait jouir dans ma solitude; je connus quelques personnes de sa famille, et j'appris dans leur société à goûter plus encore le prix de ma retraite.

Elle descendait à Paris, dans ses voyages avec sa mère, chez des cousines, qu'on appelait les demoiselles *de Lamotte*; c'étaient deux vieilles filles; l'une, dévote atrabilaire, ne quittait point sa chambre où elle disait des oremus, grondait les domestiques, tricotait des bas, et raisonnait assez pertinemment de ses affaires d'intérêt; l'autre, bonne personne, se tenait au salon, faisait les honneurs du logis, lisait des psaumes, et jouait sa partie : toutes deux mettaient beaucoup d'importance à l'avantage d'être nées *demoiselles*, concevaient difficilement qu'on pût faire sa société de personnes dont le père n'eût pas été du moins ennobli; et, sans oser s'en servir, gardaient le *sac* que leur mère s'était fait porter à l'église, comme un titre de famille. Elles avaient pris auprès d'elles une jeune personne, leur parente, dont elles se proposaient d'augmenter la petite fortune, pourvu qu'elle trouvât à épouser un gentilhomme. Mademoiselle d'*Hangard*, c'était cette jeune personne, était une grosse brune, très-fraîche, d'une santé robuste et presque effrayante, dont la tournure provinciale ne cachait point du tout un caractère un peu brusque et un esprit fort commun. La pièce la plus curieuse de la maison était l'avocat *Perdu*, homme veuf qui avait mangé son bien à ne rien faire; que sa sœur (la mère de ma Sophie) avait mis en pension chez les cousines, pour qu'il passât décemment les dernières années de sa vie inutile. M. Perdu, gras et pouponné par merveilles, consacrait la plus grande partie de la matinée à soigner sa personne, mangeait longuement en médisant des mets, passait à disserter au Luxembourg

plusieurs heures de chaque journée qu'il terminait par un piquet. Il attachait à la *gentilhommerie* plus d'importance encore que ses vieilles cousines, et se piquait d'en avoir les airs, d'en dicter les préceptes. Je ne l'appelais jamais que le *commandeur* quand je parlais à Sophie de son oncle, tant il me paraissait ressembler au *commandeur* du Père de famille. Le *commandeur* donc avait toujours avec ses nièces ce ton de supériorité qu'il prétendait assaisonner de tous les égards de la politesse; mais ses procédés étaient bizarres avec mademoiselle d'Hangard, dont la fraîcheur et la vue habituelle réveillant son imagination, lui inspirait je ne sais quoi qu'il n'aurait osé avouer, et qui lui donnait quelquefois de l'humeur contre son neveu.

Ce neveu, qu'on appelait *Selincourt*, était un grand jeune homme, de figure et de voix douces, ressemblant un peu à sa sœur Sophie, causant avec esprit, ayant des manières agréables qu'une sorte de timidité ne déparait point; du moins elle me semblait ainsi, lors même que je m'apercevais qu'elle était plus marquée avec moi. Les vraisemblances et les vœux de la famille paraissaient en faire le prétendant de mademoiselle d'Hangard.

Quant à la société des demoiselles de Lamotte, elle était formée d'un comte d'*Essales*, devenu chevalier de Saint-Louis au Canada, où il avait épousé la fille du gouverneur; se tenant toujours à cent lieues du canon; ignorant, avantageux, bavard, il venait faire sa partie avec une marquise de *Caillavelle*, espèce de douairière, près de laquelle il avait plus d'un jeu que ne distinguaient point les bonnes vieilles. Madame *Bernier*, grande janséniste, femme de bon sens d'ailleurs, dont le mari

avait quitté le parlement de Bretagne lors de l'affaire de la Chalotais, paraissait mais plus rarement dans cette maison avec ses deux filles, la savante et la dévote. Le cœur tendre de celle-ci m'aurait attirée; mais son col penché portait difficilement une tête si fort absorbée qu'il n'y avait plus de place pour aucune espèce de raisonnement; la savante, avec un peu trop de babil, avait du jugement et du goût, assez pour racheter une figure repoussante.

M. de *Vouglans*[1] brochait sur le tout; il n'est pas nécessaire de tracer son portrait pour quiconque a lu les *Motifs de ma foi en Jésus-Christ, par un magistrat,* et le recueil des *lois criminelles,* compilation laborieuse, où le fanatisme et l'atrocité le disputent au travail. Je n'ai jamais rencontré d'homme dont la sanguinaire intolérance m'ait plus révoltée ; il se plaisait beaucoup dans l'entretien du père *Romain-Joly*, petit vieux capucin, confesseur de mesdemoiselles de Lamotte, qui faisait contre *Voltaire* des vers, où il le comparait à *Satan,* et citait perpétuellement en chaire les *capitulaires* de Charlemagne et les *ordonnances de nos rois :* j'ai eu l'avantage de dîner avec lui chez les cousines, de l'en-

1. « Muyart de Vouglans, dit Camus dans la *Bibliothèque de droit*, fut avocat au Parlement et il s'attacha particulièrement aux matières criminelles. En 1771, il fut membre du prétendu parlement, et par suite conseiller au grand Conseil. Il ne renonça point dans ce nouvel état à écrire sur les matières criminelles et toujours d'après les vieux principes d'inquisitions, de rigueurs, de tortures, dans lesquels il avait été élevé. — Faites attention au parti que Muyart avait embrassé en 1777, et voyez que les amis du despotisme, comme ceux de la terreur, veulent toujours que l'on tue avec le moins de formalités possible. »

M. de Vouglans épousa en 1783, à l'âge de 70 ans, Mlle Henriette Cannet, l'une des deux amies de couvent de Mme Roland.— Il mourut en 1791. F.

tendre à ma paroisse, et de lire son *Phaëton*[1] ; il m'offrirait de quoi faire une bonne caricature, si j'avais le courage de secouer de sa robe la sottise et la cafarderie, jointes au savoir le plus puéril.

La bonne amie de Sophie figurait plaisamment dans cette société, où l'on gémissait derrière elle de ce qu'une jeune personne si bien élevée n'était pas née demoiselle. Je ne doute même pas que le *commandeur* n'eût délibéré dans sa sagesse s'il convenait à sa nièce de cultiver semblable liaison. Mais la jeune personne avait un très-bon ton, une décence dont les vieilles cousines faisaient grand cas; et à l'exception de quelques tournures de phrases qui *sentaient l'esprit*, et que le commandeur faisait épiloguer à sa nièce, il ne pouvait se défendre de lui donner quelques éloges. Il lui arrivait même de se charger quelquefois des épîtres de sa nièce dans son absence, et de les apporter lui-même à ma mère; cela serait arrivé bien plus souvent à Selincourt, si sa sœur avait consenti à le charger de cette commission.

L'insignifiance, les travers de ces personnages, auxquels ressemblaient sans doute beaucoup de gens du monde, me faisaient réfléchir sur le vide des sociétés et l'avantage de n'être point tenue à les fréquenter. Sophie me faisait l'énumération des personnes qu'elle voyait à Amiens, me traçait à peu près leur caractère, me donnait à juger du peu de ressources de la plupart d'entre elles; et, tout compte fait, il se trouvait qu'au bout de l'année j'avais vu dans ma solitude plus de gens de mérite qu'elle n'en avait aperçu dans son tourbillon. Cela n'est pas difficile à concevoir si l'on se rappelle que mon

1. C'était une satire contre Voltaire, publiée sous ce titre : *le Phaëton moderne*, poëme. Paris, 1772. F.

père n'avait de relations qu'avec des artistes, dont aucun ne venait chez lui habituellement, mais dont plusieurs s'y trouvaient parfois. Ceux qui habitent la capitale, lors même qu'ils ne seraient pas de la première volée, ont une somme de connaissances et un genre de politesse qu'on ne trouvait assurément point ni dans les gentillâtres de province, ni dans les commerçants pressés de faire fortune pour acheter un ennoblissement. La conversation du bon *Jollain*, peintre de l'Académie, de l'honnête l'*Epine*, élève de Pigal, de *Desmarteau*, confrère de mon père, du fils de *Falconet*, de d'*Hauterne*, que ses talents eussent porté de plein vol à l'Académie, si sa qualité de protestant ne l'en eût exclu, des Genevois horlogers, *Ballexserd* et *Moré*, dont le premier a écrit sur l'éducation physique[1], valait certainement beaucoup mieux que celle du millionnaire *Cannet*, qui, voyant les succès de la tragédie de son parent du Belloy et calculant le profit qu'il devait en tirer, disait fort sérieusement et avec humeur : « Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris à composer des tragédies? J'en aurais fait le dimanche! » Et cependant ces hommes *richès*, ces pitoyables *ennoblis*, ces impertinents *militaires* comme d'Essales, ces pauvres *magistrats* comme Vouglans, se croyaient les soutiens de la société civile, et jouissaient véritablement de privilèges refusés au mérite! Je rapprochais ces sottises de l'orgueil humain des tableaux de *Pope* retraçant ses effets dans la satisfaction de l'ar-

1. Son livre, qui était fort en vogue à la fin du dernier siècle, avait pour titre : *Dissertation sur l'éducation physique des enfants*, etc., par M. Ballexserd, citoyen de Genève, 1762. — Ballexserd mourut en 1774, c'est-à-dire vers l'époque dont parle ici Mme Roland. F.

tisan qui étale son tablier comme le roi porte sa couronne; je tâchais de trouver avec lui que tout est bien; mais ma fierté concluait que tout était mieux dans une république.

Il n'est pas douteux que notre situation influe beaucoup sur notre caractère et nos opinions; mais on dirait que dans l'éducation que j'ai reçue, que dans les idées que j'ai acquises par l'étude ou avec le secours du monde, tout avait été combiné pour m'inspirer l'enthousiasme républicain, en me faisant juger le ridicule ou sentir l'injustice d'une foule de prééminences et de distinctions. Aussi, dans mes lectures, je me passionnais pour les réformateurs de l'inégalité; j'étais *Agis* et *Cléomènes* à Sparte; j'étais *Gracque* à Rome; et comme *Cornélie* j'aurais reproché à mes fils qu'on ne m'appelait que la belle-mère de Scipion. Je m'étais retirée avec le peuple sur le mont Aventin, et j'aurais voté pour les tribuns. Aujourd'hui que l'expérience m'a appris à tout peser avec impartialité, je vois dans l'entreprise des Gracques et dans la conduite des tribuns des torts et des maux dont je n'étais point assez frappée.

Lorsque je me trouvais témoin de cette sorte de spectacle que présentait souvent la capitale dans les *entrées* de la reine ou des princes, les *actions de grâces* après une couche, etc., je rapprochais avec douleur ce luxe asiatique, cette pompe insolente, de la misère et de l'abjection du peuple abruti qui se précipitait sur le passage des idoles de ses mains, en applaudissant sottement au brillant appareil dont il payait les frais de son propre nécessaire. La dissolution de la cour dans les dernières années du règne de Louis XV; — ce mépris pour les mœurs qui gagnait toutes les classes, ces excès qui fai-

saient le sujet de toutes les conversations particulières, m'inspiraient de l'indignation et de l'étonnement. Ne voyant point encore les germes d'une révolution, je me demandais comment les choses pouvaient subsister dans cet état? Je voyais dans l'histoire s'agiter et tomber tous les empires parvenus à ce degré de corruption, et j'entendais les Français rire et chanter de leurs propres maux : je trouvais que leurs voisins les Anglais avaient raison de les regarder comme des enfants. Je m'attachais à ces voisins; l'ouvrage de *Delolme* m'avait familiarisée avec leur constitution[1]; je cherchais à connaître leurs écrivains, et j'étudiais leur littérature, mais seulement alors dans les traductions.

Les raisonnements de Ballexserd n'ayant pu vaincre dans mon enfance la répugnance de mes parents à me faire inoculer, je tombai malade de la petite vérole à dix-huit ans. Cette époque m'a laissé de profonds souvenirs, non par les craintes que m'inspirait la maladie, j'avais déjà trop de philosophie pour ne pas subir cette épreuve avec constance, mais par l'incroyable et touchante sollicitude de ma mère. Quelle douleur et quelle activité! Comme l'inquiétude la tenait agitée! Comme la tendresse se peignait dans tous ses soins! Dans la nuit même, lorsque je croyais recevoir quelque chose de ma garde, je trouvais la main, j'entendais la voix de ma mère; à chaque instant hors de son lit pour s'approcher de mon chevet, ses yeux avides dévoraient les gestes et pour ainsi dire les paroles du médecin; des larmes furtives s'échappaient malgré elle quand ils se fixaient sur moi,

1. Mme Roland, dans une lettre écrite à Mlle Cannet, le 5 janvier 1777, analyse l'ouvrage de Delolme de *la Constitution anglaise*, qui était alors dans sa nouveauté. F.

qui cherchais en vain à la calmer par mon sourire. Elle n'avait jamais eu la petite vérole, non plus que mon père; l'un et l'autre n'auraient pas laissé passer un jour sans baiser mon visage malade que je voulais leur dérober, dans le crainte que ces approches ne leur devinssent funestes.

Mon *Agathe*, désolée d'être retenue par la clôture, m'envoya l'une de ses parentes, mère aimable de quatre enfants, à qui elle avait inspiré une partie de son attachement pour moi et qui s'obstina à me voir et m'embrasser, sans considération pour elle-même. Il fallut cacher à *Sophie*, alors à Paris, l'état de sa bonne amie; on me supposa partie subitement pour la campagne, afin de laisser écouler le temps du danger sans communication. Mais Selincourt venait s'informer chaque jour pour sa mère de mon état; j'entendis de ma chambre son exclamation douloureuse lorsqu'on lui apprit que l'on craignait complication de fièvre putride et de petite vérole. J'eus la fièvre miliaire, et l'éruption qui lui est particulière contrariant l'autre, je n'eus de la petite vérole que des boutons extrêmement gros et rares qui s'aplatirent insensiblement sans suppuration, et ne laissèrent qu'une peau sèche qui tomba facilement. C'est, me dit le docteur *Missa*, la petite vérole que les Italiens appellent *ravaglioni*, boutons de fausse suppuration; elle ne laisse point de traces; et véritablement le poli de la peau ne fut pas même altéré chez moi par cette maladie, mais les ravages de l'humeur me jetèrent après les dangers dans une langueur dont je ne sortis qu'au bout de quatre ou cinq mois.

Recueillie dans l'état de santé, trop tendre pour être gaie, mais patiente dans la douleur, je ne songe plus en

maladie qu'à me distraire de mes propres souffrances, et à rendre agréables les soins pénibles que ceux qui m'environnent sont obligés de me donner : j'abandonne alors les rênes de mon imagination, je dis des folies et c'est moi qui fais rire les autres. Le docteur *Missa*, homme d'esprit, me plaisait beaucoup; il était assez avancé en âge pour que je ne souffrisse point avec lui l'espèce de contrainte où me tenaient les individus de son sexe : nous causions agréablement dans ses visites qu'il prolongeait volontiers, et nous nous liâmes d'amitié. « L'un ou l'autre de nous, me dit-il un jour, a de grands torts : je suis venu trop tôt ou vous êtes venue trop tard. » Quoique Missa m'intéressât par son esprit, son âge m'avait dispensée de m'apercevoir que j'eusse eu tort d'être venue plus tard que lui; je ne lui répondis que par un sourire. Il élevait des nièces avec lesquelles il voulut me faire faire connaissance; nous nous vîmes quelquefois, mais comme elles ne marchaient pas plus sans leur gouvernante que je ne marchais sans ma mère, et que l'état de l'oncle ne lui laissait guère la liberté de soutenir cette liaison, elle ne se forma point à raison de la difficulté des distances et de nos habitudes réciproques et sédentaires. Missa me gronda beaucoup un jour qu'il trouva sur mon lit *la Recherche de la Vérité*, du Père Malebranche. « Eh, mon Dieu ! lui dis-je, si tous vos malades s'amusaient à pareille chose, au lieu de s'impatienter contre leurs maux et vous-même, vous n'auriez pas tant à faire. » Quelques personnes se trouvaient dans ma chambre; on s'entretint de je ne sais quel emprunt dont l'édit de création ne faisait que de paraître, et auquel tout Paris courait déjà. « Les Français, dit Missa, donnent tout à la *confiance*. — Dites à la *vraisemblance*,

lui observai-je [1]. — Oui, répliqua Missa, le mot est juste et profond. — Ne me grondez donc point d'étudier Malebranche, interrompis-je avec vivacité; vous voyez bien que je ne perds pas mon temps. »

Missa était alors suivi dans ses visites par un jeune médecin nouvellement reçu docteur; il lui arrivait quelquefois de me l'envoyer à l'avance, attendre son arrivée. Celui-là, pour me servir de son expression, n'aurait pas eu le tort d'être venu trop tôt; mais quoiqu'il fût assez bien de figure, il avait quelque chose d'important qui me déplaisait. J'ai une aversion naturelle si décidée pour l'affectation et les airs avantageux, que je les prends constamment pour l'enseigne de la médiocrité, même de la sottise, quoiqu'il fût vrai dans l'ancien régime qu'ils n'étaient quelquefois qu'un travers de la jeunesse. Bref, loin de me séduire, ils m'indisposent et je juge toujours en mal les personnes qui les manifestent. C'est tout le souvenir qui m'est resté de M. Macquart, le jeune docteur que je n'ai pas revu depuis cette époque et que je ne verrai probablement jamais, car j'ai ouï dire que le médecin de Paris de ce nom était émigré depuis la Révolution.

La campagne étant nécessaire à mon parfait rétablissement, nous allâmes respirer son air bienfaisant auprès de M. et de Mme Besnard; déjà, depuis deux ans, nous passions chez eux, ma mère et moi, tout septembre.

1. Mme Roland fait ici allusion au raisonnement de Malebranche concernant l'existence des corps : suivant le philosophe spiritualiste, en dehors de la foi et par le seul témoignage des sens, il n'y a pas évidence et certitude de l'existence des corps, mais seulement *vraisemblance*. F.

Leur situation avait encore quelque chose de très-propre à nourrir ma philosophie et à fixer mes méditations sur les vices de l'organisation sociale.

Mme Besnard, dans l'infortune qui lui avait été commune avec ses sœurs, était entrée chez un fermier-général dont elle régissait la maison; c'était celle du vieil Haudry; là elle avait épousé un intendant, M. Besnard, avec lequel, retirée depuis longtemps, elle vivait modestement dans la paix et le bonheur.

La fierté assez déplacée de Mme Phlipon rappelait quelquefois en ma présence, et dans le secret de la famille, combien ce mariage lui avait déplu; assurément elle avait tort, autant que j'en ai pu juger. M. Besnard avait de l'honnêteté, des mœurs; l'une et l'autre (*sic*) devaient le rendre d'autant plus recommandable qu'elles étaient plus rares dans son état; aussi les procédés les plus délicats ont caractérisé sa conduite à l'égard de sa femme; il est impossible de porter plus loin la vénération, la tendresse, le dévouement; c'est dans la douceur d'une union parfaite que tous deux prolongent une carrière où, nouveaux Philémon et Baucis, ils s'attirent le respect de quiconque peut être témoin de leur simplicité, de leurs vertus : je m'honore de leur appartenir, et je le ferais également lors même qu'avec leur caractère et leur conduite, M. Besnard eût été laquais.

Le vieil Haudry, artisan de sa fortune, était mort; il avait laissé de grands biens à un fils qui, né dans l'opulence, devait les dissiper. Ce fils, déjà veuf d'une femme charmante, faisait beaucoup de dépenses et passait, suivant l'usage des gens riches, quelques moments de l'année au château de Soucy où se transportait avec lui la manière de vivre de la ville, bien plus qu'il n'y prenait

celle qui convient à la campagne. Ses possessions comprenaient plusieurs terres réunies; la plus voisine de Soucy (Fontenay) avait un château antique dans lequel il aimait à mettre des habitants; il y avait logé un notaire, un régisseur, et il engagea M. et Mme Besnard à y prendre un appartement où ils passassent une partie de la belle saison. C'était bien entendu pour la conservation des lieux; et il y gagnait encore un air de magnificence dont il était jaloux. M. et Mme Besnard, bien logés, jouissaient de la promenade d'un parc dont le négligé faisait un aimable contraste avec les jardins de Soucy, et me plaisait encore plus que le luxe qui distinguait le séjour du fermier-général. Lorsque nous étions arrivés chez Mme Besnard, elle désirait que nous allassions faire une visite à Soucy, où la belle-mère et la belle-sœur d'Haudry se tenaient avec lui, et faisaient les honneurs de sa maison. Cette visite se rendait modestement avant dîner; j'entrais sans nul plaisir dans le salon où Mme Pénault et sa fille nous recevaient avec une grande politesse, il est vrai, mais qui sentait un peu la supériorité. Le ton de ma mère, le caractère même que je portais sous l'air d'une timidité qui naît du sentiment de ce que l'on vaut et du doute d'être appréciée, ne permettaient guère de l'exercer; je recevais des compliments qui me flattaient peu, et que je relevais avec quelque finesse, lorsque certains parasites à croix de Saint-Louis, toujours errants chez l'opulence, comme les ombres sur les bords de l'Achéron, se mêlaient de les renforcer.

Peu de jours après, ces dames ne manquaient pas de nous rendre notre visite; elles étaient suivies de la compagnie qui se trouvait au château; on faisait un but de

promenade de la visite à Fontenay : j'étais alors plus aimable, et je savais mettre dans ma part de réception la dose de politesse modeste et digne qui rétablissait l'équilibre. Il arriva une fois à Mme Pénault de nous inviter à dîner; je ne fus jamais plus étonnée que d'apprendre que c'était, non pas avec elle, mais à l'*office*. Je sentais bien que M. Besnard y ayant fait autrefois son rôle, je ne devais pas par égard pour lui paraître mécontente de m'y trouver; mais je jugeais aussi que Mme Pénault devait arranger les choses différemment, ou nous épargner cette politesse malhonnête. Ma grand'tante le voyait du même œil; mais pour éviter tout petit choc, nous nous rendîmes à l'invitation. Ce fut un spectacle nouveau pour moi que celui de ces déités du second ordre; je ne me doutais pas de ce qu'étaient des femmes de chambre jouant la grandeur. Elles s'étaient préparées pour nous recevoir, et faisaient véritablement bien doublure. Toilette, maintien, petits airs, rien n'était oublié. Les dépouilles encore fraîches de leurs maîtresses prêtaient à leur parure une richesse que l'honnête bourgeoisie s'interdisait; la caricature du bon ton y joignait un genre d'élégance aussi étrangère à la modestie bourgeoise qu'au goût des artistes; cependant le caquet et la tournure en auraient encore imposé à des provinciales. C'était pis chez les hommes : l'épée de *M. le maître*, les soins de *M. le chef*, les politesses et les vêtements brillants des valets de chambre, ne pouvaient racheter la gaucherie des manières, l'embarras du langage quand ils voulaient le faire paraître distingué, ou la trivialité des expressions lorsqu'ils oubliaient de s'observer. La conversation fut toute remplie de marquis, de comtes et de financiers, dont les titres, la fortune, les alliances pa-

raissaient être la grandeur, la richesse et l'affaire de ceux qui s'en entretenaient. Les superfluités de la première table refluaient sur cette seconde, avec un ordre, une propreté qui leur conservaient l'apparence d'une première apparition, et une abondance qui devait servir à la troisième table, celle proprement des *domestiques;* car les individus de la seconde s'appelaient des *officiers*.

Le jeu suivit le repas; le taux en était élevé; c'était celui de la partie ordinaire de ces *demoiselles*, qui ne manquaient pas de la faire chaque jour. J'aperçus un nouveau monde, dans lequel je trouvais la répétition des préjugés, des vices ou des sottises d'un monde qui ne valait guère mieux, pour paraître davantage. J'avais entendu parler mille fois de l'origine du vieil Haudry, arrivé à Paris de son village, parvenu à rassembler des millions aux dépens du public, ayant marié sa fille à *Montulé*, ses petites-filles au marquis *Duchillau*, au comte *Turpin*, et laissé son fils héritier de ses trésors. Je songeais au mot de Montesquieu, que les financiers soutiennent l'état comme la corde soutient le pendu. Je concevais que des publicains, qui trouvaient moyen de s'enrichir à ce point, et de se servir de cette opulence pour s'unir à des familles que la politique des cours faisait regarder comme essentielles à l'éclat du royaume et utiles à sa défense, ne pouvaient appartenir qu'à un régime détestable et à une nation bien corrompue. Je ne savais pas qu'il était un régime plus affreux encore et une corruption plus hideuse; mais qui l'aurait imaginé? Tous les philosophes y ont été trompés comme moi.

Le dimanche on dansait à Soucy, au bel air, sans autre abri que celui des arbres; là, le plaisir effaçait la plus grande partie des distinctions; et dès qu'il était

question de valoir par soi-même, je n'avais pas peur de manquer le rang qui pouvait me convenir. Les nouveaux arrivés se demandaient à l'oreille qui j'étais; mais je ne rassasiais personne de ma présence; et, après une heure de délassement, j'échappais aux curieux, en me retirant avec mes parents pour la promenade, dont je n'aurais pas sacrifié les doux instants au plaisir bruyant et toujours vide pour mon cœur, d'une sorte de représentation. J'apercevais quelquefois Haudry, jeune encore, tranchant du grand seigneur, donnant carrière à ses fantaisies, voulant paraître généreux et noble; il commençait à inspirer de l'inquiétude à sa famille; ses folies avec la courtisane Laguerre préparaient sa ruine: on le plaignait comme étourdi, sans le blâmer comme méchant; c'était un enfant gâté de la fortune, qui, s'il fût né dans la médiocrité, aurait certainement beaucoup mieux valu. Brun de visage, la tête haute, les manières protectrices, avec l'air gracieux, il était peut-être aimable avec ceux qu'il estimait être ses égaux : mais je détestais de le rencontrer, et sa présence me donnait toujours un sérieux très-fier.

L'année dernière, sortant de cette belle salle à manger que l'élégant Calonne a fait disposer dans l'hôtel du contrôle général, occupé depuis par le ministre de l'intérieur, je trouve sur mon passage dans le second antichambre un grand homme à cheveux blancs, d'un air décent, qui m'aborde avec respect. « Madame, j'espérais parler au ministre lorsqu'il sortirait de table; j'avais à l'entretenir. — Monsieur, vous allez le voir dans l'instant; il a été arrêté dans la pièce précédente, mais il va passer. » Je salue, et je continue mon chemin pour rentrer dans mon appartement. Quelque temps après,

Roland y paraît; je lui demande s'il a vu une personne que je lui dépeins, qui paraissait craindre de ne pas le rencontrer? « Oui, c'est M. Haudry. — Quoi! ci-devant fermier-général, qui a mangé tant de bien? — Lui-même. — Et qu'a-t-il à faire avec le ministre de l'intérieur? — Il a des rapports à cause de la manufacture de Sèvres à la tête de laquelle il est placé. »

Quel jeu de la fortune! nouveau texte à méditation; j'en avais déjà trouvé un bien grand lorsque j'entrai pour la première fois dans ces appartements qu'habitait Mme Necker aux jours de sa gloire; je les occupe pour la seconde fois, et ils ne m'attestent que mieux l'instabilité des choses humaines; mais du moins les revers ne me prendront jamais à l'improviste. — J'étais alors au mois d'octobre; Danton me donnait de la célébrité en cherchant à diminuer le mérite de mon mari[1], et il préparait sourdement les calomnies par lesquelles il voulait nous attaquer tous deux. J'ignorais sa marche, mais j'avais vu celle des choses dans les révolutions; je n'ambitionnais que de conserver mon âme pure et de voir la gloire de mon mari intacte; je savais bien que ce genre d'ambition mène rarement à d'autres succès. Mon vœu est rempli : Roland, persécuté, proscrit, ne mourra point dans la postérité; je suis prisonnière, et je périrai probablement victime; ma conscience me tient lieu de tout. Il m'arrivera comme à Salomon, qui ne demandait que la sagesse et qui eut encore d'autres biens; je ne voulais que la paix des justes; et *moi aussi* j'aurai quelque existence dans la génération future.

Mais en attendant, retournons à Fontenay. La petite

1. Voir le tome I, p. 118. F.

bibliothèque de mes parents m'y fournissait encore quelques ressources; j'y trouvai tout *Puffendorf*, passablement ennuyeux dans son histoire universelle[1], et plus attachant pour moi dans ses devoirs de l'homme et du citoyen; la *Maison rustique* et divers ouvrages d'agriculture ou d'économie que j'étudiais faute d'autres, parce qu'il fallait toujours que j'apprisse quelque chose; les jolies bagatelles qu'a rimées *Bernis* lorsqu'il n'était pas affublé de la pourpre romaine; une vie de *Cromwel*, et mille autres bigarrures. J'ai bien envie de faire remarquer que dans cette foule d'ouvrages que le hasard ou les circonstances avaient déjà fait passer dans mes mains et dont j'indique vaguement ceux que les lieux ou les personnes me rappellent les premiers, il n'y a point encore du *Rousseau;* c'est qu'effectivement je l'ai lu très-tard, et bien m'en a pris; il m'eût rendue folle; je n'aurais voulu lire que lui: peut-être n'a-t-il que trop fortifié mon faible, si je puis ainsi parler.

J'ai lieu de présumer que ma mère avait pris quelque soin pour l'écarter; car son nom ne m'étant pas inconnu, j'avais cherché ses ouvrages, et je ne connaissais que ses *Lettres de la montagne*, et celle à Christophe de Beaumont, lorsque je perdis ma mère, ayant lu alors tout Voltaire et Boulanger, et le marquis d'Argens, et Helvétius, et beaucoup d'autres philosophes et critiques. Probablement mon excellente mère, qui voyait bien qu'il fallait laisser exercer ma tête, ne trouvait pas grand inconvénient que j'étudiasse sérieusement la philosophie, au risque même d'un peu d'incrédulité; mais elle jugeait sans doute qu'il ne fallait pas entraîner mon cœur sen-

1. *L'Introduction à l'histoire des États européens*, publiée en 1682, et traduit de l'allemand, par Rouxel, en 1710. F.

sible trop prêt de se passionner. Ah! mon Dieu! que de soins inutiles pour échapper à sa destinée! Le même esprit l'avait dirigée lorsqu'elle avait empêché que je m'adonnasse à la peinture; il la fit encore s'opposer à ce que j'étudiasse le clavecin, malgré la plus belle occasion du monde pour cela. Le voisinage nous avait donné la connaissance d'un abbé Jeauket, grand musicien, laid comme le péché, bonhomme, ami de la table : il était né aux environs de Prague, avait passé plusieurs années à Vienne, attaché à des grands de la cour, et avait donné quelques leçons à Marie-Antoinette. Conduit à Lisbonne par circonstances, il avait enfin choisi Paris pour y manger dans l'indépendance les pensions qui faisaient sa petite fortune. Il désirait extrêmement que ma mère lui permît de m'enseigner le clavecin; il prétendait que mes doigts et ma tête auraient bientôt fait un grand chemin, et que je ne manquerais pas de m'adonner à la composition : Quel dommage, disait-il, de fredonner sur une guitare avec des moyens d'inventer et d'exécuter de belles choses sur le premier des instruments! — Cet enthousiasme et des instances réitérées jusqu'à la supplication ne purent vaincre ma mère; quant à moi, toujours prête à profiter de ce qu'il me serait permis d'apprendre, mais habituée à respecter les décisions de ma mère comme à chérir sa personne, je ne demandais jamais rien; d'ailleurs l'étude en général m'avait offert un champ si vaste, que je ne connaissais point les peines de l'oisiveté. Je me disais souvent : Lorsque je serai mère à mon tour, ce sera le cas de faire usage de ce que j'aurai acquis; je ne pourrai plus étudier; et je me dépêchais d'employer mon temps avec crainte d'en perdre une minute.

L'abbé Jeauket voyait de loin en loin des personnes

de bon genre ; et lorsqu'il les réunissait, il s'empressait de nous y joindre : j'ai aperçu de cette manière, parmi quelques individus qui ne valent pas d'être rappelés, le savant *Roussier*, l'honnête d'*Odimont ;* mais je n'ai point oublié l'impertinent *Paradelle* et madame de *Puisieux*. Ce Paradelle était un grand diable, vêtu en abbé, fat et hâbleur plus qu'aucun sot que j'aie jamais rencontré, qui disait avoir roulé carrosse sur le pavé de Lyon pendant vingt ans, et qui, pour ne pas mourir de faim à Paris, faisait des cours de langue italienne qu'il ne savait guère. Madame de Puisieux, passant pour l'auteur des *Caractères* qui portent son nom[1], conservait à soixante ans, avec un dos voûté, une bouche dégarnie, les petits airs et les prétentions dont l'affectation ne se pardonne guère, même à la jeunesse. Je m'étais figuré qu'une femme auteur devait être un personnage fort respectable, surtout lorsqu'elle avait écrit de la morale : les ridicules de madame Puisieux me donnèrent à rêver ; sa conversation n'annonçait pas plus d'esprit que ses travers ne montraient de jugement ; je compris qu'il était possible de faire de la raison pour en montrer, sans en user beaucoup pour soi-même, et que les hommes qui se moquaient des femmes auteurs n'avaient peut-être d'autres torts que de leur appliquer exclusivement ce qu'ils partageaient eux-mêmes. C'est ainsi que dans une vie très-concentrée je trouvais cependant à fournir mon magasin d'observations ; j'étais placée dans la solitude, mais sur les confins du monde, et de manière à distinguer beaucoup d'objets sans être obsédée par aucun.

Les concerts de madame l'Épine me présentèrent un

1. Née à Paris en 1720, morte en 1795. Quelques-uns des ouvrages qu'elle a publiés furent attribués à Diderot. F.

nouveau point de vue. J'ai déjà dit que l'Épine était un élève de Pigal, auquel il servait de bras droit; il avait épousé à Rome une femme qui, à ce que je présume, avait été *cantatrice*, que sa famille ici n'avait pas vue d'abord d'un très-bon œil, mais qui prouvait par sa bonne conduite que ce dédain était mal fondé. Elle avait formé chez elle un concert d'amateurs, composé d'habiles gens et dans lequel elle n'admettait que ce qu'elle appelait bonne compagnie; il avait lieu tous les jeudis; ma mère m'y conduisait assez souvent. C'est là que j'ai entendu *Jarnewick*, *Saint-George*, *Duport*, *Guérin* et beaucoup d'autres; c'est là que j'ai aperçu de beaux esprits des deux sexes, mademoiselle de *Morville*, madame *Benoit*, *Sylvain-Maréchal*, etc., et d'insolentes baronnes, et de jolis abbés, de vieux chevaliers et de jeunes plumets. Quelle plaisante lanterne magique! L'appartement de Mme l'Épine, rue Neuve-Saint-Eustache, n'était pas fort beau; la salle du concert était un peu resserrée, mais elle s'ouvrait sur une autre pièce dont les grandes portes demeuraient ouvertes; là, rangé en cercle, on avait le double avantage d'entendre la musique, de voir les acteurs, et de pouvoir causer dans les intervalles. Toujours près de ma mère, dans le silence que l'usage prescrit aux demoiselles, j'étais tout yeux, tout oreilles; mais lorsqu'il nous arrivait de nous trouver dans le particulier avec Mme l'Épine, je faisais quelques questions dont les réponses éclairaient mes observations.

Cette dame proposa un jour à ma mère d'aller dans une assemblée *charmante* qui se tenait chez un homme d'esprit que nous avions vu quelquefois chez elle : il s'y réunissait des personnes éclairées, des femmes de goût; on y faisait des lectures agréables; c'était vraiment

délicieux! La proposition fut réitérée avant d'être acceptée : Voyons cela, disais-je à maman; je commence à juger assez le monde pour présumer que ce doit être, ou fort aimable ou très-ridicule; et dans la dernière supposition, il y a toujours de quoi s'amuser une fois. La partie est arrêtée. Le mercredi était le jour des assemblées littéraires de monsieur Vâse; nous nous rendons chez lui à la barrière du Temple avec madame l'Épine. Nous montons au troisième étage; nous parvenons dans un appartement assez vaste, meublé suivant l'ordonnance; des chaises de paille, serrées sur plusieurs rangs, attendaient les spectateurs et commençaient à être occupées; des flambeaux de cuivre, fort sales, éclairaient avec des chandelles ce réduit dont la grotesque simplicité ne démentait point la rigueur philosophique et la pauvreté d'un bel esprit. Des femmes élégantes, de jeunes filles, quelques douairières, force petits poëtes, des curieux ou des intrigants formaient la société.

Le maître du logis, placé devant une table qui faisait bureau, ouvrit la séance par la lecture d'une pièce de vers de sa façon; elle avait pour sujet un joli petit sapajou que la vieille marquise de Préville portait toujours dans son manchon, et qu'elle fit voir à toute la compagnie; car elle était présente et crut devoir exposer aux regards empressés de chacun le héros de la pièce. Les *bravo* et les applaudissements rendirent hommage à la verve de M. Vâse qui, fort content de lui-même, voulut céder sa place à monsieur Delpêches, je crois, qui composait pour le théâtre d'Audinot[1] de petits drames comiques sur lesquels il avait coutume de prendre les

1. Ancien acteur de la Comédie Italienne, il fonda en 1770 le théâtre de l'Ambigu-Comique. F.

avis de la société, c'est-à-dire l'encouragement de ses éloges; mais il fut empêché ce jour-là; je ne sais si c'était par un mal de gorge, ou le manque de quelques vers dans plusieurs scènes. Imbert prit donc le fauteuil; Imbert, l'auteur du Jugement de Pâris, lut une bagatelle agréable, aussitôt portée aux nues. La récompense était là : mademoiselle de la Cossonnière vint après lui lire des *adieux à Colin;* ils étaient, sinon fort ingénieux, du moins assez tendres. On sut d'abord qu'ils s'adressaient à Imbert prêt à partir pour un voyage; les compliments tombèrent à foison. Imbert acquitta sa muse et lui-même, en embrassant toutes les femmes de la société. Cette cérémonie leste et gaie, pourtant avec décence, ne plut point du tout à ma mère et me sembla si étrange que j'avais l'air embarrassée. Après je ne sais quelles épigrammes ou quatrains peu remarquables, un homme à grande déclamation lut des vers à la louange de madame Benoit. Elle était là; il faut bien dire un mot d'elle pour ceux qui n'ont pas lu ses romans, déjà morts longtemps avant la révolution et sur lesquels reposeront des monceaux de cendres, quand on trouvera mes mémoires.

Albine était née à Lyon, suivant ce que j'ai lu dans l'histoire des femmes illustres Françaises, par une société de gens de lettres; histoire où j'ai été toute étonnée de trouver des femmes que je voyais par le monde, comme celle-ci, comme madame de Puisieux, madame Champion et autres, dont quelques-unes vivent peut-être encore à l'heure où j'écris, ou n'ont quitté cette demeure terrestre que depuis peu d'années. Mariée au dessinateur Benoit, elle avait été avec lui à Rome, et y avait mérité l'association à l'académie des Arcades; veuve nou-

vellement, encore en deuil de son mari, elle était fixée à Paris; elle y faisait des vers et des *romans*, quelquefois sans les écrire; donnait à jouer, et voyait des femmes de qualité qui payent en présents d'argent ou de chiffons le plaisir d'avoir à leur table une femme bel esprit.

Madame Benoit avait été belle; les soins de la toilette et le désir de plaire, prolongés au delà de l'âge qui assure d'y réussir, lui valaient encore quelques succès. Ses yeux les sollicitaient avec tant d'ardeur, son sein toujours découvert jusqu'au delà de cette petite rose dont la fleur se réserve ordinairement pour les secrets mystères, palpitait si vivement pour les obtenir, qu'il fallait bien accorder à la franchise du désir et à la facilité de le satisfaire, ce que les hommes accordent d'ailleurs si aisément dès qu'ils ne sont pas tenus à la constance. L'air ouvertement voluptueux de madame Benoit était tout nouveau pour moi; j'avais vu dans les promenades ces prêtresses du plaisir dont l'indécence annonce la profession d'une manière choquante; il y avait ici une autre nuance; je ne fus pas moins frappée de l'encens poétique qui lui était prodigué et des expressions de *sage Benoit*, *chaste Benoit*, plusieurs fois répétées dans ces vers, qui lui faisaient porter de temps en temps devant ses yeux un modeste éventail, tandis que quelques hommes applaudissaient avec transports à des éloges qu'ils trouvaient sans doute bien appliqués. Je me rappelai ce que mes lectures m'avaient mise à portée de juger de la galanterie, ce que les mœurs du siècle et les désordres de la cour devaient y ajouter de corruption du cœur, de fausseté de l'esprit; je voyais des hommes efféminés prodiguer leur admiration à des vers

légers, à des talents futiles; à la passion de les séduire tous, sans les aimer sans doute : car quiconque se dévoue au bonheur d'un objet préféré, ne se prodigue point aux regards de la foule. Je sentais les atteintes du dégoût et de la misanthropie au milieu d'objets qui éveillaient mon imagination, et je rentrais dans ma solitude avec une douce mélancolie.

Nous ne retournâmes point chez M. Vâse; j'en avais assez d'une fois, et l'embrassade d'Imbert, l'éloge de Mme Benoit auraient guéri ma mère de l'envie de m'y conduire davantage. Le concert du baron de Back, très-plaisant, mais parfois aussi très-ennuyeux par les prétentions de ce mélomane, ne nous vit guère non plus, malgré les billets, les liaisons que la politesse de Mme l'Épine nous faisait souvent offrir. La réserve fut la même à l'égard de celui très-nombreux connu sous le nom *des amateurs*. Nous y fûmes une fois, accompagnées d'un M. Boyard de Creusy, qui s'était amusé à faire une méthode de guitare dont il avait prié ma mère de permettre qu'il m'offrît un exemplaire; il avait les manières extrêmement honnêtes; je le cite parce qu'il a eu le bon esprit de penser que dans une situation que le vulgaire regardait encore comme élevée, je verrais avec plaisir les personnes à qui je n'avais pas été inconnue dans ma jeunesse. Il s'est présenté à moi lorsque j'étais au ministère, et mon accueil a dû lui prouver que j'attachais du prix et de l'agrément au souvenir d'un temps dont je puis m'honorer, comme de toutes les autres époques de ma vie.

Quant aux spectacles, c'était bien pis; ma mère n'y allait jamais; je fus conduite une seule fois de son vivant à l'Opéra et aux Français; j'avais alors seize ou dix-

sept ans[1]. *L'union de l'amour et des arts*, par Floquet, ne me présenta rien ni dans la musique, ni bien moins encore dans le drame, qui fût capable de me faire illusion, et de soutenir l'idée que je m'étais formée d'un spectacle enchanteur; la froideur du sujet, le décousu des scènes, le peu d'à-propos des ballets me déplut; le costume des danseurs me choqua davantage; ils portaient encore des paniers; je n'ai jamais rien vu de si ridicule : aussi la critique de Piron des merveilles de l'Opéra me paraissait-elle bien supérieure à ce spectacle. Je vis aux Français l'*Ecossaise;* ce n'était pas non plus très-propre à m'enthousiasmer; le jeu de la Dumesnil seul me ravit. Il prit quelquefois fantaisie à mon père de me faire entrer à certains spectacles de foire; leur médiocrité me dégoûtait. Je me trouvai donc prémunie contre le ridicule du bel esprit, précisément comme les enfants de Lacédémone étaient prémunis contre l'ivresse par le spectacle de ses excès; et mon imagination ne reçut pas les grands ébranlements que la séduction des spectacles aurait pu produire si j'avais assisté à leurs plus belles représentations; ce que j'en avais vu me faisait contenter de lire dans le cabinet les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et d'en savourer à loisir toutes les beautés.

Un jeune homme, fort assidu aux concerts de Mme l'Épine, avait imaginé de venir de sa part chez ma mère, s'informer de nos santés lorsqu'une absence un peu lon-

1. La mémoire de l'écrivain, habituellement si fidèle, est ici en défaut. Dans une lettre écrite le 5 juillet 1776, à Mlle S. Cannet, elle dit qu'elle est allée pour la première fois à l'Opéra, avec son père, et raconte toutes ses impressions; elle avait alors 22 ans, et avait perdu sa mère depuis plus d'un an.

gue pouvait faire supposer qu'elles étaient altérées. Un ton honnête, une vivacité agréable, de l'esprit, et surtout la rareté des visites, faisaient pardonner cette petite tournure assez adroitement prise pour avoir entrée dans la maison; enfin *Lablancherie* hasarda sa déclaration. Mais puisque me voici arrivée à l'histoire des prétendants, il faut les faire défiler *en masse;* expression mignonne qui pourra servir de date à mon écrit et rappeler les jours fameux où l'on ordonne tout *en masse*, en dépit de la plus grande subdivision possible des goûts et des volontés.

On n'a point oublié le colosse espagnol aux mains d'Ésaü, ce M. Mignard si poli dont le nom contrastait plaisamment avec la figure. Après avoir confessé de lui-même qu'il ne pouvait plus rien m'apprendre sur la guitare, il avait demandé la permission de venir quelquefois m'entendre, et il se présentait à des intervalles fort éloignés, sans parvenir toujours à nous rencontrer. Flatté du talent de sa jeune écolière, le regardant comme son ouvrage, et partant de ce principe pour s'attribuer une sorte de droit ou d'excuse, s'étant annoncé comme un noble de Malaga que les malheurs avaient obligé de faire ressource de son savoir en musique, il commença par perdre la tête, et finit par déraisonner pour se justifier à lui-même ses prétentions, d'après quoi il s'arrêta à la résolution de me faire demander en mariage, n'ayant pourtant pas le courage de s'exprimer en personne. Les représentations de celui qu'il avait chargé de cette commission n'ayant pu le faire changer de dessein, elle fut remplie; il s'ensuivit la recommandation de ne plus remettre les pieds à la maison, accompagnée de la politesse qu'on doit aux malheureux. Les plaisanteries de mon père m'apprirent ce qui s'était passé; il aimait à

m'entretenir des prières qui lui étaient adressées à mon sujet, et comme il était un peu glorieux, il n'épargnait point les personnages qui prêtaient au ridicule.

Le pauvre Mozon était devenu veuf; il s'était fait extirper la petite loupe ornement de sa joue gauche; il songeait à prendre cabriolet, j'avais quinze ans; il se trouvait rappelé pour me perfectionner; son imagination s'échauffa; la bonne opinion de son art ne lui manquait pas; il aurait estimé Marcel fort raisonnable[1] : artiste pour artiste, pourquoi ne se serait-il pas mis sur les rangs? Il fit exposer ses vœux, et fut congédié comme Mignard.

Du moment où une jeune fille atteint l'âge qui annonce son développement, l'essaim des prétendants s'attache à ses pas, comme celui des abeilles bourdonne autour de la fleur qui vient d'éclore.

Élevée d'une manière austère et vivant très-retirée, je ne pouvais inspirer qu'un seul projet, et le caractère respectable de ma mère, l'apparence de quelque fortune, la qualité de fille unique, pouvaient le rendre très-séduisant pour bien des gens.

Ils se présentèrent en foule; et dans la difficulté d'avoir une entrée, la plupart prenaient le parti d'écrire à mes parents. Mon père m'apportait toujours les lettres de cette nature. Fort indépendamment de l'énoncé de l'état et de la fortune, la manière dont elles étaient tournées influençait d'abord mon opinion; je me chargeais de tracer le brouillon de la réponse que mon père copiait très-fidèlement; je lui faisais congédier les demandeurs avec dignité, sans espoir et sans offense. La jeunesse de mon quartier passa ainsi en revue;

1. Allusion au mot de Marcel, célèbre maître de danse : « Que de choses dans un menuet ! » F.

je n'eus pas de peine à faire goûter mes refus pour le plus grand nombre. Mon père n'avait guère égard qu'à la richesse; il y avait des prétentions pour moi; ainsi, quiconque était trop nouvellement établi, et dont l'avoir actuel ou les espérances très-prochaines n'assuraient pas une grande aisance, n'obtenait point son suffrage : mais aussi, lorsque ces données étaient favorables, il voyait avec peine que je ne voulusse pas me déterminer. Ici commencèrent à se développer des différences qui n'ont plus fait que s'accroître entre mon père et moi. Il aimait, il estimait le commerce, parce qu'il le regardait comme la source de la richesse; je le détestais, parce qu'il était à mes yeux celle de l'avarice et de la friponnerie.

Mon père sentait bien que je ne pouvais agréer ce qui tient à des métiers proprement dits, et son amour-propre ne lui eût pas non plus permis d'y songer; mais il ne concevait pas que l'élégant joaillier, qui ne touche que de belles choses sur lesquelles il fait de gros gains, ne pût me convenir lorsqu'il se présentait avec une maison déjà bien fondée, qui devait devenir brillante. Cependant l'esprit du bijoutier, comme celui du petit mercier au-dessus duquel il se croit, et du riche marchand de draps qui s'estime plus qu'eux tous, me semblait tout entier dans la convoitise de l'or, le calcul d'en amasser, la ruse d'en multiplier les moyens, étranger aux idées relevées, aux sentiments délicats par lesquels j'appréciais l'existence.

Occupée dès mon enfance à considérer les rapports de l'homme en société, nourrie de la plus pure morale, familiarisée avec les grands exemples, n'aurais-je vécu avec Plutarque et tous les philosophes que pour m'u-

nir à un marchand qui ne jugerait ni ne sentirait rien comme moi?

On a vu que ma sage maman voulait que je ne fusse pas plus embarrassée à la cuisine qu'au salon, et au marché qu'à la promenade; je l'accompagnais encore, après mon retour du couvent, dans les acquisitions de ménage qu'elle faisait souvent elle-même, et définitivement elle me chargeait quelquefois de les faire en m'envoyant avec une bonne. Le boucher qui avait sa pratique perdit une seconde femme, et se trouva jeune encore avec une fortune de cinquante mille écus qu'il se proposait d'augmenter. J'ignorais parfaitement ces particularités; je n'apercevais que l'avantage d'être bien servie, avec force honnêtetés, et je m'étonnais beaucoup de voir ce personnage se présenter fréquemment le dimanche à la promenade où nous étions, en bel habit noir et fine dentelle, devant ma mère à qui il faisait une profonde révérence sans l'aborder. Ce manége dura tout un été. Je fus indisposée; chaque matin, le boucher envoyait s'informer de ce qu'on pouvait désirer, et faisait offrir les objets de sa compétence : ce soin très-direct commença à faire sourire mon père, qui, voulant s'amuser, fit passer près de moi une demoiselle Michon, personne grave et dévote, le jour qu'elle vint cérémonieusement faire la demande au nom du boucher. « Vous savez, ma fille, me dit-il gravement, que j'ai pour principe de ne point gêner votre inclination : voici les propositions qui me sont faites à votre sujet; » et il répète ce que mademoiselle Michon lui avait exprimé. — Je me pinçai les lèvres, un peu piquée de ce que la bonne humeur de mon père me donnait la charge d'une réponse qu'il aurait dû faire

pour moi. « Vous n'ignorez pas, mon papa, lui répliquai-je en le parodiant, que je m'estime fort heureuse dans ma situation présente, et que j'ai la ferme résolution de ne point la quitter de quelques années ; vous pouvez établir sur cette disposition tout ce que vous croirez convenable ; » et je me retirai.

« Mais vraiment, me dit ensuite mon père dans le particulier, voilà une fort bonne façon d'éloigner tout le monde que cette raison que tu as été chercher. — J'ai payé votre petite malice, mon papa, par une généralité très-convenable dans la bouche d'une jeune fille, et je vous ai laissé la charge d'un refus en règle que je ne dois pas prendre sur moi. — C'est fort bien se tirer d'affaire ; mais dis-moi donc ce qui te conviendra ? — Ce pourquoi vous m'avez élevée en m'apprenant à réfléchir, en me laissant contracter des habitudes studieuses : je ne sais quel est l'homme à qui je me donnerai ; mais ce ne sera jamais que celui avec lequel je pourrai communiquer, et partager mes sentiments comme mes pensées. — On trouve dans le commerce des hommes qui ont de la politesse et de l'instruction. — Oui, mais non pas de celles à mon usage : leur politesse consiste en quelques phrases et révérences ; leur savoir se rapporte toujours au coffre-fort, et ne m'aiderait guère pour l'éducation de mes enfants. — Tu les élèverais toi-même. — Cette tâche me paraîtrait rude si elle n'était partagée par celui qui leur aurait donné le jour. — Crois-tu que la femme de *Lempereur* ne soit pas heureuse ? Ils viennent de quitter le commerce ; ils achètent de grandes charges ; ils ont un bel état de maison et voient chez eux bonne société. — Je ne suis pas juge du bonheur d'autrui, et je n'attache pas le mien à l'opulence ; je ne conçois de félicité

dans le mariage que dans la plus intime union des cœurs; je ne puis me lier qu'à qui me ressemble, et encore faut-il que mon mari vaille mieux que moi; car la nature et les lois lui donnant de la supériorité, j'en aurais honte s'il ne la méritait véritablement. — Il te faudra quelque avocat? Les femmes ne sont pas trop heureuses avec ces gens de cabinet; ils ont de la morgue et fort peu d'argent! — Mais, mon Dieu! mon papa, je n'apprécie qui que ce soit par sa robe; je ne vous dis point que je veux telle ou telle profession, mais un homme que je puisse aimer. — Mais, à t'entendre, cet homme-là ne peut point se trouver dans le commerce? — Ah!... j'avoue que cela me paraît bien difficile; je n'y ai aperçu personne de mon goût, et l'état en soi me répugne. — C'est pourtant chose fort douce que d'être tranquille dans son appartement, tandis que le mari fait de bonnes affaires. Vois madame d'Argens; elle connaît les diamants aussi bien que son mari; elle traite avec les courtiers dans son absence; elle conclut aussi des marchés avec les particuliers; elle continuerait le commerce lors même qu'elle deviendrait veuve; leur fortune est déjà considérable; ils sont de cette compagnie qui vient d'acheter Bagnolet. Tu as de l'intelligence; tu connais même cette partie depuis que tu as lu le traité que j'ai sur les pierres précieuses; tu inspirerais de la confiance; tu ferais ce que tu voudrais: tu aurais une vie agréable, si tu avais voulu de Delorme, Dabreuil ou l'Obligeois! — Tenez, papa, j'ai trop bien vu qu'on ne réussissait dans le commerce qu'en vendant cher ce qu'on avait acheté grand-marché; qu'en mentant beaucoup et rançonnant le pauvre ouvrier; je ne saurai jamais me prêter à rien de semblable, ni respecter celui

qui s'en occupe du matin au soir : or, je veux être honnête femme; et comment serais-je fidèle à l'homme dont je ne tiendrais nul compte, en admettant que j'eusse pu l'épouser? Vendre des diamants ou des petits pâtés me semble à peu près la même chose, si ce n'est que ceux-ci ont leur prix fait, qu'on y trompe peut-être moins, mais qu'on se salit davantage; je ne me soucie pas plus de l'un que de l'autre. — Crois-tu donc qu'il n'y ait point d'honnêtes gens dans le commerce ? — Je ne veux pas décider cela; mais je suis persuadée qu'il n'y en a guère; et encore ces honnêtes gens-là n'ont point ce qu'il me faut dans un mari. — Tu t'es rendue bien difficile; et si tu ne trouves pas ta chimère? — Je mourrai fille. — Cela serait peut-être plus dur que tu ne penses; au reste, tu as le temps d'y songer; mais l'ennui vient un jour, la foule n'y est plus, et tu sais la fable ! — Oh ! je me vengerais à mériter le bonheur, de l'injustice qui m'en tiendrait privée. — Te voilà dans les nues; il y fait beau quand on peut y monter; mais il n'est pas aisé de s'y tenir : songe toujours que j'aimerais à avoir des petits enfants avant d'être trop vieux. »

J'aimerais bien à vous en donner, pensais-je en moi-même, lorsque mon père mit fin au dialogue en se retirant; mais, en vérité, je n'en aurai jamais que d'un mari qui me convienne. Je prenais alors un peu de mélancolie en considérant mon entourage, où je n'apercevais rien à la ronde capable de s'assortir à mes goûts : ce sentiment n'était pas durable; je me sentais un bonheur actuel, et je couvrais l'avenir d'une espérance vague; c'était la plénitude d'un bien-être qui reflue jusqu'au futur en délivrant de toute inquiétude. — « Sera-ce pour cette fois, mademoiselle, me dit un jour mon père avec une gravité

feinte, et l'air de satisfaction qu'il avait toujours quand il recevait quelque demande? Lisez cette lettre. » — Elle était fort bien écrite pour la peinture et pour le style, et me fit monter le rouge au visage. M. Morizot de Rozain exprimait d'assez belles choses; mais il faisait remarquer que son nom se trouvait dans le nobiliaire de sa province; il me parut fat ou maladroit de faire parade d'un avantage que je n'avais point, et qu'on ne devait pas présumer que je cherchasse : il n'y a point encore là sujet d'examen, dis-je, en secouant la tête: cependant il faut faire causer le personnage; encore une ou deux lettres, et j'aurai vu le fond du sac : je vais préparer une réponse en conséquence.

Toutes les fois qu'il s'agissait d'écrire, mon père était d'une docilité charmante et me copiait sans difficulté. Je m'amusais à faire le papa; je traitais mes propres intérêts, avec tout le sérieux que la chose méritait et enfin comme pour moi-même, dans le style et la sagesse de la paternité. Il y eut jusqu'à trois lettres explicatives de M. de Rozain; je les ai gardées longtemps, parce qu'elles étaient fort bien faites; elles m'ont prouvé qu'il ne suffisait pas encore d'avoir de l'esprit pour me convenir, s'il n'y avait plus de jugement et cette âme que rien ne supplée ni ne dépeint, mais dont l'accent se fait d'abord sentir. D'ailleurs, Rozain n'avait rien que le titre d'avocat; ma fortune présente ne pouvait suffire à deux, et il n'offrait point la réunion de qualités qui pût faire désirer de surmonter cet obstacle.

En annonçant la *levée en masse* de mes prétendants, je n'ai pas promis de les nommer tous, et l'on m'en tiendra quitte aisément; je n'ai voulu faire connaître que la singularité de cette situation qui me faisait recher-

cher de beaucoup de gens dont je ne connaissais pas toujours même la figure, et dans laquelle j'avais la liberté de discuter moi-même les apparences et les raisons. Je remarquais bien quelquefois, à l'église ou à la promenade, de nouveaux visages dont j'étais observée ou suivie, et je me disais en moi-même : « J'aurai bientôt quelque réponse à faire pour mon papa ! Mais je n'ai jamais vu d'extérieur qui m'ait séduite ou frappée. »

J'ai dit que Lablancherie[1] avait eu l'esprit de s'introduire à la maison, et de sentir apparemment qu'avant de se déclarer il fallait chercher à se faire goûter. Fort jeune encore, Lablancherie avait déjà voyagé, beaucoup lu, et même imprimé : son ouvrage ne valait pas grand'chose, mais il y avait force morale et de saines idées ; il l'avait intitulé : *Extrait de mes voyages pour servir d'école aux pères et mères ;* ce n'était pas trop modeste, comme on voit ; et l'on était tenté de le lui pardonner, car il s'appuyait d'autorités bien respectables en philosophie, les citait assez heureusement, et s'indignait avec la chaleur d'une âme honnête de la froideur ou de la négligence des parents, causes trop communes des désordres qui font la perte de la jeunesse. Lablancherie, petit, brun et assez laid, ne di-

1. Pahin de Lablancherie, né à Langres, en 1752, mourut en 1811, à Londres où il était venu s'établir comme émigré au commencement de la révolution. Il avait ouvert à Paris, en 1799, un bureau de *correspondance générale*, où devaient aboutir tous les documents relatifs aux progrès de l'industrie en Europe. Outre le journal qu'il publia sous ce titre : *Correspondance générale sur les sciences et les arts, ou Nouvelles de la République des lettres*, depuis 1778 (8 volumes in 4°), on a de lui : *Extraits du journal de mes voyages* ou *Histoire d'un jeune homme*, etc., 2 vol. in-12, et un *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école française*, de 1500 à 1783. F.

sait rien du tout à mon imagination; mais son esprit ne me déplaisait point, et je croyais m'apercevoir que ma personne lui plaisait beaucoup.

Un soir, revenant avec ma mère de visiter nos grands parents, nous trouvâmes mon père un peu rêveur : « J'ai du nouveau, nous dit-il en souriant; Lablancherie sort d'ici, où il a passé plus de deux heures; il m'a fait ses confidences; et comme elles vous regardent, mademoiselle, il faut bien vous en faire part. (La conséquence n'était pas trop rigoureuse, mais mon père avait coutume de la tirer.) — Il t'aime et s'est offert pour mon gendre; mais il n'a rien, et ce serait une folie que je lui ai fait sentir. Il suit le barreau; il aurait le projet d'acheter quelque charge de magistrature : sa légitime ne serait pas suffisante pour cela; il s'est imaginé que s'il pouvait nous convenir, la dot de sa femme suppléerait à ce qui lui manque, et que ma fille étant seule, le jeune ménage pourrait demeurer avec nous dans les premières années. Il m'a dit sur tout cela de fort belles choses qui s'arrangent très-bien dans de jeunes cervelles; mais il faut du plus solide à des parents prudents. Qu'il commence un cabinet ou achète une charge, qu'il se fasse un état enfin, nous verrons après; il sera temps pour le mariage ensuite; ce serait une extravagance que de se marier préliminairement. D'ailleurs resterait à examiner la personne; mais de bonnes informations seraient bientôt prises; j'aimerais mieux qu'il ne fût pas gentilhomme, et qu'il eût une quarantaine de mille écus. Il est assez bon enfant : nous avons causé longuement; mes raisons l'ont un peu affligé, mais il les a entendues; il a fini par me prier de ne point lui fermer ma porte, et il l'a solli-

cité de si bonne grâce que j'y ai consenti, pourvu qu'il ne vînt pas plus souvent que de coutume. Je lui ai dit que je ne te parlerais de rien; mais comme tu es raisonnable, j'aime à ne te rien cacher. » — Quelques questions de ma mère, et de sages réflexions sur tout ce qu'il fallait envisager avant de se prévenir pour personne, me dispensèrent de rien dire, mais non de rêver.

Les calculs de mon père étaient justes; les propositions du jeune homme n'étaient pourtant pas déraisonnables; je me sentais disposée à le voir et l'étudier avec plus d'intérêt et de curiosité. Les occasions n'en furent pas fréquentes; plusieurs mois s'écoulèrent; Lablancherie partit pour Orléans, et je ne le revis que deux ans après. Dans cet intervalle, je fus sur le point d'épouser le médecin *Gardanne*; une de nos parentes avait pressé ce mariage. Mme Desportes, née provençale, avait été mariée à Paris dans le commerce; demeurée veuve très-jeune, avec une fille unique, elle avait continué de faire ce commerce de bijoux que mon père trouvait si agréable. De l'esprit, de l'honnêteté, beaucoup d'adresse et un excellent ton la faisaient généralement considérer; on eût dit qu'elle ne se chargeait d'affaires que pour obliger les personnes qui s'adressaient à elle; sans sortir de son appartement fort bien tenu et où elle recevait une société décente, dont faisaient quelquefois partie les individus mêmes qui cherchaient des acquisitions pour satisfaire leur luxe ou l'usage, elle maintenait sa petite fortune et son aisance, sans perte et sans accroissement. Très-avancée en âge, elle était secondée par sa fille, dont le tendre attachement lui avait fait rejeter tout établissement pour demeurer avec sa mère dans l'union la plus intime.

Gardanne était du pays de Mme Desportes; l'esprit naturel, la vivacité méridionale, de bonnes études et l'extrême envie de réussir promettaient que ce jeune docteur pousserait assez loin un chemin déjà bien commencé. Mme Desportes, qui l'accueillait avec cette bonté protectrice qui seyait à son caractère, à son âge, et qu'elle avait l'art de rendre aimable, imagina d'en faire le mari de sa petite cousine : elle mourut avec ce projet que sa fille résolut d'exécuter.

Gardanne souhaitait et craignait de se lier; dans le calcul des avantages et des inconvénients de la grande confrérie, il ne s'était point, comme ma tête romantique, attaché à l'unique idée des convenances personnelles: il comptait tout. J'avais seulement vingt mille livres en mariage; mais les espérances rachetaient la modicité de la dot; les conditions pécuniaires furent faites avant que je susse rien; le *marché* était conclu lorsqu'on me parla d'un médecin à épouser. L'état me convenait; il promettait un homme éclairé, mais il fallait connaître sa personne. On arrangea une promenade au Luxembourg; la pluie devait prendre en chemin et survint, ou bien on la craignit : on se réfugia chez une amie de Mme Desportes, Mlle de la Barre, grande janséniste, qui fut ravie de la circonstance, et nous offrit une collation durant laquelle son médecin et son compatriote vint tout juste lui faire une visite.

On s'examine beaucoup de part et d'autre, sans avoir pour mon compte l'air d'y regarder, mais sans laisser rien échapper néanmoins. Ma cousine était triomphante, comme si elle eût dit : « Je ne l'avais point annoncée jolie; mais que vous en semble? » Ma bonne mère avait l'air tendre et rêveur; Mlle de la

Barre faisait de l'esprit, et merveilleusement les honneurs de ses confitures et de mille bonbons; le médecin babillait assez, croquait des sucreries; disant, moitié par une galanterie qui sentait un peu les bancs de l'école, qu'il aimait beaucoup la douceur; à quoi la jeune fille observa d'une voix timide, avec quelque rougeur et un léger sourire, qu'on accusait les hommes de l'aimer beaucoup parce qu'ils avaient grand besoin qu'on en usât toujours avec eux. Le fier docteur parut émoustillé de l'épigramme. Mon père aurait volontiers déjà donné sa bénédiction; il était si poli que j'en enrageais. Le médecin se retira le premier pour faire ses visites du soir; nous retournâmes comme nous étions arrivés, et voilà ce qu'on appelait *une entrevue*. Mlle Desportes, grande observatrice des formes, avait ainsi tout arrangé, parce que dans une maison qui n'est point ouverte et où se trouve une jeune fille, un homme qui a des vues de mariage ne doit mettre le pied que quand il est accepté; mais aussi, cela fait, le contrat doit se dresser d'abord, et la célébration suivre immédiatement : c'était la loi et les prophètes.

Un médecin dans son costume n'est jamais séduisant pour une jeune personne; je n'ai su dans aucun temps de ma vie me représenter l'amour en perruque. Gardanne, avec ses trois marteaux, son air doctoral, son accent du Midi, ses sourcils noirs très-rapprochés, avait l'air beaucoup plus propre à conjurer la fièvre qu'à la donner. Mais je sentais cela, sans faire alors cette réflexion; j'avais du mariage des idées si austères, que je ne voyais pas dans cette proposition le plus petit mot pour rire. « Eh bien! me demanda doucement ma bonne mère, comment trouves-tu cette personne; te

conviendra-t-elle? — Maman, je ne puis savoir cela si vite. — Mais tu peux bien dire s'il t'inspire de la répugnance ? — Ni répugnance, ni goût; l'une ou l'autre pourrait naître. — Comment! il faut pourtant savoir que répondre si l'on vient faire la demande en règle. — Et cette réponse engagera-t-elle ? — Mais quand on a donné sa parole à un honnête homme, assurément il faut la tenir. — Et s'il déplaît? — Une fille raisonnable, qui ne se détermine point par caprice, dès qu'elle a pesé les motifs d'une aussi grande résolution, ne revient point après l'avoir prise. — Il s'agit donc de se décider sur cette entrevue? — Ce n'est pas cela précisément; les relations de M. Gardanne avec la famille permettent de juger son existence, ses mœurs; quelques informations pourront aider à estimer son caractère; ainsi, voilà les bases principales pour établir une détermination; la vue de la personne n'est plus que pour de légères convenances. — Ah! maman, je ne suis pas pressée de me marier. — Je le crois, mon enfant; mais tu es destinée à t'établir, et tu es à l'âge le plus convenable pour cela : tu as refusé beaucoup de partis dans le commerce, et ce sont ceux que ta situation peut t'offrir en plus grand nombre; tu parais décidée à ne point vouloir d'un mari qui soit dans cet état : le parti qui se présente aujourd'hui te convient par tous les rapports extérieurs : prends garde à ne point le rejeter légèrement. — Il me semble que j'ai le temps d'y songer; M. Gardanne lui-même n'est peut-être pas décidé; car enfin il ne m'avait jamais vue. — J'en conviens; mais si tu n'as que cette excuse, elle pourrait n'être pas de longue durée : au reste, je n'exige pas une réponse à cet instant; tu feras tes réflexions, et tu me les communiqueras dans deux jours. » En disant

ces mots, ma mère me baisa sur le front et me laissa rêver.

La raison et la nature se réunissent si bien pour convaincre une jeune fille sage et modeste qu'elle doit se marier, que la délibération à cet égard ne peut jamais s'établir que sur le choix du sujet. Or, sur ce choix même, les arguments de ma mère ne manquaient pas de justesse. Je réfléchis d'ailleurs que mon acceptation provisoire, quoi qu'on en pût dire, ne saurait m'engager absolument; qu'il était absurde de me supposer liée, parce que j'aurais consenti à voir chez mon père l'homme qui se présenterait pour m'épouser; et je sentais fort bien que s'il me déplaisait, aucune considération ne me déciderait à terminer. J'arrêtai donc en moi-même de ne pas dire non, et de me réserver l'examen.

Nous étions sur le point de partir pour la campagne où nous devions passer quinze jours; je trouvais qu'il n'aurait pas été digne de remettre le voyage dans l'attente d'un épouseur; ma mère était de mon avis : mais avant notre départ Mlle de la Barre arriva un beau jour dans le plus grand costume, faire ce qu'on appelait la demande au nom du docteur. Mes parents répondirent les généralités d'usage quand on accepte, avec le sous-entendu de la réflexion : on réclama la permission pour le demandeur de présenter ses devoirs en personne; elle fut accordée. Mlle Desportes, toujours mesurée, conclut qu'elle devait l'amener, et une collation de famille où Mlle de la Barre et une de mes parentes se trouvèrent aussi, signala l'entrée cérémonieuse du personnage dans la maison paternelle. Nous partîmes le lendemain pour la campagne, afin d'y passer précisément le temps de ce qu'on appelle les informations. Cette

seconde entrevue ne me toucha guère plus que la première ; mais je vis dans Gardanne un homme d'esprit avec lequel une femme qui pense pouvait vivre ; et, dans mon inexpérience, je calculais que dès qu'il était possible de raisonner et de s'entendre, il y avait fonds pour le bonheur en mariage. Ma mère craignait d'apercevoir chez lui les indices d'un caractère impérieux ; cette idée ne me frappait point : habituée à m'étudier moi-même, à régler mes affections, à commander mon imagination, pénétrée de la rigueur et de la sublimité des devoirs d'épouse, je ne voyais pas du tout ce qu'un caractère un peu plus ou un peu moins doux aurait à faire avec moi et pourrait exiger de plus que moi-même. Je raisonnais en philosophe qui calcule, et en solitaire qui ne connaît ni les hommes, ni les passions. Je prenais mon cœur paisible et affectueux, généreux et franc, pour la mesure commune de la moralité de mon espèce. J'ai commis cette faute pendant longtemps ; elle a été la source unique de mes erreurs. Je me hâte de la faire observer ; c'est donner à l'avance la clef de mon secrétaire.

Je portai à la campagne une sorte d'inquiétude ; ce n'était point cette douce agitation que son ravissant spectacle avait coutume de m'inspirer, et par laquelle je savourais plus voluptueusement encore ses charmes touchants. Je me sentais à la veille d'une situation nouvelle ; j'allais quitter peut-être mon excellente mère, mes études chéries, mon aimable retraite, une sorte d'indépendance enfin, pour un état que je ne définissais pas bien, qui m'imposerait de grandes obligations : j'estimais qu'il était glorieux d'avoir à les remplir et que j'étais faite pour m'en charger ; mais, enfin, je ne voyais pas tout : j'éprouvais le désir et la crainte de l'incertitude.

Mlle Desportes m'avait fait promettre de lui donner de mes nouvelles ; j'acquittai ma parole; mais sur la fin de la quinzaine j'appris qu'elle avait un grand chagrin. Mon père qui prenait les choses à la lettre, n'aurait pas cru bien marier sa fille et remplir les devoirs de la paternité, s'il n'eût pris en toute règle ce qu'il appelait des informations. Gardanne était présenté par une de nos parentes qui le connaissait d'origine et d'habitude, tous les renseignements possibles avaient été donnés; n'importe, mon père avait écrit dès le commencement de l'affaire, en Provence, à trois ou quatre personnes pour s'informer des plus petites particularités concernant la famille et la personne du docteur. Sa vigilance ne se borna pas là dans notre absence; il employa de petits moyens pour juger par ses domestiques ou ses fournisseurs de l'humeur et de la façon de vivre de son gendre futur. Ce n'est pas tout, il alla lui rendre visite; et, avec une adresse égale à celle qu'il employait dans ses informations, laissant voir à tout le monde pourquoi il les prenait, il voulait lui paraître bien instruit ; il lui cita fort gauchement, comme un homme qu'il devait considérer, un compatriote avec lequel il était brouillé; il joignit à ses remarques des conseils prématurés, avec l'accent paternel. Gardanne reçut à la fois, et des lettres de son pays où on le plaisantait des recherches auxquelles il donnait lieu, et des avis de l'examen scrupuleux qui se faisait autour de lui, et enfin l'exhortation pédagogue de son beau-père prétendu. Désolé, piqué, aigri, il va chez Mlle Desportes, se plaint avec la vivacité méridionale des procédés étranges d'un homme dont la fille très-désirable a le tort d'avoir un père si singulier; Mlle Desportes, aussi vive et très-fière, ne trouve pas bon

que l'on soit assez peu épris de sa cousine pour se plaindre de ces petits désagréments, et le reçoit assez mal. Du moment où ces détails parvinrent à ma connaissance, je saisis avec empressement l'occasion de sortir de mon incertitude, et j'écrivis que j'espérais à mon retour ne plus recevoir la personne. Ainsi se dénoua un mariage que l'on se proposait réellement de précipiter, que Gardanne avait compté terminer dans la huitaine qui aurait suivi mon retour : je m'applaudis d'échapper à un lien qu'on aurait voulu serrer si brusquement; ma mère, effrayée de la vivacité du docteur, respira comme délivrée de craintes, en s'affligeant un peu d'autre part; mon père tâcha de dissimuler quelque honte et dépit sous le voile d'une grande dignité; ma cousine conserva toute la sienne en éloignant le docteur de sa maison, et cinq ans après mademoiselle de la Barre lui disait encore que cette union était écrite dans le ciel; que son ami n'en contractait point d'autre; que le doigt de la Providence ménageait des rapprochements que nous ne pouvions pas juger.

La bonne prophétie ! elle valait autant que le billet à La Châtre !

La santé de ma mère vint insensiblement à s'altérer; elle avait eu une attaque de paralysie qu'on avait adoucie à mes yeux du nom de rhumatisme, d'accord avec elle qui ne s'abusait point et qui voulait que je ne prisse pas d'inquiétude. Sérieuse et taciturne, elle perdait chaque jour de sa vivacité ; elle aimait à se concentrer; et m'obligeait à sortir quelquefois avec ma bonne, sans vouloir quitter son appartement. Elle me parlait souvent de mon établissement, et regrettait que je ne pusse me décider

pour les partis qui se présentaient. Un jour entre autres, elle me pressait avec mélancolie pour accepter un honnête commerçant de bijoux qui m'avait demandée : « Il a pour lui, me disait-elle, la réputation d'une grande probité, des mœurs réglées et douces, une fortune agréable qui peut devenir brillante, et cet accessoire fait partie du mérite d'un homme médiocre. Il sait que tu n'as pas une façon de penser commune; il professe pour toi une haute estime, s'honorera de suivre tes conseils, et dit déjà qu'il ne s'opposerait point à ce que sa femme nourrît ses enfants; tu le conduirais.—Eh ! maman, je ne veux point du tout d'un homme que je conduise : ce serait un trop grand enfant. — Mais sais-tu qu'on pourrait te trouver bien singulière ; car enfin, tu ne voudrais pas non plus d'un maître? — Entendons-nous, chère maman; je ne veux point d'un homme qui me commande, il ne m'apprendrait qu'à résister; mais je ne veux pas non plus avoir besoin de gouverner un mari. »

« Ou je suis bien trompée, ou ces individus qui ont cinq pieds de haut avec de la barbe au menton, ne manquent guère de faire sentir qu'ils sont les plus forts ; le bonhomme à qui la fantaisie prendrait de me rappeler cette force m'impatienterait alors, et je serais honteuse de ma domination quand il se laisserait conduire. — J'entends; tu voudrais subjuguer quelqu'un qui se crût bien le maître en faisant ta volonté. — Ce n'est pas cela non plus; je hais la servitude; mais je ne me crois pas faite pour la domination, elle m'embarrasserait : ma raison a bien assez à faire de moi-même. Je veux inspirer quelqu'un digne de mon estime, tel que je puisse m'honorer de mes complaisances, et qu'il trouve son bonheur à faire le mien, suivant ce que sa sagesse et son affection

lui montreront de convenable. — Le bonheur, mon enfant, ne se compose pas toujours de cette perfection de rapports que tu imagines; s'il n'existait point sans elle, il serait nul dans presque tous les mariages. — Je n'en connais pas non plus que j'envie. — Soit; mais, dans ces mariages que tu n'envies point, il peut cependant y en avoir de préférables à rester toujours fille. Je puis mourir plus tôt que tu n'imagines; tu resterais seule avec ton père; il est encore jeune, et tu ne te représentes point tous les chagrins que ma tendresse pour toi redoute : combien je serais tranquille, si je te laissais unie à un honnête homme avant de quitter ce monde! »

Ces dernières idées m'accablèrent de douleur; ma mère semblait lever un voile redoutable sur un avenir sombre et effrayant que je n'avais pas même soupçonné : je n'avais jamais songé que je dusse la perdre; le seul aperçu de cette perte dont elle me parlait comme si elle eût été prochaine, me pénétra de terreur; un frisson terrible se promenait à la surface de mon corps; je fixai sur elle des yeux égarés, dont son sourire fit couler des pleurs. — « Eh quoi! tu t'alarmes? comme s'il ne fallait pas, dans les résolutions à prendre, calculer les possibles? Je ne suis point malade, quoique dans un temps critique dont les révolutions deviennent quelquefois funestes : mais c'est dans l'état de santé qu'il faut s'occuper du contraire; l'occasion présente m'y engage particulièrement. Un bon et digne homme t'offre sa main; tu as passé vingt ans; tu ne verras plus autant de prétendants qu'il s'en est présenté dans les cinq années qui viennent de s'écouler : je puis m'échapper.... ne refuses pas un mari... qui n'a point, il est vrai, cette délicatesse à laquelle tu mets tant de prix (délicatesse toujours bien rare, même dans ceux

chez qui l'on croit la trouver); mais qui te chérira et avec qui tu seras heureuse. —Oui, maman, m'écriai-je avec un profond soupir, d'un bonheur comme le vôtre! » Ma mère se troubla, ne me répondit rien, et ne m'ouvrit plus la bouche de ce mariage ni d'aucun autre, du moins pour me presser. Le mot m'avait échappé comme s'échappe l'expression d'un sentiment vif que l'on n'a point réfléchi; l'effet qu'il produisit m'avertit de sa trop grande justesse.

Les étrangers devaient juger à la première vue l'extrême différence qui se trouvait entre ma mère et mon père : et qui pouvait mieux que moi sentir toute l'excellence de la première! Mais je n'avais pas proprement calculé ce qu'elle devait souffrir; habituée dès mon enfance à voir régner dans la maison la paix la plus profonde, je ne pouvais juger s'il était pénible de la maintenir : mon père aimait sa femme et me chérissait tendrement: jamais, je ne dirai point le reproche, mais l'air du mécontentement n'avait approché de ma mère; quand elle n'était point de l'avis de son mari et qu'elle n'avait pu le modifier, on eût dit qu'elle passait condamnation sous le sien propre sans aucune difficulté. Seulement dans les dernières années, éprouvant du malaise des raisonnements de mon père, je m'étais permis d'entrer parfois dans la discussion; j'y avais pris une certaine influence; bientôt j'en usai avec une sorte de liberté. Soit nouveauté, soit faiblesse, mon père me cédait plutôt qu'à sa femme; je m'en prévalus pour elle; j'étais devenue, pour ainsi dire, le chien de garde de ma mère; il n'était pas permis de la tracasser en ma présence, et soit en jappant par agacerie, tirant l'habit par la basque, soit en me fâchant tout de bon, j'étais sûre de faire quitter

prise. Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est qu'aussi réservée que ma mère sur le compte de son mari, jamais je ne lui disais rien en particulier et loin de mon père, que n'eût autorisé le respect filial. J'usais pour la défendre de la force, je dirai même de l'autorité de la raison, lorsque l'adresse ingénieuse ne suffisait pas; mais en tête-à-tête je n'aurais pas ouvert la bouche pour un seul mot de relatif à ce qui s'était passé. Pour elle je pouvais combattre même son mari; mais ce mari absent n'était plus que mon père, dont chacune se taisait quand il n'y avait pas d'actions de grâces à lui rendre.

Je m'apercevais cependant que mon père avait perdu par degré ses habitudes laborieuses; les affaires de sa communauté l'ayant d'abord distrait, lui donnèrent ensuite le besoin de quitter plus souvent son logis; insensiblement la dissipation l'entraîna; tout ce qui se faisait au dehors, spectacle ou événement, l'attirait; le goût du jeu s'en mêla; des liaisons faites au café le conduisirent ailleurs; l'appât de la loterie le séduisit. L'envie de faire fortune lui ayant fait tenter des entreprises de commerce étrangères à son art, et qui n'avaient pas été toujours heureuses, cette envie, lorsqu'il perdit l'habitude de l'occupation, lui fit faire des sacrifices au hasard. A mesure qu'il exerçait moins son talent, il en perdait une partie; ses facultés diminuèrent, et dans une vie moins réglée sa vue baissa, sa main perdit sa fermeté. Ses jeunes gens, moins surveillés par leur maître, le remplaçaient toujours plus mal; bientôt il fallut diminuer leur nombre, parce que la vogue dut se porter ailleurs. Ces changements s'opérèrent par degrés imperceptibles, et leur effet devint très-sensible avant qu'on eût calculé toute sa portée.

Ma mère, très-rêveuse, commençait à me dire quelque-

fois à moitié ses inquiétudes; je craignais de les exciter en lui parlant de ce qu'elle et moi ne pouvions changer. Je mettais mes soins à lui faire goûter toute la douceur qui dépendait de moi; elle était devenue très-paresseuse à marcher; je faisais le sacrifice de la quitter pour sortir avec mon père, que je priais de me conduire à la promenade; il ne me cherchait plus comme autrefois pour m'avoir avec lui, mais il avait encore du plaisir à m'accompagner, et je le ramenais avec une sorte de triomphe à cette bonne maman dont je voyais tout l'attendrissement quand nous étions réunis. Nous n'y gagnions pas toujours; car pour ne point refuser sa fille et ne pas manquer à ses autres plaisirs, lorsque mon père m'avait déposée au logis, il sortait de nouveau pour un instant, disait-il; mais au lieu de revenir souper, il oubliait l'heure et rentrait à minuit. Nous avions pleuré en silence : et s'il m'arrivait à son retour de lui représenter notre chagrin, il prenait les choses légèrement en écartant mes douces plaintes par des plaisanteries, ou il se retirait avec le silence du mécontentement. Le bonheur domestique s'ensevelissait sous ces nuages; mais la paix n'était point altérée, et des yeux indifférents n'auraient point aperçu les changements qui se faisaient chaque jour.

Ma mère souffrait beaucoup depuis plus d'un an d'une sorte d'enchifrénement qui ressemblait à un rhume de cerveau, et dont les médecins n'avaient pu deviner la cause; après divers remèdes, ils conseillèrent surtout l'exercice qu'elle n'aimait plus guère, et le bon air de la campagne. Nous étions à la veille des fêtes de Pentecôte de l'année 1775; il fut décidé que nous irions passer ces fêtes à Meudon. Je ne m'éveillais point le matin du di-

manche comme j'avais coutume de faire lorsqu'il s'agissait de ces parties champêtres; j'étais accablée d'un sommeil pénible et interrompu de rêves sinistres; il me semblait que nous revenions à Paris par eau, battus de l'orage, et qu'au sortir de la galiote où nous étions, un cadavre que l'on en tirait s'opposait à mon passage : ce spectacle me glaçait d'effroi; je cherchais ce qu'était ce triste cadavre. — Au même instant, ma mère me touchant légèrement les jambes sur mon lit, et m'appelant de sa voix douce, fit évanouir mon songe; je fus ravie de la voir, comme si elle m'eût tirée du dernier péril : je tendis mes bras vers elle, et je l'embrassai avec attendrissement, en lui disant qu'elle me faisait grand bien de m'éveiller. Je saute à bas du lit; nous faisons nos dispositions, nous sommes partis. Le temps était beau, l'air calme, un petit batelet nous eut bientôt conduits à notre destination et les délices de la campagne me rendirent ma sérénité. Ma mère se trouvait bien du voyage; elle reprit quelque activité : ce fut le second jour que nous découvrîmes Villebonne et le Fontainier du Moulin-Rouge. J'avais promis à mon Agathe d'aller la voir le lendemain des fêtes; nous étions de retour du mardi soir : ma mère s'était proposée de m'accompagner au couvent; mais l'exercice des jours précédents l'ayant un peu fatiguée, elle changea de dessein au moment du départ, et me fit accompagner par ma bonne. Je voulus rester alors; elle insista pour que j'acquitasse ma parole, ajoutant que je savais bien qu'elle restait volontiers seule, et que si je voulais faire un tour au Jardin du Roi, je pourrais en prendre le plaisir.

Je vis Agathe; je la quittai promptement : « Pourquoi partir si vite, me disait-elle? tu es donc attendue? —

Non; mais je me sens pressée de retourner près de maman. — Tu m'as dit qu'elle se portait bien? — C'est vrai; elle ne m'attend pas sitôt non plus, et je ne sais quoi me tourmente, j'ai besoin de la revoir.» En disant ces mots, mon cœur se gonflait malgré moi.

On imaginera peut-être que ces circonstances sont ajoutées par l'effet d'un sentiment qui se réfléchit, et qui prête sa teinte aux objets qui l'ont précédé; je ne suis qu'historien fidèle, et je rapporte des faits que l'événement seul m'a rappelés ensuite.

Assurément on a pu juger par l'exposé de mes opinions, et surtout par le développement successif des idées que j'avais acquises, que je ne partageais pas plus alors certains préjugés que je n'ai aujourd'hui de superstition. Aussi, en méditant ce qui pouvait donner lieu à ce qu'on appelle des pressentiments, j'ai cru qu'ils se réduisaient à cet aperçu rapide des gens qui ont l'esprit vif et le sentiment exquis, d'une foule de choses imperceptibles qu'on ne saurait même désigner, qui sont plutôt senties que jugées, et dont il résulte une affection qu'on ne peut motiver, mais que les effets viennent éclairer et justifier.

Plus est vif l'intérêt que nous inspire un objet, plus nous sommes clairvoyants sur son compte ou susceptibles à son sujet; plus nous avons de ces aperçus physiques, si je puis ainsi dire, qui s'appellent ensuite des pressentiments, et que les anciens regardaient comme des augures ou des avis des dieux.

Ma mère était pour moi l'objet le plus chéri; elle approchait de sa fin sans qu'aucun signe extérieur l'annonçât à des yeux vulgaires : mon attention n'avait rien distingué qui me fît juger ce coup affreux; mais il y avait

sans doute en elle des altérations légères qui m'agitaient à mon propre insu. Je ne pouvais pas dire que je fusse inquiète, je n'aurais su de quoi; mais je me sentais troublée, mon cœur se serrait parfois lorsque je la fixais, et j'éprouvais loin d'elle un malaise qui ne me permettait pas d'y rester. Je quittai Agathe d'un air si singulier qu'elle me pria de lui donner incessamment de mes nouvelles; je revins précipitamment, malgré les observations de ma bonne qui trouvait que l'heure aurait été bien agréable pour une promenade au Jardin du Roi : j'approche de la maison; je trouve à la porte une jeune fille du voisinage, qui s'écrie en me voyant : « Ah ! mam'selle, votre maman s'est trouvée bien mal; elle est venue chercher ma mère qui a monté dans son appartement avec elle. » Frappée de terreur, je jette quelques sons inarticulés ; je vole, me précipite ; je trouve ma mère dans un fauteuil, la tête abandonnée, les bras tombants, l'œil égaré, la bouche entr'ouverte. A ma vue son visage se ranime : elle veut parler ; sa langue enchaînée profère difficilement des mots imparfaits : elle veut dire qu'elle m'attend avec impatience ; elle fait effort pour soulever ses bras ; un seul obéit à l'impulsion de sa volonté : elle porte sa main sur mon visage, essuie de ses doigts les larmes qui le couvrent, les passe doucement sur mes joues comme pour me calmer ; l'intention du sourire se dessine dans sa physionomie : elle essaye de parler ;.... inutiles tentatives ! La paralysie épaissit sa langue, accable sa tête, anéantit la moitié de son corps. L'eau de mélisse, le sel dans la bouche, les frictions ne produisent aucun effet ; en un instant j'avais expédié du monde pour chercher le médecin et mon père ; j'avais, avec la rapidité de l'éclair, été prendre moi-même deux

grains d'émétique chez l'apothicaire le plus voisin; le médecin était arrivé, ma mère était au lit; les remèdes s'administraient, et les progrès du mal se faisaient avec une effroyable rapidité; les yeux étaient fermés, la tête penchée sur la poitrine ne pouvait plus se lever; une respiration forte et précipitée annonçait l'accablement universel : cependant elle entendait ce qu'on lui disait; et, lorsqu'on lui demandait si elle souffrait, elle portait la main gauche sur son front comme pour indiquer le siége de la douleur.

J'étais dans une activité inexprimable; j'ordonnais tout, et je l'avais toujours fait avant qu'on l'eût exécuté; je paraissais ne pas quitter le chevet du lit, et je préparais ce qui était nécessaire : à dix heures du soir, je vois que le médecin prend à part quelques femmes et mon père : je veux savoir ce qu'il propose; on me dit qu'on est allé chercher l'extrême-onction : je crois rêver; un prêtre arrive, il prie, et fait je ne sais quoi; je tiens machinalement un flambeau; droite au pied du lit, sans répondre et sans céder à ceux qui veulent me déplacer, les yeux fixés sur ma mère mourante et adorée, absorbée dans un sentiment unique qui suspend enfin toutes mes facultés, le flambeau s'échappe de ma main; je tombe sans connaissance : on m'enlève, je me retrouve après quelque temps dans le salon voisin de sa chambre, environnée de personnes de ma famille; je tourne les yeux vers la porte : je me lève, on me retient; je fais des gestes suppliants pour obtenir la permission de retourner..... Un silence triste, une opposition morne et constante me contrarient continuellement; je retrouve des forces; je prie, j'éclate, on est impitoyable; j'entre dans une espèce de rage..... A l'instant mon père paraît;

il est blême et silencieux : on a l'air de lui faire une demande tacite ; il répond par un mouvement des yeux qui fait jeter des *hélas!* gémissants. Je me dérobe à la surveillance de mes gardiens frappés ; je sors impétueusement : ma mère!..... elle n'était plus[1]! Je soulève ses bras ; je ne puis le croire ; j'ouvre et referme alternativement ces yeux qui ne me reverront plus, et qui se fixaient sur moi avec tant de tendresse : je l'appelle ; je me jette sur son lit avec transport ; je pose mes lèvres sur les siennes ; je les entr'ouvre ; je cherche à aspirer la mort ; j'espère la gagner avec mon souffle et pouvoir expirer sur l'heure.

Je ne sais pas bien ce qui suivit ; je me souviens que sur le matin je me vis chez un voisin où parut M. Besnard, qui me fit porter dans une voiture et emmener chez lui. J'arrive ; ma grand'tante m'embrasse en silence, me met devant une petite table et me sert quelque chose à boire, en me priant beaucoup de le prendre ; je veux la satisfaire, et je m'évanouis. On me met au lit ; j'y ai passé quinze jours entre la vie et la mort, dans des convulsions effrayantes. La souffrance physique dont je me rappelle est celle d'un étouffement continuel ; ma respiration n'était qu'une sorte de hurlement qu'on entendait de la rue, à ce qui m'a été dit depuis ; j'avais éprouvé une révolution que ma situation avait rendue plus critique, et dont je n'ai pu revenir que par la force de ma constitution et l'excès des soins qui m'ont été prodigués. Mes respectables parents s'étaient retirés dans de petits cabinets, pour me loger commodément ; ils semblaient avoir pris une vigueur nouvelle pour me rappeler à la vie, et ils ne permettaient pas qu'une main merce-

1. C'est dans la nuit du 7 au 8 juin 1775, au retour de l'excursion de Meudon, que mourut la mère de Mme Roland. F.

naire me présentât rien; ils voulurent me servir eux-mêmes, et ne souffrirent d'être secondés dans les soins immédiats que par madame Trude, jeune femme, ma cousine, qui venait tous les soirs pour demeurer la nuit près de moi, couchée dans mon lit, et toute occupée de prévoir et d'adoucir les accès convulsifs dans lesquels je tombais souvent.

Huit jours s'étaient écoulés; je n'avais pas trouvé de larmes; les grandes douleurs n'en ont point. (J'en verse en ce moment qui sont amères et brûlantes, car je crains un mal encore plus grand que celui que je souffre; j'avais réuni tous mes vœux pour le salut de ce que j'aime; il est plus incertain que jamais! Les calamités s'étendent comme un nuage obscur et terrible prêt d'envelopper tout ce qui me fut cher, et je travaille avec peine à distraire mon attention du présent en m'obligeant de retracer le passé.)

Une lettre de Sophie vint rouvrir la source des pleurs; la voix de l'amitié, ses tendres expressions rappelèrent mes esprits, amollirent mon cœur; elles produisirent un effet que les bains et l'art des médecins avaient inutilement sollicité; ce fut une révolution nouvelle; je pleurai, je fus sauvée. L'étouffement diminua, tous les accidents s'affaiblirent et les convulsions devinrent plus rares, mais toute impression pénible me rendait leurs accès.

Mon père se présenta devant moi dans le triste costume qui attestait notre perte commune, mais inégalement sentie; il entreprit de me consoler, en me représentant que la Providence disposait encore des choses pour le mieux jusque dans le malheur; que ma mère avait achevé son ouvrage dans ce monde, l'éducation de sa fille, et que s'il avait fallu perdre l'un des auteurs de

mes jours, il était bon que le ciel m'eût laissé celui qui pouvait être le plus utile à ma fortune. — Assurément, ma perte était irréparable, même à cet égard, ainsi que les événements l'ont prouvé ; mais je ne fis point cette réflexion : je ne sentis que la sécheresse de la prétendue consolation si mal appropriée à ma façon d'être ; je mesurai pour la première fois peut-être tout ce qui se trouvait entre mon père et moi ; il me semble qu'il déchirait lui-même le voile respectueux sous lequel je le considérais ; je me trouvai tout à fait orpheline, puisque ma mère n'était plus et que mon père ne m'entendrait jamais ; un nouveau genre de douleur oppressa mon cœur déchiré ; je retombai dans l'état du plus violent désespoir. Les pleurs de ma cousine, la tristesse de mes bons parents m'offraient encore des sujets d'attendrissement ; ils eurent leur influence, et je fus arrachée aux dangers qui menaçaient mes jours. Hélas ! s'ils se fussent terminés alors ! c'était mon premier chagrin ; de combien d'épreuves n'a-t-il pas été suivi ?

Ici finit l'époque douce et brillante de ces années tranquilles, passées dans la paix et le charme d'affections heureuses et d'études chéries ; semblables à ces belles matinées du printemps où la sérénité du ciel, la pureté de l'air, la vivacité du feuillage, le parfum des plantes, enchantent tout ce qui respire, développent l'existence, et donnent le bonheur en le promettant.

TROISIÈME PARTIE.

Ma mère n'avait pas plus de cinquante ans lorsqu'elle me fut si cruellement ravie ; un abcès dans la tête, formé sans qu'on sût comment et qu'on ne reconnut que par l'écoulement qui se fit à sa mort par le nez et par les oreilles, expliqua l'enchifrènement étrange dont elle avait été si longtemps incommodée ; la seconde attaque de paralysie n'eût probablement pas été mortelle sans cet incident. Sa physionomie douce et fraîche n'avait point annoncé sa fin prématurée ; ses indispositions paraissaient être celles d'un âge que les femmes passent rarement sans altération ; la mélancolie, même l'abattement que je lui trouvais depuis quelque temps, s'expliquaient à mes yeux par des causes morales qui ne m'étaient que trop sensibles.

Nos dernières promenades à la campagne avaient paru la ranimer ; le jour même qu'elle me fut enlevée, je l'avais laissée bien portante à trois heures après-midi : je revins à cinq heures et demie ; elle était frappée ; à minuit, je ne l'avais plus. Faibles jouets que nous sommes de l'impitoyable destin ! pourquoi des sentiments si vifs et des projets si grands sont-ils liés à une si fragile existence ? Ainsi fut arrachée du monde l'une des meil-

leures et des plus aimables femmes qui l'aient jamais habité. Rien de brillant ne la faisait remarquer, mais tout la rendait chère quand on l'avait connue. Raisonnable et bonne par essence, la vertu ne paraissait rien lui coûter; elle savait la rendre douce et facile comme elle. Sage et calme, tendre sans passion, son âme pure et tranquille respirait comme s'écoule le fleuve docile qui baigne avec une égale complaisance le pied du rocher qui le tient captif et le vallon qu'il embellit. Sa perte subite m'a fait connaître les déchirements de la douleur et les transports les plus violents[1]. — Il est beau d'avoir de l'âme; il est malheureux d'en avoir autant, disait tristement à mes côtés l'abbé Legrand, qui vint me voir chez mes grands parents.

On s'empressa, lorsque mon état fut amélioré, de faire venir ou de recevoir successivement les différentes personnes de ma connaissance, pour me familiariser avec les objets extérieurs. Je paraissais ne pas exister dans le monde où l'on me voyait; concentrée dans ma douleur, je ne m'apercevais guère de ce qui se passait autour de moi; je ne parlais point; ou bien répondant à mes pensées plutôt que de saisir celle des autres, j'avais l'air d'avoir l'esprit aliéné; puis l'image chérie que j'avais toujours présente ranimant parfois l'affreux sentiment de sa perte, des cris s'échappaient tout à coup, mes bras étendus se roidissaient et je perdais connaissance. Incapable d'aucune application, j'avais pourtant de bons in-

1. Un an après la mort de sa mère, étant chez son oncle, à Vincennes, Mme Roland exprima la douleur de cette perte dans une sorte d'élégie où elle rappelle le souvenir de la promenade de Meudon. Ces pages où s'unissent la sensibilité du cœur et celle de l'imagination, n'avaient point encore été publiées. On les trouvera dans l'*Appendice* n° IV. F.

tervalles où je sentais la tristesse de mes parents, leurs bontés, les tendres soins de ma cousine, et où je cherchais à diminuer leur sollicitude. L'abbé Legrand eut l'esprit de juger qu'il fallait beaucoup me parler de ma mère pour me rendre capable de songer à autre chose; il m'entretint d'elle et m'amena insensiblement à des réflexions, à des idées qui, sans lui être étrangères, éloignaient la considération habituelle de sa perte. Dès qu'il me crut en état de jeter les yeux sur un livre, il imagina de m'apporter l'Héloïse de J. Jacques, et sa lecture fut véritablement ma première distraction. J'avais vingt-un ans; j'avais beaucoup lu; je connaissais un assez grand nombre d'écrivains, historiens, littérateurs et philosophes; mais Rousseau me fit alors une impression comparable à celle que m'avait fait Plutarque à huit ans : il sembla que c'était l'aliment qui me fût propre, et l'interprète de sentiments que j'avais avant lui, mais que lui seul savait m'expliquer[1].

1. Le 21 mars 1776, Mme Roland écrivait à Mlle Cannet :

« Je suis presque étonnée que tu *t'étonnes* de mon enthousiasme pour Rousseau : je le regarde comme l'ami de l'humanité, comme son bienfaiteur et le mien. Qui peint donc la vertu d'une manière plus noble et plus touchante? qui la rend plus aimable? Ses ouvrages inspirent le goût du vrai, de la simplicité, de la sagesse. Quant à moi, je sais bien que je leur dois ce que j'ai de meilleur. Son génie a échauffé et ennobli mon âme.

« Je ne nie point qu'il n'y ait quelques paradoxes dans son *Émile*, quelques procédés que nos mœurs rendent impraticables. Mais combien de vues saines et profondes! que de préceptes utiles! que de beautés pour racheter quelques défauts! D'ailleurs, j'avoue que l'observation m'a conduite à approuver des choses que j'avais traitées d'abord de folles et chimériques. Son *Héloïse* est un chef-d'œuvre de sentiment. La femme qui l'a lue, sans s'être trouvée meilleure après cette lecture, ou tout au moins sans désirer de le devenir, n'a qu'une âme de boue, un esprit apathique : elle ne sera jamais qu'au-dessous du commun. » F.

Plutarque m'avait disposée pour devenir républicaine; il avait éveillé cette force et cette fierté qui en font le caractère. Il m'avait inspiré le véritable enthousiasme des vertus publiques et de la liberté. Rousseau me montra le bonheur domestique auquel je pouvais prétendre, et les ineffables délices que j'étais capable de goûter. Ah ! s'il acheva de me garantir de ce qu'on appelle des faiblesses, pouvait-il me prémunir contre une passion ? Dans le siècle corrompu où je devais vivre et la révolution que j'étais loin de prévoir, j'apportai de longue main tout ce qui devait me rendre capable de grands sacrifices et m'exposer à de grands malheurs. La mort ne sera plus pour moi que le terme des uns et des autres. Je l'attends, et je n'aurais pas songé à remplir le court intervalle qui nous sépare du récit de ma propre histoire, si la calomnie ne m'avait traduite sur la scène, pour attaquer plus grièvement ceux qu'elle voulait perdre. J'aime à publier des vérités qui ne m'intéressent pas seule, et je n'en veux taire aucune pour que leur enchaînement serve à leur démonstration.

Je ne rentrai pas chez mon père sans éprouver tout ce que fait ressentir la présence des lieux qu'on habitait avec un objet qui n'est plus; on avait pris la précaution maladroite de soustraire le portrait de ma mère, comme si ce vide ne devait pas me rappeler plus douloureusement que son image la perte que j'avais faite. Je le demandai sur-le-champ, il me fut rendu. Les soins domestiques me regardant seule, je m'en occupai; mais ils n'étaient pas nombreux dans un ménage de trois personnes. Je n'ai jamais compris qu'ils pussent absorber une femme qui a de l'ordre et de l'activité,

quelque considérable que fût sa maison; car dès lors il y a plus de monde pour les partager; il ne s'agit que d'une sage répartition et d'un peu de vigilance. Je me suis trouvée à cet égard dans plusieurs situations différentes : rien ne se faisait chez moi que je ne l'eusse ordonné; et lorsque ces soins m'occupaient davantage, ils ne me prenaient guère plus de deux heures par jour.

On a toujours du loisir quand on sait s'occuper; ce sont les gens qui ne font rien qui manquent de temps pour tout. Au reste, il n'est pas surprenant que les femmes qui rendent ou reçoivent des visites inutiles, et qui se croiraient mal parées si elles n'avaient consacré beaucoup de temps à leur miroir, trouvent les journées longues par l'ennui, et trop courtes pour leurs devoirs : mais j'ai vu ce qu'on appelle de bonnes femmes de ménage insupportables au monde, et même à leurs maris, par une préoccupation fatigante de leurs petites affaires; je ne connais rien de si dégoûtant que ce ridicule, et de si propre à rendre un homme épris de toute autre que de sa femme; elle doit lui paraître fort bonne pour sa gouvernante, mais non lui ôter l'envie de chercher ailleurs des agréments. Je veux qu'une femme tienne ou fasse tenir en bon état le linge et les hardes, nourrisse ses enfants, ordonne ou même fasse sa cuisine, sans en parler, et avec une liberté d'esprit, une distribution de ses moments qui lui laissent la faculté de causer d'autre chose, et de plaire enfin par son humeur comme par les grâces de son sexe. J'ai eu occasion de remarquer qu'il en était à peu près de même dans le gouvernement des États, comme dans celui des familles; ces fameuses ménagères, toujours citant leurs travaux, en laissent beaucoup en arrière ou

les rendent pénibles pour chacun; ces hommes publics si bavards et tant affairés ne font bruit des difficultés que par leur maladresse à les vaincre, ou leur ignorance pour gouverner.

Mes études me devinrent plus chères que jamais; elles faisaient ma consolation : livrée plus encore à moi-même, et souvent mélancolique, je sentis le besoin d'écrire. J'aimais à me rendre compte de mes idées, l'intervention de ma plume m'aidait à les éclaircir; lorsque je ne l'employais pas, je rêvais plus encore que je ne méditais; avec elle, je contenais mon imagination et je suivais des raisonnements. J'avais déjà commencé quelques recueils; je les augmentai sous le titre d'*Œuvres de loisir et réflexions diverses*. Je n'avais d'autre projet que de fixer ainsi mes opinions et d'avoir des témoins de mes sentiments que je pourrais comparer un jour les uns aux autres, de manière que leurs gradations ou leurs changements me servissent à moi-même d'instruction et de tableau. J'ai un assez gros paquet de ces *Œuvres* de jeune fille, entassé dans le coin poudreux de ma bibliothèque, ou peut-être dans un grenier. Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jour; je vis de très-bonne heure qu'une femme qui gagnait ce titre, perdait beaucoup plus qu'elle n'avait acquis. Les hommes ne l'aiment point, et son sexe la critique; si ses ouvrages sont mauvais, on se moque d'elle, et l'on fait bien; s'ils sont bons, on les lui ôte. Si l'on est forcé de reconnaître qu'elle en a produit la meilleure partie, on épluche tellement son caractère, ses mœurs, sa conduite et ses talents, que l'on balance la réputation de son esprit par l'éclat que l'on donne à ses défauts.

D'ailleurs ma grande affaire c'était mon bonheur, et je n'ai jamais vu que le public se mêlât de celle-là pour quelqu'un sans la gâter. Je ne trouve rien de si doux que d'être apprécié sa valeur par les gens avec lesquels on vit ; et rien de si vide que l'admiration de quelques personnages qu'on ne doit point rencontrer.

Ah, mon Dieu! qu'ils m'ont rendu un mauvais service ceux qui se sont avisés de lever le voile sous lequel j'aimais à demeurer! Durant douze années de ma vie, j'ai travaillé avec mon mari, comme j'y mangeais, parce que l'un m'était aussi naturel que l'autre. Si l'on citait un morceau de ses ouvrages où l'on trouvât plus de grâces de style, si l'on accueillait une bagatelle académique dont il se plaisait à envoyer le tribut aux sociétés savantes dont il était membre, je jouissais de sa satisfaction sans remarquer plus particulièrement si c'était ce que j'avais fait; et il finissait souvent par se persuader que véritablement il avait été dans une bonne veine lorsqu'il avait écrit tel passage qui sortait de ma plume. Au ministère, s'il s'agissait d'exprimer des vérités grandes ou fortes, j'y mettais toute mon âme; il était tout simple que son expression valût mieux que les efforts d'esprit d'un secrétaire. J'aimais mon pays; j'étais enthousiaste de la liberté : je ne connaissais point d'intérêt ni de passions qui pussent entrer en balance avec eux; mon langage devait être pur et pathétique, c'était celui du cœur et de la vérité. L'importance du sujet me pénétrait si bien, que je ne faisais aucun retour sur moi-même. Une fois seulement je m'amusai de la singularité des rapprochements. C'était en écrivant au Pape pour réclamer les artistes français emprisonnés à

Rome. Une lettre au pape, au nom du conseil exécutif de France, tracée secrètement par une femme, dans l'austère cabinet qu'il plaisait à Marat d'appeler un boudoir, me parut chose si plaisante que je ris beaucoup après l'avoir faite[1].

Le plaisir de ces contrastes se trouvait dans le secret même; mais il fut nécessairement moins parfait dans une situation qui n'était plus celle d'un particulier, et où l'œil d'un commis signale les écritures dont il fait des copies. Il n'y a pourtant de singulier dans tout cela que la rareté; pourquoi une femme ne servirait-elle pas de secrétaire à son mari, sans qu'il en eût moins de mérite? On sait bien que les ministres ne peuvent tout faire par eux-mêmes; et certes! si les femmes de ceux de l'ancien régime, ou même de tous ceux du nouveau, eussent été capables de faire des projets de lettres, de circulaires ou d'affiches, elles eussent mieux fait d'y employer leur temps que de solliciter ou d'intriguer pour le tiers et le quart : l'un exclut l'autre par la nature même des choses. Si ceux qui m'ont pénétrée eussent jugé les faits ce qu'ils étaient, ils m'auraient épargné

1. La lettre au Pape a été reproduite en partie par les derniers éditeurs des *Mémoires de Mme Roland.* On la trouvera intégralement dans l'*Appendice* n° V. Cette lettre n'eut pas pour effet, comme on l'a dit, la délivrance immédiate des prisonniers : ils venaient d'être mis en liberté quand elle parvint à Rome. — Ces deux Français étaient de Lyon, où leur arrestation avait produit une vive émotion. L'un d'eux, le sieur Chinard, ancien prix de Rome, était accusé d'avoir fait un groupe représentant le *fanatisme terrifié par la raison*, groupe qui lui avait été commandé par la ville de Lyon. Il était particulièrement connu de Roland, et l'on trouve parmi les pièces de cette affaire, aux archives des affaires étrangères, une lettre de sa femme à Mme Roland pour réclamer son intérêt en faveur des détenus, et une lettre de Roland, ministre de l'Intérieur, à son collègue Lebrun pour le prier d'intervenir à Rome. Voir *Appendice* n° VI. F.

une sorte de célébrité que je n'ai point enviée; au lieu de passer aujourd'hui mon temps à détruire le mensonge, je lirais un chapitre de Montagne, je dessinerais une fleur ou jouerais une ariette; et j'adoucirais la solitude de ma prison, sans m'appliquer à faire ma confession. Mais j'anticipe sur un temps auquel je n'étais pas encore arrivée; je le remarque sans gêne, comme je l'ai fait sans scrupule; puisque c'est moi qu'il s'agit de peindre, il faut qu'on me voie avec mes irrégularités. Je ne commande pas ma plume, elle m'entraîne où il lui plaît, et je la laisse aller.

Mon père chercha de bonne foi, dans les premiers temps de son veuvage, à garder plus assidûment son logis; mais il s'y ennuyait; et dès que le goût de son art ne prévenait point cette maladie, tous mes efforts ne pouvaient la guérir. Je voulais causer avec lui; nous avions peu d'idées communes, et probablement il inclinait alors pour un genre dans lequel il n'aurait pas voulu que je fusse versée. Je faisais souvent son piquet; il était peu réveillant pour lui de le faire avec sa fille; d'ailleurs il n'ignorait pas que je détestais les cartes; et quelqu'envie que j'eusse de lui persuader que j'y trouvais du plaisir, quelque soin que je prisse pour goûter effectivement celui de l'amuser, il ne doutait pas que ce ne fût de ma part une complaisance.

J'aurais voulu lui rendre sa maison agréable; je n'avais pas de moyens pour cela; je n'avais de liaisons qu'avec de grands parents qu'on allait voir, et qui ne se déplaçaient point. Il aurait fallu qu'il se formât lui-même une société chez lui; mais il en avait une ailleurs, et il sentait bien qu'il n'eût pas été convenable de me donner

celle-là. Serait-il vrai que ma mère aurait eu tort de se concentrer et de ne pas rendre sa maison assez vivante pour captiver son mari ? Ce serait la blâmer trop légèrement ; et il y aurait aussi de l'injustice à trouver mon père si répréhensible pour quelques erreurs dont il devint lui-même victime.

Il est tel enchaînement de maux qui résulte si nécessairement d'une première cause, qu'il faut toujours remonter à celle-là pour tout expliquer.

Nos législateurs du siècle cherchent à former un bien général duquel ressorte le bonheur de chaque particulier ; je crains fort qu'ils ne mettent la charrue devant les bœufs. Il serait plus conforme à la nature, et peut-être à la raison, de bien étudier ce qui fait le bonheur domestique, et de l'assurer aux individus de manière que la félicité commune se composât de celle de chacun, et que tous fussent intéressés à maintenir l'ordre de choses qui la leur aurait procurée. Quelques beaux que soient les principes écrits d'une constitution, si je vois dans la douleur et les larmes une portion de ceux qui l'ont adoptée, je croirai qu'elle n'est qu'un monstre politique ; si ceux qui ne pleurent point se réjouissent des souffrances des autres, je dirai qu'elle est atroce, et que ses auteurs sont des imbéciles ou des scélérats.

Dans un mariage où les parties n'ont pas été bien assorties, la vertu de l'un des deux peut maintenir l'ordre et la paix ; mais le défaut de bonheur s'y fait sentir tôt ou tard, et entraîne des inconvénients plus ou moins graves. L'échafaudage de ces unions ressemble au système de nos politiques ; il manque par les bases ; il doit faillir un jour, en dépit de l'art employé dans sa construction.

Ma mère ne pouvait attirer chez elle que des gens qui lui ressemblassent, et ceux-là n'eussent point été à la mesure de mon père : d'autre part, ceux qu'il aurait goûté pour une société journalière eussent été à charge à ma mère, et incompatibles avec la manière dont elle voulait m'élever. Elle dut donc s'en tenir à la famille, et à ces liaisons superficielles qui donnent des connaissances sans former d'habitudes.

Tout alla bien tant que mon père, avec un état agréable et une femme jeune, trouva dans sa maison le travail et les jouissances qui lui étaient nécessaires. Mais il avait une année de moins que sa femme ; elle éprouva de bonne heure des infirmités ; quelques circonstances ralentirent son ardeur pour l'occupation, le désir de devenir riche le jeta dans quelques entreprises hasardeuses : dès lors tout fut perdu. L'amour du travail est la vertu de l'homme en société; elle est essentiellement celle de l'homme qui n'a point l'esprit cultivé : dès que cet amour languit, les dangers sont là; s'il s'éteint, l'homme est livré à l'égarement des passions toujours plus funestes quand il y a moins d'acquit, parce qu'il y aussi moins de frein. Devenu veuf à l'instant où il aurait eu besoin de nouvelles chaînes dans sa maison, mon pauvre père eut une maîtresse, pour ne pas donner de belle-mère à sa fille ; il joua pour réparer son défaut de gain ou ses dépenses; et sans cesser d'être honnête homme, craignant de faire tort à qui que ce fût, il se ruinait à petit bruit. Mes parents, bonnes personnes, sans finesse dans les affaires, très-confiants d'ailleurs dans l'attachement de mon père pour moi, ne lui avaient point demandé d'inventaire après la mort de sa femme; mes intérêts leur paraissaient trop bien placés dans ses

mains ; ils auraient cru lui faire injure. Je pouvais pressentir le contraire; mais j'aurais trouvé indécent de le révéler; je me tus et me résignai.

Me voilà donc seule au logis, partagée entre les petits ouvrages des mains et l'étude dont je me détournais quelquefois pour répondre à ceux qui se fâchaient de trouver trop rarement mon père; il n'avait plus que deux élèves qui suffisaient à son travail; un seul mangeait avec lui. Ma bonne était une petite femme de cinquante-cinq ans, maigre et alerte, vive et gaie, qui m'aimait beaucoup, parce que je lui rendais la vie douce. Elle m'accompagnait toutes les fois que je sortais sans mon père, et mes courses se bornaient à la demeure de mes grands parents et à l'église. Je n'étais pas redevenue dévote; mais ce que je ne devais plus à la tranquillité de ma mère, je continuais de le devoir au bon ordre de la société et à l'édification de mon prochain; dans ce principe, je portais à l'église, sinon la tendre piété d'autrefois, du moins autant de décence et de recueillement. Je n'y suivais plus l'*ordinaire de la messe;* j'y lisais quelque ouvrage chrétien. J'avais conservé beaucoup de goût pour saint Augustin; et certes ! il est des Pères de l'Église et autres qu'on peut même relire sans être dévot; il y a de la pâture pour le cœur et l'esprit.

Je voulus faire mon cours de prédicateurs, vivants et morts; l'éloquence de la chaire était un genre où le talent pouvait s'exercer avec éclat. J'avais déjà lu *Bossuet* et *Fléchier;* j'étais bien aise de les revoir d'un œil plus exercé[1]; et je fis connaissance avec *Bourdaloue* et *Massil-*

1. Voici l'appréciation remarquable qu'elle faisait de Bossuet dans sa correspondance avec Mlle Cannet : elle avait alors dix-huit ans : « Quand je veux me jeter dans la sainteté, je prends M. Bossuet;

lon; il n'y avait rien de si plaisant que de les voir rangés sur mes petites tablettes avec *de Paw*[1], *Raynal* et le *Système de la nature;* mais ce qui le fut davantage, c'est qu'à force de lire des sermons, l'envie me prit d'en faire un. J'étais fâchée de ce que les prédicateurs revenaient toujours aux mystères; il me semblait qu'on aurait dû faire des discours de morale, où le diable et l'incarnation ne fussent jamais pour rien : je pris la plume pour savoir comment je pourrais m'en tirer, et je fis un sermon sur l'*amour du prochain.* J'en amusai le petit oncle ; il était devenu chanoine à Vincennes, et me dit qu'il était dommage que je ne me fusse pas avisée plus tôt de ce travail, lorsqu'il était obligé de faire des prônes : qu'il aurait prêché les miens[2].

J'avais beaucoup ouï vanter la dialectique de Bourdaloue; j'osai n'être pas en tout de l'avis de ses admi-

c'est un homme *divin!* Il est grand et majestueux comme ce qu'il traite; ses pensées sont nobles et magnifiques, ses expressions simples et pleines d'énergie ; c'est un style mâle, nerveux, concis, qui frappe l'esprit, l'étonne, l'occupe et l'instruit. » (Lettre du 11 juin 1772.) F.

1. Savant hollandais, né en 1739, mort en 1799. Il était oncle d'Anacharsis Clootz. Il a écrit des *Recherches philosophiques* sur les Grecs, les Américains, les Égyptiens et les Chinois.

« J'ai lu, écrivait Mme Roland à Mlle Cannet, les Recherches de M. de Paw sur les Égyptiens et les Chinois; quelque jour je t'en enverrai un extrait. Ma cervelle bout comme la cire sur le feu; j'enrage du peu de durée des heures.... » F.

2. Elle parle ainsi de ce sermon, dans sa correspondance avec Mlle Cannet :

« Tu me demandes quel était le sujet de mon sermon. Un bien beau sujet, ma chère Sophie, *l'amour du prochain.* Mais le cadre que je m'étais tracé n'a pas été rempli selon mon désir : j'ai trop dépêché la besogne. Un à-propos de plaisanterie me fit lire dernièrement ce morceau à mon oncle de Vincennes : il m'avoua en avoir fait un plus mauvais sur la même matière, dans le temps qu'il était vicaire et qu'il y avait pour lui obligation de prêcher. » (Lettre à Mlle Cannet, du 25 août 1776.) F.

rateurs, et je fis la critîque d'un de ses sermons les plus estimés; mais je ne la fis voir à personne; j'aimais à me rendre compte de mon opinion, je ne voulais pas faire l'entendue aux yeux de qui que ce fût. Massillon, moins fier que lui et beaucoup plus touchant, obtint mon hommage. Je ne connaissais point alors les orateurs protestants, parmi lesquels *Blair* surtout a cultivé avec autant de simplicité que d'élégance ce genre dont je concevais l'existence et que j'aurais voulu qu'on adoptât.

Quant aux prédicateurs du temps, j'avais entendu l'abbé *l'Enfant* dans ses derniers beaux jours; de la politesse et de la raison m'avaient paru le caractériser. Le père *Elizée* était déjà passé de mode, malgré son excellente logique et la pureté de sa diction; il avait trop de métaphysique dans l'esprit et de simplicité dans son débit pour captiver longtemps le vulgaire[1]. C'était une

1. Voici ce qu'elle dit du P. Élizée dans sa correspondance avec Mlle Cannet :

« A propos de conversion, sais-tu que j'ai fait avec Mme Trude la partie d'aller entendre le P. Élizée? La réputation de ce prédicateur était brillante il y a quelques années; tout Paris courait à ses sermons; le bruit fut tel que les savants eux-mêmes voulurent apprécier son talent. Eh bien, cette effervescence a disparu comme disparaissent toutes nos fureurs de modes : le P. Élizée est aujourd'hui aussi peu suivi que le petit vicaire de ma paroisse. C'est précisément à une époque où on le délaisse qu'il m'a pris envie de le juger. Je me suis rendue à Saint-Eustache; j'ai entendu mon carme de figure assez commune, d'âge moyen, ayant un air très-froid et très-réfléchi, débiter avec la plus grande simplicité, d'une voix toujours égale, sans monotonie, un discours qui m'a paru excellent. J'ai oublié que j'étais au sermon, je n'ai plus vu le P. Élizée : je me suis occupée des idées et des images qu'il présentait à mon esprit.

« Ses propositions sont claires et liées avec art; sa diction est pure, coulante et noble; point d'enflure ni d'enthousiasme : c'est le ton du bon sens et de la raison. Il traitait, non un point de dogme,

singulière chose que Paris dans ce temps-là ; ce rendez-vous de toutes les impuretés du royaume, était aussi le foyer des lumières et du goût ; prédicateur et comédien, professeur ou charlatan, quiconque avait du talent était suivi à son tour ; mais le premier talent du monde n'aurait pas fixé longtemps l'attention publique à laquelle il fallait toujours du nouveau, et qu'on attirait par le bruit tout comme par le mérite.

Certain homme sorti de l'ordre fameux des Jésuites, devenu missionnaire, et prétendant se montrer à la cour, réussissait par ce moyen à se faire suivre avec beaucoup d'éclat. Je fus entendre aussi l'abbé *de Beauregard*[1]; c'était un petit homme d'une voix puissante, déclamant avec une impudence rare et une violence extraordinaire. Il débitait des choses communes du ton d'un inspiré ; il les appuyait de gestes si terribles, qu'il persuadait à beaucoup de gens qu'elles étaient belles. Je ne savais pas encore aussi bien que je l'ai appris depuis, que les hommes réunis en nombre ont plutôt de grandes oreilles qu'un grand sens ; que les étonner c'est les séduire, et que qui veut bien prendre l'autorité de les commander, les dispose à obéir : je ne pouvais m'étonner assez des succès de ce personnage, grand fanatique ou grand fripon, et peut-être l'un et l'autre. Je n'avais pas bien analysé le récit des circonstances qui accompagnaient les harangues des tribunes des anciennes républiques ; j'au-

mais un point de morale, ce qui s'accordait beaucoup mieux avec mon goût ; il m'a vraiment satisfaite, et j'ai trouvé qu'il méritait plus de réputation que la vogue inconstante ne lui en avait laissé. » (Lettre de Mme Roland à Mlle Cannet, du 15 mars 1777.) F.

1. Né à Pont-à-Mousson, en 1731, le P. Beauregard, jésuite, a laissé un genre de réputation qui s'accorde entièrement avec le portrait que trace ici Mme Roland. F.

rais mieux jugé des moyens de frapper le peuple. Mais je n'oublierai jamais un homme du commun, planté droit en face de la chaire où s'agitait Beauregard, les yeux fixés sur l'orateur, la bouche béante, laissant échapper involontairement l'expression de son admiration stupide dans ces trois mots que j'ai bien recueillis : *Comme il sue!* Voilà donc le moyen d'en imposer aux sots! Que Phocion étonné de se voir applaudir dans une assemblée du peuple avait raison de demander à ses amis s'il n'avait point dit quelque sottise!

C'eût été un fier clubiste que ce M. de Beauregard; et combien de frères des sociétés populaires, dans leur enthousiasme pour d'effrontés bavards, m'ont rappelé l'expression de mon homme, *comme il sue!*

Les dangers que j'avais courus avaient fait un certain bruit; apparemment qu'on trouvait rare ou beau qu'une jeune fille fût au péril de perdre la vie de regret de la mort de sa mère. Je reçus des témoignages d'intérêt qui me surprirent; M. de Boismorel fut un des premiers qui m'en donna; je ne l'avais pas vu depuis ses visites chez ma bonne maman. Je m'aperçus de l'impression que lui firent les changements qui s'étaient opérés dans ma personne depuis ce temps-là. Il revint en mon absence; il entretint longuement mon père, qui, lui parlant sans doute de mes goûts, montra la petite retraite où je passais mes jours : on jeta les yeux sur mes livres; mes *œuvres* étaient sur ma table; elles excitèrent la curiosité : mon père mit à même de la satisfaire en livrant mes cahiers.

Grand déplaisir et grandes plaintes de ma part, lorsqu'à mon retour je trouvai qu'on avait violé mon asile : mon père prétendit qu'il n'eût rien fait de pareil à l'é-

gard de toute autre personne moins grave et moins digne de considération que M. de Boismorel ; sa raison ne me fit point goûter son entreprise, elle attentait à la liberté, à la propriété ; elle disposait sans mon aveu de ce dont la confiance seule devait avoir l'usage ; mais enfin c'était fait. Je reçus, dès le lendemain, une belle lettre de M. de Boismorel, trop bien tournée pour qu'elle ne lui valût pas le pardon d'avoir profité de l'indiscrétion de mon père, et j'y gagnai l'offre de tout ce que pouvait contenir sa bibliothèque. Je ne la reçus pas avec indifférence ; de ce moment, nous entrâmes en correspondance ; je goûtais, pour la première fois, avec réflexion, le plaisir très-doux que la sensibilité, l'amour-propre, nous font trouver à être apprécié par quiconque au jugement duquel nous mettons du prix.

M. de Boismorel ne demeurait plus dans l'enceinte de Paris ; son goût pour la campagne, et le soin de ne pas trop éloigner sa mère du séjour de la capitale, lui avaient fait acheter, au-dessous de Charenton, le *Petit-Bercy*, belle maison dont le jardin s'étendait jusques sur les bords de la Seine. Il nous invita beaucoup à en faire un but de promenade, témoignant le plus grand empressement à nous y recevoir. Je me rappelais de l'ancien accueil de sa mère ; je n'étais nullement tentée de l'affronter de nouveau, et je résistai longtemps à mon père. Il insista ; et comme je ne voulais pourtant pas m'opposer aux parties qu'il prenait fantaisie de faire avec moi, nous allâmes un jour à Bercy.

Mmes de Boismorel étaient ensemble dans le salon d'été ; la présence de la bru, dont j'avais entendu vanter l'amabilité, m'inspira tout à coup l'espèce d'aise dont j'avais besoin pour ne pas altérer la mienne. La mère,

dont on se rappelle le ton que les années n'avaient pas rendu plus humble, parut cependant bien plus honnête avec une jeune personne qui avait l'air de se sentir, qu'elle n'avait été avec l'enfant qu'elle jugeait sans conséquence. « Comme elle est bien, votre chère fille, monsieur Phlipon; mais savez-vous que mon fils en est enchanté? Dites-moi donc, mademoiselle, ne voulez-vous point vous marier? — D'autres y ont déjà songé pour moi, madame, mais je n'ai pas encore trouvé de raisons de me déterminer. — Vous êtes difficile, je le crois! N'auriez-vous point de répugnance pour un homme d'un certain âge? — La connaissance que j'aurais d'une personne pourrait seule motiver le goût, l'éloignement ou l'exception. — Ces sortes de mariages ont plus de solidité, un jeune homme échappe souvent lorsque l'on croit se l'être attaché. — Eh pourquoi, ma mère, dit M. de Boismorel qui venait d'entrer, ne voudriez-vous pas que mademoiselle eût la confiance de le captiver tout entier? — Elle est mise avec goût, dit Mme de Boismorel à sa bru. — Ah! très-bien, et avec une décence! » réplique la jeune femme de ce ton de suavité qui n'appartient qu'aux dévots, car elle était de leur classe, et ses petits papillons sur son agréable visage de trente-quatre ans en étaient l'étiquette. « Quelle différence, continua-t-elle, de ce fatras de plume des têtes folles! Vous n'aimez pas les plumes, mademoiselle? — Je n'en porte jamais, madame, parce que, fille d'artiste et sortant à pied, elles me paraîtraient annoncer un état et une fortune que je n'ai pas. — Mais, dans une autre situation, en porteriez-vous? — Je l'ignore; j'attache peu d'importance à ces détails; je ne les mesure pour moi que par les convenances, et je

me garde bien de juger personne sur le premier aperçu de sa toilette. »

Le mot était sévère ; mais je le prononçais avec tant de douceur que la pointe en était émoussée. « Philosophe ! » dit la jeune femme avec un soupir, comme si elle eût reconnu que je n'étais point de son bord.

Après l'examen fort scrupuleux de ma personne, assaisonné de belles choses du genre de celles que je viens de citer, M. de Boismorel mit fin à l'inventaire, en nous proposant de visiter son jardin et sa bibliothèque ; j'admirai du premier sa situation, et il m'y fit remarquer un superbe cèdre du Liban ; je parcourus l'autre avec intérêt, et j'y désignai les ouvrages, même les collections que je désirais qu'il me prêtât, comme *Bayle*, entr'autres, et les *mémoires* des académies. Les dames nous invitèrent à dîner pour un jour fixé ; nous y fûmes, et je jugeai bien, par deux ou trois hommes d'affaires qui faisaient avec nous les convives, que les dames avaient assorti mon père sans me compter. Mais M. de Boismorel eut recours, comme l'autre fois, à la bibliothèque et au jardin où nous causions agréablement : il avait mis son fils de la partie ; c'était un jeune homme de dix-sept ans, assez laid et plus singulier qu'aimable. La grande société qui arriva dans la soirée, et sur laquelle je jetai mon coup d'œil observateur, ne me parut pas fort attachante malgré ses titres ; les filles d'un marquis, des conseillers, un prieur et quelques vieilles baronnes, causèrent avec plus d'importance, et tout aussi platement que des dames de charité, des marguilliers et des bourgeois. Ces points de vue du monde, que je saisissais à la dérobée, me dégoûtaient de lui, m'attachaient toujours plus à ma façon d'être. M. de Boismorel ne perdait

point une occasion d'entretenir une liaison sur laquelle peut-être il établissait quelque projet; il avait soin de disposer les choses de manière que nous nous trouvassions en partie carrée, les deux pères et les deux enfants. Ce fut ainsi qu'il me fit assister à la séance publique de l'Académie française de la Saint-Louis suivante. Ces séances étaient alors le rendez-vous de la belle compagnie, et elles présentaient tous les contrastes que nos mœurs et nos folies ne pouvaient manquer de produire. Le matin du jour de Saint-Louis, on célébrait, dans la chapelle de l'Académie, une messe que chantaient les acteurs de l'Opéra, à la suite de laquelle un orateur du beau monde prononçait le panégyrique du saint roi. L'abbé de Besplas remplit cette fonction; je l'écoutai avec grand plaisir malgré la trivialité d'un sujet aussi rebattu; il avait semé son discours de traits hardis de philosophie et de satires indirectes du gouvernement qu'il fut obligé de retrancher quand il livra le discours à l'impression[1].

M. de Boismorel, qui avait des relations avec lui, espéra vainement d'obtenir une copie fidèle dont il m'aurait fait part; l'abbé de Besplas, attaché à la cour comme aumônier de *Monsieur*[2], fut trop heureux d'acheter le pardon de sa hardiesse par le sacrifice absolu des traits qu'elle lui avait dictés. Le soir, la séance de l'Académie ouvrait la carrière aux beaux esprits les premiers en titre du royaume, aux grands seigneurs qui aimaient à mettre leurs noms sur leur liste, à se montrer dans le fauteuil aux yeux du public; enfin aux amateurs qui

1. Gros de Besplas, né à Castelnaudary, en 1734, mort en 1783. Il est fait mention dans les Mémoires secrets de Bachaumont de son discours et de l'espèce de scandale qu'il produisit. F.

2. Comte de Provence, depuis Louis XVIII. F.

venaient écouter les uns, voir les autres, se montrer à tous, et aux jolies femmes qui étaient sûres de s'en faire remarquer.

J'observai d'Alembert, dont le nom, les *Mélanges* et le *Discours encyclopédique* excitaient ma curiosité; sa petite figure et sa voix grêle me firent penser que les écrits d'un philosophe étaient meilleurs à connaître que son masque. L'abbé Delille confirma la remarque pour les gens de lettres; il lut d'une voix maussade des vers charmants. L'éloge de *Catinat*, par la Harpe, était l'objet du prix et méritait bien de le remporter [1].

Aussi simple à l'Académie qu'à l'église, et que je le suis demeurée depuis au spectacle, je ne me mêlais point aux bruyants applaudissements donnés avec transport aux belles choses, et souvent avec vanité à celles que chacun veut avoir le mérite d'avoir remarquées; j'étais extrêmement attentive, j'écoutais sans m'occuper des regardants; et lorsque j'étais touchée, je pleurais sans savoir si cela même paraîtrait singulier à quelqu'un. J'eus lieu de m'apercevoir que c'était une nouveauté; car au sortir de la séance, M. de Boismorel me donnant la main, je vis des hommes qui me montraient les uns aux autres avec un sourire que je n'étais point assez vaine pour croire admiratif, mais qui n'était pas désobligeant, et j'entendis parler de ma sensibilité. J'éprouvais je ne

1. C'était en 1775. — On trouve, dans la *Correspondance littéraire* de la Harpe, le passage suivant, qui s'accorde avec le récit de Mme Roland; il écrivait au comte Schowclow :

« Il ne m'a rien manqué le jour de la Saint-Louis, que de vous avoir pour être témoin de mon bonheur. L'*Éloge de Catinat* a été applaudi avec transport.... — Les vers ont été moins applaudis. C'est l'abbé Delille qui lisait et qui les lisait aussi mal qu'il lisait bien les siens. » F.

sais quel mélange de surprise et d'une douce confusion; je fus bien aise d'échapper enfin à la foule et à leurs regards.

L'éloge de Catinat inspira à M. de Boismorel l'idée d'un pèlerinage intéressant; il me proposa d'aller visiter Saint-Gratien, où ce grand homme a fini ses jours dans la retraite, loin de la cour et des honneurs; c'était une promenade philosophique entièrement de mon goût. M. de Boismorel vint avec son fils, un jour de Saint-Michel, prendre mon père et moi; nous nous rendîmes dans la vallée de Montmorency, sur les bords de l'étang qui l'embellit; nous gagnâmes Saint-Gratien, et nous reposâmes à l'ombre des arbres que Catinat avait plantés de sa main; après un dîner frugal, nous passâmes le reste du jour dans le parc délicieux de Montmorency; nous vîmes la petite maison qu'avait habitée Jean-Jacques et nous jouîmes de tout l'agrément d'une belle campagne, quand on est plusieurs à la contempler du même œil. Dans l'un de ces moments de repos où l'on considère en silence la majesté de la nature, M. de Boismorel tira de sa poche un manuscrit de sa main; il nous lut un morceau qu'il avait extrait, et qui était alors peu connu; c'est ce trait de Montesquieu, reconnu à Marseille par le jeune homme dont il avait délivré le père, et se dérobant aux actions de grâces de ceux qu'il avait obligés.

Pénétrée de la générosité de Montesquieu, je n'admirai pas exclusivement son obstination à nier qu'il fût le libérateur chéri de cette famille transportée; l'homme généreux ne cherche jamais la reconnaissance; mais s'il est beau de se dérober à ses témoignages, il est grand d'en recevoir l'expression : je crois même que c'est un nouveau service à rendre aux gens très-sensibles que

l'on a obligés, car c'est pour eux une manière de s'acquitter[1].

Il ne faut pourtant pas croire que je fusse parfaitement à l'aise de la réunion de mon père et de M. de Boismorel; il n'y avait point entre eux de parité personnelle, et cela me faisait souffrir : le jeune de B.... me regardait beaucoup et ne me plaisait point; je lui trouvais l'air de la curiosité plutôt que celui de l'intérêt; d'ailleurs, trois ou quatre années de moins que moi le mettaient à une distance considérable. Son père le reconnut bien, et j'appris dans la suite qu'il avait dit une fois au mien, en lui serrant la main : « Ah! si mon enfant était digne du vôtre, je pourrais paraître singulier, mais je m'estimerais heureux! » Je ne me doutais de rien de semblable; je ne calculais même point les différences; je les sentais, et elles m'empêchaient de rien imaginer. Je trouvais dans les procédés de M. de Boismorel ceux d'un homme sage et sensible, qui honorait mon sexe, estimait ma personne, et protégeait mes goûts, pour ainsi dire. Sa correspondance lui ressemblait; elle avait le caractère d'une gravité douce, elle portait le cachet d'un esprit au-dessus des préjugés et d'une amitié respectueuse. Je devins par lui au courant de ce qu'on appelait les nouveautés dans le monde savant et littéraire. Je le voyais rarement; mais j'avais de ses nouvelles toutes les semaines; et pour éviter les fréquents messages de ses domestiques près de moi, comme les grandes courses d'un com-

1. Mme Roland écrivait un an après à Mlle Cannet, qu'elle avait voulu, d'après le conseil de M. de Boismorel, composer une pièce pour le théâtre sur cette action de Montesquieu; mais qu'elle avait trouvé plus difficile de faire une pièce qu'un sermon. (Lettre du 3 août 1776.) F.

missionnaire que j'aurais envoyé à Bercy, il faisait déposer les livres qui m'étaient destinés chez le portier de sa sœur, madame de Favières, où je les envoyais prendre [1].

M. de Boismorel, qui aimait beaucoup les lettres, et qui par effet de prévention s'imaginait que je devais être employée dans leur empire, ou peut-être aussi pour m'éprouver, m'invitait à choisir un genre et à travailler : je regardai cela d'abord comme un compliment; mais en revenant à la charge, il me donna lieu de lui développer mes principes à ce sujet, mon éloignement très-raisonné de me mettre jamais en scène d'aucune manière, et mon amour très-désintéressé pour l'étude que je voulais faire servir à mon bonheur, sans l'intervention d'aucune espèce de gloire qui ne me paraissait propre qu'à la troubler. Après lui avoir sérieusement exposé ma doctrine, je mêlai à mes raisonnements des vers qui venaient au bout de ma plume, et dont les idées étaient meilleures que l'expression; je me souviens qu'en parlant des *dieux* et de la dispensation qu'ils faisaient des biens et des devoirs, je disais :

Aux hommes ouvrant la carrière
Des grands et des nobles talents,
Ils n'ont mis aucune barrière
A leurs plus sublimes élans.
De mon sexe faible et sensible,
Ils ne veulent que des vertus;
Nous pouvons imiter Titus,
Mais dans un sentier moins pénible.
Jouissez du bien d'être admis
A toutes ces sortes de gloire ;

1. Voir *Appendice* n° VII, une jolie lettre de Mme Roland à M. de Boismorel, qui se rapporte à ce passage de ses Mémoires. F.

Pour nous le temple de mémoire
Est dans le cœur de nos amis.

M. de Boismorel me répondait quelquefois dans la même langue ; ses vers ne valaient guère mieux que les miens, mais nous n'y mettions pas plus d'importance l'un que l'autre. Un jour il vint me confier qu'il désirait employer à l'égard de son fils, dont l'application se ralentissait beaucoup, un moyen de le ranimer.

Ce jeune homme était lié tout naturellement avec son contemporain et son cousin-germain de Favières, conseiller au parlement à vingt et un ans, étourdi comme on l'est à cet âge, avec toute la confiance d'un magistrat qui s'estime par sa robe, sans connaître ses obligations ; avec la liberté, peut-être même les travers naissants, d'un riche et unique héritier[1].

La comédie italienne ou l'opéra occupaient les deux cousins bien plus que *Cujas* et *Bartole* pour l'un, et les mathématiques qu'avait commencées l'autre. « Il faut, me dit M. de Boismorel, que vous fassiez à mon fils une mercuriale sage et pénétrante, comme vous saurez la puiser dans votre âme, qui excite son amour-propre et réveille de généreuses résolutions. — Moi ! monsieur ! moi ? (je ne pouvais en croire mes oreilles) et de quel air, je vous prie, pourrai-je, moi, prêcher monsieur votre fils ? — Vous prendrez la tournure qu'il vous plaira ; vous ne paraîtrez point ; nous ferons venir cela comme une lettre de quelqu'un qui le voit de près, qui connaît ses déportements, qui s'intéresse à lui et qui l'avertit du danger : je saurai faire remettre la lettre dans un moment où elle puisse avoir tout son effet ; il faut seulement qu'il ne m'y

1. Né en 1755, mort en 1837, M. de Favières est surtout connu comme auteur de quelques opéras-comiques. F.

reconnaisse pas; je lui ferai savoir à quel médecin il aura obligation quand il en sera temps. — Oh! il ne faudrait jamais me nommer! mais vous avez des amis qui feraient cela mieux que moi. — Je crois tout le contraire, et je vous demande cette grâce. — Eh bien! je renonce à l'amour-propre pour vous prouver le désir de vous obliger; je ferai un projet dont vous me direz votre avis et que vous corrigerez. »

Le soir même je fis une lettre assez piquante, un peu ironique, telle que je la jugeais convenable pour chatouiller l'amour-propre, encourager la raison d'un jeune homme qu'il faut entretenir de son bonheur quand on veut le rappeler à des habitudes sérieuses. M. de Boismorel fut enchanté et me pria de la faire parvenir sans y rien changer. Je l'envoyai à Sophie pour qu'elle la mît à la poste à Amiens, et j'attendis avec assez de curiosité de savoir ce qu'aurait fait ma prédication.

LETTRE ANONYME ENVOYÉE A UN JEUNE HOMME [1].

« Amiens (soi-disant), le 30 mai.

« Oui, monsieur, sur les bords de la Somme vous êtes connu; l'on vous chérit. Une troupe d'admirateurs sincères de vos talents, de vos grâces et de vos finesses, me

1. Au lieu de reproduire cette lettre dans l'*Appendice*, il m'a paru préférable de l'introduire dans le récit même de Mme Roland, bien qu'elle ne figure pas dans le manuscrit des Mémoires. Il suffit que le lecteur soit averti. Le texte de cette lettre est ici donné pour la première fois exactement, d'après une copie autographe. — On trouvera dans l'*Appendice* n° VIII la lettre que Mme Roland écrivit à M. de Boismorel en lui communiquant celle qui était destinée à son fils. F.

charge de vous présenter aujourd'hui l'hommage de son estime : c'est le constant apanage du vrai mérite, et sans doute une de ses plus douces récompenses, que cette estime qu'il sait acquérir quelquefois même à son insu. Aussi, cette juste rétribution ne lui fut jamais dérobée ; elle est payée par tous les cœurs, comme un aveu de son empire sur eux : les plus sots et les plus pervers ne peuvent la refuser à l'esprit ou au sentiment. Quoi qu'en dise le bon la Fontaine, je parierais qu'entre les Abdéritains plusieurs admiraient Démocrite ; et dans ce pays, monsieur, les esprits ne sont pas tellement épaissis des vapeurs de la tourbe, que nous ne sachions reconnaître et louer le coloris inimitable, le brillant, la légèreté des mœurs de la capitale, surtout de cette classe d'habitants distingués où vous me paraissez tenir votre rang avec avantage. L'un de mes concitoyens célébra jadis, avec succès, les gestes et les faits d'un perroquet fameux[1] : il est encore, parmi nous, plus d'un auteur capable de vous prendre pour son héros.

« Pour moi, qui n'embouchai jamais la trompette héroïque, je n'ai garde de m'élever à si noble sujet; et si, séduit par l'agrément, j'en saisissais quelques traits, ce serait d'un ton plus modeste que je voudrais vous les offrir.

« J'avoue que j'aurais peine à me taire de deux choses principales qui excitent mon enthousiasme ; mais quelle folle entreprise que celle de les louer et de les mettre dans tout leur jour ! La métaphysique n'a rien traité de plus délicat, la philosophie de plus important, l'élo-

1. Allusion au poëme de *Vert-Vert*, de Gresset, qui était d'Amiens, et qui vivait encore à l'époque où Mme Roland écrivait cette lettre. F.

quence de plus difficile. Platon n'oserait en faire un nouveau dialogue; je doute que l'habile Cicéron, le véhément Démosthène, l'insinuant Isocrate, remplissent cette tâche d'une manière qui répondît à leur réputation; et si quelque nouveau Gorgias en faisait la folie, il verrait tarir ses ressources. Je garderai donc l'humble silence qui convient à un pauvre petit moderne, sans écouter l'indiscrète ardeur qui, dans le transport de l'admiration, me crie : *audaces fortuna juvat*, et laissant à d'autres plus habiles le soin de relever le talent d'être aimable sans travailler à le devenir, et l'art précieux de goûter l'indépendance en multipliant chaque jour ses liens. Je vous demanderai seulement quel génie bienfaiteur vous a fait ces dons rares par lesquels vous êtes, à nos yeux, un phénomène inexplicable. Imbu de vieilles leçons, je suivais une route laborieuse : votre exemple frappa mes regards. Je m'arrête et je considère : tel qu'un homme déçu, voyant ses chimères favorites s'éclipser et s'évanouir, s'efforce encore de fixer l'image mobile qui fuit, je veux retenir mes erreurs; souffrez-en ici la revue.

« A peine je commençai de vivre, qu'altéré par cette soif du bonheur qui nous est commune à tous, je cherchai avec inquiétude tout ce que je croyais pouvoir l'apaiser. Ce qui plaît d'abord ne satisfait pas toujours; la dissipation étourdit sans contenter : je l'éprouvai plus d'une fois. Hélas! pourquoi n'étais-je pas aussi heureux que tant de magistrats sans étude, tant de jolis abbés sans soucis, que tant de gens qui ne font rien! Peut-être, il est vrai, l'officieuse habitude m'aurait enfin donné le droit d'être inutile sans remords et paresseux impunément; mais, en attendant ce commode pri-

vilége, mon imagination échauffée me fit de nouveaux chagrins.

« Je me représentai Minerve m'apparaissant sous ces dehors nobles et simples à la fois, qui caractérisent la sagesse; ses doctes avis retentissent encore à mon oreille; leur souvenir me poursuit sans cesse; enseignez-moi à les oublier, et partagez l'importunité avec laquelle ils m'obsèdent.

« Tu veux être heureux, me disait Minerve; apprends donc à le devenir. C'est moi qui plaçai dans ton cœur ce premier sentiment, source de mouvement, principe de vie, sans lequel, semblable à la brute, tu fusses demeuré inerte comme elle. C'est à le bien diriger que tu dois employer tes soins, c'est de l'exactitude de la marche que résulte l'arrivée au but. Environné de semblables, dépendant par ta nature, c'est dans l'économie de tes affections, la justesse de tes rapports, que réside ta félicité. Ton intérêt bien entendu, voilà le mot du système; mais c'est le comble de la prudence humaine que d'entendre ses intérêts comme il faut. Ne crois pas être heureux seul (c'est-à-dire indépendamment du bonheur de tes pareils) : dans l'univers tout est uni, et dans la nature il n'est pas de bonheur indépendant. Ces âmes rétrécies qui, jetées dans la foule, n'y voient jamais qu'elles, sont dans un tiraillement perpétuel, par l'inégalité du contrepoids des forces résistantes; toujours en opposition avec ce qui les entoure, elles épuisent, dans ces chocs fatigants, les facultés destinées à maintenir l'harmonie de l'ensemble. Dans une machine quelconque, l'excellence des parties consiste dans leur rapport avec le tout; ainsi dans la mécanique morale, pour ainsi dire, l'homme heureux est celui qui cadre le mieux avec ses

alentours, c'est-à-dire avec son espèce, ses concitoyens, ses proches, son état, sa place et tout ce qui tient à l'homme dans l'état social.

« Sois aimé, sois libre, voilà ton devoir et ton bien. L'amour de ce qui t'approche est cette correspondance méritée des parties environnantes, nécessaire à ton juste équilibre; la liberté est l'exercice d'une raison dégagée des préjugés asservissants qui la corrompent et l'enchaînent.

« Qu'il est doux d'être dans une situation où la nature vous assure l'attachement de tout ce qui vous approche! C'est celle où sont tous les hommes tant qu'ils demeurent avec confiance dans le sein paternel. On n'a plus qu'à s'assurer cet attachement pour toujours, et cet ouvrage s'accomplit en faisant celui que nécessitent les autres devoirs.

« Les relations particulières à chacun désignent les différents devoirs de détails; mais il en est de généraux dont rien ne peut dispenser, et qui obligent tous. De ce nombre est celui d'être utile; on y satisfait en se rendant capable. Voilà le premier ouvrage et l'exercice perpétuel; car l'âge et les circonstances changent les situations, étendent les rapports, varient les obligations et demandent de nouvelles connaissances, de nouveaux talents, de nouvelles vertus. C'est à cultiver sa raison, son esprit et son cœur, que l'homme trouvera sa félicité. J'ai condamné à l'ennui, aux dégoûts, aux traverses, aux malheurs, l'indolent et l'insensé qui méprisant ma voix, négligent le travail; et c'est dans le néant de l'inutilité que je replongerai leur âme de boue.

« Pour toi que j'appelle au bonheur, viens sous mon égide sacrée, braver l'attaque des faux sages, goûter la

paix et le plaisir. L'étude et la réflexion sont les seuls moyens de devenir et de faire quelque chose de bon. Les connaissances adoucissent les mœurs, ennoblissent l'humanité; le goût du travail lui fait sentir son existence. Une raison éclairée est le préservatif ou l'adoucissement des maux : une vie remplie et occupée est le pivot des plaisirs. Tout ne fût-il qu'opinions, l'existence ne fût-elle qu'un songe, il ne s'ensuivrait pas moins qu'il y a des règles pour rêver à son aise, et le sage les suivrait toujours. Laisse-moi souffler dans ton cœur le feu divin de l'enthousiasme pour le beau, l'honnête et le vrai. L'homme froid que rien ne touche ne fit jamais que ramper.

« Mais si tu me préfères la folle dissipation, la gloire légère de plaire et de briller par les riens du jour, va grossir le nombre de ces avortons méprisés qui, fiers d'en imposer aux sots par un appareil emprunté, sont tous les jours en escalade contre la raison et le bon sens, et finissent par tomber les uns sur les autres dans le fleuve de l'oubli, aux éclats de rire des spectateurs. »

« Minerve disparaît à ces mots, et je reste troublé, piqué, ému; je commençais à suivre la route qu'elle m'avait tracée lorsque vous voyant avancer lestement sur le chemin contraire, je sentis naître quelque désir de galoper à votre suite. J'y suis venu, m'y voilà; mais que ce soit pour vous ramener.

« Il est inutile de pousser plus loin ma fiction : vous m'entendez. Je vous connais assez pour vous croire un naturel qui permette des espérances : j'ai vu un père qui mérite de recueillir le doux fruit de ses travaux : ne trompez ni l'un ni l'autre. L'exhortation d'un homme qui vous reste inconnu ne doit pas vous être indifférente;

le sentiment et la vérité guident ma plume; eux seuls doivent vous toucher, comme eux seuls me tiennent lieu d'esprit et de talent.

« Qu'il me serait flatteur, en vous voyant à mon retour tel que vous pourriez être, de pouvoir me dire tout bas : *J'ai contribué à son bonheur, à celui d'une famille respectable, dont il est la consolation et l'espoir.* »

M. de Boismorel m'écrivit bientôt pour me donner des détails qui m'intéressèrent infiniment[1]; il avait réuni beaucoup de circonstances qui rendirent la chose plus frappante; le jeune homme fut touché : il imagina que le célèbre *Duclos* était l'auteur de la remontrance, et il alla pour le remercier; trompé dans sa conjecture, il s'adresse à un autre ami de son père, et ne devine pas mieux; mais enfin l'étude reprit quelque empire.

Il n'y avait pas très-longtemps que ceci s'était passé, lorsque M. de Boismorel allant avec son fils, par un jour de chaleur, de Bercy à Vincennes, où il me savait chez mon oncle et m'apportait les Géorgiques traduites par l'abbé Delille, reçut un coup de soleil. Il le traita légèrement; les maux de tête se firent sentir, la fièvre survint, le coma; il mourut dans la force de l'âge après quelques jours de maladie. Il n'y avait guère plus de dix-huit mois que nous étions en correspondance; je l'ai pleuré plus amèrement, je crois, que n'a fait son fils même, et je ne me le rappelle jamais sans éprouver

1. Mme Roland répondit à M. de Boismorel qui lui avait envoyé en même temps des fleurs et des livres. Voir sa lettre, *Appendice* n° IX. F.

ce douloureux regret, ce sentiment de vénération et de tendresse qui accompagne la mémoire d'un homme juste[1].

Lorsque mon chagrin fut un peu adouci, je le célébrai dans une romance que personne n'a jamais vue, que je chantai sur ma guitare, et que j'ai depuis oubliée et perdue. Je n'ai plus entendu parler de sa famille ; seulement mon père étant allé faire une visite de circonstance, le jeune de Boismorel, qu'on appelait Roberge, lui dit d'un ton fort dégagé qu'il avait trouvé et jeté dans un coin pour les lui rendre, s'il le souhaitait, mes lettres à son père parmi lesquelles il avait reconnu l'original d'une certaine épître qui lui était parvenue. Mon père savait fort bien ce qui s'était passé ; il répondit peu de choses, trouva que le jeune homme paraissait piqué : d'où je conclus qu'il était un sot, et ne m'en embarrassai guère ; je ne sais si j'ai bien deviné.

A quelque temps de là, Mme de Favières vint chez mon père pour le charger de quelque acquisition de bijoux ou d'objets de son art ; j'étais dans ma petite cellule, je l'entendis dans la pièce voisine : « Vous avez, M. Phlipon, une fille charmante ; mon frère m'a dit que c'était une des femmes d'esprit qu'il connût qui en eût

1. Voici ce qu'elle écrivait à Mlle Cannet sous le coup de cette perte : « Ma chère Sophie, je viens d'apprendre le plus crûment possible la mort de M. de Boismorel : je suis pénétrée, saisie : tout l'adoucissement que je puis trouver, c'est de pleurer avec toi. Ah ! la cruelle chose que de perdre ses amis ! On m'arrache l'âme, je crève, j'étouffe, que les liens d'une profonde estime et d'une sage amitié sont puissants ! Sophie, tu me restes : si je te perds, je meurs.... Journée de Montmorency ! douces communications ! sages avis ! O Dieu ! un homme utile à la société, à sa famille : un sage, sitôt enlevé !... Fallait-il le connaître, seulement pour le regretter ! Je n'en puis plus ; écris-moi. — Adieu, adieu, je t'embrasse : prends mon sort en pitié. (*Lettre à Mlle Cannet du* 13 *septembre* 1776.) F.

davantage ; prenez bien garde au moins qu'elle ne donne dans le bel esprit, ce serait détestable : ne frise-t-elle pas un peu le pédantisme ? C'est à craindre, je crois en avoir entendu dire quelque chose. Elle est bien de figure? fort bonne à voir! » Voilà, me dis-je dans mon coin, une impertinente madame qui ressemble bien à sa mère : Dieu me préserve de voir son visage et de lui montrer le mien!

Mon père, qui savait fort bien que je devais entendre, s'abstint de m'appeller, puisque je ne paraissais pas, et je n'ai jamais entendu la voix de Mme de Favières que ce jour-là.

Je n'ai encore dit qu'un mot de mon excellente cousine Trude. C'était une de ces âmes que le ciel forma dans sa bonté pour l'honneur de l'espèce humaine, et la consolation des malheureux : généreuse par instinct, aimable sans culture, je ne lui ai connu de défaut que l'excès même de la délicatesse et l'amour-propre de la vertu. Elle aurait cru manquer à ses devoirs, si elle eût agi de manière que quelqu'un pût douter qu'elle les eût remplis. C'était le moyen de demeurer complétement victime du plus extravagant mari. Trude était une espèce de rustre, aussi fou dans ses idées, qu'emporté dans son caractère, et grossier dans ses procédés; il faisait le commerce de la miroiterie comme tous les Trude de père en fils, depuis quelques générations; et c'était lui que j'avais l'honneur d'avoir pour cousin du côté de ma mère. Actif par tempérament, laborieux par boutades, soutenu par les soins et l'intelligence d'une femme douce et sage, il faisait une assez bonne maison, et devait au mérite de son épouse d'être bien accueilli

dans sa propre famille qui l'aurait rejeté s'il eût été seul.

Ma mère aimait beaucoup sa petite cousine qui la révérait singulièrement et s'attacha vivement à moi.

Elle me le prouva, comme on a vu, à la mort de ma mère; occupée dans le jour de sa maison, de son mari, elle voulut être ma garde de nuit; elle venait de loin pour en faire les fonctions et les remplit constamment tant que je fus en danger. Cette circonstance dut nous lier davantage, et nous nous vîmes souvent. Son mari prit la fantaisie de venir plus souvent encore et sans sa femme; je le tolérai d'abord à cause d'elle, malgré mon ennui; il me devint insupportable, et j'usai de tous les ménagements nécessaires avec une mauvaise tête pour lui faire sentir que le titre de parent et de mari de ma bonne amie ne suffisait point pour autoriser ses fréquentes visites, qui ne pouvaient plus être motivées par l'état de souffrance et de maladie, suite de mon chagrin.

Mon cher cousin vint un peu moins souvent; mais il s'établissait en visite pour trois ou quatre heures, quoi que je pusse faire, même écrire, en lui disant que j'étais pressée; lorsque je l'invitais décidément à se retirer, comme il fallut enfin le lui dire nettement, il était chez lui de si mauvaise humeur et faisait un tel train à sa femme, qu'elle me priait d'avoir patience pour sa tranquillité. C'était surtout les dimanches et fêtes que j'avais à soutenir cette corvée; quand il faisait beau, j'échappais et donnais rendez-vous à sa femme chez mes vieux parents; car la recevoir chez moi avec lui pour un peu de temps, ce n'était pas la voir, mais être témoin des scènes que son bourru de mari ne manquait pas de lui faire. Dans l'hiver, je pris un autre parti; aussitôt

après le dîner, je donnais la clef des champs à ma bonne qui m'enfermait à double tour et à triple barrière; je demeurais parfaitement seule et tranquille jusqu'à huit heures du soir. Trude était venu, n'avait trouvé personne qui lui répondît, était revenu, et s'était quelquefois promené deux heures aux environs de la maison, à la pluie ou à la neige, pour attendre le moment d'entrer. Me faire céler, lorsque j'y étais véritablement avec quelqu'un, était à peu près impossible: refuser absolument ma porte, en déterminant mon père à rompre avec le personnage (ce qui eût été difficile, parce qu'il n'avait point d'enfant et que mon père trouvait bon de le ménager), c'était en venir à l'extrémité que craignait sa femme, renoncer à notre liaison, et l'exposer à de nouvelles disgrâces.

Je ne connais rien de pis que d'avoir à faire à un fou; il n'est point de moyen avec lui que de le lier, tout le reste est inutile. Ce maussade cousin était pour moi un vrai fléau: et la plus grande preuve de ce que vaut sa femme, c'est que j'aie pu m'empêcher de le jeter par les fenêtres; mais il serait revenu par le grenier. Cependant il faut être juste; Trude n'était point sans une sorte d'honnêteté; plus fou que bête, on eût dit qu'il savait jusqu'à quel point il pouvait extravaguer impunément, jamais son grossier langage ne fut indécent; et s'il manquait éternellement aux procédés, à la raison, jamais il n'offensa la modestie ou la pudeur. Lorsque sa femme venait à la promenade avec moi, il nous épiait; et si nous étions abordées ou saluées d'un homme quelconque, il devenait inquiet et furieux jusqu'à ce qu'il se fût assuré de qui ce pouvait être. On croit peut-être qu'il était jaloux envers sa femme, c'était vrai jusqu'à

certain point; mais il l'était à mon sujet bien davantage. Malgré les bizarreries de sa situation, la douceur de Mme Trude était accompagnée de gaieté : elle pleurait un jour et réunissait ses amis le lendemain, elle donnait à manger de loin en loin, et ces repas de famille étaient suivis de danses, une ou deux fois dans l'hiver. Sa cousine était toujours l'héroïne de la fête, et son mari en était plus aimable durant quelques jours. Je fis connaissance chez elle de deux personnes que je veux citer; l'une était l'abbé *Bexon*[1], petit bossu plein d'esprit, grand ami de *François de Neufchateau* et de *Masson de Morvilliers*, auteur d'une histoire de Lorraine, qui n'a pas eu de grands succès, dont Buffon employait la plume, comme celle de quelques autres, pour préparer des matériaux et des esquisses auxquels il mettait ensuite sa touche et son coloris. Bexon, appuyé par Buffon, son protecteur, et par quelques femmes de qualité dont il avait connu les parentes à Remiremont, lieu de son origine et d'un chapitre de nobles chanoinesses, devint grand-chantre de la Sainte-Chapelle de Paris. Il prit avec lui sa mère et sa sœur qui fourniraient à un épisode, si j'avais le goût d'en faire qui ne tinssent pas nécessairement au sujet.

Le pauvre hère mourut trop tôt pour le bien de sa grande sœur aux yeux noirs, quêtant des adorateurs, et

1. Elle en parle ainsi dans sa correspondance avec Mlle Cannet : « J'ai dîné chez Mme Trude, en grande assemblée, avec l'abbé Bexon. Il est aussi aimable en compagnie, aussi facile en conversation, qu'il est habile et savant, la plume à la main dans son cabinet. Nous étions voisins, et dans notre enthousiasme commun pour le bon Jean-Jacques, nous avons fait, sans changer de place, un petit voyage à Clarens. » (*Lettre à Mlle Cannet du* 6 *mars* 1778.) F.

aux belles épaules qu'elle aimait à montrer. Il vint me voir deux fois chez mon père, et fut si transporté de trouver sur ma table *Xénophon*, en in-folio, qu'il voulait m'embrasser dans son extatique ravissement. Comme il n'y avait pas de quoi à mon avis, je le calmai si bien par ma froideur, qu'il ne fit que de l'esprit sans transports, et je ne le revis plus que chez ma cousine.

L'autre personne était l'honnête *Gibert*; grave dans ses mœurs, infiniment doux dans ses manières, marié jeune à une femme qui avait eu plus de figure que de douceur et dont la sagesse se payait par la mauvaise humeur, il en avait un fils unique dont l'éducation l'occupait chèrement. Employé dans l'administration des postes, il consacrait quelques instants de loisir à la musique et à la peinture.

Gibert avait tous les caractères d'un homme juste et vrai; il ne les a jamais démentis. Ses torts sont ceux du jugement; l'amitié chez lui est une sorte de fanatisme, et l'on est tenté de respecter ses erreurs en les plaignant. Gibert était lié depuis l'enfance avec un homme pour lequel il professait autant de vénération que d'attachement; il vantait son mérite dans l'occasion, avec la franchise de quelqu'un qui se regardait comme son inférieur, et il était glorieux d'en être l'ami. Gibert désira faire ma connaissance, sa femme et lui vinrent chez mon père; je leur rendis visite; et comme ils n'allaient pas souvent ensemble, il revint seul de loin en loin. Je le reçus toujours avec plaisir et distinction, et nous contractâmes, avec le temps, une véritable liaison d'amitié. Gibert ne tarda pas beaucoup à me parler de son phénix; il semblait qu'il ne serait heureux que lorsque son ami et moi pourrions nous admirer réciproquement;

enfin il nous réunit à dîner chez lui. Je vis un homme dont l'excessive simplicité allait jusqu'à la négligence; parlant peu, ne fixant personne, il eût été difficile à juger sur une entrevue pour quiconque n'aurait jamais entendu faire mention de lui; et j'avoue que malgré mon goût tout particulier pour le ton modeste, celui de cet homme était si humble, que je l'aurais volontiers pris au mot sur son propre compte. Cependant, comme il ne manquait ni de jugement ni de quelques connaissances, on lui savait plus de gré d'en montrer lorsqu'il venait à les faire entrevoir, et l'on finissait comme Gibert par lui en croire beaucoup plus qu'il n'en avait effectivement. Sa femme peu signifiante, mais sensible, rappelait toujours l'*intentique ora tenebant* de Virgile[1], quand elle regardait parler son mari.

Ce n'est pourtant pas un être tout à fait ordinaire que celui qui sait en imposer ainsi, même à ceux qui le fréquentent, sur la mesure de son mérite effectif : il faut qu'il soit grand en quelque chose, du moins en dissimulation; et, si les circonstances l'intéressent à la pousser aussi loin qu'il soit possible dans les affaires importantes, il peut devenir, de faux sage qui usurpait l'estime, scélérat aux dépens de ses contemporains. L'histoire en fera juger par la suite.

Je vis peu l'ami de Gibert; il abandonnait une place lucrative et la France même, pour aller s'établir en Suisse où le portaient ses goûts champêtres, où l'appelait la liberté. Laissons-le partir; il ne reviendra que

1. Citation empruntée au 1er vers du 2e chant de l'Énéide :

« Conticuere omnes *intentique ora tenebant.* »

« Tout le monde fit silence, *et chacun attentif retenait son haleine.* » F.

trop. C'est ainsi que j'ai connu *Pache;* car il faut bien le nommer; c'est de lui dont il est question. On verra comment, plus de dix ans après, Gibert l'amenant chez moi, le fit connaître à mon mari qui le crut un homme probe par excellence; l'annonça comme tel dans un instant où son suffrage pouvait faire une réputation, et devint la cause de son entrée au ministère, où il ne fit que des sottises qui lui valurent de passer à la mairie où il n'autorise que des horreurs[1].

Mme Trude désira vivement de faire un voyage près d'une parente qui lui était chère; il s'agissait d'une absence de quinze jours ou trois semaines. Son mari trouvait de l'inconvénient à ce que le *comptoir* fût aussi longtemps sans représentation; au reste, la chose lui paraissait faisable, si je consentais à venir quelquefois, dans le milieu du jour, occuper cette place. Ma cousine souhaitait que j'eusse cette complaisance; me l'exprimer était assez me faire juger que je ne pouvais la refuser, et mon amitié pour elle s'y prêta sans hésiter. Je fus donc, sept à huit fois, de midi à six heures, prendre la place de Mme Trude dans son comptoir; son mari, joyeux et fier, se conduisait fort bien, vaquait aux affaires du dehors, et parut sentir tout le mérite de mon pro-

1. On se souvient qu'il est longuement question de Pache dans le tome Ier de ces Mémoires, et notamment de sa nomination au ministère de la guerre, grâce à la recommandation de Roland.

A la séance du 22 janvier 1793, lecture faite de la lettre par laquelle Roland donnait à la Convention sa démission du ministère de l'intérieur, un membre, Hardy de Rouen, prononça les paroles suivantes au milieu des murmures de l'extrême gauche :

« Je demande que cette lettre soit imprimée et envoyée aux départements.

« Roland n'a fait qu'une faute, c'est de nous avoir indiqué Pache pour ministre! » F.

cédé. Il était dit qu'il devait se trouver dans ma vie, qu'en dépit de mon aversion pour le commerce, j'aurais du moins vendu des lunettes et des verres de montre. La situation n'était pas plaisante, Trude était logé rue Montmartre, près de la rue Ticquetonne, où doit être encore son successeur : je n'imagine rien d'infernal comme le bruit des voitures éternellement roulantes dans ce lieu-là, à entendre d'une boutique toute ouverte ; j'y serais devenue sourde comme l'est aujourd'hui ma pauvre cousine. Quittons son triste ménage dont nous verrons le sort, et rappelons mon autre parente.

J'allais chez Mlle Desportes une ou deux fois toutes les semaines, le jour où elle réunissait constamment la société ; j'aurais des tableaux à faire, si les originaux en valaient la peine ; mais quand j'aurais dépeint des conseillers au Châtelet, comme le petit *Mopinot*, prétendant à l'esprit avec des épigrammes ; le dévôt *de la Presle*, bonhomme qui n'avait que le tort d'être bilieux et janséniste ; une douairière qui cachait le goût du plaisir sous une dévotion facile, telle que Mme *de Blancfuné ;* un vieil et riche célibataire, trop dégoûtant pour être nommé ; un brave homme, *résonnant* et réglé comme une horloge, tel que l'employé *Baudin* et une foule d'autres individus de différentes nuances, sans plus de valeur ; j'aurais perdu mes couleurs et mon temps. J'aimais pourtant à rencontrer le père *Rabbe*, oratorien très-fin, respectable par son âge, aimable par la politesse de son esprit ; et le docteur *Coste*, médecin provençal, qui s'amusait à imiter Perrault sans élever un Louvre, et qui disait du mal du mariage comme le diable grimace devant un bénitier.

Mlle Desportes avait hérité de sa mère, de la délica-

tesse et de la fierté, l'art de faire valoir sa petite fortune dans le commerce sans paraître s'en mêler, et de traiter sur le ton de la confiance et de l'égalité avec les particuliers riches ou titrés qui s'adressaient à elle. Mais comme ce genre est véritablement étranger au commerce qui se soutient par l'active cupidité, elle vit diminuer encore son héritage, et finit par renoncer au commerce, en retranchant beaucoup de sa dépense.

Son caractère, ses mœurs, le ton de décence qui régnait chez elle, l'attachement qu'elle me témoignait, avaient fait désirer à ma mère que je la cultivasse; c'était là qu'elle m'envoyait souvent. Un piquet à écrire faisait le fond de la société dont les autres membres causaient et travaillaient; Mlle Desportes me plaçait assez souvent au jeu que je n'aimais point, pour exercer, je crois, ma complaisance; mais le secours d'un partenaire et la permission de rire de mes distractions en rendaient l'exercice moins pénible.

Il faut bien que je fasse passer sur la scène, à son tour, un vieillard arrivé de Pondichéry, que je vis beaucoup et avec intérêt durant près d'un an. Mon père avait connu, je ne sais comment, par affaire je crois, et puis avait reçu à titre d'ami un officier réformé, devenu commis sans place, qui s'appellait Demontchéry; c'était un homme de trente-six ans, ayant les manières polies, le ton du cœur, ces grâces que donne l'usage du monde et peut-être la fleur de la galanterie. Demontchéry cultivait mon père, mais entrait rarement chez ma mère qui n'aurait pas souffert d'assiduités. Il professait franchement pour moi respect, estime, etc., et l'ambition de solliciter ma main si la fortune cessait de lui être contraire. Elle l'envoya droit aux grandes Indes; il donna

de ses nouvelles, et ne cachait point ses vœux pour des succès qui lui permissent de revenir avec avantage. Mais simple capitaine de Cipayes, et trop galant homme pour entendre rien à acquérir, il n'était pas, je crois, fort avancé lorsqu'il revint après sept ans d'absence, et qu'accourant chez mon père il me vit mariée depuis quinze jours : j'ignore ce qu'il est devenu, et ce qu'il m'eût inspiré si j'avais dû penser à lui. Durant son séjour à Pondichéry, il fit connaissance d'un M. de Sainte-Lette, l'un des membres du conseil, et le chargea de lettres pour mon père lorsque le conseil députa Sainte-Lette à Paris, en 1776, pour quelqu'affaire importante.

Sainte-Lette avait plus de soixante ans; c'était un homme que la vivacité de l'esprit et l'emportement des passions avaient égaré dans sa jeunesse, où il dissipa sa fortune à Paris. Il était passé en Amérique; il y était demeuré à la Louisiane, directeur de la traite avec les sauvages durant treize ans; de là, jeté en Asie, employé dans l'administration à Pondichéry, il cherchait à y réunir les moyens de vivre un jour ou de mourir en France avec son ami de jeunesse, M. de Sévelinges, dont je dirai quelque chose. Une voix grave et solennelle, distinguée par l'accent que donnent l'expérience et le malheur, soutenue par l'expression facile d'un esprit exercé, me frappa dans Sainte-Lette à son abord. Demontchéry lui avait parlé de moi; c'était probablement ce qui lui inspirait le désir de faire connaissance : mon père le reçut bien; je l'accueillis avec empressement, parce qu'il m'intéressa bientôt; sa société me fut très-agréable, il recherchait la mienne, et durant tout le temps que dura son voyage, il ne passait point quatre ou cinq jours sans me rendre visite.

Les gens qui ont beaucoup vu, sont toujours bons à entendre, et ceux qui ont beaucoup senti ont toujours vu plus que d'autres, lors même qu'ils auraient moins voyagé que n'avait fait Sainte-Lette. Il avait ce genre d'acquit que donne l'expérience bien plus que celui des livres ; moins savant que philosophe, il raisonnait d'après le cœur humain, et il avait conservé de sa jeunesse le goût de la poésie légère, dans laquelle il avait écrit de jolies choses. Il me donna plusieurs de ses morceaux ; je lui communiquai quelques-unes de mes rêveries ; et il me répéta plusieurs fois d'un ton prophétique, c'est-à-dire persuadé : « Mademoiselle, vous avez beau vous en défendre, vous finirez par faire un ouvrage ! — Ce sera donc sous le nom d'autrui? lui répliquai-je, car je me mangerais les doigts avant de me faire auteur[1]. »

Sainte-Lette rencontra chez mon père une personne dont j'avais fait connaissance depuis quelques mois, et qui devait puissamment influer sur le sort de ma vie, quoique je ne le prévisse guère alors. J'ai déjà dit que Sophie, plus distraite que moi par les habitudes de la société, était loin d'y trouver de l'avantage ; elle m'avait parlé quelquefois d'un homme de mérite, fixé à Amiens par sa place, et qui allait souvent chez sa mère lorsqu'il demeurait à sa résidence[2]; ce qui n'était pourtant pas très-commun, parce qu'il venait à Paris tous les hivers,

1. Vers le même temps, elle écrivait à Mlle Cannet :
« Lablancherie me conseillait de me faire imprimer. Je l'ai presque envoyé par delà les ponts pour sa belle proposition. Je me soucie fort peu de la gloire d'auteur, et si les productions de ma plume plaisent à quelques intimes, et surtout à ma Sophie, je trouve qu'elles sont dignement récompensées. » (*Lettre du 6 décembre* 1775.) F.

2. Roland était alors inspecteur des manufactures à Amiens. F.

et faisait souvent dans l'été de plus longs voyages. Elle me l'avait cité, parce que dans la foule insignifiante dont elle était environnée, elle distinguait avec plaisir un individu dont la conversation instructive lui paraissait toujours nouvelle, dont les manières austères, mais simples, inspiraient de la confiance, et qui, sans être aimé de tout le monde parce que sa sévérité, parfois caustique, déplaisait à beaucoup de gens, était généralement considéré. Sophie lui avait aussi parlé de sa bonne amie; d'ailleurs il n'était bruit dans sa famille que de l'intimité, de la constance d'une liaison de couvent, qui prenait avec les années certain caractère respectable; enfin il avait vu mon portrait que Mme Cannet avait mis chez elle en évidence. « Pourquoi donc, disait-il souvent, ne me faites-vous pas connaître cette bonne amie? je vais à Paris tous les ans; n'aurais-je point une lettre pour elle? »

Il obtint cette commission désirée au mois de décembre 1775. — J'étais encore en deuil de ma mère et dans cette douce mélancolie qui succède aux violents chagrins. Quiconque se présentait de la part de Sophie ne pouvait manquer d'être bien reçu. « Cette lettre te sera remise, m'écrivait ma bonne amie, par le philosophe dont je t'ai fait quelquefois mention, *M. Roland de la Platière*, homme éclairé, de mœurs pures, à qui l'on ne peut reprocher que sa grande admiration pour les anciens aux dépens des modernes qu'il déprise, et le faible de trop aimer à parler de lui. » Ce portrait est moins qu'une ébauche ; mais le trait se trouvait juste et bien saisi. Je vis un homme de quarante et quelques années, haut de stature, négligé dans son attitude, avec cette espèce de roideur que donne l'habitude du cabinet;

mais ses manières étaient simples et faciles, et sans avoir le fleuri du monde, elles alliaient la politesse de l'homme bien né à la gravité du philosophe. De la maigreur, le teint accidentellement jaune, le front déjà peu garni de cheveux et très-découvert, n'altéraient point des traits réguliers, mais les rendaient plus respectables que séduisants. Au reste, un sourire extrêmement fin et une vive expression développaient sa physionomie et la faisaient ressortir comme une figure toute nouvelle, quand il s'animait dans le récit, ou à l'idée de quelque chose qui lui fût agréable. Sa voix était mâle, son parler bref, comme celui d'un homme qui n'aurait pas la respiration très-longue; son discours plein de choses, parce que sa tête était remplie d'idées, occupait l'esprit plus qu'il ne flattait l'oreille; sa diction était quelquefois piquante, mais rêche et sans harmonie.

C'est un agrément rare et bien puissant, je crois, sur les sens, que le charme de la voix; il ne tient pas seulement à la qualité du son, il résulte encore de cette délicatesse de sentiments qui varie les expressions et modifie l'accent.

On m'interrompt, pour m'apprendre que je suis comprise dans l'acte d'accusation de Brissot[1], *avec tant d'autres députés qu'on vient d'arrêter de nouveau. Les tyrans sont aux abois; ils croient combler le précipice ouvert*

1. Elle n'était pas comprise dans l'acte d'accusation, mais citée comme témoin; elle ne fut point entendue, ainsi qu'elle en exprime elle-même le regret. (Voir tome Ier, page 315.) F.

devant eux en y précipitant les honnêtes gens; mais ils tomberont après. Je ne crains point de marcher à l'échafaud en si bonne compagnie; il y a honte de vivre au milieu des scélérats.

Je vais expédier ce cahier, quitte à suivre sur un autre, si l'on m'en laisse la faculté.

Vendredi 4 octobre, anniversaire de ma fille qui a aujourd'hui douze ans.

Cette beauté de l'organe de la voix, très-différente de sa force, n'est pas plus commune dans les orateurs qui font profession de l'exercer, que dans la foule qui compose les sociétés. Je l'ai cherchée dans nos trois assemblées nationales, je ne l'ai trouvée parfaite chez personne; Mirabeau lui-même, avec la magie imposante d'un noble débit, n'avait pas un timbre flatteur, ni la prononciation la plus agréable. Les Clermonts en approchaient davantage. — Où donc était votre modèle, pourrait me demander quelqu'un? Je répondrais comme ce peintre à qui l'on demandait où il prenait cet air charmant qu'il donnait aux têtes créées par son pinceau? — Là-dedans, disait-il, en mettant le doigt sur son front; je porterais le mien à mes oreilles. J'ai peu fréquenté le spectacle; mais j'ai cru m'apercevoir que ce mérite y était aussi difficile à trouver. Larive, le seul peut-être à citer, laissait encore quelque chose à désirer. Lorsqu'à l'ouverture de mon adolescence j'éprouvais cette sorte d'agitation que donne le désir de plaire aux jeunes personnes du sexe, j'étais émue au son de ma propre voix,

j'avais besoin de la modifier pour me plaire à moi-même. Je conçois que l'exquise sensibilité des Grecs leur fît attacher beaucoup de prix à toutes les parties de l'art de la parole; je comprends aussi que le *sansculottisme* fasse dédaigner ces grâces et nous conduise à une grossièreté féroce, tout aussi éloignée de la précision des Spartiates, dans leur langage plein de sens, que de l'éloquence des Athéniens aimables.

Mais nous avons laissé jadis *Lablancherie* à Orléans ou ailleurs ; il faut couler à fond ce personnage.

De retour peu après la mort de ma mère, il apprit cet événement en venant pour la voir, et il manifesta une surprise, une douleur, qui me touchèrent et me plurent. Il revint me faire des visites; je le voyais avec intérêt. Mon père, qui dans ces commencements s'imposait la loi de rester près de moi lorsqu'il y venait quelqu'un, trouva que l'emploi de duègne n'était pas amusant, et qu'il serait plus commode pour lui d'interdire tout abord à quiconque n'aurait pas la gravité d'âge nécessaire à ses yeux pour dispenser de sa présence, et me laisser à ma bonne, à moi-même. Il m'annonça qu'il comptait prier Lablancherie de ne plus revenir; je ne répliquai pas le plus petit mot, quoique j'en ressentisse quelque chagrin; je m'occupai de celui que je supposais qu'il éprouverait à cette défense; je pris la résolution de la lui adoucir, en lui faisant moi-même cette injonction, car la tournure de mon père me faisait craindre qu'il ne la rendît désobligeante. Il faut être vrai; Lablancherie m'intéressait, et j'imaginai que je pourrais bien l'aimer; la tête seule travaillait, je crois, mais elle était en chemin. J'écrivis donc une belle lettre qui donnait à Lablancherie son

congé, qui lui ôtait tout espoir de me répondre, mais qui ne devait pas détruire celui d'avoir plu, s'il s'en était flatté.

Cette glace rompue donna cours à des idées mélancoliques et douces, dont mon bonheur n'était pas autrement troublé. Sophie vint à Paris ; elle y fit quelque séjour avec sa mère et sa sœur Henriette, qui se trouvant alors à notre niveau, par les années que nous avions gagnées et le calme qu'elle avait acquis, devint aussi ma bonne amie. Les agréments de sa vive imagination jetaient partout des étincelles et animaient les liaisons dont elle faisait partie.

J'allais souvent au Luxembourg, avec les amies et mademoiselle d'Hangard; j'y rencontrai Lablancherie[1] : il me saluait respectueusement, et je rendais le salut avec quelque émotion. « Tu connais donc ce Monsieur, me dit un jour mademoiselle d'Hangard qui avait d'abord pris son salut pour elle ? — Oui; et toi-même? — Oh! certainement ; mais je ne lui ai jamais parlé. Je vois mesdemoiselles Bordenave[2] dont il a demandé la cadette

1. Dans sa correspondance avec Mlle Cannet, Mme Roland mentionne, à l'occasion de cette rencontre, un détail assez piquant par l'impression qu'elle en ressentit :

« Figure-toi que ces jours-ci je rencontre D. L. B. au Luxembourg, et que je lui vois un plumet à son chapeau. Ah! tu ne saurais croire combien ce maudit plumet m'a tourmentée. Je me suis tournée dans tous les sens pour faire cadrer un ornement futile avec cette philosophie, avec ce goût pour le simple, avec cette façon de penser qui me rendaient D. L. B. si cher; je me suis excédée de fatigue dans cette triste recherche; je ne vois que des palliatifs; et j'éprouve cruellement combien les plus petites choses acquièrent de l'importance, lorsqu'elles tiennent à un sujet aimé dont elles font soupçonner les dispositions. » (Lettre du 25 juin 1776.) F.

2. Leur père était un chirurgien très-connu, membre de l'Académie des sciences. (*Note de Mme Roland.*)

en mariage. — Y a-t-il longtemps? — Un an, six mois, dix-huit peut-être; il avait trouvé moyen de s'introduire dans la maison; il y allait de temps en temps, définitivement il a fait sa déclaration : ces demoiselles sont riches, la cadette est jolie; lui n'a pas le sol, et il cherche une héritière; car il a fait semblable demande d'une autre personne de leur connaissance, à ce qu'elles ont appris : on l'a éconduit; nous l'appelons l'amoureux des onze mille vierges. D'où le connais-tu? — De l'avoir vu souvent au concert de madame l'Épine. » Et je me mordis les lèvres, en gardant le reste, bien piquée d'avoir cru que j'étais aimée d'un homme qui sans doute n'avait demandé ma main que parce que j'étais fille unique; piquée bien plus encore de lui avoir fait une belle lettre qu'il ne méritait point. Matière à méditation pour exercer ma prudence une autre fois!

Quelques mois s'étaient écoulés, lorsqu'un jour un petit Savoyard vint dire à ma bonne que quelqu'un demandait à lui parler, je ne sais où : elle sort, rentre, et me dit que M. Lablancherie l'avait chargée de me supplier de le recevoir. C'était un dimanche; j'attendais de mes parents : « Oui, lui repliquai-je, qu'il vienne, mais à l'instant; puisqu'il vous attend près de la maison, allez le trouver et le faites entrer. » Lablancherie arrive; j'étais au coin de mon feu. « Je n'osais, mademoiselle, me présenter chez vous, depuis la défense que vous m'en aviez faite; je désirais extrêmement de vous entretenir, et je ne puis vous exprimer ce que m'a fait éprouver la lettre chère et cruelle que vous m'adressâtes alors. Ma situation a varié depuis cette époque; j'ai maintenant des projets auxquels vous pourriez n'être pas étrangère. » Il me développa aussitôt l'idée d'un ouvrage de critique

et de morale par *lettres* dans le genre du *Spectateur*, m'invitant à traiter ainsi quelques sujets. Je le laissai parler sans l'interrompre; j'attendais même encore, après qu'il avait fait une petite pause, pour qu'il achevât de défiler son chapelet. Quand il eut tout dit, je m'exprimai à mon tour, et je lui observai avec calme et politesse que j'avais pris le soin de l'avertir moi-même de discontinuer ses visites, parce que les sentiments qu'il avait déclarés à mon père à mon sujet, me faisant supposer qu'il mettait de l'intérêt à les continuer, j'avais voulu lui marquer ma reconnaissance par cette intention; qu'à mon âge la vivacité de l'imagination se mêlait de presque toutes les affaires, et en changeait quelquefois la face; mais que l'erreur n'était pas un crime, et que j'étais revenue de la mienne de trop bonne grâce, pour qu'elle dût l'occuper; que j'admirais ses projets littéraires, sans pouvoir y prendre part d'aucune manière, non plus qu'à ceux de personne; que je me bornais à des vœux pour les succès de tous les auteurs du monde, ainsi que pour les siens, dans tous les genres; c'était pour le lui dire que j'avais consenti à le recevoir, afin qu'il se dispensât de toute tentative semblable par la suite; d'après quoi, je le priais de terminer sa visite. La surprise, la douleur, l'agitation, tout ce qui convient en pareil cas allait être déployé; je l'arrêtai, en disant à Lablancherie que j'ignorais si mesdemoiselles Bordenave et d'autres, auxquelles il s'était adressé à peu près dans le même temps, s'étaient exprimées à son égard avec une égale franchise, mais que la mienne était sans bornes, et que les résolutions qu'elle peignait n'admettaient point d'explication. Je me levai au même instant; je fis la révérence, et ce geste de la main qui indique la porte à ceux qu'on veut

voir partir. Le cousin Trude arrivait ; jamais je ne vis son rude visage avec plus de plaisir : Lablancherie fila sa retraite en silence ; je ne l'ai plus revu : mais qui n'a pas entendu parler, depuis ce temps-là, de l'*agènt général de la correspondance pour les sciences et les arts*[1] ?

Celui-ci hors de scène, retournons à Sainte-Lette et Roland.

Nous étions arrivés à la fin de l'été 1776 ; j'avais vu plusieurs fois, depuis huit ou neuf mois, M. Roland : ses visites n'étaient pas fréquentes ; mais il les faisait longues, comme les gens qui n'allant pas pour se montrer à tel lieu mais parce qu'ils se plaisent à y être, s'y arrêtent autant qu'ils le peuvent. Sa conversation instructive et franche ne m'ennuyait jamais, et il aimait à se voir écouter avec intérêt; chose que je sais fort bien faire, même avec ceux qui sont moins instruits que lui, et qui m'a valu peut-être encore plus d'amis que l'avantage de m'énoncer moi-même avec quelque facilité. Je l'avais connu à son retour d'Allemagne ; maintenant il se disposait à faire le voyage d'Italie ; et dans les dispositions

1. Mme Roland parle encore de Lablancherie dans quelques-unes de ses lettres à Bosc.

« Lablancherie étant allé voir à Lyon le directeur de l'académie, monsieur de Villers, pour le prier de le conduire à une séance, monsieur de Villers lui demanda, d'un ton d'égard et d'honnêteté, s'il désirait être associé à cette compagnie? *Non*, dit Lablancherie; *je ne dois être d'aucune.* — Et pourquoi? — *Parcequ'il me faudrait être de toutes les académies de l'Europe.*

« ...... J'ai vu ici, dans la séance de la nôtre, deux hommes de mérite qui sont de Lyon, et qui se sont accordés à dire que Lablancherie était d'une fatuité insupportable. Entre nous cela ne m'a pas étonnée, car il me semble qu'il avait quelque disposition de ce genre il y a dix ans : or, un intervalle aussi grand, employé à intriguer dans le monde, a dû la développer merveilleusement. » (Lettre du 27 avril 1785.) F.

d'ordre dont ne manquent guère de s'occuper les gens sensés à la veille d'une longue absence, il m'avait choisie pour la dépositaire de ses manuscrits, desquels je demeurerais maîtresse, s'il lui arrivait malheur. Je fus vivement touchée de cette marque d'estime toute particulière, et je la reçus avec actions de grâces. Le jour de son départ, il dîna chez mon père avec Sainte-Lette; en me quittant, il me demanda la permission de m'embrasser; et je ne sais comment, mais cette politesse ne s'accorde jamais sans rougeur pour une jeune personne, lors même que son imagination est calme. « Vous êtes heureux de partir, lui dit Sainte-Lette de sa voix grave et solennelle; mais dépêchez-vous de revenir, pour en demander autant! »

Durant le séjour de Saint-Lette en France, son ami de Sévelinges devint veuf; il alla le trouver à Soissons sa résidence, pour partager sa douleur, et l'amena à Paris pour l'en distraire. Ils vinrent me voir ensemble. Sévelinges était un homme de cinquante-deux ans, gentilhomme peu fortuné; il remplissait en province une place de finance, et cultivait les lettres en philosophe qui connaît leurs douceurs.

Ayant fait ainsi sa connaissance, je demeurai en relation avec lui au départ de Sainte-Lette qui trouvait, disait-il, quelque plaisir en quittant la France, à penser que son ami n'y perdrait pas l'avantage de correspondre avec moi; il me demanda même la permission de lui transmettre, pour m'être rendus un peu plus tard, quelques manuscrits que j'ai dit que je lui avais communiqués. Cet intéressant vieillard s'embarqua peut-être pour la cinq ou sixième fois de sa vie. Un ulcère à la tête, dont il s'était déjà ressenti, s'ouvrit lorsqu'il était en mer:

il arriva malade à Pondichéry où il mourut six semaines après son retour. Nous apprîmes sa mort par Demontchéry. Sévelinges le regretta vivement; il m'écrivait de temps en temps; et ses lettres, aussi bien peintes qu'agréablement dictées, me faisaient grand plaisir; elles portaient un caractère de philosophie douce et d'une sensibilité mélancolique pour lesquelles j'ai toujours eu beaucoup de penchant. J'ai remarqué à ce sujet que Diderot avait dit avec assez de justesse, qu'un grand goût suppose un grand sens, des organes délicats et un tempérament un peu mélancolique.

Mon père, dont les dispositions heureuses s'altéraient insensiblement, trouva qu'il était assez inutile de faire de l'esprit qui coûtait des ports de lettres : je comptai mon chagrin au petit oncle qui m'autorisa à lui faire adresser les lettres de Sévelinges qu'il avait vu à la maison. Mes manuscrits me revinrent, avec quelques observations critiques dont je fus très-glorieuse; car je n'imaginais pas que mes *œuvres* valussent l'examen; c'étaient à mes propres yeux des rêveries assez sages, mais communes, sur des choses qui me semblaient que chacun devait savoir; je ne pensais pas qu'elles eussent d'autre mérite que l'originalité d'avoir été faites par une jeune fille. J'ai conservé longtemps la plus entière bonhomie sur mon propre compte; il a fallu le train de la révolution, le mouvement des affaires, la variété de ma situation, la fréquence des comparaisons dans une grande foule et parmi les gens estimés par leur mérite, pour me faire apercevoir que le gradin où je me trouvais n'était pas fort surchargé de monde. Au reste, et je me dépêche de l'observer, cela m'a prouvé bien plus la pauvreté de l'espèce dans mon pays, qu'inspiré une haute

idée de moi-même. Ce n'est pas l'esprit qui manque, il court les rues; c'est la justesse du jugement et la force du caractère. Sans ces deux qualités, cependant, je ne reconnais point ce qu'on peut appeler un homme. En vérité, Diogène avait bien raison de prendre une lanterne! Mais une révolution peut en tenir lieu; je ne connais pas de toise plus exacte ou de meilleure pierre de touche.

L'académie de Besançon avait proposé pour sujet de prix la question de savoir : *comment l'éducation des femmes pouvait contribuer à rendre les hommes meilleurs?* Mon imagination se mit en campagne; je pris la plume, et je fis un *discours* que j'envoyai *incognito* et qui, comme l'on peut croire, ne fut pas jugé digne du prix[1]. Il ne s'en trouva point qui remportât cet honneur. Le sujet fut proposé de nouveau; je n'ai pas su ce qui

1. Ce discours a été conservé; je le publie à la fin de ce volume, d'après le manuscrit qui est aujourd'hui déposé dans la bibliothèque de Besançon.

Il s'agissait du prix d'éloquence à décerner pour 1777. Elle dit à ce sujet dans une lettre adressée aux Dlles Cannet :

« Tu serais bien étonnée si, pour réponse à tes plaisanteries, je t'envoyais plus tard un laurier académique. Eh bien, je te dirai que certain journal m'étant tombé par hasard dans les mains il y a quelques mois, j'y trouvai l'annonce de l'Académie de Besançon proposant cette question : Comment l'éducation des femmes pourrait rendre les hommes meilleurs? Je fus frappée, je rêvai, j'écrivis au milieu de toutes mes tracasseries et je fis un petit discours sans le montrer et sans en parler à qui que ce fût, je l'envoyai au mois d'avril, en gardant d'ailleurs l'anonyme qui me convient et que je veux conserver dans tous les cas.

« J'ignore ce qui a été décidé, et je n'ai pas grand espoir; il faudrait que la république des lettres fût bien pauvre en sujets habiles, pour qu'il ne se trouvât point de meilleurs discours que le mien sur une question de cette importance. Si je trouve quelque occasion, je t'enverrai mon petit barbouillage. » (Lettre du 21 juin 1777.)

en était résulté l'année suivante[1]. Mais je me rappelle qu'en voulant traiter cette matière, j'avais senti qu'il était absurde de déterminer un mode d'éducation qui ne tînt pas aux mœurs générales, lesquelles dépendaient du gouvernement, et qu'il ne fallait pas prétendre réformer un sexe par l'autre, mais améliorer l'espèce par de bonnes lois. Ainsi, je disais bien comment il me semblait que les femmes devaient être; mais j'ajoutais qu'on ne pouvait les rendre telles que dans un autre ordre de choses. Cette idée, certainement juste et philosophique, n'allait pas au but de l'académie; je raisonnais sur le problème, au lieu de le résoudre.

Je fis passer ce discours à M. de Sévelinges, mais après l'avoir expédié à Besançon; Sévelinges me fit des remarques uniquement sur le style : ma tête s'était refroidie; je trouvai mon ouvrage excessivement défectueux par le fonds, et je m'amusai à en faire une critique, comme s'il eût été d'un autre dont j'eusse voulu me bien moquer. On peut appeler cela se chatouiller pour se faire rire, ou se donner des soufflets pour s'échauffer les joues; mais assurément on ne rit pas tout seul de meilleur cœur et plus innocemment. En revanche, Sévelinges me donna communication d'un discours

1. Neuf concurrents, parmi lesquels on remarque Bernardin de Saint-Pierre, avaient pris part au concours. Son ouvrage, et ceux de Mlle Phlipon (Mme Roland) et d'une autre dame dont le nom est demeuré inconnu, sont l'objet d'une mention très-flatteuse dans le rapport de l'abbé Talbert, membre de l'Académie. Mais aucun n'ayant complétement répondu au programme, le concours fut remis à l'année suivante. Bernardin de Saint-Pierre et Mlle Phlipon ne s'y représentèrent pas. Le prix fut décerné au comte de Costa, capitaine au service du roi de Sardaigne.

On trouvera dans l'*Appendice* n° X, un extrait du rapport de l'abbé Talbert. F.

académique de sa façon, sur *la faculté de parler*, qu'il avait adressé à l'Académie française, et sur lequel d'Alembert lui avait fait une belle lettre. Il y avait, s'il m'en souvient, beaucoup de métaphysique dans cet ouvrage et un peu de précieux. Six mois et plus s'écoulèrent dans cette correspondance d'esprit, au milieu de laquelle cependant diverses idées prenaient place. Sévelinges paraissait s'inquiéter de ma situation, et s'ennuyer d'être seul; il faisait beaucoup de réflexions sur les charmes d'une société *pensante;* je les trouvais d'un très-grand prix; nous raisonnâmes longuement sur ce sujet: je ne sais pas bien ce qui s'ensuivit dans sa tête; mais il fit un voyage à Paris et se présenta chez mon père *incognito*, comme pour affaire. Ce qu'il y eut de très-plaisant, c'est que je ne le reconnus pas, quoique ce fût moi qui le reçut. Mais l'air excessivement mortifié dont il me quitta m'ayant frappée, réveilla dans mon souvenir l'idée de ses traits; je trouvai, après qu'il fut parti, que cet inconnu lui ressemblait beaucoup, et je m'assurai bientôt par ses lettres que c'était effectivement lui. Cette singularité me fit une impression que je ne saurais définir et fort peu agréable; notre correspondance se ralentit; elle cessa dans la suite, comme je le dirai.

J'allais quelquefois à Vincennes; le réduit canonial de mon oncle était fort joli, la promenade charmante, sa société douce; mais quoiqu'il eût l'agrément d'avoir sa maison bien tenue par mademoiselle d'Hannaches, il commençait à éprouver qu'il fallait le payer de toutes les tracasseries de l'humeur et de la sottise d'une vieille fille à prétention. Le château de Vincennes était habité par nombre de personnes que la cour y gratifiait d'un

logement; là, c'était un vieux censeur royal, Moreau de la Grave; ici, un esprit, madame de Puisieux précisément; plus loin une comtesse de Laurencin; plus bas, une veuve d'officier, et ainsi du reste; sans compter le lieutenant de roi Rougemont, que Mirabeau a fait connaître, et dont la face bourgeonnée et la bêtise insolente faisaient le composé le plus dégoûtant. Une compagnie d'invalides, des officiers de laquelle les femmes faisaient partie de la société (*sic*), formaient, avec tout ce monde et le chapitre, sans compter les prisonniers du donjon, six cents habitants dans la seule enceinte du château. Mon oncle était reçu partout, ne se présentait souvent nulle part, et ne voyait chez lui qu'un petit nombre de personnes. Mais au retour de la promenade, on s'arrêtait ordinairement le soir au pavillon du pont sur le parc, où se réunissaient les femmes. C'est là que je trouverais encore des tableaux à peindre si j'avais le temps d'en faire; mais les heures me talonnent, le chemin qui me reste à parcourir est bien long; je saute donc à pieds joints sur beaucoup de choses. Il y en aurait pourtant de jolies à dire sur les bals de l'allée des Voleurs, sur les courses de l'Artois, sur les folies de *Seguin*, caissier du duc d'Orléans, dont on célébrait la fête (de Seguin) par des illuminations, et qui fit banqueroute peu après; et les agréables promenades du bois, et la belle vue du haut parc sur la Marne, pour laquelle nous franchissions une brèche du mur, et ces ermites du bois placés d'une manière si pittoresque, dans l'église desquels était un tableau précieux pour l'art, curieux pour le sujet, où l'on voyait des milliers de diables tourmenter les damnés d'autant de façons, et mes lectures avec mon oncle, surtout celle des tragédies

de Voltaire dont nous déclamions un jour, chacun à notre tour, quelques rôles, lorsqu'à l'instant du plus grand pathétique, mademoiselle d'Hannaches, qui filait en silence, se mit à crier de sa voix grêle contre les poules avec lesquelles nous eûmes envie de l'envoyer; et ces concerts boiteux d'après souper, où, sur la table qu'on venait de desservir, des étuis de manchons servaient de pupitre au bon chanoine Bareux en lunettes, faisant ronfler sa basse, tandis que j'égratignais un violon, et tandis que mon oncle détonnait sur la flûte. Ah! je reviendrai sur ces douces scènes, si l'on me laisse vivre; mais il faut rentrer au logis, toutefois après avoir parlé d'un certain hâbleur qui eut quelque nom.

NOTES.

S'il m'avait été donné de vivre, je n'aurais plus eu je crois qu'une tentation : c'eût été de faire les *Annales du siècle*, et d'être la *Macaulay* de mon pays ; j'allais dire le *Tacite* de la France, mais cela ne serait point *modeste*, et les polissons qui ne se piquent pas de l'être, dans l'autre sens, diraient qu'il me manque pour cela *quelque chose*. J'ai pris dans ma prison une véritable passion pour Tacite : je ne puis dormir sans avoir lu quelques morceaux de lui : il me semble que nous voyons de même ; et avec le temps, sur un sujet également riche, il n'aurait pas été impossible que je m'exprimasse à son imitation.

Je suis bien fâchée d'avoir perdu, avec mes *Notices historiques*, certaine lettre que j'écrivais à *Garat* le 6 juin[1]. Chargé de mes réclamations contre ma détention, il m'avait fait une belle lettre de quatre pages, où il m'exprimait toute son estime, sa douleur, etc. ; en même temps, il traitait de la chose publique, et cherchait à imputer aux *Vingt-deux* leur propre perte,

1. Dans la *Notice* qu'il a mise en tête des œuvres de Mme Roland, Champagneux dit qu'il a cette lettre, mais qu'il ne la publiera pas par égard pour Garat. Elle n'a pas été retrouvée dans ses papiers. F.

comme s'ils eussent agi, parlé dans l'assemblée d'une manière mal conforme aux intérêts de la république. Je répondis à Garat de bonnes raisons dont je regrette l'expression; je lui peignais sa conduite comme le produit de la *faiblesse* à laquelle j'attribuais nos maux, faiblesse partagée par une majorité craintive qui n'obéissait qu'à la peur; je lui démontrais que *lui* et *Barrère* n'étaient propres qu'à perdre tous les États du monde et à se déshonorer eux-mêmes par leur allure oblique. Je n'ai jamais pu digérer les sottes déclamations d'un troupeau de buses contre ce qu'il appelait les *passions* du côté droit. Des hommes probes, fermes dans les principes, pénétrés d'une sainte indignation contre le crime, s'élevaient avec force contre la perversité de quelques scélérats et les mesures atroces qu'elle dictait; et ces eunuques en politique leur reprochaient de parler avec trop de chaleur!

L'on a fait un tort à Roland d'avoir quitté le ministère fort peu après avoir dit qu'il y braverait tous les orages. On n'a pas vu qu'il avait eu besoin de montrer sa résolution pour soutenir les faibles, et que c'était ainsi qu'il les encourageait le six de janvier; mais que le jugement de Louis XVI, prononcé le 18 ou environ[1], démontrant la minorité des sages et la chute de leur empire dans la Convention, il n'avait plus de soutien à espérer, et ne pouvait s'en aller trop tôt pour ne point partager des sottises[2].

1. Le décret de la Convention qui condamna Louis XVI, fut rendu dans la nuit du 19 au 20 janvier 1793. La séance fut levée à 3 heures du matin. F.

2. Roland envoya sa démission au président de la Convention

Certes ! Roland abhorrait la tyrannie et croyait Louis coupable ; mais il voulait assurer la liberté; et la crut perdue dès que les mauvaises têtes eurent pris l'ascendant. Il n'est que trop justifié avec ceux même que l'on conduit aujourd'hui à la mort ! Au reste, il me semble avoir développé cela dans le morceau intitulé : *Second Ministère*. Sa sortie du ministère a été le signal de la *déconfiture ;* c'est ce qu'il prévoyait.

Ma pauvre Agathe ! elle est sortie de son cloître sans cesser d'être une colombe gémissante ; elle pleure sur sa *fille ;* c'est ainsi qu'elle m'appelle. Ah ! j'aurais eu bien des personnages dont les épisodes eussent accompagné mon histoire : cette bonne cousine Desportes qui mourut à cinquante ans, après mille chagrins; cette petite madame Trude, retirée à la campagne et divorçant aujourd'hui, ma vieille bonne, appelée *Mignonne*, qui mourut chez mon père, expirant dans mes bras avec sérénité, en me disant : Mademoiselle, je n'ai jamais demandé qu'une chose au ciel ; c'est de mourir auprès de vous, je suis contente. — Et cette triste liaison de mon malheureux père avec un mauvais sujet, *Leveilly*[1],

le 22 janvier, par une lettre très-fortement motivée. Il adressa en même temps aux *Corps administratifs*, *aux Sociétés populaires, et à tous ses concitoyens*, une circulaire empreinte des sentiments les plus élevés et écrite d'un style qui révèle la plume de Mme Roland. Ces deux documents sont une justification aussi éloquente que bien fondée de la résolution prise par le ministre de se retirer. F.

1. Ce Leveilly était un marchand qui ayant dissipé sa fortune par suite d'inconduite, avait fait banqueroute. Il avait une fille de l'âge de Mlle Phlipon qui l'avait prise sous sa protection : il en est très-souvent question dans sa correspondance avec les Dlles Cannet qui s'y étaient intéressées, et lui envoyaient des secours. F.

dont la fille m'intéresse, dont je fis un objet de bienfaits que sa jeunesse, sa vivacité, quelques agréments sollicitaient de la pitié, qui est tombée dans l'avilissement; et, ayant perdu toute honte, m'a obligée dans ces derniers temps à ne pas souffrir sa présence, tandis que j'ai accueilli et obligé ses frères!

APERÇU

DE CE QUI ME RESTAIT A TRAITER, POUR SERVIR DE DERNIER SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES *.

Les manuscrits que m'avait laissés monsieur Roland me le firent mieux connaître durant les dix-huit mois qu'il passa en Italie, que n'eussent pu faire de fréquentes visites. C'était des voyages, des réflexions, des projets d'ouvrages, des anecdotes qui lui étaient personnelles; une âme forte, une probité austère, des principes rigoureux, du savoir et du goût s'y montraient à découvert.

Né dans l'opulence, d'une famille ancienne[1], distinguée dans la robe par son intégrité, il avait vu, jeune encore,

* J'ai laissé mon dernier cahier à Vincennes; j'allais parler de *Carraccioli*, que j'y ai vu chez le chanoine, et dont les *lettres*, sous le nom de *Ganganelli*, avaient fait quelque fortune, quoiqu'elles fussent souvent une répétition de lui-même dans ses nombreux petits ouvrages. Mais à suivre ainsi les choses pied à pied, j'aurais à faire un long travail, pour lequel je n'ai plus assez à vivre; je me borne à un aperçu.

1. Voir *Appendice* n° I, l'acte de baptême de Roland.

Voici une note qui fait partie des papiers de famille qui m'ont été donnés par la fille de Mme Roland, Mme Champagneux. Je la transcris sans être en mesure d'en apprécier exactement la valeur et l'origine :

« Roland fut l'un des hommes d'armes de Charles VII; on trouve les Roland en Guyenne où Étienne, fils de Thévenin, fut conseiller

la fortune s'évanouir par le défaut d'ordre d'une part, et de l'autre les excès de la dépense. Le dernier de cinq frères à qui l'on fit prendre parti dans l'église, il avait seul et sans secours quitté la maison paternelle à l'âge de dix-neuf ans, pour ne point s'engager dans les ordres ni dans le commerce auquel il répugnait également. Arrivé à Nantes de son premier vol, il s'y était placé chez un armateur pour s'instruire de différentes choses, avec le projet de passer aux Indes. Les arrangements étaient pris; un crachement de sang survint et lui fit défendre la mer s'il n'y voulait périr : il se rendit à Rouen où monsieur Godinot, son parent, inspecteur des manufactures, lui proposa d'entrer dans cette partie d'administration : il s'y détermina, s'y distingua bientôt par son activité, son travail, et s'y trouva enfin utilement placé. Les voyages et l'étude partageaient son temps et remplissaient sa vie. Avant de partir pour l'Italie, il avait amené chez mon père son frère le plus chéri, bénédictin, alors prieur au collége de Clugny à Paris; c'était un homme d'esprit, de mœurs douces et d'un caractère aimable. Il venait me voir quelquefois et me communiquer les *notes* que son frère lui faisait passer; car, à mesure qu'il voyageait, il couchait ses observations par écrit; ce sont ces notes qu'à son retour il coupa en lettres et fit publier, en confiant leur impression à des amis qu'il avait à Dieppe, et dont l'un d'eux,

au parlement de Bordeaux, lors de sa création, et où son fils remplit la même charge; ses descendans jusqu'à ce jour, ont formé diverses branches de gentilshommes très-distingués dans la robe et dans les armes. Les armes de la branche aînée des Roland de Guyenne sont comme celles des Roland de la Platière, *d'azur à un lion d'or couronné d'hermine*, *armé et floqué de gueules;* elles ne diffèrent que par le rocher d'argent. » F.

fou de l'Italien, renchérit sur les passages de cette langue en les multipliant [1]. Cet ouvrage, plein de choses, ne manque que d'une meilleure rédaction pour être le premier en rang dans les voyages d'Italie. Le refondre a été l'un de nos projets depuis que nous sommes unis; mais je voulais voir aussi l'Italie; le temps et les événements nous ont entraînés d'un autre côté.

Au retour de monsieur Roland, je me trouvai un ami; sa gravité, ses mœurs, ses habitudes, toutes consacrées au travail, me le faisaient considérer pour ainsi dire sans sexe, ou comme un philosophe qui n'existait que par la raison. Une sorte de confiance s'établit, et par le plaisir qu'il trouva près de moi, il contracta par degrés le besoin d'y venir toujours plus souvent. Il y avait près de cinq ans que j'avais fait sa connaissance lorsqu'il me déclara des sentiments tendres; je n'y fus pas insensible, parce que j'estimais sa personne plus qu'aucune que j'eusse connue jusqu'alors; mais j'avais remarqué qu'il ne l'était pas lui-même, ou par sa famille, à toutes les choses extérieures. Je lui dis franchement que sa re-

1. *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, par M. *** à Mlle ***, à Paris, en 1776, 1777 et 1778. Amsterdam et Paris, 1782, 6 vol. in-12. — Une seconde édition a été donnée en 1799 sous ce titre : *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte;* par feu Jean-Marie Roland, ancien inspecteur des manufactures de France et ministre de l'intérieur. Paris, an VII, 6 vol. in-12.

Les amis de Dieppe dont il est ici question, étaient M. Cousin, l'aîné, avocat du roi au baillage de Caux, et son frère qui s'appelait Cousin Despréaux., qui avaient fait partie avec Roland d'une société littéraire dont le siége était à Rouen.

Mme Roland étant venue à Rouen passer un mois chez les dames Malortie, en 1781, un an après son mariage, alla jusqu'à Dieppe. Elle parle en détail de la famille Despréaux et de l'impression du Voyage en Italie, dans sa correspondance avec son mari qui avait été retenu à Amiens par ses fonctions. F.

cherche m'honorait, et que j'y répondrais avec plaisir, mais que je ne me croyais pas un bon parti pour lui; je lui développai alors sans réserve l'état de la maison; elle était ruinée. J'avais échappé, par des comptes que je pris enfin sur moi de demander à mon père, au risque d'éprouver sa disgrâce, cinq cents livres de rente qui faisaient, avec ma garde-robe, tout le reste de cette apparente fortune dans laquelle j'avais été élevée.

Mon père était jeune; ses erreurs pouvaient l'entraîner à contracter des dettes que son impuissance à les remplir rendrait déshonorantes; il pouvait faire un mauvais mariage et ajouter à ces maux des enfants qui porteraient mon nom dans la misère, etc. etc. etc. J'étais trop fière pour vouloir m'exposer à la malveillance d'une famille qui ne s'honorerait point de mon alliance, ou à la générosité d'un époux qui n'y trouverait que des chagrins; je conseillai M. Roland, comme aurait pu faire un tiers étranger, pour le dissuader de songer à moi. Il persista; je fus touchée, et je consentis à ce qu'il fît auprès de mon père les démarches nécessaires; mais préférant de s'exprimer par écrit, il fut résolu qu'il ne s'ouvrirait que par lettre lorsqu'il serait retourné à sa résidence; et nous passâmes le reste du temps de son voyage d'alors à Paris, à nous voir tous les jours; je le considérai comme l'être auquel je devais unir ma destinée, et je m'attachai à lui. Dès qu'il fut retourné à Amiens, il écrivit à mon père pour lui exposer ses vœux et ses desseins.

Mon père trouva la lettre sèche; il n'aimait pas la roideur de M. Roland, ne se souciait guère d'avoir pour gendre un homme austère dont les regards lui paraissaient ceux d'un censeur; il lui répondit avec dureté,

impertinence, et me montra le tout quand il eut fait partir sa réponse. Je pris sur-le-champ ma résolution. J'écrivis à M. Roland que l'événement n'avait que trop justifié mes craintes à l'égard de mon père; que je ne voulais pas lui causer d'autres disgrâces, que je le priais d'abandonner son projet. Je déclarai à mon père ce que sa conduite m'avait mis dans le cas de faire; j'ajoutai qu'après cela il ne serait point étonné que je prisse une situation nouvelle, et que je me retirais dans un *couvent*. Mais comme je lui savais quelques dettes pressantes, je lui laissai la portion d'argenterie qui m'appartenait pour y satisfaire; je louai un petit appartement à la Congrégation, et j'y établis ma retraite, bien décidée à réduire mes besoins sur mes revenus. Je le fis; j'aurais à donner des détails très-piquants sur cet état où je commençai d'user des ressources d'une âme forte. Je calculai sévèrement ma dépense, en mettant de côté pour des cadeaux à faire aux gens de service de la maison. Des pommes de terre, du riz, des haricots cuits dans un pot avec quelques grains de sel et un peu de beurre, variaient mes aliments et faisaient ma cuisine sans me prendre beaucoup de temps.

Je sortais deux fois la semaine : l'une pour visiter mes grands parents; l'autre pour me rendre chez mon père, donner un coup d'œil à son linge, emporter ce qu'il était nécessaire de lui raccommoder. Le reste du temps, fermée sous mon toit de neige, comme je l'appelais, car je logeais près du ciel et c'était dans l'hiver, sans vouloir faire de société habituelle avec les dames pensionnaires, je me livrais à l'étude; je fortifiais mon cœur contre l'adversité, je me vengeais à mériter le bonheur, du sort qui ne me l'accordait pas. Tous les soirs,

la sensible Agathe venait passer une demi-heure près de moi ; les douces larmes de l'amitié accompagnaient les effusions de son cœur; un tour de jardin, aux heures où chacun était retiré, faisait ma promenade solitaire; la résignation d'un esprit sage, la paix d'une bonne conscience, l'élévation d'un caractère qui défie l'infortune, ces habitudes laborieuses qui font couler si rapidement les heures, ce goût délicat d'une âme saine qui trouve dans le sentiment de l'existence et celui de sa propre valeur des dédommagements inconnus au vulgaire, tels étaient mes trésors. Je n'étais pas toujours sans mélancolie, mais elle avait ses charmes; et si je n'étais point heureuse, j'avais en moi tout ce qu'il fallait pour l'être; je pouvais m'enorgueillir de savoir me passer de ce qui me manquait d'ailleurs.

M. Roland, étonné, affligé, continua de m'écrire en homme qui ne cessait point de m'aimer, mais que la conduite de mon père avait blessé[1] : il vint au bout de cinq ou six mois, et s'enflamma en me revoyant à la grille où je conservais cependant le visage de la prospérité. Il voulut me sortir de cette clôture, m'offrit de nouveau sa main, me fit presser de l'accepter par son frère le bénédictin. Je réfléchis profondément à ce que je devais faire. Je ne me dissimulai point qu'un homme qui aurait eu moins de quarante-cinq ans n'aurait pas attendu plusieurs mois pour me déterminer à changer de résolution, et j'avoue bien que cela même avait réduit

1. La correspondance qui eut lieu à cette époque entre M. Roland et Mlle Phlipon fut très-active. Quelques lettres seulement en ont été conservées; mais elles suffisent pour témoigner d'un attachement très-vif de part et d'autre, et qui du côté de Mlle Phlipon, né d'abord d'une estime raisonnée, n'avait pas tardé à gagner son cœur. F.

mes sentiments à une mesure qui ne tenait rien de l'illusion; je considérai, d'autre part, que cette insistance, aussi très-réfléchie, m'assurait que j'étais appréciée, et que s'il avait vaincu sa susceptibilité aux désagréments extérieurs que pouvait offrir mon alliance, j'en étais d'autant plus assurée d'une estime que je n'aurais pas de peine à justifier. Enfin si le mariage était, comme je le pensais, un lien sévère, une association où la femme se charge pour l'ordinaire du bonheur des deux individus, ne valait-il pas mieux exercer mes facultés, mon courage, dans cette tâche honorable que dans l'isolement où je vivais[1]?

J'aurais à développer ici des réflexions fort sages je crois qui me déterminèrent; et cependant je n'avais pas fait toutes celles que les circonstances auraient pu me suggérer, mais que l'expérience seule permet d'apercevoir. Je devins la femme d'un véritable homme de bien, qui m'aima toujours davantage à mesure qu'il me connut mieux. Mariée dans tout le sérieux de la raison, je ne trouvai rien qui m'en tirât; je me dévouai avec

1. Le mariage de Mlle Phlipon avec M. Roland eut lieu en février 1780. Voici en quels termes elle l'annonça à son amie Mlle Sophie Cannet :

« Pénétrée intimement, sans être enivrée, étourdie, j'envisage ma destination d'un œil paisible et attendri. Des devoirs touchants et multipliés vont remplir mon cœur et mes instants; je ne serai plus cet être isolé, gémissant de son inutilité, cherchant à déployer son activité d'une manière qui prévînt les maux de la sensibilité aigrie. La sévère résignation, le fier courage, qui servent d'appui dans le malheur aux âmes fortes qu'il éprouve, seront remplacés par la jouissance pure et modeste des vrais biens du cœur. Femme chérie d'un homme que je respecte et que j'aime, je trouverai ma félicité dans le charme inexprimable de contribuer à la sienne. Enfin j'épouse M. Roland. Le contrat est passé, les publications se font dimanche, et avant le carême je suis à lui. » (Lettre à Mlle Sophie Cannet, du 27 janvier 1780.) F.

une plénitude plus enthousiaste que calculée. A force de ne considérer que la félicité de mon partenaire, je m'aperçus qu'il manquait quelque chose à la mienne; je n'ai pas cessé un seul instant de voir dans mon mari l'un des hommes les plus estimables qui existent, et auquel je pouvais m'honorer d'appartenir; mais j'ai senti souvent qu'il manquait entre nous de parité, que l'ascendant d'un caractère dominateur, joint à celui de vingt années plus que moi, rendait de trop l'une de ces deux supériorités. Si nous vivions dans la solitude, j'avais des heures quelquefois pénibles à passer; si nous allions dans le monde, j'y étais aimée de gens dont je m'apercevais que quelques-uns pourraient trop me toucher : je me plongeai dans le travail avec mon mari, autre excès qui eut son inconvénient; je l'habituai à ne savoir se passer de moi pour rien au monde, ni dans aucun instant.

J'honore, je chéris mon mari comme une fille sensible adore un père vertueux à qui elle sacrifierait même son amant; mais j'ai trouvé l'homme qui pouvait être cet amant, et demeurant fidèle à mes devoirs, mon ingénuité n'a pas su cacher les sentiments que je leur soumettais. Mon mari excessivement sensible, et d'affection et d'amour-propre, n'a pu supporter l'idée de la moindre altération dans son empire; son imagination s'est noircie, sa jalousie m'a irritée; le bonheur a fui loin de nous; il m'adorait, je m'immolais à lui et nous étions malheureux.

Si j'étais libre, je suivrais partout ses pas pour adoucir ses chagrins et consoler sa vieillesse; une âme comme la mienne ne laisse point ses sacrifices imparfaits. Mais Roland s'aigrit à l'idée d'un sacrifice, et la connaissance une fois acquise que j'en fais un pour lui, renverse sa félicité; il souffre de le recevoir et ne peut s'en passer.

Le développement et de tout ceci, et de l'emploi des années qui l'ont précédé, offrirait de grandes lumières pour la connaissance du cœur humain, et de grandes leçons aux gens sensibles.

La première année de mon mariage se passa tout entière à Paris, où Roland était appelé par les intendants du commerce qui voulaient faire de nouveaux règlements de manufactures ; règlements que Roland combattit de toutes ses forces, par les principes de liberté qu'il portait partout. Il faisait imprimer la description qu'il avait faite, pour l'académie, de quelques arts, et il mettait au net ses manuscrits sur l'Italie ; il me fit son copiste et son correcteur d'épreuves ; j'en remplissais la tâche avec une humilité, dont je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je me la rappelle, et qui paraît presqu'inconciliable avec un esprit aussi exercé que je l'avais ; mais elle coulait de mon cœur ; je respectais si franchement mon mari, que je supposais aisément qu'il voyait mieux que moi ; et j'avais tant de crainte d'une ombre sur son visage, il tenait si bien à ses opinions, que je n'ai acquis qu'après assez longtemps la confiance de le contredire.

Je suivis alors un cours d'histoire naturelle, et un cours de botanique[1] ; c'était l'unique et laborieuse récréation de mes occupations de secrétaire et de ménagère ; car, vivant en hôtel garni, puisque notre domicile n'était point à Paris, et m'étant aperçu que la délicate santé de mon mari ne s'accommodait pas de toutes les

1. C'est à cette époque, et à l'occasion de ses études de botanique au Jardin des plantes que Mme Roland et son mari firent connaissance avec M. Bosc qui devint bientôt pour eux, et resta jusqu'à la fin, un ami fidèle et dévoué. F.

cuisines, je prenais le soin de lui préparer moi-même les plats qui lui convenaient. Nous passâmes quatre années à Amiens; j'y fus mère et nourrice, sans cesser de partager le travail de mon mari, qui s'était chargé d'une partie considérable de la nouvelle encyclopédie. Nous ne quittions le cabinet que pour des promenades hors de la ville; je fis un herbier des plantes de la Picardie, et l'étude de la botanique aquatique donna lieu à l'*Art du tourbier*[1]. Des maladies fréquentes me donnèrent des inquiétudes pour la conservation de Roland; mes soins ne lui furent pas inutiles, ce fut un nouveau lien; il me chérissait pour mon dévouement; je m'attachais à lui par le bien que je lui faisais.

Il avait connu en Italie un jeune homme dont il estimait beaucoup l'âme douce et honnête, et qui, revenu avec lui en France où il s'adonna à l'étude de la médecine, devint notre ami particulier. C'est *Lanthenas*[2], que j'aurais estimé davantage, si la révolution, cette pierre de touche des hommes, en le poussant dans les affaires, n'eût mis à découvert la faiblesse de son caractère et sa médiocrité. Il a des vertus privées, mais sans agréments séducteurs; il convenait beaucoup à mon mari; il s'attacha beaucoup à nous deux; je l'aimai, le traitai comme mon frère, je lui en donnai le nom. Son attachement, son honnêteté ne se sont de longtemps démentis. Il voulut venir demeurer avec nous; Roland l'agréait, je m'y oppo-

1. Neuchâtel, 1783, in-4°. — Cet ouvrage fait partie de la collection des *Arts et métiers*, publiée par l'Académie des sciences. F.

2. Nommé par Roland chef de division au ministère de l'Intérieur, Lanthenas quitta ces fonctions qu'il remplissait fort mal, et fut élu membre de la Convention par le département de Rhône-et-Loire. — Il fit partie du Conseil des Cinq-Cents. — En 1816, il se réfugia en Italie. F.

sai parce que je jugeai qu'un sacrifice aussi complet dans un homme de son âge et avec l'affection qu'il témoignait, entraînait secrètement l'idée d'un retour que mes principes me défendaient et que d'ailleurs il n'eût pas obtenu de moi. C'était un bon et tendre frère, mais il ne pouvait être autre pour mon cœur, et ce sentiment me rendait d'autant plus libre et franche, dans l'intimité établie entre nous trois. Lanthenas, apparemment comme le vulgaire, content de ce qu'il a lorsque d'autres n'obtiennent pas davantage, s'aperçut que je ne demeurais point insensible, en devint malheureux et jaloux; rien ne rend si maussade et même injuste; je le sentis et j'étais trop fière pour l'épargner; il s'éloigna d'autant plus furieux, imaginant le pis; ses opinions même prirent une nouvelle teinte; son cœur l'empêchait d'être féroce comme les montagnards, mais il ne voulait plus voir comme moi, et bien moins comme celui qu'il me voyait chérir; il prétendit se mettre entre le *côté droit* dont il blâmait les PASSIONS, et le *côté gauche* dont il ne pouvait approuver les excès; il fut moins que rien, et se fit mépriser des deux parts[1].

Sophie épousa, pendant mon séjour à Amiens, le chevalier de Gomiécourt, qui vivait à six lieues de là, en fer-

1. Lanthenas, dont le nom se retrouve sans cesse dans les correspondances de Mme Roland qui l'appelle tantôt le *frère*, tantôt le *fidèle Achate*, avait pris, comme on voit, de l'ombrage de l'affection qu'elle portait à Buzot.

Ayant à cœur de ne pas rompre avec un homme qui était depuis vingt ans l'intime ami de son mari et le sien, Mme Roland essaya d'abord de ramener Lanthenas à des sentiments meilleurs; elle eut avec lui à ce sujet des explications, puis un échange de lettres; mais elle ne put le ramener, et ayant appris qu'il tenait à son égard un langage presque outrageant, elle lui écrivit une dernière fois pour mettre fin à leurs relations. Cette lettre est publiée dans l'*Appendice* n° XI. F.

mier, dans sa terre[1]. *Henriette*, qui avait aimé M. Roland, et à qui sa famille aurait voulu la marier, approuva hautement la préférence qu'il m'avait donnée, avec cette touchante sincérité qui honore son caractère, et cette générosité d'âme qui la fait aimer. Elle se maria au vieil de *Vouglans*, devenu veuf, et à qui confesseur et médecin conseillèrent de reprendre femme, quoiqu'il eût 75 ans. Toutes deux sont veuves : Sophie est redevenue dévote; et sa poitrine attaquée la rend très-languissante et fait craindre pour ses jours, nécessaires à deux jolis enfants. Les différences de notre moral, quant au caractère et aux opinions, ont, avec l'éloignement et les affaires, relâché notre liaison sans la rompre. Henriette, libre, toujours vive et affectueuse, est venue me voir dans ma captivité où elle aurait voulu prendre ma place pour assurer mon salut[2].

Roland avait désiré, au commencement de notre mariage, que je visse peu mes bonnes amies; je me pliai à ses vœux, et je ne repris la liberté de les fréquenter davantage que lorsque le temps eut inspiré à mon mari assez de confiance pour lui ôter toute inquiétude de concurrence d'affection. C'était mal vu ; le mariage est grave et austère ; si vous ôtez à une femme sensible les douceurs de l'amitié avec des personnes de son sexe, vous diminuez un aliment nécessaire, et vous l'exposez. Que de développements à donner à cette vérité !...

Nous étions passés dans la généralité de Lyon en 1784;

1. Le chevalier de Gomiécourt, capitaine aux grenadiers de France, habitait alors (1782) sa terre de Sailly-le-Sec, près Corbie. Beaucoup plus âgé que sa femme, il mourut en 1788. Sa femme, Sophie Cannet, mourut à 42 ans, en 1795. F.

2. Voir à ce sujet les détails donnés par l'éditeur des lettres de Mme Roland aux Dlles Cannet. (*Appendice* n° XII.) F.

nous nous fixâmes à Villefranche, dans la maison paternelle de M. Roland, où vivait encore sa mère, de l'âge du siècle, et son frère aîné, chanoine et conseiller. J'aurais de nombreux tableaux à faire des mœurs d'une petite ville et de leur influence; des chagrins domestiques d'une vie compliquée avec une femme respectable par son âge, terrible par son humeur, et entre deux frères dont le cadet avait la passion de l'indépendance, et l'aîné l'habitude et les préjugés de la domination.

Durant deux mois de l'hiver nous demeurions à Lyon, que j'ai bien connu et dont j'aurais beaucoup à dire. Ville superbe par sa situation et son matériel, florissante par ses manufactures et son commerce, intéressante par ses antiquités et ses collections, brillante par sa richesse, dont l'empereur Joseph fut jaloux, et qui s'annonçait comme une magnifique capitale; aujourd'hui vaste tombeau où s'agitent les victimes d'un gouvernement cent fois plus atroce que le despotisme même sur les ruines duquel il s'est élevé.

Nous allions à la campagne dans l'automne; et après la mort de Mme la Platière, ma belle-mère, nous y passâmes la plus grande partie de l'année. La paroisse de Thézée, à deux lieues de Villefranche, où existe le Clos la Platière, est un pays aride par le sol, riche par ses vignes et ses bois; c'est la dernière région du vignoble avant les hautes montagnes du Beaujolais. C'est là que mes goûts simples se sont exercés dans tous les détails de l'économie champêtre et vivifiante; c'est là que j'ai appliqué pour le soulagement de mes voisins quelques connaissances acquises; je devins le médecin du village, d'autant plus chéri qu'il donnait des secours au lieu de demander des rétributions,

et que le plaisir d'être utile rendait ses soins aimables. Comme l'homme des champs donne aisément sa confiance à qui lui fait du bien! On dit qu'il n'est point reconnaissant; il est vrai que je ne prétendais pas que personne me fût obligé; mais on m'aimait, et lorsque je faisais des absences, j'étais pleurée. J'ai eu aussi des scènes plaisantes, et de bonnes femmes sont quelquefois venues me chercher de trois ou quatre lieues, avec un cheval, pour me prier d'aller sauver de la mort quelqu'un d'abandonné par le médecin. J'eus à sauver mon mari en 1789, dans une maladie affreuse où les ordonnances des docteurs ne l'eussent point délivré sans ma surveillance. Je passai douze jours sans dormir, sans me déshabiller, six mois dans l'inquiétude et les agitations d'une convalescence périlleuse, et je ne fus pas même indisposée, tant le cœur donne de forces et double l'activité.

La révolution survint et nous enflamma; amis de l'humanité, adorateurs de la liberté, nous crûmes qu'elle venait régénérer l'espèce, détruire la misère flétrissante de cette classe malheureuse sur laquelle nous nous étions si souvent attendris; nous l'accueillîmes avec transport. Nos opinions indisposèrent à Lyon beaucoup de gens qui, habitués au calcul du commerce, ne concevaient pas que par philosophie l'on provoquât et applaudît des changements qui n'étaient bons qu'aux autres; ils devinrent par cela seul ennemis de M. Roland; dès lors d'autres le prisèrent davantage. On le porta dans la municipalité de première formation; il s'y prononça par son inflexible droiture; on le craignit, et la calomnie, d'une part, se mit en campagne, tandis que de l'autre l'affection ou l'impartialité le défendait. Député, pour les intérêts de la ville, auprès de l'Assemblée constituante, il vint à Pa-

ris; nous y passâmes près d'un an : j'ai dit ailleurs comment nous y connûmes plusieurs membres de cette Assemblée, et nous liâmes naturellement avec ceux qui comme nous n'aimaient pas la liberté pour eux, mais pour elle, et qui avec nous partagent aujourd'hui le sort commun à presque tous ses fondateurs, ainsi qu'aux vrais amis de l'humanité, tels que Dion, Socrate, Phocion et tant d'autres de l'antiquité; Barnevelt et Sydney, dans les temps modernes.

Mon mari m'avait fait faire le voyage d'Angleterre en 84, celui de Suisse en 87; j'ai connu des personnages intéressants dans ces deux pays; nous sommes demeurés en relation avec plusieurs; j'ai encore eu des nouvelles, il n'y a pas un an, de Lavater[1], ce célèbre pasteur de Zurich, connu par ses écrits, sa brillante imagination, son cœur affectueux et la pureté de ses mœurs : l'honnête et savant Gosse de Genève gémit sûrement de la persécution que nous essuyons[2]; je ne sais ce qu'est devenu l'habile Dezach, parcourant dernièrement l'Allemagne, autrefois professeur à Vienne, que j'ai vu souvent à Londres où Roland ferraillait avec lui chez Banks, le président de la Société royale, qui réunissait les savants de son pays et les étrangers passant à Londres. J'ai voyagé avec le plaisir et l'utilité que donne la compagnie d'un homme qui connaît déjà les lieux et qui les a bien vus; j'ai ob-

1. Mme Champagneux possédait un dessin exécuté par lui à la silhouette et dans lequel elle était représentée avec son père et sa mère. F.

2. Albert Gosse, né à Genève en 1754, auteur de plusieurs mémoires scientifiques.

Mme Roland lui écrivit pour lui annoncer la nomination de son mari au ministère. On trouvera cette lettre dans l'*Appendice* n° XIII.

servé et couché par écrit ce dont j'étais le plus frappée. J'ai visité également quelques parties de la France : la révolution a empêché nos courses dans celles du midi, et le voyage d'Italie dont j'avais le désir et l'espérance. Amoureux de la chose publique, elle s'est emparée de toutes nos idées; elle a subjugué tous nos projets; nous nous sommes livrés à la passion de la servir. On aura vu dans le morceau (Premier ministère) comme Roland fut placé dans le gouvernement, pour ainsi dire à son insu, et sa conduite publique ne peut manquer de prouver à l'impartiale postérité son désintéressement, ses lumières et ses vertus.

Mon père, dont nous n'avions pas eu à nous louer, ne fit ni mariage, ni engagements très-onéreux; nous payâmes quelques dettes qu'il avait contractées, et le décidâmes à se retirer des affaires, qui ne pouvaient être pour lui que malheureuses, en lui assurant une pension. Quelque funestes qu'eussent été pour lui ses erreurs, dans lesquelles venait encore de s'écouler la petite succession de ma grand'maman, et quoiqu'il eût à s'applaudir de nos procédés, il avait le cœur trop haut, pour ne pas beaucoup souffrir de nous devoir; cet état d'irritation pour l'amour-propre l'empêcha parfois d'être juste, même envers ceux qui ambitionnaient de le satisfaire; il est mort après soixante ans, dans le rude hiver de 87 à 88, d'un catarrhe dont il était incommodé depuis longtemps.

Mon cher oncle mourut à Vincennes en 89; nous perdîmes peu après le frère bien-aimé de mon mari; il avait fait avec nous le voyage de Suisse, était devenu prieur et curé à Longpont, fut nommé électeur de son canton, où il prêchait la liberté comme il y pratiquait les vertus évangéliques; avocat et médecin de ses paroissiens, trop sage

pour un moine, il fut persécuté des ambitieux de son ordre, et souffrit beaucoup de tracasseries dont le chagrin accéléra sa fin. Ainsi partout, dans tous les temps, les bons succombent : ils ont donc un autre monde où ils doivent revivre, ou ce ne serait pas la peine de naître en celui-ci!

Calomniateurs aveugles! suivez Roland à la piste, épluchez sa vie, observez la mienne, consultez les sociétés où nous avons vécu, les villes où nous sommes demeurés, la campagne où l'on ne se dissimule pas; examinez.... plus vous nous verrez de près, plus vous aurez de dépit: voilà pourquoi vous voulez nous anéantir.

On a reproché à Roland d'avoir sollicité des lettres de noblesse; voici la vérité. Sa famille en avait les priviléges, depuis plusieurs siècles, par charges, mais qui ne les transmettaient point; et par l'opulence qui en soutient toutes les marques, armoieries, chapelle, livrée, fief, etc. L'opulence disparut; elle fut suivie d'une médiocrité honnête, et Roland avait la perspective de finir ses jours dans un domaine, le seul qui resta à sa famille et qui appartient encore à son aîné; il crut avoir droit par son travail à assurer à ses descendants un avantage dont ses auteurs avaient joui, et qu'il aurait dédaigné d'acheter. Il présente ses titres en conséquence, pour obtenir des lettres de reconnaissance de noblesse ou d'ennoblissement. C'était au commencement de 84; je ne sais quel est l'homme qui, à cette époque et dans sa situation, eût cru contraire à la sagesse d'en faire autant. Je vins à Paris; je vis bientôt que les nouveaux intendants du commerce, jaloux de son ancienneté dans une partie d'administration où il en savait plus qu'eux, en contradiction avec ses opinions sur la liberté du commerce qu'il défen-

dait avec vigueur, en lui donnant les attestations requises de ses grands travaux, qu'ils ne pouvaient refuser, n'y mettraient pas l'accent qui fait réussir. Je jugeai que c'était une idée à laisser dormir, et je ne poussai point les tentatives. Ce fut alors qu'apprenant les changements dont j'ai parlé à l'article curieux de *Lazowski*, je demandai et j'obtins la translation de Roland à Lyon, dont la place le rapprochait de son pays et le mettait dans sa famille où je savais qu'il désirait de se retirer par la suite. Patriotes du jour, qui avez eu besoin de la révolution pour devenir quelque chose, apportez vos œuvres, et osez comparer!

Treize années passées en divers lieux, dans un travail continuel, avec des relations très-variées, et dont les dernières tiennent si particulièrement à l'histoire du jour, fourniraient la quatrième et la plus intéressante partie des Mémoires. Les morceaux détachés qu'on trouvera dans mes *Portraits et Anecdotes*, en tiendront lieu : je ne sais plus conduire la plume au milieu des horreurs qui déchirent ma patrie; je ne puis vivre sur ses ruines, j'aime mieux m'y ensevelir. Nature, ouvre ton sein!... Dieu juste, reçois-moi!

A trente-neuf ans.

MES DERNIÈRES PENSÉES[1].

To be, or not to be: it is the question[2].
Elle sera bientôt résolue pour moi.

La vie est-elle un bien qui nous appartienne? Je crois à l'affirmative ; mais ce bien nous est donné à des conditions sur lesquelles seules l'erreur peut tomber.

Nous sommes nés pour chercher le bonheur et pour être utiles à celui d'autrui ; l'état social étend cette destination comme toutes nos facultés, sans rien créer de nouveau.

Tant qu'il existe devant nous une carrière où nous pouvons pratiquer le bien et donner un grand exemple, il convient de ne point la quitter ; le courage consiste à la remplir en dépit du malheur. Mais si la malveillance y prescrit un terme, il est permis de le devancer, surtout si la force de subir son dernier effet ne doit rien produire d'avantageux à personne. Lorsque j'ai été mise en arrestation, je me suis flattée de servir la gloire de mon mari, et de concourir à éclairer le public, si l'on m'intentait un procès quelconque. Mais il aurait fallu commencer alors ce procès, et nos persécuteurs étaient trop habiles pour

1. Lorsque Mme Roland écrivit ces pages, elle avait résolu de se soustraire à l'échafaud, en se laissant mourir de faim ou par le poison. F.

2. *Être ou ne pas être, voilà la question.* (Shakspeare.). *Hamlet*, acte III, scène II. F.

choisir si mal leur temps. Ils ont été circonspects tant qu'ils ont pu craindre quelques revers de la part de ceux mêmes qui, s'étant soustraits à leur violence, inspiraient le zèle de les défendre. Aujourd'hui que la terreur étend son sceptre de fer sur un monde abattu, le crime insolent triomphe ; il aveugle, il écrase, et la multitude ébahie adore sa puissance. Une ville immense, nourrie de sang et de mensonge, applaudit avec fureur à d'abominables proscriptions qu'elle croit affermir son salut.

J'ambitionnais il y a deux mois l'honneur d'aller à l'échafaud ; on pouvait parler encore, et l'énergie d'un grand courage aurait servi la vérité ; maintenant tout est perdu. Cette génération *férocisée* par d'infâmes prédicateurs du carnage, regarde comme des conspirateurs les amis de l'humanité ; elle prend au contraire pour ses défenseurs ces hommes de boue qui couvrent d'un masque d'énergumène leurs passions viles et leur lâcheté. Vivre au milieu d'elle, c'est se soumettre avec bassesse à son affreux régime, ou lui donner lieu de commettre de nouvelles atrocités.

Je sais que le règne des méchants ne peut être de longue durée ; ils survivent ordinairement à leur pouvoir, et subissent presque toujours le châtiment qu'ils ont mérité.

Inconnue et ignorée, je pourrais dans la retraite et le silence me distraire des horreurs qui déchirent le sein de ma patrie, et attendre dans la pratique des vertus privées le terme de ses maux. Prisonnière et victime désignée, je ne prolongerais mon existence qu'en laissant à la tyrannie un moyen de plus de s'exercer.

Trompons-la du moins, puisque nous ne pouvons la renverser.

Pardonne-moi, homme respectable, de disposer d'une

vie que je t'avais consacrée ; tes malheurs m'y eussent attaché, s'il m'eût été permis de les adoucir ; la faculté m'en est ravie pour toujours, et tu ne perds qu'une ombre, inutile objet d'inquiétudes déchirantes.

Pardonne-moi, chère enfant, jeune et tendre fille dont la douce image pénètre mon cœur maternel, étonne mes résolutions. Ah ! sans doute je ne t'aurais jamais enlevé ton guide s'ils avaient pu te le laisser : les cruels ! ont-ils pitié de l'innocence !— Ils ont beau faire, mon exemple te restera ; et je sens, je puis le dire aux portes mêmes du tombeau, que c'est un riche héritage.

Et toi que je n'ose nommer ! — Toi que l'on connaîtra mieux un jour, en plaignant nos communs malheurs ; toi que la plus terrible des passions n'empêcha pas de respecter les barrières de la vertu, t'affligerais-tu de me voir te précéder aux lieux où nous pourrons nous aimer sans crime, où rien ne nous empêchera d'être unis ? — Là se taisent les préjugés funestes, les exclusions arbitraires, les passions haineuses, et toutes les espèces de tyrannie. Je vais t'y attendre et m'y reposer : reste encore ici-bas, s'il est un asile ouvert à l'honnêteté ; demeure pour accuser l'injustice qui t'a proscrit. Mais si l'infortune opiniâtre attache à tes pas quelqu'ennemi, ne souffre point qu'une main mercenaire se lève sur toi, meurs libre comme tu sus vivre, et que ce généreux courage qui fait ma justification l'achève par ton dernier acte.

Vous tous que le ciel dans sa bonté me donna pour amis, tournez vos regards et vos soins sur mon orpheline ; jeune plante arrachée du sein natal qui l'a nourrie, elle languirait souillée peut-être ou barbarement froissée du

passant; vous lui donnâtes un abri consolateur et bienfaisant : puisse-t-elle y fleurir et vous charmer de son éclat et de ses parfums! Ne gémissez point d'une résolution qui met fin à mes épreuves; je sais supporter le malheur; vous me connûtes, et vous ne croirez point que la faiblesse ou l'effroi m'ait dicté le parti que je prends. Si quelqu'un pouvait me répondre que devant le tribunal où l'on traduit tant de justes, j'aurais la liberté de signaler les tyrans, je voudrais y paraître à l'heure même; mais l'expérience nous a trop appris que cette vaine formule de jugement n'est qu'un insultant appareil dont on a soin de retrancher pour les victimes la faculté de s'exprimer [1]. Attendrais-je donc qu'il plût à mes bour-

1. Voyez Gorsas condamné; il va mourir; il est dans leurs mains; ils lui interdisent de parler, et voilà le sort d'un des courageux apôtres de la liberté! (*Note de Mme Roland.*)

Gorsas, déclaré hors la loi, avait été arrêté le 6 octobre au Palais-Royal; il arrivait de Rennes par la diligence, avec l'intention de se rendre à Limoges, son pays. — Il fut condamné à mort le lendemain, par la décision suivante, qui fut insérée au *Moniteur* :

« Le tribunal, attendu qu'il résulte de la déposition des témoins et de l'aveu de l'accusé qu'il est en effet Joseph-Antoine Gorsas, ex-député, âgé de quarante ans, déclaré traître à la patrie par le décret du 28 juillet, ordonne qu'il sera, dans les vingt-quatre heures, livré à l'exécuteur des jugements criminels et mis à mort..., et déclare que les biens dudit Gorsas sont confisqués au profit de la République. »

Gorsas, ajoute la feuille officielle, a entendu prononcer son jugement avec sang-froid; il a ensuite demandé la parole, qui lui a été refusée; alors, se tournant vers le peuple, il a proféré ces paroles : « Je recommande à ceux qui m'entendent ma femme et mes enfants; je suis innocent; ma mémoire sera vengée. »

L'exécution a eu lieu entre trois et quatre heures : il avait montré assez de fermeté devant ses juges; en allant au supplice, il avait une contenance moins assurée. Avant de livrer sa tête à l'exécuteur, il a embrassé le prêtre qui l'assistait dans ses derniers moments. (*Moniteur* du 18 du premier mois de l'an II (9 octobre 1793.) F.

reaux d'indiquer l'instant du supplice et d'augmenter leur triomphe des insolentes clameurs auxquelles je serais exposée? Certes! je pourrais les braver, si ma fermeté pouvait instruire le peuple imbécile; il n'est plus fait pour rien sentir que la joie cannibale de voir couler du sang qu'il ne court pas de risque à répandre.

Il est venu ce temps prédit où, demandant du pain, on lui donnera des cadavres [1]; mais sa nature dégradée se repaît du spectacle, et l'instinct satisfait de la cruauté lui rend la disette supportable, jusqu'à ce qu'elle devienne absolue.

Peut-être, dira-t-on, n'étendraient-ils pas jusques sur vous leur fureur, ces dominateurs du jour qui sacrifient tous ceux qu'ils craignent! — Eh! ne voyez-vous pas qu'ils s'en réservent la facilité par le soin qu'ils ont eu de me comprendre dans l'acte absurde d'accusation contre les républicains qu'ils haïssent?

Je respirerais donc sous leur bon plaisir, jusqu'à ce qu'il leur prît fantaisie de me faire paraître à mon tour sur la scène, et de décider enfin la disparution d'un re-

1. Mme Roland fait allusion au discours que Vergniaud prononça le 31 décembre 1792, pour demander que le jugement de Louis XVI fût soumis à la sanction de la nation, votant dans les assemblées primaires.

Dans ce discours, le plus beau peut-être, en même temps que le plus vrai et le plus courageux que Vergniaud ait prononcé, on lit le passage suivant: «... Iriez-vous trouver ces faux amis, ces perfides flatteurs qui vous auraient précipité dans l'abîme? Ah! fuyez-les plutôt; redoutez leur réponse: je vais vous l'apprendre. Vous leur demanderiez du pain, ils vous diraient: Allez dans les carrières disputer à la terre quelques lambeaux sanglants des victimes que nous avons égorgées, ou: Voulez-vous du sang? Prenez, en voici.... du sang et des cadavres, nous n'avons pas d'autre nourriture à vous offrir!... Vous frémissez, citoyens! ô ma patrie! je demande acte à mon tour des efforts que je fais pour te sauver de cette crise déplorable.» F.

doutable témoin de leur scélératesse? — Oui, redoutable, car mes yeux les ont dès longtemps pénétrés, mon âme les vomit, et mon courage les a défiés; ils le savent : donc ils doivent me perdre.

Mais les chances d'une révolution nouvelle, l'approche des étrangers! — Que m'importe pour mon salut? je n'aimerai pas mieux de le devoir aux Autrichiens, que de recevoir la mort des Français qui règnent aujourd'hui; ils sont également ennemis de mon pays, et je ne veux rien d'aucun d'eux que leur honorable haine.

Oh! s'ils avaient eu mon courage, ces êtres pusillanimes, ces hommes qui n'en méritent pas le nom, dont la faiblesse se couvrait du voile de prudence et perdit les estimables *vingt-deux*, ils auraient racheté leurs première fautes de conduite; ils auraient provoqué le 2 juin par une opposition solennelle l'arrestation qu'ils viennent de souffrir. Alors leur résistance éclairait les départements incertains ou craintifs, elle eût sauvé la République; et s'ils eussent dû périr, c'eût été avec autant de gloire pour eux que d'utilité pour leur patrie.

Ils ont temporisé avec le crime, les lâches! Ils devaient tomber à leur tour; mais ils succombent honteusement sans être plaints de personne, et sans autre perspective, dans la postérité, que son parfait mépris. Enfin, dans cette dernière circonstance, plutôt que d'obéir à leurs tyrans, de descendre à leur barre, de sortir de l'assemblée comme un timide troupeau que le boucher vient de marquer, pourquoi ne se faisaient-ils pas justice en tombant sur les monstres pour les anéantir, plutôt que d'en recevoir leur arrêt?

La liberté! — Elle est pour les âmes fières qui méprisent la mort et savent à propos la donner. Elle n'est pas

faite pour cette nation corrompue qui ne sort du lit de la débauche ou de la fange de la misère, que pour s'abrutir dans la licence et rugir en se vautrant dans le sang qui ruisselle des échafauds ! Elle n'est pas faite pour ces faibles individus qui songent encore à conserver leurs jours lorsque la patrie est dans les larmes, que les guerres civiles la ravagent et que la destruction s'étend partout avec la peur.

Divinité, être suprême, âme du monde, principe de ce que je sens de grand, de bon et d'heureux, toi dont je crois l'existence parce qu'il faut bien que j'émane de quelque chose de meilleur que ce que je vois, je vais me réunir à ton essence ! J'invoque le zèle de ceux à qui je fus chère pour cette *bonne* dont la rare fidélité est le plus touchant modèle en ce genre ! Excellente fille ! combien depuis treize ans, son attachement pour moi lui a fait verser des pleurs ! Combien de chagrins secrets, partagés en silence, et dont ses soins attendrissants m'apprenaient seuls qu'elle s'apercevait ! Quelle activité dans mes maux ! Quel généreux dévouement dans mes malheurs ! — Si les chimères de la métempsycose avaient quelque réalité, si nos vœux influaient sur ses métamorphoses, je voudrais revenir sous une autre forme pour soigner à mon tour et consoler la vieillesse de cette sensible et digne créature ! O mes amis ! acquittez ma dette envers elle ; c'est le plus doux tribut que vous puissiez payer à ma mémoire.

Quant à mes effets, je trouve dans ma résolution l'avantage de les assurer à qui il appartient ; ils passent à

ma fille qui, lors même que l'on s'emparerait de la fortune de son père, aurait droit de réclamer tout ce qui m'est propre et qui se trouve sous les scellés ; elle répéterait en outre douze mille livres que j'ai apportées en dot, ce dont fait foi le contrat de mariage, passé chez Durand, notaire à Paris, place Dauphine, en février 1780. Plus, une terre, un petit bois et un pré, achetés par moi, suivant la faculté que m'en donnait le droit écrit d'après lequel j'étais mariée, des fonds provenant de divers objets de mon chef, héritage et remboursement constatés comme il est dit au contrat passé chez Dufresnoi, notaire, rue Vivienne, en 1791, et par un acte qui est double dans mon appartement à Thézée et à Villefranche; le tout montant à treize ou quatorze mille livres.

J'ai d'ailleurs un millier d'écus en papier qui seront indiqués; je désire que sur cette somme on achète à ma fille la harpe dont elle se sert, et que je tiens à loyer de Koliker, luthier, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Près; c'est un honnête homme avec qui l'on peut s'arranger, et qui diminuera peut-être quelque chose des *cent écus*, prix qu'il m'avait annoncé. Dans tous les cas, j'aime mieux qu'on les emploie ainsi que de les garder en nature. Les vertus sont les premiers trésors, mais les talents font partie de leur bon emploi. On ne sait pas combien, dans la solitude et le malheur, la musique procure d'adoucissements, ni de combien de séductions elle peut sauver dans la prospérité. Que la maîtresse de harpe soit continuée encore quelques mois; alors, si l'on ne peut aller plus avant, la petite, en employant bien son temps, en saura assez pour s'amuser. Il y a sous les scellés un excellent *piano*, acheté de mes économies et dont en conséquence la quittance est en mon nom, comme on verra

dans les papiers; il ne faudrait pas manquer de le réclamer. Quant au dessin, ce doit être l'objet essentiel et vers lequel il faut tourner l'application, l'étude et les soins[1].

J'ai trouvé moyen de faire écrire à son oncle et parrain, et j'espère qu'il prendra des arrangements, s'il est libre, pour assurer ce qui lui appartient à mon enfant. Dans ce cas, ma fille n'étant point au dépourvu, devra procurer un sort à sa bonne[2]; et c'est ce que je prie ses conducteurs de veiller et de déterminer.

Mes vénérables parents *Besnard*, rue et île Saint-Louis, ont confié à mon mari des fonds dont nous leur faisions la rente; il est possible qu'ils ignorent les formalités à remplir pour constater leur créance; il faudrait éclairer là-dessus ces respectables vieillards. Il faudrait aussi qu'ils vissent quelquefois leur arrière-petite-nièce qui leur tient lieu d'enfant, et sur laquelle vont reposer toutes leurs espérances.

Je n'ai jamais eu de bijoux; mais je possède deux bagues de très-médiocre valeur, qui me viennent de mon père; je les destine, comme souvenir, l'émeraude au père adoptif[3] de ma fille, et l'autre à mon ami Bosc.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dernièrement exprimé à la femme généreuse qui veut bien me rem-

1. Cette recommandation avait été exactement suivie; Mme Champagneux dessinait parfaitement, et dans ses dernières années le dessin était redevenu une des distractions de sa vie, qui était partagée entre les pratiques de la religion, les bonnes œuvres et la lecture. F.

2. Cette prescription a été fidèlement remplie; la bonne Fleury a passé le reste de sa vie entourée d'égards et de soins, et elle est morte au *Clos* où des étrangers émus par le souvenir que Mme Roland lui a consacré, sont venus plus d'une fois la visiter. F.

3. M. Creuzé Latouche, député du département de la Vienne à la Convention, mort membre du sénat en 1800. Sa femme et lui avaient recueilli la fille de Mme Roland (voir t. I, page 43). F.

placer auprès de mon enfant ; le service qu'elle et son époux me rendent, inspire un sentiment qui s'emporte au delà du tombeau, et qui n'a point d'expression en ce monde.

Que ma dernière lettre à ma fille fixe son attention sur l'objet qui paraît devoir être son travail essentiel, et que le souvenir de sa mère l'attache à jamais aux vertus qui consolent de tout.

Adieu, mon enfant, mon époux, ma bonne, mes amis; adieu, soleil dont les rayons brillants portaient la sérénité dans mon âme comme ils la rappelaient dans les cieux ; adieu, campagnes solitaires dont le spectacle m'a si souvent émue ; et vous rustiques habitants de Thézée, qui bénissiez ma présence, dont j'essuyais les sueurs, adoucissais la misère et soignais les maladies, adieu; adieu, cabinets paisibles où j'ai nourri mon esprit de la vérité, captivé mon imagination par l'étude, et appris dans le silence de la méditation à commander mes sens et mépriser la vanité.

Adieu. . . . Non, c'est de toi seul que je ne me sépare point; quitter la terre c'est nous rapprocher.

DERNIÈRES LETTRES.

LETTRES A JANY.

Samedi, 1793.

Je ne puis vous dire, cher Jany[1], avec quel plaisir je reçois de vos nouvelles. Placée sur les confins du monde, les témoignages d'attachement d'un individu de mon espèce que je puisse estimer, me font trouver encore quelque douceur à vivre. J'ai souffert pour ma pauvre compagne, au-delà de toute expression. C'est moi qui me suis chargée du triste office de la préparer au coup qu'elle n'attendait guère et de le lui annoncer[2]; j'étais sûre d'y apporter les adoucissements qu'un autre eût peut-être difficilement trouvés, parce qu'il n'y a guère que ma position qui pût me faire aussi bien partager sa douleur. Cette circonstance a fait qu'on l'envoie chez

1. Ce nom cachait probablement celui de Grandpré qui, étant par ses fonctions appelé à visiter les prisons (voir tome I, page 218), avait ainsi conservé la faculté de voir Mme Roland. Dans tous les cas, il ne désignait pas Champagneux, comme l'ont supposé les précédents éditeurs. F.

2. La compagne de captivité dont parle Mme Roland, était Mme Pétion, dont la mère avait été condamnée à mort par le tribunal criminel extraordinaire. (Voir la note de la page 188 du tome I.)

La lettre de Mme Roland, qui n'est pas datée, doit avoir été écrite dans les derniers jours de septembre, et probablement le 28, qui était un samedi. F.

moi; nous mangeons ensemble, et elle aime à passer près de moi la plus grande partie des jours; j'en travaille bien moins, mais je suis utile, et ce sentiment me fait goûter une sorte de charme que les tyrans ne connaissent pas. Je sais que B...[1] va être immolé; je trouve plus atroce que cela même la disposition qui interdit tout discours aux accusés. Tant qu'on pouvait parler, je me suis senti de la vocation pour la guillotine; maintenant il n'y a plus de choix, et massacrée ici ou jugée là, c'est la même chose.

Je désirerais qu'il vous fût possible d'aller régulièrement, du moins une fois la semaine, chez Mme G. Chp[2]; elle vous communiquerait ou vous remettrait ce qui nous intéresse, et vous lui donneriez de mes nouvelles. Vous trouverez chez elle à emprunter les deux volumes du voyage en question, que je n'ai point ici en mon pouvoir. Je reçois avec actions de grâce les Lettres de lady B...; je ne les connais point, je compte les faire servir à deux personnes; je ferai lire le petit P...[3], je n'avais que Thompson qu'il ne pouvait encore entendre.

Hélas! n'enviez pas le sort de celui à qui j'ai donné mon Voyage de Suisse : c'est un infortuné qui n'a que des malheurs pour prix de ses vertus; persécuté, proscrit, je ne sais s'il dérobera longtemps sa tête à la vengeance des fripons dont il était le rude adversaire[4].

1. Brissot.

2. Ce détail montre évidemment que cette lettre n'est pas adressée à Champagneux qui, alors détenu à la Force, ne pouvait recevoir une commission semblable. F.

3. Le fils de Pétion, qui était avec sa mère à Sainte-Pélagie. F.

4. Mme Roland parle ici de Buzot, à qui elle avait donné son Voyage en Suisse.

« Un bon ami que j'ai à Évreux, dit Buzot dans ses mémoires (publiés en 1828, par Th. Guadet), a dans ses mains un manuscrit

Assurément, vous pouvez lire tout ce que je vous envoie. J'ai regret maintenant de ne vous avoir pas envoyé les quatre premiers cahiers ; le reste ne sent rien quand on ne les a pas vus ; ils peignent mes dix-huit premières années, c'est le temps le plus doux de ma vie ; je n'imagine point d'époque, dans celle d'aucun individu, remplie d'occupations plus aimables, d'études plus chères, d'affections plus douces : je n'y eus point de passion, tout y fut prématuré, mais sage et calme, comme les matinées des jours les plus sereins du printemps.

Je continuerai, si je puis, au milieu des orages; les années suivantes me firent connaître ceux de l'adversité et développèrent des forces dont le sentiment me rendait supérieure à la mauvaise fortune. Celles qui vinrent après furent laborieuses et marquées par le bonheur sévère de remplir des devoirs domestiques très-multipliés dans une existence honorable, mais austère. Enfin arrivèrent les jours de la Révolution, et avec eux le développement de tout mon caractère, les occasions de l'exercer.

J'ai connu ces sentiments généreux et terribles qui ne

précieux que je le prie de remettre dans deux ou trois ans à la jeune fille de la personne qui en était l'auteur, si moi je ne suis plus. Les lettres qu'il possède encore, il faudra les jeter aux flammes, dans ce cas seulement ; et je lui fais présent du portrait (c'était le portrait de Mme Roland), comme un gage éternel de mon amitié pour lui. » (Page 136.)

Le manuscrit fut restitué conformément à ce vœu, et il a été publié par M. Champagneux, dans le troisième volume des œuvres de Mme Roland. Les lettres dont parle Buzot lui avaient été écrites par Mme Roland du fond de sa prison; elles ont été récemment trouvées par quelqu'un qui n'en connaissait ni l'origine ni l'importance, et vendues à un libraire de Paris. Elles appartiennent aujourd'hui à la Bibliothèque impériale, où j'ai eu occasion de les lire.

Le catalogue de vente publié au commencement de cette année, et dans lequel ces lettres figurent, en a donné une analyse et des extraits que l'on trouvera dans l'*Appendice* n° XII. F.

s'enflamment jamais davantage que dans les bouleversements politiques et la confusion de tous les rapports sociaux; je n'ai point été infidèle à mes principes, et l'atteinte même des passions, j'ai le droit de le dire, n'a guère fait qu'éprouver mon courage. Somme totale, j'ai eu plus de vertus que de plaisirs, je pourrais même être un exemple d'indigence de ces derniers, si les premières n'en avaient qui leur sont propres, et dont la sévérité a des charmes consolateurs.

Si j'échappe à la ruine universelle, j'aimerai à m'occuper de l'histoire du temps : ramassez de votre côté les matériaux que vous pourrez. J'ai pris pour Tacite une sorte de passion, je le lis pour la quatrième fois de ma vie avec un goût tout nouveau, je le saurai par cœur; je ne puis me coucher sans en avoir savouré quelques pages.

Faites donc courir la lettre de B.... Je me déciderai donc aussi à vendre quelque peu d'argenterie, je pourrai bien vous prier de me rendre ce service.

Je ne veux point voir Pk.., et il ne faut pas qu'il demande de permission; ne point prononcer mon nom auprès des autorités est le seul service qu'on puisse me rendre.

Adieu, cher Jany, adieu.

---

8 octobre 1793.

Lorsque vous ouvrirez cet écrit[1], cher Jany, je ne serai plus. Vous y verrez les raisons qui me déterminent,

1. *L'écrit* que Mme Roland désigne est, selon toute apparence, le manuscrit des *dernières pensées* qu'elle avait renfermé dans ce billet. (Note de M. Barrière.)

en trompant mes gardiens, à me laisser mourir de faim. Cependant, comme aucun transport ne m'inspire cette résolution que je veux soumettre à tous les calculs, soit pour ne manquer à aucun de mes devoirs, soit pour ne pas mériter le blâme de nos amis, je consens à attendre le jugement des députés pour juger alors des conséquences et de l'instant d'exécuter mon projet.

S'il se passe quelques jours, je continuerai mes mémoires : si je n'ai pas le temps de les conduire bien loin, je m'en consolerai. Il existe assez de choses, en réunissant toutes celles que j'ai écrites et qui sont dans les trois dépôts, pour éclaircir beaucoup de faits et concourir à la justification de bien des personnes. Voilà le soin que je vous laisse, il vous exprime assez toute mon estime. Disposez de ces objets en maître absolu, ne précipitez rien pour ne rien perdre, et ne vous détachez de quoi que ce soit que vous ne vous soyez procuré un double par copie.

Mes dernières pensées sont nécessaires aux père et mère adoptifs de ma fille, vous les leur communiquerez, si l'exemplaire que je leur destine manquait de leur parvenir.

Adieu, Jany, je vous honore et vous aime; je m'éteins en paix, en songeant que vous ferez revivre de moi tout ce que j'ai pu en faire connaître; il ne manque que des détails, dont je ne tairais pas un seul si j'avais plus de temps, mais dont nul n'est en contradiction avec ce qui précède.

Vendredi, 25 octobre.

Vous n'imaginerez jamais, cher Jany, tout ce que j'ai souffert de contrariété à ne pouvoir vous entretenir à l'aise, ni même vous lire à loisir : je sentais l'huissier sur mes talons; j'avais peur pour vous. Je me trouve comme si j'étais attaquée de la peste. Je n'ai plus rien à perdre; mais je suis en transe pour ceux qui m'abordent : c'est au point qu'hier, au palais, j'ai hésité à rendre le salut à un homme que je connaissais et que je trouvais bien imprudent d'être poli publiquement envers moi.

J'ai entendu cet acte d'accusation[1], prodige de l'aveuglement, ou plutôt chef-d'œuvre de la perfidie. Lorsqu'il a été lu, le défenseur Chauveau a observé, avec beaucoup de ménagements, que contre toutes les formes les pièces à l'appui n'avaient point été communiquées, et il a prié le tribunal de délibérer pour qu'elles lui fussent remises. Après un instant de chuchotterie, le président a répondu en balbutiant que ces pièces étaient encore pour la plupart sous les scellés, chez les accusés; que l'on ferait procéder à la levée de ceux-ci, et qu'en attendant les débats commenceraient. Mais, Jany, j'ai entendu cela bien distinctement de mes deux oreilles! Je regardais si ce n'était point un songe; je me demandais si la postérité saurait cela, si elle pourrait le croire? Eh bien! tout ce peuple n'a rien senti; il n'a pas vu l'atrocité d'une pareille conduite; le ridicule de produire un acte dont on ne connaît point les pièces jus-

1. L'acte d'accusation contre les vingt-deux députés qui fut lu devant le tribunal révolutionnaire le 24 octobre 1793. F.

tificatives; la bêtise de prétendre que ces pièces sont chez ceux mêmes contre lesquels l'acte est dressé, et des papiers desquels on n'a point encore fait l'inventaire; la sottise et l'imprudence de l'avouer. Le président a dit encore quelques bredouilles sur l'immensité d'autres pièces et la difficulté de les communiquer; mais cela n'était ni plus juste, ni mieux raisonné. On a fait sortir ensuite tous les témoins, pour n'appeler qu'à mesure ceux qu'on veut faire déposer : mon tour n'est pas venu; ce sera probablement pour demain. Je ne puis voir, dans cette marche, que l'intention de tirer avantage des vérités que mon courage doit dire, pour trouver moyen de me perdre : cela n'est pas difficile avec de tels scélérats et mon mépris pour la mort : ainsi, peut-être ne nous reverrons-nous plus.

Mon amitié vous lègue le soin de ma mémoire. Si je connaissais quelque chose de plus convenable à la générosité de vos sentiments, trop tard connus[1], je vous en chargerais; mais non, Jany, pas trop tard : c'est une providence qui a tout conduit; en vous appréciant plus tôt, mon affection vous eût enveloppé dans ma disgrâce. Vous disposerez du tout pour le mieux. On peut supposer la chute par une fenêtre, et l'on envoie y regarder ceux qui ne veulent pas y croire. Comme il y a beaucoup d'ouvriers maçons et autres, il est facile d'imaginer qu'un d'eux, ou quelqu'un déguisé comme eux, se glissait à certaine heure sous ma fenêtre dans la cour intérieure et recevait le paquet. Cette idée est même fort bonne; elle a de la vraisemblance. Les *Portraits* et *Anecdotes*, et autres morceaux détachés, ne doi-

1. Cette observation ne saurait s'appliquer à Champagneux qui était un ancien ami de Mme Roland et de son mari. F.

vent être présentés que comme des matériaux dont je me fusse servie dans un meilleur temps. J'aurais désiré que le *portrait* que vous savez fût aussi gravé [1]; mais ce serait peut-être à garder pour joindre au *dernier supplément* celui adressé *nommément à Jany*. Le petit dépôt n'est point à négliger; il doit aller avec la masse.

Être appelée en témoignage avant d'être judiciairement accusée, m'oblige à une autre marche que celle que j'avais arrêtée quand je vous donnai mon testament, et pour laquelle j'avais fait déjà mes essais; je boirai donc puisqu'il le faut le calice jusqu'à la lie. Il y aurait pourtant encore un moment à choisir avec des moyens qui me manquent et que j'aurais dû recevoir de l'amitié! Le malheureux B.... ne supportera pas longtemps un tel coup; il est perdu, dès qu'il me saura sacrifiée; il méritait un meilleur sort [2]!

Je trouve, comme vous le jugez, la conduite de

1. Vraisemblablement le portrait de Buzot. — Par un hasard extraordinaire, un chercheur qui méritait cette bonne fortune, M. Vatel, connu par ses intéressants travaux sur Charlotte Corday, a retrouvé ce portrait chez un marchand de bric-à-brac. C'est une miniature sur toile de forme ovale, roulée avec un papier de même dimension, formant quatre pages écrites de la main de Mme Roland, et contenant en abrégé la vie et l'éloge de Buzot.

On trouvera dans l'*Appendice* n° XIII ces pages reproduites ligne par ligne, d'après la copie que M. Vatel a bien voulu me permettre de prendre sur l'original, qui est en sa possession.

Peu de temps avant d'aller au supplice, Mme Roland envoya le portrait à Jany, ne voulant pas, lui écrivait-elle, que cet objet si cher fût profané après sa mort. M. Barrière, qui possède cette lettre, la publiera avec celles dont il est parlé dans l'Introduction. F.

2. Buzot était réfugié à Saint-Émilion avec Barbaroux, Pétion, Salles et Guadet, quand il apprit la mort de Mme Roland : l'éditeur de ses Mémoires (M. Guadet) rapporte *qu'il en perdit l'esprit pendant quelques jours*. — Bientôt obligés de quitter leur asile, et craignant de tomber aux mains de leurs ennemis, Buzot, Pétion et Barbaroux terminèrent leur vie par le suicide. F.

L. th. s.[1] abominable. Il est de ces hommes qui sont bons tant que leur médiocrité n'est pas mise à de grandes épreuves, mais que les passions désorganisent et rendent atroces. Ce sont des espèces d'avortons qui ne sont pas faits pour les passions, qui ne sauraient en inspirer, mais qui deviennent capables de fureur et surtout de lâcheté à l'égard de ceux qu'ils voient être plus heureux.

LETTRE A CHAMPAGNEUX[2].

24 octobre 1793.

Votre lettre, mon cher Champagneux, m'est parvenue par Adam Lux, et c'est par cet excellent homme que vous recevrez ce billet : je vous l'écris dans un des antres de la mort, et avec une plume qui tracera peut-être bientôt l'ordre de m'égorger.

Je me félicitais d'avoir été appelée en témoignage dans l'affaire des députés, mais il y a apparence que je ne

1. Lanthenas.
2. Ses lettres (dit Champagneux en parlant de Mme Roland) vinrent me consoler dans ma prison : je mettais un grand prix à en recevoir, et je dus cette jouissance à un ami qui brava aussi longtemps qu'il le put, les périls d'une pareille correspondance. Mais bientôt tout moyen de faire passer nos lettres fut enlevé... Un heureux hasard cependant me fournit l'occasion de lui écrire une fois avant sa mort. Je sus qu'elle était appelée pour déposer dans le procès des vingt-deux députés ; *Adam Lux*, prisonnier à la Force, fut assigné comme témoin ; je donnai à ce digne homme ma lettre ; il s'en chargea avec d'autant plus de plaisir qu'il désirait ardemment connaître cette femme extraordinaire ; il me rapporta le même jour la réponse suivante. (*Notice* placée en tête des Œuvres de Mme Roland.)

serai pas entendue. Ces bourreaux redoutent les vérités que j'aurais à dire et l'énergie que je mettrais à les publier : il leur sera plus facile de nous égorger sans nous entendre. Vous ne reverrez plus ni Vergniaud ni Valazé ; votre cœur a pu concevoir cette espérance, mais comment tout ce qui se passe depuis quelque temps ne vous a-t-il pas ouvert les yeux? Nous périrons tous, mon ami : sans cela, nos oppresseurs ne se croiraient pas en sûreté.... Un de mes plus grands regrets est de vous voir exposé à partager notre sort. Nous vous avons arraché à votre retraite ; vous y seriez peut-être encore sans nos sollicitations, et votre famille ne serait pas dispersée et malheureuse.... Ce tableau me déchire plus que les maux qui me sont personnels ; mais dans les beaux jours de la Révolution, il n'était pas possible de calculer ce cruel avenir. Nous avons tous été trompés, mon cher Champagneux, ou pour mieux dire, nous périssons victimes de la faiblesse des honnêtes gens ; ils ont cru qu'il suffisait, pour le triomphe de la vertu, de la mettre en parallèle avec le crime : il fallait étouffer celui-ci.... Adieu, je vous envoie ce que vous me demandez[1]. Je vous écris à côté et presque sous les yeux de mes bourreaux ; j'ai quelque orgueil à les braver.

1. C'était une boucle de ses cheveux.

A LA PERSONNE CHARGÉE DU SOIN DE MA FILLE [1].

Vous devez au malheur, citoyenne, et vous tenez de la confiance un dépôt qui m'est bien cher. Je crois à l'excellence du choix de l'amitié, voilà le fondement de mes espérances sur l'objet des sollicitudes qui rendent pénible ma situation présente.

Le courage fait supporter aisément les maux qui nous sont propres, mais le cœur d'une mère est difficile à calmer sur le sort d'un enfant auquel elle se sent arracher.

Si l'infortune imprime un caractère sacré, qu'il préserve ma chère Eudora, je ne dirai pas des peines semblables à celles que j'éprouve, mais de dangers infiniment plus redoutables à mes yeux! qu'elle conserve son innocence, et qu'elle parvienne à remplir un jour, dans la paix et l'obscurité, le devoir touchant d'épouse et de mère. Elle a besoin de s'y préparer par une vie active et réglée, et de joindre au goût des devoirs de son sexe quelques talents dont l'exercice lui sera peut-être nécessaire; je sais qu'elle a chez vous des moyens pour cela. Vous avez un fils, et je n'ose pas vous dire que cette idée

1. La Ce Roland eut la douleur, quelques jours avant sa mort, d'apprendre que la Ce Creuzé Latouche, qui avait jusque-là donné asile à sa fille, avait été contrainte pour sa propre sûreté de lui retirer ce bienfait et de confier Eudora à une maîtresse de pension qui ne se prêta à rendre ce service qu'en lui donnant un autre nom. Cette nouvelle porta le trouble dans l'âme de la Ce Roland. (*Note de Champagneux.*)

Cette maîtresse de pension s'appelait Mme Godefroid; sa fille, qui a été un des élèves les plus distingués du peintre Gérard, est demeurée, pendant toute sa vie, l'amie la plus intime de Mme Eudora Champagneux. F.

m'a troublée; mais vous avez aussi une fille, et je me suis sentie rassurée. C'est assez dire à une âme sensible, à une mère et à une personne telle que je vous suppose. Mon état produit de fortes affections, il ne comporte pas de longues expressions. Recevez mes vœux et la reconnaissance.

La mère d'*Eudora.*

A MA FILLE [1].

18 octobre 1793.

Je ne sais, ma petite amie, s'il me sera donné de te voir ou de t'écrire encore. SOUVIENS-TOI DE TA MÈRE. Ce peu de mots renferment tout ce que je puis te dire de meilleur. Tu m'as vue heureuse par le soin de remplir mes devoirs et d'être utile à ceux qui souffrent. Il n'y a que cette manière de l'être.

Tu m'as vue paisible dans l'infortune et la captivité, parce que je n'avais pas de remords, et que j'avais le souvenir et la joie que laissent après elles de bonnes actions. Il n'y a que ces moyens non plus de supporter les maux de la vie et les vicissitudes du sort.

Peut-être, et je l'espère, tu n'es pas réservée à des épreuves semblables aux miennes; mais il en est d'autres dont tu n'auras pas moins à te défendre. Une vie sévère et occupée est le premier préservatif de tous les périls, et la nécessité, autant que la sagesse, t'impose la loi de travailler sérieusement.

1. La copie de cette lettre dans le manuscrit est de la main de Bosc. F.

Sois digne de tes parents : ils te laissent de grands exemples; et si tu sais en profiter, tu n'auras pas une inutile existence.

Adieu, enfant chéri, toi que j'ai nourrie de mon lait et que je voudrais pénétrer de tous mes sentiments. Un temps viendra où tu pourras juger de tout l'effort que je me fais en cet instant pour ne pas m'attendrir à ta douce image. Je te presse sur mon sein.

Adieu, mon Eudora.

A MA BONNE FLEURY [1].

Ma chère bonne, toi dont la fidélité, les services et l'attachement m'ont été chers depuis treize années, reçois mes embrassements et mes adieux.

Conserve le souvenir de ce que je fus. Il te consolera de ce que j'éprouve; les gens de bien passent à la gloire quand ils descendent dans le tombeau. Mes douleurs vont finir; calme les tiennes et songe à la paix dont je vais jouir, sans que personne puisse désormais la troubler. Dis à mon Agathe que j'emporte avec moi la douceur d'être chérie par elle depuis mon enfance, et le regret de ne pouvoirlui témoigner mon attachement. J'aurais voulu t'être utile, du moins que je ne t'afflige pas.

Adieu, ma pauvre bonne, adieu.

La copie de cette lettre dans le manuscrit est de la main de F.

LETTRE A BOSC.

Du 26 octobre 1793.

Votre lettre, mon cher Bosc, m'a fait un bien extrême[1]; elle me montre votre âme entière et tout votre attachement : l'une et l'autre sont aussi rares à mes yeux que précieuses pour mon cœur. Nous ne différons pourtant pas autant que vous l'imaginez; nous ne nous sommes pas bien entendus. Je n'avais pas le dessein de partir à ce moment, mais de me procurer le moyen de le faire à celui qui me serait devenu convenable. Je voulais rendre hommage à la vérité comme je sais faire, puis m'en aller tout juste avant la dernière cérémonie; je trouvais beau de tromper ainsi les tyrans. J'avais bien remâché ce projet, et je vous jure que ce n'était point la faiblesse qui me l'avait inspiré. Je me porte à merveilles; j'ai la tête aussi saine et le courage aussi vert que jamais. Il

1. Jusque vers le milieu d'octobre, Bosc avait pu grâce au bon vouloir de Mme Bouchaud, femme du concierge de Sainte-Pélagie, voir Mme Roland deux fois la semaine; mais alors on mit un surveillant au guichet, et il ne lui fut plus possible de pénétrer jusqu'à elle.

Ce fut vers la même époque que Mme Roland, considérant sa condamnation comme inévitable, et résolue de prévenir son supplice par une mort volontaire, écrivit à Bosc une longue lettre pour lui exposer les motifs de sa résolution, et lui demander de lui faire parvenir une forte dose d'opium.

Cette lettre, disait Bosc, était admirable, mais il l'avait si bien cachée qu'il ne lui fut pas possible de la retrouver. Il répondit à Mme Roland pour lui exposer les motifs d'intérêt public et de gloire personnelle qui lui faisaient un devoir de se réserver pour l'échafaud. Bosc ajoutait que jamais rien ne lui avait plus coûté que d'écrire cette lettre, à laquelle Mme Roland répliqua par celle du 26 octobre. F.

est très-vrai que le procès actuel m'abreuve d'amertume et m'enflamme d'indignation : j'ai cru que les fugitifs étaient aussi arrêtés. Il est possible qu'une douleur profonde et l'exaltation de sentiments déjà terribles aient mûri, dans le secret de mon cœur, une résolution que mon esprit a revêtue d'excellents motifs.

Appelée en témoignage dans l'affaire, j'ai trouvé que cela modifiait mon allure. J'étais fort décidée à profiter de cette occasion, pour arriver au but avec plus de célérité ; je voulais tonner sans réserve, et finir ensuite ; je trouvais que cela même m'autorisait à ne rien taire, et qu'il fallait l'avoir en poche en se rendant à l'audience : cependant je n'ai pas attendu d'en être pourvue pour soutenir mon caractère. Dans les heures d'attente que j'ai passées au greffe, au milieu de dix personnes, *officiers*, *juges* de l'autre section, etc., entendue d'*Hébert* et de *Chabot*, qui sont venus dans la pièce voisine, j'ai parlé avec autant de force que de liberté. Mon tour pour l'audience n'est pas venu : on devait venir me chercher le second jour ensuite ; le troisième s'achève, et l'on n'a pas paru : j'ai peur que ces drôles n'aient aperçu que je pourrais faire un épisode intéressant, et qu'il vaut mieux me rejeter après coup.

J'attends avec impatience, et je crains maintenant d'être privée d'avouer mes amis en leur présence. Vous jugez, mon ami, que dans tous ces cas il faut attendre et non commander la catastrophe ; c'est sur cela seul que nous ne sommes pas complétement d'accord : il me semblait qu'il y avait de la faiblesse à recevoir le coup de grâce, quand on pouvait se le donner, et à se prodiguer aux insolentes clameurs d'insensés aussi indignes d'un tel exemple qu'incapables d'en profiter. Nul

doute qu'il fallût faire ainsi il y a trois mois; mais aujourd'hui c'est en pure perte pour la génération; et quant à la postérité, l'autre résolution, ménagée comme je vous l'exprime, n'est pas moins d'un bon effet.

Vous voyez que vous ne m'aviez pas bien comprise : examinez donc la chose sous le point de vue où elle m'a frappée ; ce n'est pas du tout celui où vous l'envisagez : je consens à accepter votre détermination quand vous l'aurez ainsi réfléchie. J'abrége pour que vous ayez cette réponse par la même voie; il me suffit d'indiquer ce que la méditation vous fera développer à loisir. Ma pauvre petite! où donc est-elle? Apprenez-le moi, je vous prie; donnez-moi quelques détails, que mon esprit puisse du moins la saisir dans sa situation nouvelle. Touchée de vos soins, vous jugez que je sens aussi l'amertume de toutes ces circonstances. J'apprends que mon beau-frère est en arrestation : sans doute le séquestre de ses biens n'est pas levé ; et peut-être aura-t-il à craindre la déportation.

Considérez que votre amitié trouvant très-pénible le soin que je réclamais d'elle, peut aisément vous faire illusion sur ce que vous pouvez ou devez à cet égard : tâchez de penser à la chose, comme si ce n'était ni vous ni moi, mais deux individus dans nos situations respectives soumis à votre jugement impartial. Voyez ma fermeté, pesez les raisons, calculez froidement, et sentez le peu que vaut la canaille qui se nourrit du spectacle.

Je vous embrasse tendrement. Jany vous dira ce qu'il est possible de tenter un matin; mais prenez garde à ne pas vous exposer.

APPENDICE

APPENDICE

N° I (Pages 1 et 227).

ACTE DE BAPTÊME DE Mme ROLAND.

Extrait du registre des actes de baptême de la paroisse de Sainte-Croix, en la cité de Paris, pour l'année 1754.

L'an mil sept cent cinquante-quatre, le dix-huitième jour de mars, par nous soussigné Jacques Noël Roger, prêtre de ce diocèse et du consentement du sieur vicaire de cette paroisse, a été baptisée Marie-Jeanne, née hier, fille de Pierre-Gacien Phlipon, maître graveur, et de Marie-Marguerite Bimont son épouse, demeurant, rue de la Lanterne [1], de cette paroisse. Le parrain, Jean-Baptiste Besnard, bourgeois de Paris, oncle paternel demeurant rue Platrière, paroisse Saint-Eustache ; la marraine, Marie-Geneviève Rotisset, grand'mère paternelle, veuve de Gacien Phlipon, marchand de vin, demeurant rue St-Louis-aux-Marais, paroisse Saint-Ger-

1. C'est la rue qui s'appelle maintenant *rue de la Cité*, vis-à-vis le pont Notre-Dame. L'église Sainte-Croix, qui n'existe plus, était dans la même rue de la Lanterne, à peu près en face la rue actuelle des Marmouzets. F.

vais. Lesquels ont signé avec nous le présent acte, aussi bien que le père.

Signé :

M. G. Rotisset, Ve Phlipon ;
J. V. Roger, *prêtre ;*
J. B. Besnard ;
P. G. Phlipon ;
J. Barre, *vicaire.*

ACTE DE BAPTÊME DE M. ROLAND DE LA PLATIÈRE.

L'an mil sept cent trente quatre et le 19e jour de janvier, a été baptisé par le curé soussigné, Jean Marie Roland, fils légitime et naturel de M. Roland, seigneur de la Platière, conseiller du roi et de M. le duc d'Orléans, et de Mme Thérèse de Bessie de Montozan, ses père et mère. Son parrain a été Sr Jean Marie Gacies, prêtre curé de Déruzé, diocèse de Lyon, docteur en théologie, et sa marraine Mme Marie Anne Gacies, épouse de M. Michon, avocat au parlement. Le dit Jean Marie a été porté sur les fonts baptismaux par M. Antoine Roland et Mlle Anne Roland, son frère et sa sœur.

La cérémonie faite en présence des témoins qui ont signé avec nous.

Roland de la Platière,
Anne Roland,
Antoine Roland,
Parra, *vicaire,*
Cuisson,
Guinet,
Duroulby, *curé.*

N° II (Page 94).

(Extrait des Mémoires du comte Beugnot.)

L'arrivée de Mme Roland à la Conciergerie était un événement, et je fus alors curieux de connaître cette femme qui, obscure quinze mois auparavant, devait obtenir en aussi peu de temps de nombreux amis, des ennemis plus nombreux encore, un rang très-élevé, une haute célébrité, des fers et la mort.

Mme Roland était âgée de trente-cinq à quarante ans. Elle avait la figure, non pas régulièrement belle, mais très-agréable, de beaux cheveux blonds, les yeux bleus[1] et bien ouverts. Sa taille se dessinait avec grâce, et elle avait la main parfaitement faite. Son regard était expressif; et même dans le repos sa figure avait quelque chose de noble et d'insinuant. Elle n'avait pas besoin de parler pour qu'on lui soupçonnât de l'esprit. Mais aucune femme ne parlait avec plus de pureté, de grâce et d'élégance. Elle avait dû à l'habitude de la langue italienne le talent de donner à la langue française un rhythme, une cadence véritablement neuve. Elle relevait alors l'harmonie de sa voix par des gestes pleins de noblesse et de vérité, par l'expression de ses yeux, qui s'animaient avec le discours, et j'éprouvais chaque jour un charme nouveau à l'entendre, moins par ce qu'elle di-

1. Les souvenirs de M. Beugnot sont ici en défaut; Mme Roland avait les cheveux et les yeux noirs, comme elle le dit elle-même. F.

sait que par la magie de son débit. Elle réunissait à ces dons déjà si rares beaucoup d'esprit naturel, des connaissances étendues en littérature et en économie politique, c'est ainsi que j'ai vu Mme Roland, et j'avouerai que je la voyais avec une prévention défavorable.

. . . .

. . . .

Séparez Mme Roland de la Révolution, elle ne paraît plus la même. Personne ne définissait mieux qu'elle les devoirs d'épouse et de mère, et ne prouvait plus éloquemment qu'une femme rencontrait le bonheur dans l'accomplissement de ces devoirs sacrés. Le tableau des jouissances domestiques prenait dans sa bouche une teinte ravissante et douce; les larmes s'échappaient de ses yeux, lorsqu'elle parlait de sa fille et de son mari: la femme de parti avait disparu; on retrouvait une femme sensible et douce, qui célébrait la vertu dans le style de Fénelon. Je n'ai pas assez connu Mme Roland. J'ignore donc si elle justifiait dans la pratique la sublimité de sa théorie. Elle me disait, en parlant de l'union des cœurs vertueux, en vantant l'énergie qu'elle inspire: « La froideur des Français m'étonne. Si j'avais été libre et qu'on eût conduit mon mari au supplice, je me serais poignardée au bas de l'échafaud; et je suis persuadée que quand Roland apprendra ma mort, il se percera le cœur. » Elle ne se trompait pas.

Il faut que j'ajoute à son avantage qu'elle s'était créé un empire bien honorable jusque dans le fond des cachots. On jetait indifféremment sur la même paille et sous les mêmes verroux la duchesse de Grammont et une voleuse de mouchoirs, Mme Roland et une misérable des rues, une bonne religieuse et une habituée de la

Salpêtrière. Cet amalgame avait cela de cruel pour les femmes élevées qu'il leur fallait souffrir le spectacle journalier de scènes dégoûtantes ou horribles. Nous étions réveillés toutes les nuits par les cris de malheureuses qui se déchiraient entre elles. La chambre où habitait Mme Roland était devenue l'asile de la paix au sein de cet enfer. Si elle descendait dans la cour, sa présence y rappelait le bon ordre, et ces femmes, sur lesquelles aucune puissance connue n'avait plus de prise, étaient retenues par la crainte de lui déplaire. Elle distribuait des secours pécuniaires aux plus nécessiteuses, et à toutes des conseils, des consolations et des espérances. Elle marchait environnée de ces femmes qui se pressaient autour d'elle comme autour d'une divinité tutélaire; bien différente de cette sale courtisane, l'opprobre de Louis XV et de son siècle, de cette du Barry, qui se trouvait alors dans la même enceinte, et qu'elles traitaient avec une énergique égalité, encore qu'elle eût conservé jusque-là les mines lubriques et les tons altiers d'une auguste catin.

N° III (Page 118).

LETTRE DE MADAME ROLAND A MADEMOISELLE CANNET.

Tu te souviens, ma chère Sophie, que je te fis part l'année dernière des tentatives d'un personnage suscité par les bonnes mères congrégantines. Comme il demandait beaucoup de temps, on ne voulut pas s'engager d'avance par une promesse; j'y étais encore moins disposée que

personne. J'apprends quelquefois, et toujours plus que je ne veux, des nouvelles de ce monsieur . . . . .

. . . .

Je conviens que mes parents ne me gêneront pas entièrement; mais ce serait une circonstance bien critique que celle où ils me solliciteraient avec toute l'ardeur que le désir de me donner un état, et la persuasion que l'occasion est bonne peuvent leur inspirer. Le peu qu'ils en disent à l'échappée me désespère d'avance.

Ah! maudit soit le verbiage
Dont on m'étourdit chaque jour!
Je veux renoncer à l'amour,
Et plus encore au mariage.

Dans l'erreur de mes premiers ans,
La perspective enchanteresse
D'une heureuse et charmante ivresse
Amusoit et flattoit mes sens.

Je croyois (las!... quelle folie!)
Qu'il suffisoit de bien aimer
Ce que l'on avoit su charmer
Pour jouir d'une douce vie.

De ces rapports délicieux
Par qui les âmes assorties,
Se trouvent à jamais unies,
Je faisois l'objet de mes vœux.

Telle on voit la rose nouvelle
Ouvrir son jeune et tendre sein,
Au zéphir léger et badin,
Qui vient voltiger autour d'elle :

Telle au vif attrait du plaisir
Mon âme naïve et sensible,
Loin de se rendre inaccessible,
Cède, dans son ardent désir.

Cependant, malgré mes chimères,
J'écoutois encor la leçon,
Et je suivois les lois sévères
D'une despotique raison.

Mais la fierté philosophique,
S'abat sous un trait de Cypris :
De la déesse un doux souris
Fit tomber le masque stoïque.

D'un objet aimable et constant
Les soupirs, les regards, la flamme,
Éveillèrent le sentiment,
Et me dirent que j'étois femme.

Jeune sage, et modeste auteur,
Pour l'humanité plein de zèle,
Des vertus séduisant modèle,
Comment te refuser mon cœur !

Je le cédai, mais en silence :
Le sort fit taire mes aveux,
En s'opposant à l'alliance
Qui nous auroit rendus heureux.

Du destin, ô rigueur extrême !
Dois-je donc, hélas ! consentir
A prendre pour second moi-même,
Ce que je ne saurois chérir !

C'est en vain qu'on me sollicite ;
Leurs efforts seront impuissants :
Je hais ce qu'on nomme bon sens,
Quand l'avarice est à sa suite.

Je garderai ma liberté !
Du sort je connois l'imposture :
Je veux voler où la nature
Me montre ma félicité.

Amitié vive et si riante,
Douce gaieté, folâtres jeux,
C'est vous qui fixerez mes vœux :
Ma vie alors sera charmante.

Bien qu'en dise un sombre docteur,
Et sa triste philosophie,
C'est dans les bras de la folie
Qu'est le refuge du bonheur.

Chez elle s'enfuit la sagesse,
En dépit de nos fiers pédants ;
Je lui vouerai tous mes instants,
Pour les passer dans l'allégresse.

De mes pensers les plus secrets,
Toi, complaisant dépositaire,
Amie à mon cœur nécessaire,
Tu sais dissiper mes regrets.

Mais quand de cette main hardie,
Je te crayonne en méchants vers,
Les faits, les sentiments divers,
Qui font la chaîne de ma vie,

Me crois-tu la prétention
De parvenir jusqu'au Parnasse ?...
Aux vrais imitateurs d'Horace,
Je laisse cette passion.

La gloire est un fardeau pénible,
Pour qui prétend n'être qu'heureux :
Je lui préfère un bien sensible,
Celui de prendre pour mes dieux,
L'indépendance et la folie,
Ma charmante guitare, et ma plume, et Sophie !

Voilà une longue tirade : il ne s'agit que d'éprouver de la contrainte pour que l'imagination fermente.

(*Lettre à Mlle Cannet du* 11 *janvier* 1775.)

N° IV (Page 175).

LE RETOUR DU BEAU TEMPS [1].

(Inédit.)

Je suis portée à l'attendrissement; une sensation pénétrante que je ne puis définir fait sur mon être l'effet d'une douce rosée sur la terre altérée; mon âme s'ouvre, mes yeux s'humectent ; tout ce qui m'environne paraît s'animer et sentir.

Un orage assez violent avait troublé le calme des airs; la pluie tombait abondamment il y a deux heures; les éclairs sillonnaient les nues; la foudre, d'abord échappée sourdement, montait, éclatait enfin à grand bruit avec une majesté effrayante; ses coups ont cessé de se faire entendre, les cieux ne sont plus agités, le jour est devenu plus pur; de légers nuages voilent encore les rayons du soleil, sans nous dérober sa clarté ; l'horizon diversement colorié fuit dans un air frais et tranquille, les campagnes reverdies sont animées et riantes; la terre, comme à la sortie d'un bain, paraît briller d'un nouvel éclat; ses productions s'embellissent et se perfectionnent. Toutes ces nuances de la nature m'affectent; je me sens participer à l'amélioration de la totalité des êtres; une organisation délicate fait que je suis remuée par des ressorts imperceptibles; mais au délire voluptueux d'une sensation générale succède une disposition plus particulière. Après s'être répandue sur tous les alentours, mon âme

1. Ces pages ont été écrites dans l'été de 1776; Mme Roland avait alors vingt-deux ans. F.

recueillie se replie sur elle-même, je sens moins, je vais pleurer.

Le sérieux de la réflexion efface le sourire de la jouissance ; le feu affaibli d'une étoile éloignée réveille lentement en moi des souvenirs affectueux. Je quitte mon siége de gazon, la vue de ce parterre, je cherche une allée couverte. Quelle délicieuse fraîcheur sous cet abri agréable ! rien n'interrompt le silence de cette voûte solitaire, un doux frémissement qui part de ma poitrine va parmi tous mes membres.... Les charmes de ces lieux me rappellent, ô ma mère ! ceux de l'endroit que nous parcourions ensemble la veille de ton dernier jour. L'aurore venait d'ouvrir la barrière au soleil, lorsque ta voix m'invitant au réveil me fit quitter le repos de la nuit ; je me revêts des voiles légers que permet la saison, et bientôt sur tes pas j'entre avec toi et mon père dans le frêle vaisseau qui doit nous conduire à Meudon; la corde est détachée, les rameurs ont donné les premières secousses et le mouvement gracieux des ondes nous mène à notre destination. Nous avions laissé sur la gauche le respectable édifice où les vieux défenseurs de l'État recevaient en commun les soulagements et les récompenses dus à leurs utiles travaux ; c'est aujourd'hui changé, et toi, tu n'es déjà plus : que j'étais loin de le prévoir alors ! — Nous avançons cependant ; le rivage qui fuit à nos yeux leur présente à chaque instant de nouvelles perspectives : on aperçoit les bois d'ici ; tournant avec la Seine, nous abordons enfin au pied du coteau ; là, d'un bâtiment sombre et noirâtre sort une épaisse fumée : dans les fourneaux de l'industrie, le sable liquéfié présente un fluide brûlant aux Cyclopes modernes qui travaillent pour Bacchus, préparent des flacons à son divin nectar.

Mais en montant ses avenues, nous avons gagné le vieux château. Le parterre est traversé, nous sommes enfin dans un parc dont l'œil ne peut embrasser l'étendue.

Le soleil défendait l'approche de la terrasse élevée d'où l'on domine sur Paris, et où les nuages se séparent, lorsque l'aquilon fougueux souffle de ce côté les orages; curieux de frayer des routes nouvelles, nous ne cherchons pas cette allée sauvage que les tristes sapins semblent couvrir à regret, mais dans un taillis agréable nous laissons le hasard conduire nos pas, à travers des petits sentiers de verdure, ombragés par un feuillage que quelques rayons échappés du soleil nuancent et colorent. Quelquefois reposés sous un chêne, nous écoutons les oiseaux s'attaquer, se répondre en chantant à l'envi, puis reprenant notre route, nous continuons à marcher; nous arrivons ainsi à la sortie du bois. Nous trouvâmes qu'il était planté sur un terrain qu'on ne pouvait abandonner de ce côté qu'en descendant une pente assez rapide au bas de laquelle était un chemin qui, remontant vers la droite, conduisait à un espèce de bâtiment dont on apercevait les murs.

Semblable à ces jeunes faons qui se jouent dans les campagnes, je cours, saute et franchis l'espace; ma mère s'écrie pour arrêter cette vivacité dont elle craint les inconvénients; appuyée sur le bras de son époux qui sourit, elle me suit d'un pas plus tranquille.

La matinée s'avançait, l'exercice, le bon air et la gaieté avaient animé l'appétit : nous côtoyons les murs dont l'étendue nous fit tourner longtemps; nous trouvâmes une porte, elle servait d'entrée à la grande cour d'une ferme; on ne nous y reçut pas, mais on nous enseigna la

petite maison d'un fontainier où nous pouvions nous reposer et prendre notre repas.

Une pelouse plantée d'arbres nous conduisit à cette maison entourée de futaies et aux environs de laquelle aboutissaient mille avenues antiques et solitaires. Simple et propre à l'extérieur, commode par ses distributions, ce logis était occupé par des jeunes gens dont la franchise et le bonheur se peignaient dans leur air : deux enfants, dont un à la mamelle, faisaient la joie de ces époux et caressaient le grand-papa qui, sous des cheveux blancs, montrait un visage de santé; ils nous accueillirent avec bonhomie et pendant qu'on préparait le dîner, le vieillard nous invita à nous promener dans le potager qu'il cultivait de ses mains. Charmés de cette offre, nous suivons ses pas. Le jardin était un carré long divisé en quatre parties, dont chacune était garnie de légumes sains et nourrissants; le milieu était occupé par un bassin entouré de fleurs; tout au bout, de vieux ifs épais et élevés, plantés en demi-lune, rapprochés par le haut, formaient les murs verdoyants d'un cabinet impénétrable au soleil dont le garantissaient encore des arbres voisins; ce fut là qu'il nous fit reposer. Nous admirions l'ordre et la propreté qui régnaient de toutes parts.

Nous félicitions le bonhomme de ce qu'il avait su joindre la variété à la symétrie, le plaisir des yeux avec les avantages de l'utile, et nous plaignions la peine continuelle qui devait lui en coûter. « Je ne me trouve pas à plaindre, nous répondit-il, cette peine fait mon bonheur parce qu'elle m'occupe. — Mais n'aimeriez-vous pas mieux, lui disais-je, qu'un autre cultivât ce jardin, et que vous n'eussiez qu'à en jouir et à vous reposer? — Je me repose tous les jours après mon travail, avec plus de

plaisir que si je n'avais rien fait dans la journée. Je jouis en cultivant ce jardin qui aide à notre subsistance. Mon fils a soin d'entretenir ce moulin que vous voyez là sur votre gauche, et qui sert à conduire de l'eau dans les étangs du parc; il va vendre nos fruits et nos légumes; sa femme est occupée du ménage, de ses enfants, de notre petite basse-cour; moi, tous les matins, je viens ici bêcher, semer, arroser, recueillir. La Providence bénit nos travaux, nous vivons en paix et nous ne désirons rien sinon que nos petits enfants fassent comme nous ! Oh ! ils nous ressembleront, je l'espère ! »

On vint nous appeler pour dîner; nous fûmes conduits sous un berceau de chèvrefeuille où la table était dressée; nous restâmes nous trois sans éprouver l'ennui et la monotonie que donne trop souvent l'habitude aux sociétés journalières : la liberté d'être soi, le charme de la confiance et l'égalité qu'elle établit même dans les liaisons où le respect garde toujours ses droits, nous faisaient goûter mille douceurs. Nous rappelâmes la conversation du vieillard : il est bien vrai, disions-nous, que la nature a mis le bonheur aux côtés de l'homme; le sentiment assurait nos réflexions. Ma mère, charmée de me voir sensible au vrai, me fixait avec attendrissement; je puisais avec transport dans ses yeux satisfaits le plus vif encouragement à la vertu et la plus douce récompense qu'elle puisse recevoir, le plaisir inexprimable de faire par elle le bonheur des personnes qui nous sont le plus chères. Hélas ! c'était pour la dernière fois. La journée s'échappait, nous revenons à la ville; le premier soleil qui se leva devint le témoin d'une attaque subite et cruelle, il éclaira la perte la plus grande et la plus imprévue que je pusse faire : il vit ouvrir cette source de pleurs qui cou-

leront jusqu'au moment où le tombeau réunira nos cendres éteintes.

O ma mère et mon guide, tu n'es plus!... tu m'es ravie à ce temps où mon âme sensible, exaltée et brûlante, avait besoin de se verser, de se reposer dans ton sein!.. Mon esprit est rappelé de cet égarement où le jette la première impression du désespoir, mais les Heures officieuses, en parcourant le cercle d'une année, ont adouci mes plaintes sans diminuer le sentiment de ma perte. J'amuse ma douleur par mon application à t'imiter, je veux être ton image vivante; je crois te voir sourire à chaque coup de pinceau.

C'est au fond de mon cœur que ton portrait est gravé, c'est là que chaque jour je vais comparer ma copie et apprendre à la rectifier. Je suis encore loin de cette douceur inaltérable, de cette ferme patience, de ce courage noble et sans faste qui caractérisaient ton âme, qui accompagnaient toutes tes actions et embellissaient ta personne. L'enthouslasme le meilleur m'enlève et m'abuse par son excès; une sensibilité trop exaltée m'ébranle et me fait vaciller; ma force est celle d'un homme qui a la fièvre et qui peut tout parce qu'il s'oublie; ce n'est pas cette inébranlable constance du sage qui a tout prévu et que rien ne pourrait étonner. Je te ressemblerai un jour; c'est tout mon souhait et mon espoir! Dans ces délicieuses émotions que me donnent les différents aspects de la nature, je sens se renouveler en moi les dispositions que tu cherchas toujours à me donner; ton souvenir ajoute à toutes les sensations que j'éprouve, les larmes qu'il me fait verser ne sont plus cuisantes, ni amères, elles me soulagent et me fortifient. J'ai personnalisé la vertu dans ton image, je te

confonds avec elle dans le culte que je lui rends, je crois tenir de toi toutes les douceurs qu'elle me procure.

Le jour s'affaiblit, ces retraites deviennent sombres; le silence le plus profond annonce l'approche des ténèbres, je me retire plus touchée , plus contente , je vole avec ardeur où le devoir et l'humanité m'appellent....

Tout cela me peint; ce sont mes sentiments; mais pareil tableau n'a d'autre mérite que sa ressemblance avec l'original, et n'est bon pour personne.

N° V (Page 181).

LETTRE AU PAPE.

Le Conseil exécutif provisoire de la République française au Prince-Évêque de Rome.

Des Français libres, des enfants des arts, dont le séjour à Rome y soutient et développe des goûts et des talents dont elle s'honore, subissent par votre ordre une injuste persécution. Enlevés à leurs travaux d'une manière arbitraire, fermés dans une prison rigoureuse, indiqués au public et traités comme des coupables, sans qu'aucun tribunal ait annoncé leur crime, ou plutôt lorsqu'on ne peut leur en reprocher d'autre que d'avoir laissé connaître leur respect pour les droits de l'humanité, leur amour pour une patrie qui les reconnaît, ils sont désignés comme des victimes que doivent bientôt immoler le despotisme et la superstition réunis.

Sans doute, s'il était permis d'acheter jamais aux dépens de l'innocence le triomphe d'une bonne cause, il

faudrait laisser commettre cet excès. Le règne ébranlé de l'inquisition finit du jour même où elle ose encore exercer sa furie, et le successeur de Saint-Pierre ne sera plus un prince le jour où il l'aura souffert. La raison a fait partout entendre sa voix puissante; elle a ranimé dans le cœur de l'homme opprimé la conscience de ses devoirs avec le sentiment de sa force; elle a brisé le sceptre de la tyrannie, le talisman de la royauté : *la liberté* est devenue le point d'un ralliement universel, et les souverains chancelants sur leur trône n'ont plus qu'à la favoriser pour éviter une chûte violente. Mais il ne suffit pas à la République française de prévoir le terme et l'anéantissement de la tyrannie dans l'Europe, elle doit en arrêter l'action sur tous ceux qui lui appartiennent. Déjà son ministre des affaires étrangères a demandé l'élargissement des Français arbitrairement détenus à Rome. Aujourd'hui son Conseil exécutif les réclame, au nom de la justice qu'ils n'ont point offensée, au nom des arts que vous avez intérêt d'accueillir et de protéger, au nom de la raison qui s'indigne de cette persécution étrange, au nom d'une nation libre, fière et généreuse, qui dédaigne les conquêtes, il est vrai, mais qui veut faire respecter ses droits, qui est prête à se venger de quiconque ose les méconnaître, et qui n'a pas su les conquérir sur ses prêtres et ses rois pour les laisser outrager par qui que ce soit sur la terre.

Pontife de l'Église romaine, prince encore d'un État prêt à vous échapper, vous ne pouvez plus conserver et l'État et l'Église que par la possession désintéressée de ces principes évangéliques, qui respirent la plus pure démocratie, la plus tendre humanité, l'égalité la plus parfaite et dont les successeurs du Christ n'avaient su se

couvrir que pour accroître une domination qui tombe aujourd'hui de vétusté. Les siècles de l'ignorance sont passés ; les hommes ne peuvent plus être soumis que par la conviction, conduits que par la vérité, attachés que par leur propre bonheur : l'art de la politique et le secret du gouvernement sont réduits à la reconnaissance de leurs droits et au soin de leur en faciliter l'exercice pour le plus grand bien de tous, avec le moins de dommage possible pour chacun ; telles sont aujourd'hui les maximes de la République française, trop juste pour avoir rien à taire, même en diplomatie, trop puissante pour avoir recours aux menaces; mais trop fière pour dissimuler son outrage, elle est prête à le punir si les réclamations paisibles demeuraient sans effet.

Fait au Conseil exécutif, le vingt-trois novembre mil sept cent quatre-vingt-douze, l'an premier de la République française.

Signé : ROLAND, MONGE, CLAVIÈRE, LEBRUN, PACHE et GARAT.

Par le Conseil :

Signé : GROUVELLE, *secrétaire.*

N° VI (Page 181).

LETTRE ADRESSÉE A MADAME ROLAND.

25 octobre 1792.

Madame,

Monsieur Roland vous aura sans doute instruite du malheur arrivé à mon mari, et d'après l'estime que vous

avez témoignée pour son talent et sa personne, je ne doute pas, Madame, que vous n'y ayez pris un vif intérêt. Dès que j'eus appris son arrestation à Rome, j'en informai le ministre des affaires étrangères, je réclamai sa protection, et Monsieur Roland m'a assuré avoir appuyé ma réclamation. Je suis certaine que Monsieur Le Brun a fait dans cette occasion ce qu'il devait; mais la tendresse d'une épouse est toujours inquiète, elle s'alarme aisément. Serais-je indiscrète en vous priant, Madame, de vous assurer des démarches qu'aura faites Monsieur Le Brun et d'avoir la bonté de m'en instruire? Ce serait une consolation bien douce pour moi dans ce moment, et j'ose espérer que vous ne me la refuserez pas.

Je suis avec respect, Madame,

Votre très-humble et très-obéissante servante,

Femme CHINARD.

Lyon, le 25 octobre, l'an premier de la République française.

LETTRE DE ROLAND A LEBRUN.

(Inédite.)

Paris le 12 novembre 1792, l'an 1er de la République.

Le ministre de l'intérieur au ministre des affaires étrangères.

Je vous ai écrit, mon cher collègue, il y a quelques jours, pour vous recommander le S. Chinard, sculpteur de Lyon, arrêté à Rome et détenu au château Saint-Ange;

mais j'oubliai de vous parler du sieur Rater, jeune architecte, également de Lyon, qui partage sa captivité.

Le crime de ces deux Français, à ce qu'on m'a assuré, est d'avoir trop développé d'énergie en faveur de la révolution française et de s'être montrés partisans du gouvernement républicain que la nation vient de choisir.

Cette cause honore leur malheur : aussi j'espère que vous emploierez tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour que le nom français et l'amour de la liberté ne deviennent pas un titre de proscription dans cette ville antique où reposent les cendres des plus fiers républicains de l'histoire. J'espère que par vos soins nos deux jeunes Français sortiront des prisons papales et qu'au nom du ministre de la République leurs fers seront brisés. Je donne cette assurance à la famille de ces artistes dont vous vous peignez aisément l'inquiétude et la désolation.

ROLAND.

N° VII (Page 197.)

LETTRE DE MADEMOISELLE PHLIPON (MADAME ROLAND) A M. DE BOISMOREL.

(Inédite.)

Monsieur,

C'est, je crois, rendre justice à ce goût d'obliger dont vous m'avez donné des preuves, que de vous offrir l'occasion de l'exercer. Dans cette persuasion, je vous prie de me communiquer la suite des Histoires de France et de M. de Thou, desquelles je fais remettre deux volu-

mes chez Madame votre sœur. Si vous vouliez bien y joindre un ou deux tomes des *Mémoires de l'Académie*, cela ferait diversité et rendrait la fête complète. Les uns et les autres ajouteront au nombre des instants aussi agréables qu'instructifs dont je vous suis redevable. En rappeler le souvenir, c'est m'acquitter du remerciement sans me dispenser de la reconnaissance.

J'ai toujours à vous Bayle et *l'Art de penser*[1]. Je serais cependant bien fâchée que ma considération fît faire une course expresse ou seulement incommode; en usant du privilége que vous m'avez donné de vous demander les livres dont j'aurais besoin, je réitère les instances de n'en faire l'envoi qu'à votre plus grande commodité. La chose n'est pas d'une nature à ne pouvoir supporter de délais.

Mon cher papa vous prie de recevoir ses très-humbles civilités; permettez-moi de présenter l'hommage de mon respect à Madame votre épouse et à Madame votre mère.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que le respect peut accompagner sans les affaiblir,

Monsieur,

Votre très-humble obéissante servante,

PHLIPON.

Paris, ce 16 février 1776.

1. *La logique ou l'Art de penser*, etc., par Nicole. F.

N° VIII (Page 199).

LETTRE DE MADEMOISELLE PHLIPON (MADAME ROLAND) A M. DE BOISMOREL [1].

Monsieur,

Persuadez-vous bien, je vous prie, qu'en vous envoyant cet essai je compte bien moins remplir vos vues, que vous donner une preuve du désir que j'aurais de les remplir utilement, si le talent égalait la volonté. Aussi je vous invite avec toute la bonhomie, toute la franchise dont je suis capable, à voir (si vous avez retardé de le faire) la personne dont vous me parliez hier, comme si je n'eusse rien fait. Quelqu'un d'instruit et d'expérimenté s'en tirera certainement mieux que moi. Votre projet me paraît bien imaginé, pourvu que l'exécution y réponde; la mienne ne me paraît pas dans ce cas. Premièrement je n'ai pas l'esprit d'être laconique; c'est cependant la chose la plus nécessaire quand on exhorte, de telle manière qu'on le fasse. En second lieu, il aurait fallu pousser le badinage jusqu'à la fin et ne pas prendre le ton prêcheur; j'ai senti tout cela sans pouvoir le faire. S'il ne faut que du bon sens pour dire des choses raisonnables, il faut quelque chose de plus pour les assaisonner du sel de la plaisanterie, et ce quelque chose me manque absolument. D'ailleurs quand vous auriez la

1. A cette lettre était jointe celle que Mlle Phlipon avait préparée (voir ci-dessus, page 199) pour être envoyée au jeune homme qu'il fallait exhorter au bien. Elle a été imprimée dans les dernières éditions des *Mémoires*, mais avec des inexactitudes. Elle est ici reproduite d'après l'original autographe.

meilleure lettre du monde, il faudrait prendre toutes les mesures possibles (ce qui n'est pas aisé) pour éloigner tout sujet de croire que vous y ayez aucune part; cette idée gâterait tout, parce que la mortification et la peine de voir que vous communiquez votre mécontement à quelqu'un pourrait exciter le dépit, l'aigreur, plutôt que l'effet proposé. Or, l'à-propos d'une lettre selon les circonstances donnerait peut-être cette idée. Il me semble que tout ce qui tient de plus près à la tendresse, à la condescendance, s'accorde mieux avec vos dispositions réciproques; le ton touchant pénètre plus avant que la pointe du reproche. Pardonnez-moi ces considérations, vous les avez faites avant moi, et je rougis en songeant qui vous parle; mais si l'ouverture que vous m'avez faite, n'autorise pas cette liberté, je ne prétends la justifier que par le motif qui me la fait prendre. Personne n'apprécie plus fortement que moi les peines et les douceurs qui tiennent à la qualité de père ou de mère; vous me paraissez fait pour ne connaître jamais que les secondes. Mais si elles sont mêlées pour le moment, bientôt vous n'aurez plus qu'elles; la fougue du jeune âge revendique impétueusement ses droits : l'excellence des principes reçus et des premières impressions ramènent promptement au vrai. A vingt ans (me disait un homme de soixante, d'un mérite distingué) je ne savais que jouer au volant.

Si (ce que je ne prévois point du tout) vous vous décidiez pour ce que je vous envoie, après un mûr examen, je prendrais mes mesures pour le faire passer à Amiens où j'ai une correspondance. Alors je tâcherais de déguiser mon écriture, dans la crainte que le hasard ne la fît connaître.

Je serai votre voisine ces fêtes; je vais les passer à Vincennes; après je vous demanderai des livres. Mon papa vous prie de recevoir ses très-humbles civilités. Je vous prie de regarder tout ceci comme le simple et vrai témoignage des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble obéissante servante.

PHLIPON.

A Paris, ce samedi 24 mai 1776.

N° IX. (Page 205.)

LETTRE DE MADEMOISELLE PHLIPON (MADAME ROLAND) A M. DE BOISMOREL.

(*Inédite.*)

Je vous avoue, Monsieur, que je suis désolée de ne m'être point trouvée ici hier; nous avions attendu, je sortis tard, perdant presque l'espérance de vous voir, mais gardant au moins celle de vous rencontrer au cas que vous vinssiez. Je fus bien mortifiée lorsque j'appris votre venue. Comme je ne sais pas cacher mes sentiments et même que je ne songe guère à le faire, je témoignai mes regrets avec une vivacité qui dut paraître fort plaisante à quelques inconnus devant lesquels j'étais.

Je ne m'attendais pas à votre décision, je suis ravie d'avoir rempli vos vues. Épargnez-moi des remercie-

ments que je devrais vous faire. Me donner une occasion de vous témoigner mes sentiments est une manière de m'obliger dont je vous sais tout le gré possible.

Je prends beaucoup de part au plaisir que doit vous causer le changement que vous m'apprenez; la dernière pièce me paraît bien propre à le produire. Je l'ai lue il y a peu de temps avec délices, ainsi que quelques autres productions de M. Diderot. Il m'arriva même de trouver (dans ses dialogues à la suite du *Fils naturel*) quelque chose dont j'étais tellement pénétrée, que, ravie de penser comme un homme de mérite, je jetai le livre sur la table, et me levant involontairement, je fis une exclamation et des gestes qui m'auraient fait prendre pour une folle par des spectateurs si j'en avais eu.

Je profite très-volontiers de l'offre que vous me faites; je n'ai pas une seule personne à qui je puisse faire copier le morceau en question; j'aurais bien dû vous le renvoyer hier par votre domestique avec un mot d'écrit. Je ne vous aurais pas pour cela dispensé de venir : j'ai agi en étourdie, et je m'en veux beaucoup. Cela va causer par ma faute des retardements sans fin. J'en ai le cœur tout gros : je prends la plume pour vous le dire sans savoir quand ni comment je vous ferai parvenir cette lettre, car il est mardi matin et je suis à Vincennes où mon papa doit venir me chercher pour retourner ce soir.

J'ai des souvenirs qui me déchirent l'âme; il y a aujourd'hui un an que j'ai perdu ma mère[1]; mais de quoi vais-je vous parler?

1. Mme Phlipon était morte le 7 juin 1775, et non le 28 mai. F.

Je vous réitère l'assurance de tous les sentiments avec lesquels je ne cesserai d'être,

Monsieur,

Votre très-humble obéissante servante,

PHLIPON.

Le bouquet est charmant : des fleurs cultivées, cueillies par la main d'un sage ; données, reçues par l'amitié ; en vérité si mon imagination n'était pas contrariée, je crois que cela m'inspirerait des vers ; mais il vaut mieux lire ceux de M. l'abbé de Lille, qui certainement me feront beaucoup de plaisir et de l'envoi desquels je vous remercie.

Ce 28 mai 1776, à Vincennes.

N° X (Page 229).

NOTE SUR LE CONCOURS DE L'ACADÉMIE DE BESANÇON [1].

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon avait proposé pour sujet de son concours d'éloquence de l'année 1777, la question suivante : *Comment l'éducation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes meilleurs ?*

Neuf concurrents entrèrent en lice : l'un n'était rien moins que Bernardin de Saint-Pierre ; trois autres appartenaient au sexe féminin, et parmi ces derniers il est juste de distinguer Mlle Phlipon, depuis Mme Roland.

1. Je dois cette note à l'obligeance de M. Castan, sous-bibliothécaire de la ville de Besançon. F.

Le rapport fut présenté, dans la séance du 24 août 1777, par l'abbé Talbert, prédicateur du roi, connu par une foule d'oraisons funèbres qui ne sont pas sans mérite. Voici, en ce qui concerne Bernardin et Mlle Phlipon, quelques passages de ce rapport :

« Parmi les discours qui ont mérité l'attention de l'Académie, celui surtout qui a pour devise : *Dieu et le roi* [1], lui a fait regretter que l'auteur n'ait pas traité la question d'une manière plus relative à ses vues. Il joint à une érudition vaste et employée avec goût, des idées neuves, de la philosophie, une expression forte, un coloris brillant, et il ne laisse à désirer que le système d'éducation demandé par l'Académie. L'auteur se forme un plan assez juste en se proposant d'examiner ce qu'il faudrait retrancher de l'institution actuelle des femmes, et ce qu'il faudrait y ajouter; mais la première partie, dont le style est souvent négligé, ne présente qu'une excursion vague, sur tout ce qui est relatif aux femmes, et ne fait apercevoir aucun but. Les détails intéressent, mais on cherche en vain le point de réunion où ils doivent aboutir. J'admire de précieux matériaux entassés au hasard, mais je ne vois point d'édifice, et je demande un architecte. La seconde partie est plus régulière, plus travaillée, offre des descriptions riantes et une foule de traits heureux; mais l'objet principal effleuré par l'auteur disparaît presque sous des ornements accessoires. L'Académie invite cet orateur à refondre son ouvrage, à traiter plus directement et plus profondément le sujet, à sacrifier l'abondance à la justesse, à ne pas borner l'institution des femmes à la notion générale de vertu,

1. C'est le discours de Bernardin de Saint-Pierre.

à la musique et à la danse. Qu'il se souvienne enfin que l'Académie ne demande pas comment les femmes doivent amuser les hommes, mais comment elles peuvent devenir capables de les rendre meilleurs....

« Deux discours, dictés par la raison et les grâces, ont encore fixé l'attention de l'Académie, et lui ont paru d'autant plus dignes d'éloges qu'ils ont deux femmes pour auteurs.

« L'une révèle son secret [1], l'autre le laisse deviner. Rien n'eût été plus intéressant, plus conforme au vœu des juges, que le partage de la couronne entre ces deux rivales. En évitant de flatter et de dégrader les femmes, elles les ont peintes d'après la nature et l'expérience. La manière de penser et d'écrire de ces auteurs est un de leurs plus solides arguments en faveur de leur sexe. Beaucoup de finesse, une érudition choisie, de la facilité, de la philosophie, des traits brillants, et, ce qui doit être remarqué, une grande justesse de raisonnement, forment le mérite de ces discours. On y voudrait plus de chaleur, et surtout plus de détails sur l'éducation. Celui dont l'auteur s'est déclaré femme, a pour devise : *Le sentiment est mon guide; puisse-t-il me tenir lieu d'esprit et de talent!* L'autre a pour épigraphe quatre vers de M. Dorat : le style n'en est pas toujours assez serré ni assez correct....

« L'Académie, en proposant le même sujet d'éloquence pour l'année prochaine, les invite à perfectionner leurs ouvrages. Ces estimables écrivains nous sauront gré d'une censure qui n'est point celle de leurs talents, et qui, au contraire, leur rend un témoignage honorable.

1. Mlle Phlipon, dont le Mémoire est signé : *Mlle XX, à Paris.*

On n'est pas toujours digne de recevoir des leçons, et la critique de l'ouvrage est souvent l'éloge de l'auteur. »

Ni Bernardin de Saint-Pierre ni Mlle Phlipon n'acceptèrent le rendez-vous que leur donnait l'Académie. Le nombre des concurrents, qui n'avait été que de neuf en 1777, atteignit le chiffre de onze en 1778. Le prix fut alors décerné au comte de Costa, capitaine de la légion des campements du roi de Sardaigne, demeurant à Chambéry.

Le mémoire autographe de Mlle Phlipon est conservé à la bibliothèque de la ville de Besançon, parmi les papiers de l'Académie antérieurs à 1790. Son étendue est de 32 pages petit in-4°.

N° XI (Page 247).

LETTRE DE MADAME ROLAND A M. LANTHENAS.

(Inédite.)

Oui, je vous ai parlé ce matin avec un accent que vous avez dû trouver nouveau; mais lorsque je vous ai si bien témoigné à quelle occasion se développait le sentiment qu'il exprimait, je ne puis m'étonner assez de vous en voir chercher si loin la cause. Cette histoire des comptes est ridicule, et je ne songe à rien de semblable; quant à l'époque de votre association, elle fut celle d'une conduite à jamais blâmable en amitié, et, si j'y fus si sensible alors, c'est qu'elle me paraissait vraiment répréhensible et que je n'accordais point ces procédés avec la franchise d'une âme honnête.

Vous l'avez expliqué depuis d'une manière qui, si elle ne compromet pas vos intentions, prouve un caractère très-particulier. Mais je ne vous en aurais jamais parlé si vous ne le rappeliez. Quant à ces derniers temps, je ne vois pas de quelle injustice vous pouvez vous plaindre ; je vous prouvais de l'estime, de l'amitié, de la confiance ; et certainement si vous vous êtes retiré parce que j'accordais ces sentiments à qui ne vous plaisait pas, vous avez été le maître, mais vous n'avez pas droit de le trouver mauvais.

Lorsque votre aveuglement à cet égard va jusqu'à manifester votre mécontentement à des tiers, vous manquez à la confiance que je vous avais donnée, vous manquez à la délicatesse, à l'honnêteté ; je ne vois plus qu'une âme vulgaire en proie à un sentiment que je ne veux point qualifier, mais que je méprise. Voilà ce que vous avez vu ce matin lorsque j'ai été confirmée dans l'opinion de ce que vous aviez dit ; voilà ce que je confesse aussi hautement que tous mes sentiments, car il n'en est pas un que je ne puisse avouer, quoique je n'ignore pas combien les travers et la corruption du monde peuvent mal les interpréter.

Assurément, je connais trop bien ce monde pour mettre beaucoup de prix à vivre au milieu de lui. Les assassins ne me paraissent point plus redoutables qu'ils ne vous semblent.

J'aurais beaucoup à dire sur votre propre éloignement et la manifestation de vos opinions politiques et ce blâme continuel des nôtres ; je ne sais pourquoi ni comment on peut établir des reproches d'abandon quand on se montre ainsi soi-même, mais tout se tient et rien ne m'étonne plus.

N° XII (Page 248).

L'éditeur des lettres de Mme Roland aux demoiselles Cannet, M. Breuil, donne dans son introduction les détails suivants sur la visite qu'Henriette Cannet fit à Mme Roland dans sa prison.

« Les *Mémoires* ne contiennent qu'une phrase relative à ce dévouement admirable; mais Henriette que nous avons beaucoup connue à Amiens, surtout dans les dernières années de sa longue existence, nous a plusieurs fois entretenu de cette visite à Sainte-Pélagie.

« J'étais veuve[1], disait-elle, et sans enfants : Mme Roland, au contraire, avait un mari déjà vieux, une petite fille charmante; et tous deux réclamaient ses soins d'épouse et de mère. Quoi de plus naturel que d'exposer ma vie inutile pour sauver la sienne, si précieuse à sa famille ! — Je voulais changer d'habits avec elle, et rester prisonnière, tandis qu'elle aurait essayé de sortir à la faveur du déguisement ... Eh bien ! toutes mes prières, toutes mes larmes , n'ont pu rien obtenir. — Mais on te tuerait, ma bonne Henriette, me répétait-elle sans cesse; ton sang versé retomberait sur moi; plutôt souffrir mille morts que d'avoir à me reprocher la tienne !.... La voyant inébranlable, je lui dis adieu.... pour ne jamais la revoir !.... »

« En même temps que ce noble trait honore la mémoire d'Henriette, il est le plus bel éloge de Mme Ro-

1. M. de Vouglans était mort en 1791.

land. Henriette, appartenant à une famille fidèle aux opinions monarchiques, avait vu avec peine son amie se précipiter dans la carrière de la révolution, avec son rêve de république; elle avait sans doute condamné l'audace de cette fameuse lettre au Roi, ouvrage de la femme du ministre girondin, et dont le scandale devait accélérer la chute du trône; cependant, malgré de profonds dissentiments politiques, elle tint en assez haute estime les vertus de Mme Roland, pour lui conserver un attachement inviolable, et vouloir lui faire le sacrifice de sa vie.

. . . .

« Henriette, remariée, durant l'année même de la mort de sa sœur, à M. Bélot, juge, et depuis président au tribunal de la Seine, devint veuve pour la seconde fois en 1803. Elle contracta, en 1814, un troisième mariage avec M. Berville, secrétaire général de la préfecture de la Somme.

« Elle est morte à Amiens, le 27 janvier 1838, âgée de quatre-vingt-neuf ans. »

N° XIII (Page 247).

LETTRE DE MADAME ROLAND A M. GOSSE, SUR LA NOMINATION DE SON MARI AU MINISTÈRE.

(*Inédite.*)

Paris, 27 mars 1792.

La scène change rapidement dans ce pays; j'écrivais, il y a peu de jours, à votre digne moitié et je lui peignais

une situation qui ne ressemble guère à celle où nous sommes appelés. Je ne me croyais pas voisine d'un changement de cette nature, et il était permis sans doute de ne pas le prévoir. C'est un de ces tours de roue de la fortune qui élève ce que bientôt la continuité du même mouvement doit reporter à la place d'où il avait été tiré.

Notre ami s'est dévoué par l'espoir de concourir au bien de son pays ; espoir fondé sur la conformité de principes des personnes qui composent actuellement le ministère et de leur concert avec la partie de l'Assemblée sincèrement attachée à la révolution. S'il ne peut réussir, il descendra comme il est monté, avec calme et courage, sans effroi comme il est aujourd'hui sans ivresse. Mais il faut bien vous croire au courant de nos nouvelles pour causer ainsi sans vous exprimer positivement que notre ami est nommé ministre de l'intérieur.

Les circonstances sont tellement orageuses que je ne puis considérer sans une sorte d'effroi tout ce qu'il y a à faire et tous les obstacles à vaincre pour opérer le bien. S'il est possible, nous sommes heureux ; s'il ne l'est pas, nous reprendrons les goûts paisibles, les habitudes douces et studieuses qui remplissaient nos loisirs. Maintenant il faut s'élever à la hauteur de sa destinée, ne respirer que pour la remplir et ne pas avoir une pensée qui ne tende efficacement au but qu'il faut atteindre. — Ne nous oubliez point ; écrivez-nous quelquefois, surtout quand vous découvrirez des vérités à nous communiquer, et ne cessez pas d'aimer ceux qui vous chérissent affectueusement. Rien ne saurait altérer des sentiments qui tiennent aux principes invariables de la justice et de la liberté. Recevez nos embrassements fraternels et plai-

gnez-moi de la rapidité qu'il me faut mettre dans ma correspondance.

N° XIV (Page 267).

EXTRAITS DES LETTRES DE MADAME ROLAND A BUZOT[1].

Ces lettres respirent d'un bout à l'autre la passion la plus ardente, nourrie et comme enivrée par de communs malheurs et une égale exaltation patriotique. Au reste, elle y peint constamment le devoir comme un fardeau pénible, mais sacré. « Mon ami, dit-elle, ne nous égarons point jusqu'à frapper le sein de notre mère, en disant du mal de cette vertu qu'on achette, il est vrai, par de cruels sacrifices, mais qui les paye, à son tour, par des dédommagements d'un si grand prix. Dis-moi, connais-tu de moments plus doux que ceux passés dans l'innocence et le charme d'une affection que la nature avoue et que règle la délicatesse, et qui fait hommage au devoir des privations qu'il lui impose, et se nourrit de la force même de les supporter? »

— 1° De l'Abbaye, 22 juin (1793). « Combien je les relis! je les presse sur mon cœur; je les couvre de mes baisers; je n'espérais pas d'en recevoir... Je suis venue ici fière et tranquille... Lorsque j'ai appris le décret d'arrestation contre les vingt-deux, je me suis écriée : Mon pays est perdu! j'ai été dans les plus cruelles angoisses, jusqu'à ce que j'aye été assurée de ton éva-

1. Catalogue d'un choix de livres, etc., et de manuscrits sur la révolution française, etc., dont la vente aura lieu les 12 et 13 février 1864. — Paris, France, libraire, in-8°.

sion ; elles ont été renouvelées par le décret d'arrestation qui te concerne ; ils devaient bien cette atrocité à ton courage ! mais lorsque je t'ai su au Calvados, j'ai repris ma tranquillité. Continue, mon ami, tes généreux efforts ; Brutus désespéra trop tôt du salut de Rome aux champs de Philippes... Le Midi t'offre dans tous les cas un refuge... »

Pour elle, elle veut *que son exemple ne soit pas non plus inutile ; elle peut tout défier ; elle pourrait se sauver qu'elle ne le voudrait point, pour ne pas perdre l'honnête concierge qui emploie tous ses soins à adoucir sa captivité.* Puis elle se représente renfermée dans la même chambre que vient de quitter, pour aller à la Conciergerie et à l'échafaud, la sœur de Desilles (de Nancy), femme d'un autre Roland, écrivant des notes « qui feront plaisir un jour ; » lisant tour à tour Thompson, Tacite et son bon Plutarque, Plutarque que trente ans auparavant elle portait à l'église en guise de Semaine sainte, vivant peu s'en faut comme à l'hôtel du ministre ; enfin « jouissant, à travers les grilles et les verrous, de l'indépendance de la pensée. »

Elle rend compte ensuite de l'accueil qu'elle a fait à un envoyé de Pache, et de la lettre qu'elle a écrite à Garat, ce qui l'amène à parler de l'état des affaires et de la façon dont on agit à son égard. Elle parle de sa fille, de son mari, d'elle-même : «... Je n'ai pas été très-fâchée d'être arrêtée... Ne vois-tu pas aussi qu'en me trouvant seule, c'est avec toi que je demeure ?... je dois à mes bourreaux de concilier le devoir et l'amour... » Elle se répand en détails intimes, et termine ainsi : « Adieu, mon ami ; mon bien aimé, adieu ! »

—Du 3 juillet. La première moitié de cette lettre n'est

qu'un long épanchement de pensées secrètes et de confidences intimes dont le tour vif et passionné fait songer à la Julie de Rousseau. Mme Roland y exprime sans réserve tout ce qu'elle sent pour l'homme à qui elle écrit : *Elle vient de lire ses lettres, elle entend encore sa voix courageuse; elle éprouve les sentiments qui l'animent.*

« Je m'honore de t'aimer et d'être chérie de toi.... Connais-tu de plus grand avantage que celui d'être supérieur à l'adversité, à la mort?... As-tu jamais mieux éprouvé ces effets que de l'attachement qui nous lie malgré les contradictions de la société?... Me resserrer dans une prison, n'est-ce pas me livrer à toi sans partage?... Je n'ai pas voulu calculer si leur fureur (de ses bourreaux) s'étendrait jusqu'à moi; j'ai cru que si elle s'y portait, elle me donnerait occasion de servir X*** (Roland) par mes témoignages, ma constance et ma fermeté; je trouvais délicieux de réunir le moyen de lui être utile à ma manière d'être qui me laissait plus à toi; j'aimerais à lui sacrifier ma vie pour acquérir le droit de donner à toi seul mon dernier soupir.... » La lettre se termine par des détails sur sa prison, ses occupations ordinaires, l'humanité de ses geôliers, et par de nouvelles réflexions.

— Du 6 juillet. Lettre où il est question entre autres choses, de deux projets pour la délivrance de Mme Roland, tentés l'un par son mari, l'autre par Buzot. «... Je me suis fait apporter il y a quatre jours *this dear picture* [1] que, par une sorte de superstition, je ne voulais pas mettre dans une prison; mais pourquoi donc la refuser cette douce image, faible et précieux dédommage-

1. *Cette chère image.* Le portrait de Buzot.

ment de la présence de l'objet? Elle est sur mon cœur, cachée à tous les yeux, sentie à tous les moments et souvent baignée de mes larmes.... »

— Longue lettre écrite à plusieurs reprises. Tableau des douceurs que lui procure la prison. « Comme je chéris les fers où il m'est libre de t'aimer sans partage !... Je ne veux point pénétrer les desseins du ciel, je ne me permettrai pas de former de coupables vœux, mais je le remercie d'avoir substitué mes chaînes présentes à celles que je portais auparavant, et ce changement me paraît un commencement de faveur; s'il ne doit pas m'accorder davantage, qu'il me conserve cette situation jusqu'à mon entière délivrance d'un monde livré à l'injustice et au malheur.

« Je suis interrompue dans l'instant; ma fidèle bonne m'apporte ta lettre du 3... Je suis pressée de m'élever contre ta résolution de te mettre sous les armes. Mon ami, je sais ce que le courage dicte et préfère, et à Dieu ne plaise que j'arrête jamais ses nobles élans! Mais il s'agit ici de ce que le bien public requiert et non pas seulement de ce que l'homme brave se plaît à embrasser. Il y a trop peu de têtes propres au conseil, nécessaires à diriger les mouvements, pour qu'il faille les exposer dans l'action. Représentants du peuple dont on a méconnu les droits, outragé l'inviolabilité, vous avez été dans vos départements faire entendre de justes réclamations; ils se lèvent pour rétablir leurs droits, ce n'est pas à vous de marcher à la tête de leurs bataillons; vous auriez l'air de vous y mettre pour satisfaire des vengeances personnelles [1].... Elle (la Providence) offre à mon courage l'occa-

1. C'est aussi la raison qui, selon Pétion, décida les députés girondins à abandonner cette résolution. « Nous vîmes que nous

sion d'être utile à la gloire de celui avec qui elle m'avait liée.... Bénissons la Providence!... Vengeons-nous toujours à mériter ses bienfaits de la lenteur qu'elle paraît mettre à les accorder.... Toute cette semaine vient de se passer au bruit des cloches et du canon que font retentir quelques mains payées.... J'aurais de bonnes observations à faire sur le régime des prisons.... » Charmante description de *son austère réduit* décoré des fleurs que Bosc lui a envoyées.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE BUZOT A M. JÉROME LE TELLIER A ÉVREUX.

(*Écrite de Saint-Emilion, peu de temps avant sa mort.*)

J'ai hésité longtemps à vous écrire; je craignais de vous compromettre, si votre nom se trouvait dans mes écrits.... Le terme de ma souffrance est bientôt arrivé... Quand je ne serai plus, je vivrai dans votre cœur, car je sais que vous m'aimez... *Elle*[1] n'est plus, *elle* n'est plus, mon ami! les scélérats *l'ont* assassinée. Jugez s'il me reste quelque chose à regretter sur la terre. Quand vous apprendrez ma mort, vous brûlerez ses lettres. Je ne sais pourquoi je désire que vous gardiez *pour vous seul un portrait*. Vous nous étiez également cher à tous les deux. Mais ce qui empoisonne mes derniers moments, c'est l'image affreuse de ma femme dans la misère. »

allions tomber dans le piége que nous tendaient nos ennemis, et justifier leurs calomnies; que nous allions faire dégénérer en petite querelle une grande cause nationale. » (*Mém. inédits de Pétion.*)

1. Mme Roland.

Ces lignes sont mises en *post-scriptum* :

« Si cette lettre tombe entre les mains de mes ennemis, seront-ils assez cruels pour en punir le Tellier? Je déclare que je n'ai entretenu avec lui aucune correspondance politique... Sur le point de me soustraire aux maux de la vie, j'ai cherché autour de moi quelques âmes compatissantes et honnêtes à qui je puisse confier mes derniers sentiments... O toi, qui que tu sois, qui pourrais être tenté d'abuser de cet écrit pour assouvir ta haine contre moi, respecte du moins les dernières paroles d'un homme de bien malheureux et mourant, et ne trouble pas le repos de ma tombe. »

N° XV (Page 272).

ÉCRIT DE MADAME ROLAND ACCOMPAGNANT LE PORTRAIT DE BUZOT[1].

François
Nicolas Léonard
Buzot. Né à
Evreux en 1760. Député à
L'assemblée constituante en 1789.
Président du tribunal criminel
Du département de l'Eure;
député à la Convention
en 1792.

1. Copié sur l'original autographe appartenant à M. Vatel, avocat à Paris.

La nature
l'a doué d'une âme
aimante, d'un esprit fier,
et d'un caractère élevé. Sa
sensibilité lui faisoit chérir la
paix et les douceurs d'une vie obscure
et des vertus privées. Les chagrins
du cœur ajoutèrent à la mélancolie
vers laquelle il étoit incliné. Les
circonstances le jetèrent dans une
carrière politique, il y porta
l'ardeur d'un bouillant courage
et l'inflexibilité d'une
probité austère.

Né pour les
beaux temps de Rome, il
espère vainement préparer des
temps pareils pour une nation
qui paroissoit naître à la liberté;
mais des françois corrompus ne
sont pas dignes d'elle, ils ont mécon-
nu leurs deffensseurs, et ceux qu'ils
auroient dû chérir, honorer, ont été
proscrits par une assemblée de lâches
que dominoient des brigands. Buzot
déclaré traître à la Patrie, pour la-
quelle il s'étoit sacrifié, a eu sa
maison rasée, ses biens confisqués,
mais la honte en est pour les
auteurs et les témoins
passifs de cette
iniquité.

Buzot vivra
dans le souvenir des
gens de bien. Ses pensées
fortes, ses sages avis seront
cités; on relira ses deux lettres
à ses commettants des 6 et 22 jan-
vier 93. La postérité honorera sa
mémoire, ses contemporains ne tarderont
pas de le regretter; et l'on recueillera
précieusement un jour son portrait pour
le placer parmi ceux de ces généreux
amis de la liberté qui croyoient
à la vertu, qui ôsoient la
prêcher comme la seule base
d'une république, et qui
eurent la force de la
pratiquer.

N° XVI (Page VII de l'Introduction).

AVERTISSEMENT DU PREMIER ÉDITEUR.

(1795)

La citoyenne Roland, épouse d'un savant, était convaincue que toute la célébrité d'une femme doit se borner à l'estime que lui attire l'exercice des vertus domestiques. Aussi s'est-elle toujours refusée aux publications qui auraient pu lui donner une réputation littéraire. Il fallait même se trouver dans l'intimité de sa confiance, pour pouvoir apprécier son mérite naturel, ses dons acquis et la force de son caractère.

La citoyenne Roland, épouse d'un ministre, a conservé les mêmes principes. Elle a concouru aux travaux politiques de son mari, comme elle concourait auparavant à ses travaux scientifiques, sans vouloir y attacher son nom; mais sa position était changée : autrefois circonscrite dans un petit cercle d'amis, alors devenu le centre d'un nombreux entourage, l'enthousiasme de ses amis et la malveillance de ses ennemis se sont bientôt réunis pour lui donner une célébrité qu'elle ne cherchait point encore.

Incarcérée, calomniée de toutes manières, ayant l'échafaud pour unique perspective, la citoyenne Roland a dû chercher dans l'estime de la postérité les moyens de se consoler des injustices de ses contemporains, et dans sa gloire future un dédommagement de sa mort anticipée.

Alors seulement elle a paru séparer sa réputation de celle de son mari; alors seulement elle a pris la plume pour se faire connaître individuellement, pour fournir en son propre nom des matériaux à l'histoire. Au reste, on verra que le seul désir de sa réputation, de sa renommée ne l'a point déterminée; chaque page pourra prouver qu'elle était surtout animée du devoir de repousser les calomnieuses imputations accumulées contre son mari, et de venger la mémoire de Roland, dans le cas où celui-ci ne pourrait écrire ou faire publier sa dernière justification.

Le public, déjà si favorablement prévenu en sa faveur, jugera par la lecture de ses écrits si elle était réellement digne des éloges de ses amis, et si elle ne méritait pas la haine des scélérats qui l'ont enfin envoyée à la mort.

La malveillance, sous le masque de la critique, essaiera sans doute de déprécier ce monument élevé par une femme à la gloire de son sexe; mais les lecteurs impartiaux sauront la reconnaître. Je dirai seulement, pour excuser quelques détails superflus, quelques négligences de rédaction, que la citoyenne Roland a composé la partie intitulée *Notices historiques*, et dont les deux tiers les plus intéressants sont perdus, dans l'espace d'un mois, et que tout le reste l'a été en vingt-deux jours, au milieu des chagrins, des inquiétudes de toutes espèces, et que le manuscrit renferme à peine quelques ratures.

Plusieurs individus que la citoyenne Roland a caractérisés auront à se plaindre d'elle. C'est à la postérité à décider si elle les a mal ou bien jugés. J'ai dû me renfermer strictement dans le rôle d'éditeur, ne me

permettre aucune altération dans le texte[1], lors même qu'il était évident qu'elle se trompait. Il est, par exemple, un passage où elle semble jeter sur le citoyen Dulaure des soupçons que je crois qu'il est bien loin de mériter, et que tous les vrais républicains s'empresseront de repousser; il est bon de détailler ici la cause de son erreur.

Dulaure, journaliste patriote, écrivain courageux, fréquentait Roland, dont les principes étaient analogues aux siens, dont la conduite lui paraissait estimable. Dulaure, député à la Convention, a cru devoir par délicatesse cesser d'aller chez le ministre, des actions duquel il était devenu le juge. La citoyenne Roland a attribué cette réserve à un changement d'opinion politique, à des instigations montagnardes : de là l'humeur qui semble avoir présidé à l'article qui le concerne, mais où cependant elle rend à son caractère la justice qu'il mérite. Le courage avec lequel le citoyen Dulaure a, depuis le 31 mai, imprimé toutes les réclamations de la citoyenne Roland; l'honorable proscription qu'il a éprouvée; enfin, son dernier écrit, intitulé : *Supplément aux crimes des anciens comités du gouvernement*, le dispensent d'une plus longue justification.

J'aurais voulu donner au public, en même temps, la totalité de l'ouvrage; mais les lenteurs de la typographie dans le moment actuel, et les observations de quelques bons citoyens, me déterminent à le faire paraître par parties. Il y en aura quatre qui se succé-

1. Cette assertion n'est pas tout à fait exacte, comme il est facile de s'en convaincre par la comparaison des textes. F.

deront aussi rapidement que les circonstances le permettront. La seconde sera remplie par plusieurs pièces détachées relatives aux événements de la révolution, et par les écrits qui ont rapport à sa mort, ceux qui l'ont précédée immédiatement. La troisième et la quatrième contiendront sa vie privée, écrite positivement dans le genre et les intentions des *Confessions de Jean-Jacques Rousseau*. On y joindra quelques lettres familières que j'ai retrouvées parmi mes papiers. Je regrette beaucoup de n'avoir pas une suite plus complète de sa correspondance à publier[1]; c'est dans les épanchements de l'amitié que l'âme se développe toute entière, que les opinions, les goûts, les connaissances se montrent à nu. Aussi je regarde ces lettres, quoiqu'elles semblent n'intéresser au premier coup-d'œil que notre amitié, nos goûts et nos études, comme un supplément nécessaire à ses mémoires particuliers. On y verra, dès la première, combien elle était ardente républicaine; et certainement, le 23 août 1782, elle ne pouvait pas prévoir que la France deviendrait une république, et encore moins qu'elle fût destinée à y jouer un rôle.

La citoyenne Roland aimait beaucoup s'exercer dans le genre épistolaire; elle promenait sa plume sur tous les sujets avec une incroyable facilité et beaucoup d'agréments. Elle était à cet égard supérieure, à mon gré, aux Sévigné et aux Maintenon, parce qu'elle était

1. Cette correspondance a été extrêmement active pendant plusieurs années, souvent journalière pendant son séjour à Amiens; ma mémoire se retrace confusément quelques lettres d'un très-grand intérêt. Je ne les retrouve pas; il est possible que plusieurs soient restées entre les mains de Lanthenas, avec qui cette correspondance était fréquemment commune. Il y mettait alors, et avec raison, une fort grande importance; mais aujourd'hui !...

beaucoup plus instruite que ces deux femmes célèbres, qu'elle nourrissait ses lettres de choses et non de mots.

Je réunirai les correspondances qui auront pu être conservées, qu'ici je prie les possesseurs de me transmettre en original, exemptes de frais autant que possible, et je me propose de les publier à la suite de plusieurs productions littéraires de la citoyenne Roland, qui me sont connues, et que je crois dignes de voir le jour.

Roland, pendant sa retraite, avait aussi composé des mémoires historiques; mais ils ont été dévorés par les flammes au moment de l'arrestation de la courageuse amie qui le cachait. Il avait publié, à la suite de son premier ministère, un recueil de pièces propres à faire connaître ses opérations à la postérité, et mon intention est de le continuer en rassemblant ce qui regarde son second ministère.

Mais pour que je puisse remplir cet objet ainsi que le précédent, il faut que la Convention nationale, soit par des lois générales sollicitées par tous les amis de la justice, soit par un décret particulier désiré de tous les vrais amis de la liberté, remette à la fille de Roland les biens qui lui doivent revenir. Il faut que je puisse fouiller dans les papiers encore sous les scellés à Villefranche, et dans ceux enlevés de la maison de Paris après la vente des meubles par l'agence des domaines nationaux. C'est aux républicains sincères, victimes de la tyrannie, persécutés pour leurs talents ou leurs vertus, comme Roland et sa femme, à favoriser mes désirs de leur influence, à faire rentrer promptement mon intéressante pupille dans tous ses droits.

Le portrait de la citoyenne Roland, gravé par l'estimable Pasquier, le compatriote du mari et l'ancien ami de tous deux, doit être placé à la tête de la première partie; mais il ne pourra être livré qu'à la dernière[1].

Paris, 20 germinal, an III de la République.

BOSC.

CATALOGUE DES DIVERSES ÉDITIONS.

1° L'édition de Bosc parut en 1795 sous ce titre : *Appel à l'impartiale postérité, par la citoyenne Roland, femme du ministre de l'intérieur*, ou Recueil des Écrits qu'elle a rédigés pendant sa détention aux prisons de l'Abbaye et de Sainte-Pélagie; imprimé au profit de sa *fille unique*, privée de la fortune de ses père et mère, dont les biens sont toujours séquestrés. — A Paris, chez Louvet, libraire, maison Égalité, galerie neuve, derrière le théâtre de la République. — Un vol. in-8°, composé de quatre parties, avec cette épigraphe : « Que ma dernière lettre à ma fille fixe son attention sur l'objet qui paraît être son devoir essentiel, et que le souvenir de sa mère l'attache à jamais aux vertus qui consolent de tout. » (*Dernières pensées*).

2° L'édition de Champagneux a pour titre : *Œuvres de J.-M. Ph. Roland, femme de l'ex-ministre*

1. Ce portrait ne fut pas donné, par suite, à ce que dit Bosc dans un avis postérieur, d'un accident arrivé à la planche de la gravure. F.

de l'intérieur, contenant : les *Mémoires* et *Notices historiques*, etc. — Son procès et sa condamnation, etc. — Ses ouvrages philosophiques et littéraires faits avant son mariage. — Sa correspondance et ses voyages, précédés d'un discours préliminaire, par Champagneux, éditeur, etc. — Trois volumes in-8°. Paris, an VIII (1800).

Cette édition a été faite sur la précédente et sans référence au Manuscrit. Quelques passages des *Mémoires particuliers* que Bosc avait cru devoir conserver ont été retranchés par Champagneux comme contenant certains détails personnels trop intimes.

Mais la modification la plus considérable introduite par Champagneux dans le texte donné par Bosc consiste en ce qu'il a fondu ensemble, afin d'éviter les redites (sous le titre unique de *Notices historiques sur la Révolution*), la portion retrouvée des *Notices historiques* primitivement écrites par Mme Roland et celles qu'elle avait composées sous le titre de *Premier* et de *Second ministère* pour remplacer ce qu'elle croyait détruit.

3° *Mémoires de madame Roland*, avec une Notice sur sa vie, des notes et des éclaircissements historiques, par MM. Berville et Barrière. — Paris, Baudouin frères, 1820. Deux volumes in-8°.

Cette édition reproduit d'après Bosc les passages que Champagneux avait supprimés dans les *Mémoires particuliers;* mais à l'exemple de Champagneux, les nouveaux éditeurs ont fondu ensemble, en abrégeant beaucoup moins toutefois le texte de Bosc et en maintenant les divisions primitives, les diverses parties des Mémoires historiques.

Les trois éditions qui suivent n'ont fait que reproduire l'ordre et le texte de celle-ci.

4° *Mémoires de madame Roland*, nouvelle édition, accompagnée de notes et d'appendice; précédée d'une notice biographique et ornée d'un beau portrait. — Paris, 1823. Deux volumes petit in-18. (La notice est signée : MARIE ROGER.)

5° *Mémoires de madame Roland*, nouvelle édition, revue sur les textes originaux[1], avec notes et éclaircissements; par Ravenel, et précédée d'une Notice historique. — Paris, 1840. Deux volumes in-8°.

6° *Mémoires particuliers de madame Roland*, suivis de Notices historiques sur la Révolution, etc., par la même; avec avant-propos et notes, par M. François Barrière. Paris, 1855, Didot. Un volume grand in-18.

1. C'est-à-dire sur la première édition.

DISCOURS

SUR LA QUESTION PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE DE BESANÇON

COMMENT L'ÉDUCATION DES FEMMES POURRAIT CONTRIBUER A RENDRE LES HOMMES MEILLEURS,

PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS.

DISCOURS

SUR LA QUESTION PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE DE BESANÇON

COMMENT L'ÉDUCATION DES FEMMES POURRAIT CONTRIBUER A RENDRE LES HOMMES MEILLEURS.

Le sentiment est mon guide; puisse-t-il me tenir lieu d'esprit et de talent!

Frappée de la question proposée par l'Académie de Besançon, touchée de l'honneur de mériter des suffrages qu'il est si flatteur d'acquérir, j'ose élever, du lieu de ma retraite, une voix timide et mal exercée.

Des efforts ennoblis par leurs motifs ne sont jamais perdus, lors même que le succès se dérobe à leur poursuite ; je ne regretterai pas les miens quand ils ne m'apprendraient, en me faisant connaître mes forces, qu'à me défier d'elles encore plus.

C'est au printemps de la vie que l'émulation active souffle dans les âmes sa puissante chaleur; c'est alors qu'on pardonne plus aisément à l'audace qu'elle inspire une entreprise téméraire. Jeune, isolée, mais sensible, je prends un essor semblable à celui de l'oiseau faible encore qui bégaye en s'essayant dans les airs aux doux rayons de l'astre du jour : la nature est son seul maî-

tre; pourrais-je en choisir un meilleur? C'est à l'érudition, partage glorieux et pénible d'un petit nombre de personnes, qu'il appartient sans doute de fixer et d'étendre nos connaissances et nos lumières, d'affermir et d'exercer les unes et les autres; de fonder et d'assurer nos jugements sur une infinité d'objets, en donnant plus d'idées à joindre et plus de résultats à comparer. Mais si l'instinct heureux des sentiments peut quelquefois suppléer à l'œil éclairé du savoir, c'est principalement dans les choses qui tiennent de plus près aux mœurs desquelles le sentiment doit être l'appréciateur et le juge, comme il en fut toujours la règle et le principe.

Quoi de plus dépendant de son empire que l'influence d'une portion chérie du genre humain sur le bonheur de l'autre? influence dont les importants effets, fixant votre attention, vous ont fait proposer, Messieurs, de rechercher aujourd'hui comment l'éducation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes meilleurs? question intéressante, que j'ai la hardiesse d'examiner sans avoir la présomption de le bien faire; prête d'applaudir avec transport au triomphe de mes rivaux.

Pourquoi faut-il que nous cherchions à nous procurer ce dont nous devrions être occupés à jouir? Esclaves des préjugés, nous gémissons, asservis sous leurs chaînes qu'un vain éclat embellit et nous empêche de rompre. On dirait que la perfectibilité, ce caractère distinctif qui dans la classe des caractères sensibles nous met au premier rang, n'a servi qu'à étendre la sphère de nos maux. Son plus beau résultat, la société même, en rapprochant les hommes, en resserrant entre eux les liens de la communication et la rendant plus nécessaire, fit

douter souvent si la dépravation et les erreurs ne payaient point trop chèrement ses avantages. De la multiplicité des rapports et des connaissances, naquirent à la fois l'opposition des intérêts, le goût, les arts, la délicatesse et les vices, comme on voit naître de la combinaison des mouvements divers, le choc, la confusion, l'équilibre et tous les phénomènes effrayants ou gracieux.

Mais assez sincères pour avouer les inconvénients attachés à la société, ne soyons pas assez ingrats pour méconnaître les biens dont nous lui sommes redevables : c'est du sentiment éclairé par elle que nous apprenons les remèdes aux maux qu'elle a produits ; c'est à son aide qu'observant la nature, nous pouvons remonter aux principes d'après lesquels nous devons agir.

La marche de celle-ci nous annonce presque toujours la fin qu'elle se propose ; c'est en l'étudiant dans les inclinations qu'elle a données aux femmes, que j'ai cru voir qu'elle les avait formées pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux, et qu'elle les avait douées en conséquence de toutes les qualités nécessaires pour remplir cette destination noble et touchante ; je tâcherai de le prouver dans la première partie de ce discours. Après avoir posé des faits, je rechercherai comment l'éducation doit seconder les dispositions naturelles ; ce sera l'objet d'une seconde partie.

Les femmes sont destinées à rendre les hommes meilleurs et plus heureux ; c'est le but de la nature manifesté par ses opérations que l'éducation doit imiter et suivre ; tel est le plan que je me propose de parcourir.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est point une apologie que je prétends faire, elle serait déplacée dans ma bouche ; d'ailleurs je ne crois pas la gloire de mon sexe attachée à de vains éloges. Mais je ne pense pas non plus que des considérations personnelles doivent m'empêcher de rendre à la vérité un hommage pur comme mon cœur. Puisqu'il ne saurait y avoir que des parties intéressées qui plaident dans cette cause, peu importe laquelle ; et s'il y avait dans l'espèce un seul être à qui elle fût indifférente, malheur à lui ! tel bon juge qu'il puisse en être.

Il faut connaître les propriétés du sol que l'on veut cultiver, pour procéder avec justesse dans les moyens de lui faire rapporter ce qu'on souhaite recueillir. De même dans l'éducation des femmes me paraît-il nécessaire d'étudier premièrement l'ouvrage de la nature ; s'il arrivait que son but fût le même que celui où tendent nos désirs, nous apercevrions bientôt dans sa manière d'opérer le modèle que nous avons à suivre, et l'art ne serait plus que le développement fidèle des germes heureux qu'elle aurait fournis. Ainsi l'agriculteur fortuné, instruit par de sûrs indices, reconnaissant avec joie dans son terrain les qualités qu'il lui importe le plus d'y trouver, sourit à l'image de son abondance et lui prête une main habile.

Soit que l'on considère l'homme en lui-même, ou dans ses rapports avec ses semblables, on voit que la société d'une compagne douce et sensible pouvait seule lui faire atteindre le degré de perfection dont il est sus-

ceptible; c'est le complément de son existence, la base de ses vertus comme la source de ses plaisirs.

La bonté d'un être consiste dans la convenance de ses attributs, c'est-à-dire, dans la correspondance des parties qui le composent et dont il est l'assemblage. Ainsi la bonté individuelle de l'homme réside dans l'économie des facultés et des affections qui constituent son essence.

Il est une bonté relative : c'est celle de l'homme social, qui résulte de la justesse de ses relations avec ceux de son espèce et de la subordination de sa félicité à celle du grand nombre; subordination qui fait le principe de la législation et dont l'effet doit être le plus grand avantage de tous produit par celui de chacun, unique but de la société. Je dis que les secours des femmes étaient nécessaires aux hommes pour acquérir ces deux sortes de bonté; le raisonnement et l'expérience m'aideront à le prouver.

Fait pour agir, sentir et penser, l'homme est heureux par l'exercice de ces facultés; il vit plus à proportion qu'elles sont étendues.

Sortant des mains de la nature avec des sens et des besoins, l'indication des uns, les sollicitations des autres deviennent ses premiers guides; avec eux il désire et jouit tour à tour. Le bonheur et la misère ont une origine commune; le besoin leur donna l'être; lui seul les dévore et les reproduit sans cesse.

Éclairé par lui, l'homme sent avant de connaître, agit avant de penser: déjà la présence des objets qui lui sont analogues le flatte et l'amuse; bientôt l'expérience et sa mémoire doublent son être et ses jouissances par le souvenir, la prévision et l'assurance. Enfin, de son

développement parfait naît le penchant impérieux qui doit le fixer et le multiplier. Jusque-là, isolé sans s'en apercevoir, il vivait à l'aventure ou plutôt il apprenait à vivre; chaque jour était une école pour le jour suivant : il s'essayait avec ses alentours, et distinguait les traits divers des objets qui se présentaient à ses regards. Alors il se distingue lui-même, se considère et s'éprouve; un vide affreux se fait sentir dans son cœur; il est triste et languissant jusqu'au moment où l'union d'un second lui-même donne un nouveau principe à son activité, un nouveau but à ses efforts, et à ses affections toute l'énergie qu'elles pouvaient recevoir. Le voile qui cachait la nature s'est déchiré à ses yeux, le sentiment la vivifie et la colore; chaque chose paraît revêtue d'un charme qu'elle n'avait eu jusqu'à cet instant; tout s'anime et s'embellit. Attachée à sa propre existence par le plus doux des liens, elle lui devient plus précieuse et plus chère; le vif intérêt qui le transporte pour l'objet qu'il s'est choisi s'accroît et se partage sur tout ce qui l'environne : il aime. Il vit deux fois. L'univers devient un temple où la beauté préside et fait régner la félicité.

Au nom d'époux se joint le titre de père; de nouvelles relations s'établissent; la société se forme et s'étend, et ce qui lui donne naissance sert encore à son maintien.

Le premier triomphe du sexe lui fut acquis par ses grâces; mais les grâces elles-mêmes ne doivent la durée de leur empire qu'à la douceur qui les accompagne et qu'elles savent inspirer à ceux qui les chérissent. Cette qualité est, pour ainsi dire, le sceptre des femmes; elle semble leur être donnée comme le dédommagement de leur faiblesse; elle est, avec la sensibilité qui la produit, le trait essentiel qui les distingue et que je m'ar-

rête à considérer comme la source de tous leurs avantages. L'une et l'autre sont les armes avec lesquelles elles subjuguent les cœurs, dirigent les penchants et substituent dans les mœurs l'aménité à la rudesse. Faites pour embellir le monde plutôt que pour le commander, les femmes ont la délicatesse de ces fleurs qui plaisent par leur éclat et que l'on aime pour les fruits qu'elles promettent. Faibles de constitution, les grandes opérations et les idées abstraites leur sont également étrangères; tout ce qui demande des efforts puissants ou des méditations profondes n'est pas de leur ressort.

Sans prétendre ici, Messieurs, faire un parallèle qui demanderait une main plus habile, je trouve qu'un simple coup d'œil sur l'espèce suffit pour apercevoir la différence du caractère des sexes.

Destiné aux travaux importants, aux occupations pénibles, l'homme est doué de la force et du courage nécessaires pour les suivre; il a plus de moyens et de ressources pour agir; ses membres souples et nerveux supportent avec facilité la pesanteur des fardeaux ou la fatigue du mouvement; l'impétuosité de ses passions lui donne de l'élévation dans ses pensées, de la hardiesse dans ses projets, de l'étendue dans ses vues. Ce sont ses bras vigoureux qui doivent fouiller au sein de la terre pour en arracher la subsistance commune; c'est à lui de créer l'industrie, de la suivre dans sa marche, d'en hâter les progrès, de conduire les sociétés et d'établir les lois. Tandis que, législateur et maître, il croit agir d'après lui, un pouvoir secret le modifie et le dirige par les impressions du plaisir et le charme du sentiment.

Les hommes régissent les empires, les femmes gou-

vernent les cœurs; le premier effet de leur influence sur ceux-ci est cette disposition aux émotions vives et douces, qui devient également la source de la plus pure volupté et celle des vertus sociales : tel le regard pénétrant du soleil sur la terre abandonnée éveille aux beaux jours du printemps ce principe de vie dont l'action excitée fait croître la verdure et renaître les biens qui l'embellissent et la décorent.

Entre tous les penchants, le plus noble et le plus utile est celui qui nous porte à compatir aux maux des êtres qui nous ressemblent, en prêtant à leurs plaintes une oreille attentive, en écoutant d'une âme attendrie le récit de leurs douleurs, et en versant dans leurs plaies le baume de la bienfaisance. L'origine de ce penchant, si nécessaire à des êtres rassemblés par leur faiblesse et leurs besoins, devait appartenir au sexe qui semble né pour souffrir.

Exposées, dès qu'elles naissent, aux dangers qui peuvent en un clin d'œil trancher le fil délicat de leurs jours, on dirait que les femmes ne respirent que pour payer en douleurs la gloire de pouvoir être mères ou l'honneur de l'avoir été. C'est à travers les écueils de toute espèce qu'elles parviennent en chancelant au terme où l'adolescence leur ouvre les portes de la vie; c'est dans un supplice inexprimable et lent que, rendant le dépôt qui leur fut confié par la nature, elles donnent le jour à de nouveaux êtres; et c'est accompagnées des infirmités, qu'elles achèvent une carrière où elles ne semèrent des fleurs qu'en marchant sur des épines. Nourries dans la souffrance, si elles n'ont point ce courage fastueux qui brave les périls que des succès brillants accompagnent, elles acquièrent cette patience inébranlable qui résiste

paisiblement aux épreuves et les surmonte, enfin cette fermeté tranquille et modeste capable d'apaiser les cris du désespoir, de prévenir ses excès et d'éteindre sa rage. Familiarisées avec la souffrance, le gémissement leur rappelle des sensations habituelles, il pénètre jusqu'à leur âme, il l'émeut, il la déchire; elles s'identifient nécessairement avec le malheureux, ses maux leur deviennent propres, elles éprouvent ses tourments et ne connaissent plus de besoin que celui de les adoucir; c'est ainsi que leur faiblesse même produit la plus touchante et la plus indispensable des vertus.

O vous, dont je partage le sort et les priviléges, qui brillez un instant à la surface de la terre que vous arrosez des larmes de la sensibilité, joignez-vous à moi pour bénir la main puissante qui dans les douleurs dont elle nous fit la proie plaça le germe des vertus auxquelles le monde doit son bonheur! C'eût été peu sans doute, si le pouvoir de développer dans les autres ces penchants heureux n'avait été joint à l'avantage de les posséder en vous-mêmes ; la réunion de l'un à l'autre est le bienfait le plus marqué de la faveur des cieux.

C'est l'habitude d'un sentiment qui dispose plus particulièrement à le partager; l'homme robuste, audacieux, emporté dans ses désirs, violent dans les moyens de les satisfaire, eût-il jamais connu la pitié si l'amour ne l'avait introduite dans son cœur? Le tendre attachement pour un objet fait chérir son espèce et participer à ses qualités; on s'assimile à sa nature et l'on s'adoucit avec lui. Ainsi le sexe le plus faible sert à la perfection de l'autre en fixant ses désirs, en multipliant ses rapports et en maintenant ses passions dans un juste équilibre par le charme et l'utilité de celles qu'il lui inspire. La na-

ture semble n'avoir mis les femmes au second rang que pour les faire travailler plus efficacement au bien de ceux qu'elle leur rendit supérieurs et dont la docilité à leurs impressions est la mesure de la bonté dont ils sont capables et du bonheur dont ils peuvent jouir, comme elle l'est de la vertu et de la félicité d'une nation.

Soit que nous parcourions les différents âges de l'histoire ou les diverses contrées du globe, nous verrons l'état des femmes chez un peuple déterminer ce qu'il faut penser de ce peuple et de ses mœurs. Celles-ci furent toujours bonnes là où les femmes furent respectées. Telles, chez les Germains généreux, jouissant d'une considération distinguée, acquise par la plus grande fidélité à leurs devoirs, elles entretenaient cette loyauté, cette franchise, compagnes de l'honneur et de la simplicité, qui méritèrent d'être peintes par Tacite et admirées de la postérité. Leur esclavage dans plusieurs gouvernements anciens est une ombre à la sagesse que manifestaient quelques-uns sur des objets d'une autre espèce. On sent toute l'horreur de cet abus du pouvoir, en considérant cet autre qu'il entraîne à sa suite et qui n'outrage pas moins la nature : je veux parler de cette mutilation affreuse imaginée partout où la polygamie jalouse exigeait des gardiens sévères en qui l'on ne pût craindre des rivaux.

Aurait-on à reprocher l'atrocité de l'infanticide à une nation trop louée peut-être, si les femmes moins séquestrées cessaient d'y vivre sous une tyrannie qui abâtardit leur âme comme elle asservit leur corps? Chez ces Chinois si vantés, l'intérêt le plus vil immole chaque jour, de la manière la plus cruelle, de tendres victimes dont les cris feraient ailleurs frémir la nature ; mais comment

sa voix touchante pourrait-elle se faire entendre dans un pays où ses premières interprètes sont réduites au silence et languissent dans la captivité?

Si l'Empire établi par le législateur conquérant ne présente pas les mêmes abominations, quelle indigence de biens s'y fait sentir! Partout où les femmes, reléguées dans des sérails, traînent accablées de fers leur fugitive existence, la rouille de la barbarie couvre leurs maîtres orgueilleux et les flétrit ensemble. C'est le souffle empoisonné du despotisme qui détruit la vertu dans son germe, éteint le flambeau du sentiment et tarit les sources du plaisir.

Au milieu des spectacles singuliers, étonnants, que nous offrit la découverte du Nouveau-Monde, celui de l'infortune et des vices que produit l'indifférence brute et stupide d'une moitié du genre humain pour celle qui devait l'adoucir, ne fut pas un des moins frappants. La férocité, la paresse et la cruauté signalaient ceux d'entre ces peuples qui, plus dégénérés que les autres, étaient incapables de vertus parce qu'ils étaient inaccessibles au sentiment qui les fait éclore.

A ces considérations générales et rapides, je pourrais joindre des observations sur le caractère malheureux des individus dont les âmes léthargiques ne surent jamais s'attendrir; concentrées en elles-mêmes, telles que ces eaux stagnantes qui s'altèrent par l'inaction, elles n'ont que des influences malignes et ne renferment que corruption.

Le sentiment est dans le moral ce que le mouvement est dans le physique : son absence ramène le chaos; c'est un ressort nécessaire sans lequel tout dépérit et meurt. Les femmes en sont les moteurs, et tous leurs

efforts doivent tendre à le diriger vers son but légitime, l'ordre et la félicité qui le suit. Destinées à le développer, à le conduire, elles n'ont reçu pour cet effet que ce sentiment même dans un degré supérieur. Le moyen employé par la nature est celui que nous devons choisir. Voulez-vous rendre les hommes meilleurs? Cultivez dans les femmes cette sensibilité précieuse qui tient à leur essence, qui anéantit la bassesse du moi personnel et de l'intérêt particulier en nous faisant exister dans les autres par le partage de leurs joies et de leurs douleurs, qui, réunissant ainsi tous les hommes par leur subordination au vœu commun, produit cette harmonie satisfaisante que les meilleurs gouvernements n'ont fait encore qu'ébaucher.

Les femmes sont donc, dans leur destination naturelle, préposées pour rendre les hommes meilleurs; elles seules font naître les affections qui les rapprochent et mettent dans les autres l'accord nécessaire à leur libre exercice. Nous avons vu dans les impressions qu'elles produisent l'origine de la société et de tous les biens qui la rendent désirable, et dans le mépris de leur pouvoir ou l'oubli de leurs droits, une source des horreurs qui la déchirent et la défigurent. Détournées chez nous-mêmes de leur but principal par les révolutions inévitables de l'état civil, nous cherchons comment l'éducation peut réparer les torts faits à la nature. L'observation de celle-ci nous a fait voir que, toujours simple dans ses moyens autant qu'elle était magnifique dans ses effets, l'utilité d'une partie de l'espèce pour le bonheur de l'autre était le résultat de la faiblesse même qui la différencie, c'est-à-dire de la sensibilité qui la caractérise; d'où il suit que l'extension et l'emploi de cette sensibi-

lité sont les objets immédiats dont l'éducation doit s'occuper. Éclairée par cette vue qui détermine en quelque sorte le point où nos recherches doivent aboutir, ayant fixé le terme auquel il faut arriver, je passe à l'examen des procédés qui doivent y conduire.

SECONDE PARTIE.

Sentir, c'est être ému. On ne peut regarder comme un bien la faculté de l'être vivement, qu'autant qu'elle a lieu à l'égard des objets qui méritent de nous affecter ainsi, par l'agrément ou par l'utilité qui revient de leur impression ; autrement, c'est une faiblesse qui nous asservit à l'inconstance des choses et nous fait le jouet des moindres vicissitudes. Il est une certaine délicatesse d'organisation qui nous rendant, pour ainsi dire, accessibles par plus d'endroits, étend notre sphère d'activité, varie ses nuances du monde visible, multiplie les avertissements de notre existence dont le sentiment profond constitue le vrai plaisir. L'ennui, le dégoût et les maux qu'il enfante ne sont jamais que les fruits de l'engourdissement des sens, de la paresse de l'esprit et du vide de l'âme. Mais en servant de préservatif contre eux, la délicatesse dont je parle pourrait avoir d'ailleurs quelques inconvénients : ceux des révolutions fréquentes qu'elle fait éprouver et ceux de la puérilité qu'elle pourrait produire. Les uns viennent de son excès, les autres de son abus ; tous doivent être prévenus ou corrigés, et cet ouvrage est celui de l'éducation ; c'est elle qui par la force de l'habitude et sous le joug de l'autorité, nous

dispose à remplir convenablement la place que nous devons occuper, suivant l'ordre de la nature et celui des conventions. Tel le jeune arbre, façonné par les soins assidus d'un maître intelligent, étend à son gré ses rameaux flexibles, pousse au loin ses jets vigoureux ou les ploie mollement en berceaux.

Dans l'âge d'or chanté par les poëtes et dans l'état de nature décrit par les philosophes, dont le dernier n'a peut-être pas plus existé que l'autre, la vertu facile ou ignorée ne demandait pas d'efforts. Peu de besoins, point de propriété ni de lois par conséquent, ou bien en très-petit nombre et seulement de nécessité, quelles causes de dissensions se seraient encore rencontrées? et là où il n'est point de conflits d'intérêts, la vertu demeure sans exercice, comme le juste et l'injuste sans nom. Instruits alors par le sentiment que des institutions bizarres n'avaient pas encore perverti, les hommes, au sein d'une ignorance paisible, coulaient des jours exempts de soucis et jamais obscurcis par le crime. Rapprochés, réunis par les liens de la société, obligés à plus de devoirs, eussent-ils gardé la fidélité à les remplir? ils étaient au période de la perfection. Mais la sagesse, comme le bonheur, semble être un point indivisible au delà duquel il est aussi aisé de passer qu'il est difficile d'y parvenir.

La multiplicité des rapports qui les produit ou les augmente nous empêche parfois d'en jouir; nous tournons autour d'eux sans cesse, et l'expérience nous apprendra peut-être un jour qu'ils n'existaient, pour notre nature imparfaite et bornée, que dans l'espoir et l'activité dont ils animaient notre courage et nourrissaient nos âmes. En attendant que cette expérience, ce juge irrécusable,

fasse disparaître la variété du jugement comme disparaît celle des rayons de lumière qui se croisent par leur réunion en un faisceau, nous sommes éclairés d'un jour suffisant pour avancer dans la carrière, malgré les contradictions et les erreurs dont elle semble semée. La société est le foyer où les sentiments se rassemblent et s'embrassent, où les idées se propagent et s'étendent, où les petites portions que fournissent les individus forment une masse totale dont la part de chacun est augmentée. C'est pour ceux qui naissent au milieu d'elle que l'obligation de s'y rendre utile devient irrévocable, et le soin de la remplir l'occupation de toute la vie.

Mais la manière de satisfaire à cette obligation n'est pas la même pour tous; l'étude de celle qui nous est propre est le premier de nos devoirs, c'est-à-dire celui des personnes qui élèvent et conduisent notre enfance. Les femmes, plus tôt formées, demandent des soins particuliers : susceptibles de toutes les impressions, les plus légères peuvent laisser en elles des traces ineffaçables. L'avantage qu'elles ont d'être nées sensibles devient un écueil à craindre au milieu des idées fausses qui circulent dans le monde, et qui altèrent souvent dans les meilleures têtes les plus simples notions du vrai. Considérées comme épouses et mères, deux rapports sous lesquels elles doivent exister un jour, leurs obligations sont aussi sérieuses que multipliées, et n'exigent pas moins de jugement que de droiture.

La connaissance de leur destination, le sentiment de son importance, me paraissent les mobiles de leur éducation ; ce sont les deux objets vers lesquels doit être dirigée toute la capacité de leur esprit et toute la sensibilité de leur âme. Il serait aisé d'atteindre à ce but, déjà mar-

qué par la nature, chez un peuple peu éloigné d'elle et qui en garderait encore toute la simplicité; mais avec nos âges, nos modes et nos préjugés, la chose est-elle aussi facile? Je n'ai pas la jalouse manie de faire la satire de mon siècle par un éloge outré des siècles précédents; ils ont eu chacun leurs vices, ainsi que tout homme a ses défauts. Je doute qu'en rappelant les différentes époques de notre monarchie, on puisse en distinguer une seule où il fût préférable de naître plutôt qu'à celle où nous vivons. La philosophie nous éclaire, la raison nous instruit, le génie a répandu sur nous ses bienfaits, les talents nous ont prodigué leurs chefs-d'œuvre et les arts leurs agréments; jamais la vertu ne s'est annoncée d'un ton plus éloquent et plus noble; l'humanité retrouve enfin des défenseurs et des apôtres, la vérité des adorateurs; nous unissons les grâces et le goût d'Athènes au langage austère de Lacédémone; nous avons nos Socrates et nos Démosthènes, nos Sophocles et nos Praxitèles; nous avons tout, excepté des mœurs...., j'entends aussi bonnes qu'elles pourraient l'être avec tant de moyens de les perfectionner. Un des plus négligés et des plus puissants serait l'éducation des femmes ramenée à son vrai principe; mais, par un enchaînement funeste, les abus naissent les uns des autres et réagissent ensemble contre les efforts employés pour les détruire. C'est parce que la frivolité nous séduit, que l'éclat nous en impose, que la dissipation nous entraîne et que tout conspire à fortifier leur ascendant sur nous, qu'il est si difficile de nous donner le sens droit, le goût du vrai, les idées saines, nécessaires pour éviter les écarts de la folie et le néant de l'inutilité.

Encensées comme on encense les princes, nous parta-

geons avec eux le malheur d'avoir des flatteurs en grand nombre et d'être souvent sans amis. Nous sommes nées à peine que le murmure enchanteur des éloges se fait entendre autour de nous; donnés à des riens agréables, ils fixent sur eux notre attention et nous trompent sur la réelle valeur des choses; occupées à les mériter sans cesse par les petits agréments qui nous les ont valu, nos vues se divisent et se rétrécissent, l'illusion de la vanité resserre et dessèche en quelque sorte notre sensibilité, ou la disperse sur mille objets indignes d'elle. Guidées par le caprice, maîtrisées par les sens, adorées dans la jeunesse, oubliées un peu plus tard, assez inutiles en tout temps, nous avons quelque ressemblance avec ces idoles auxquelles un peuple superstitieux rend ses humbles hommages lorsqu'il en attend des bienfaits, et qu'il néglige ou châtie dans sa mauvaise fortune.

Chez une nation aimable et légère, où la fréquentation des deux sexes introduit l'esprit de galanterie, excite le désir général de se plaire, où la manière de vivre est aisée, libre et douce, les femmes doivent être vives, enjouées et charmantes; mais doit-on espérer qu'elles puissent rendre meilleurs des hommes qui veulent être seulement amusés, et qui craindraient de leur voir perdre en grâces ce qu'elles auraient acquis en raison?

C'est dans le principe de la législation qu'il faut chercher celui de la bonté nationale et de la félicité publique; ce sont : l'équité des lois et l'exactitude de leur observation, la juste distribution des peines et des récompenses et l'égale répartition des richesses, qui produisent la vertu et font devenir les hommes aussi bons qu'ils peuvent l'être. Les femmes n'ont jamais

sur les mœurs qu'une influence subordonnée à celle de ces premières causes qui les modifient elles-mêmes en déterminant l'éducation qu'elles reçoivent. Plus sédentaires et plus renfermées, pour l'ordinaire, dans les gouvernements républicains, livrées aux travaux domestiques, nourries de ce patriotisme qui élève l'âme et les sentiments, elles travaillent au bonheur du citoyen et à celui de l'État par le bon ordre et la paix qu'elles font régner dans l'intérieur des maisons, et par le soin qu'elles prennent de cultiver dans leurs enfants ces germes de courage et de vertu qui doivent perpétuer l'un et l'autre avec la liberté. Concentrées dans leurs familles, elles ne sauraient s'y proposer d'autre fin que de se faire chérir par les qualités qui y sont de mise et qui peuvent les rendre recommandables. L'estime des petites choses, la recherche des distinctions vaines n'existent guère que dans les sociétés superficielles, où chacun apporte des prétentions sans un mérite réel pour les soutenir.

Trop et trop tôt répandues chez nous, représenter et plaire deviennent les seuls objets de leur ambition, comme ils sont presque les seuls exemples qu'on leur donne et les seules choses qu'on leur apprenne. Ce n'est pas au milieu des cercles formés par l'oisiveté, l'amour-propre et l'ennui, qu'une jeune personne apprend sa dignité, ses devoirs, connaît leur importance, aperçoit les avantages qui doivent lui revenir de leur accomplissement, se pénètre de leur amour et de la nécessité de les remplir ; ce n'est pas non plus l'éternelle et froide leçon d'un moraliste d'humeur chagrine qui peut lui inspirer ce noble enthousiasme de la vertu, ce goût de la bienfaisance, lesquels doivent exercer et dé-

velopper sa sensibilité; c'est dans une retraite modérée, au sein d'une société choisie, d'une famille bien dirigée, qu'il faut élever ces jeunes plantes, l'espoir des races futures et la joie de la génération actuelle; c'est là que l'exemple de la vertu doit agir sur leur âme avant même que leur esprit raisonne, et que tout ce qui les environne doit conspirer à leur en donner le goût. Quoi de plus intéressant et de plus propre à faire aimer le vrai, que le spectacle de la vie domestique rendue heureuse par l'étroite liaison des deux chefs que les mêmes penchants et les mêmes principes font agir de concert? Jaloux d'ajouter encore à leur estime réciproque, ils travaillent toujours à la mériter par l'exercice de la plus grande équité, la pureté des sentiments, la délicatesse des procédés, les douceurs de la confiance, les égards de l'attachement, les actes de la générosité : la sensibilité les pénètre de sa douce chaleur, leurs bienfaits vont chercher des cœurs à conquérir pour se les offrir en tribut; ils voudraient associer l'univers à leur fidélité. Lorsque le doigt des ans vient sillonner leurs fronts, abaisser leurs sourcils, et fait courber leurs corps, le souvenir et l'espérance, si consolants et si flatteurs pour les gens de bien, adoucissent la pente qui les mène au tombeau. Il n'appartient qu'au père de famille d'être vieux sans chagrin; la présence d'une compagne chérie dissipe les nuages qui s'élèvent au soir près de leur horizon; la douce habitude répare les pertes et tient la place des plaisirs qui ne sont plus; ils regagnent chaque jour dans leurs enfants ce que chaque jour leur enlève à eux-mêmes. Cette riante jeunesse qui leur doit la vie, jette des fleurs sous leurs pas; leurs mains débiles s'appuient sur ces plantes vigou-

reuses, et le sourire paraît sur leurs lèvres comme ces derniers rayons d'un soleil couchant qui fait briller encore des plus vives couleurs l'hémisphère d'où il va disparaître.

L'image de la simplicité est si touchante, qu'elle ne peut manquer de fixer les inclinations de ceux qui l'ont sans cesse devant les yeux; mais l'instruction doit s'y joindre, pour prévenir les impressions étrangères que l'on pourrait recevoir des objets différents que les engagements de la société nous obligent de connaître.

Il y a, ce me semble, deux inconvénients assez communs qu'il faut également éviter dans l'éducation des femmes : l'un, de trop négliger leurs esprits; l'autre, de ne pas rapporter toutes leurs connaissances à la perfection des sentiments.

Un grand homme a dit avant moi qu'une femme bel esprit était le fléau de son mari et de sa maison; je crois pouvoir ajouter qu'une ignorante, sotte ou frivole, n'est pas un moindre fléau. Le vif amour du bien ne saurait résulter que de la vue distincte de son prix; cette vue suppose nécessairement un jugement éclairé et solide, l'habitude de réfléchir et le talent d'observer.

L'ignorance est à l'esprit ce que l'aveuglement est au corps; elle nous retient dans les ténèbres et nous empêche d'agir. Le manque d'idées s'oppose à l'extension du sentiment, comme le défaut de rosée empêche diverses productions d'éclore. Chaque idée est un organe nouveau, un sens de plus pour l'esprit; mais la culture de celui-ci doit être faite au profit du cœur. La morale est la science des femmes, par excellence; les spéculations stériles, propres uniquement à exercer l'imagination, lui sont beaucoup moins convenables qu'une étude

dont l'application à la pratique doit être journalière et perpétuelle. Destinées à se charger du bonheur d'un être imparfait, il faut qu'elles connaissent sa nature et ses défauts, ses passions et ses faiblesses, les moyens d'employer les unes à l'avantage commun et de prévenir les malheurs où peuvent conduire les autres. Il faut qu'elles aient l'art de rendre la sagesse aimable par la douceur du caractère, l'adroit ménagement et l'habile condescendance; il ne leur est pas moins nécessaire d'avoir cette vigilance habituelle, cette patience des détails, cet esprit d'ordre et d'arrangement qui fait régir avec succès l'empire domestique. Chargées enfin de l'éducation des enfants, au moins dans le jeune âge où se font les premières et les plus fortes impressions, elles ont besoin de savoir rendre leurs corps sains et robustes, développer leur intelligence, l'aider dans ses progrès, l'éclairer dans sa marche, et la mettre dès les premiers pas sur le chemin de la vérité.

Nous ne sommes plus à ce temps où l'on imaginait que l'ignorance des femmes était le gardien de leur vertu et le garant de leur sagesse. Ce préjugé, j'ose le dire, serait aujourd'hui plus nuisible qu'il ne fut jamais. Quand les mœurs ne sont pas sévères et qu'une nation est généralement éclairée, il faut une force supérieure pour résister au torrent de l'exemple, et des connaissances raisonnées pour adopter les meilleurs principes.

Penser juste et bien agir sont les deux règles auxquelles toute morale se réduit; connaître et aimer sont les deux points d'où partent les plaisirs : le plus parfait bonheur doit donc être pour celui qui fait le plus, qui pense le mieux et qui aime davantage.

Ce bonheur s'étendra par degrés et deviendra celui du plus grand nombre, quand la main de la beauté sera formée à jeter dans les cœurs les semences de la vertu, et que les femmes, instruites de leur destination, mettront toute leur gloire à la remplir. Elles sont nées sensibles; leur éducation pourra contribuer à rendre les hommes meilleurs, lorsque, donnant plus d'élévation à leur âme, plus d'étendue à leur esprit, elle développera cette sensibilité et la déterminera vers les objets dignes de l'exercer. Nourries elles-mêmes des principes de justice, des sentiments de bienfaisance qui réunissent les intérêts divers, elles les inspireront à ceux que la nature leur donnera droit de toucher. Fidèles épouses, mères tendres, femmes éclairées et modestes, elles rendront les hommes heureux et bons, dès qu'elles seront obligées pour leur plaire de les mériter par des vertus, et que les agréments frivoles ne seront plus les seuls titres pour cueillir les myrtes fortunés de l'Amour. Citoyennes à Lacédémone, elles y étaient le prix de la gloire et elles y faisaient des héros; délicates et généreuses, qu'elles soient chez nous celui de l'honneur et du sentiment, et elles y formeront des hommes.

Là, l'enthousiasme de la patrie exaltait leur imagination, les remplissait entièrement et les rendait fières et courageuses; ici, que les sublimes transports d'une vertu douce et pieuse allument dans leur âme la noble ambition de régner par les mœurs, en leur donnant toute la bonté dont elles peuvent être susceptibles, et la félicité des familles deviendra le gage assuré de celle de l'État.

Plus prompte à saisir les principes que je ne suis ha-

bile à détailler les préceptes, je ne vous offre, Messieurs, qu'une esquisse imparfaite et légère des objets que votre question engage à parcourir. Je crayonne d'une main novice quelques traits du tableau que vous nous donnez à peindre ; c'est un hommage au sentiment, rendu par la reconnaissance et présenté par le plaisir.

L'espoir de voir mieux traiter par un autre un sujet où ma faiblesse peut avoir trahi mon courage, répand au terme de ma course une lueur consolante, semblable à cette douce lumière qui, succédant à celle du soleil, éclaire et guide encore les derniers pas du voyageur.

Mlle XX, à Paris.

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Paris. — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

NOUVELLE COLLECTION IN-18 JÉSUS.

On peut se procurer chaque volume de cette collection relié ; le prix de la demi-reliure, dos en chagrin, est de 1 franc 50 centimes; tranches dorées, 1 fr. 75 c.; avec plats dorés, 2 fr. 10 c.

I. LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

(1re SÉRIE A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

About (Ed.) : *La Grèce contemporaine.* 4e édition. 1 vol.
— *Nos artistes au salon de* 1857. 1 vol.
— *Théâtre impossible.* 1 vol.
Ackermann (L.) : *Contes et poésies* 1 vol.
Anonyme : *L'enfant*, par M***. 1 vol.
Arnould (Edm.): *Sonnets et poëmes.* 1 v.
Balzac (H. de) : *Théâtre*, contenant *Vautrin, les Ressources de Quinola, Paméla Giraud, la Marâtre.* 1 vol.
Barrau (Th. H.) : *Histoire de la révolution française* (1789-1799). 2e édition. 1 vol.
Bautain (l'abbé) : *La belle saison à la campagne.* 3e édition. 1 vol.
— *La chrétienne de nos jours.* 2 vol.
— *Le chrétien de nos jours.* 2 vol.
Bayard (J. F.) : *Théâtre*, avec une Notice de M. Eugène Scribe, de l'Académie française. 12 vol.
Chaque volume se vend séparément.
Bellemare (A.) : *Abd-el-Kader; sa vie politique et militaire.* 1 vol.
Belloy (marquis de) : *Le chevalier d'Aï*, ses aventures et ses poésies. 1 vol.
— *Légendes fleuries.* 1 vol.
Beulé : *Phidias*, drame antique. 1 vol.
Busquet (A.) : *Le poëme des heures.* 1 v.
C..., (Jules) : *Chasses et voyages.* 1 vol.
Cammas et **Lefèvre** : *La vallée du Nil.* 1 vol.
Caro (E.) : *Études morales sur le temps présent.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Castellane (comte P. de) : *Souvenirs de la vie militaire en Afrique.* 3e édition. 1 vol.
Champfleury : *Contes d'été.* 1 vol.
Charpentier : *Les écrivains latins de l'empire.* 1 vol.
Cherbuliez (V.) : *Le comte Kostia.* 1 vol.
Chevalier (Michel) : *Le Mexique* ancien et moderne. 1 vol.
Dargaud (J. M.) : *Histoire de Marie Stuart.* 2e édition. 1 vol.
— *Voyage aux Alpes.* 1 vol.
— *Voyage en Danemark.* 1 vol.
Daumas (général E.) : *Mœurs et coutumes de l'Algérie* (Tell, Kabylie, Sahara). 3e édition. 1 vol.
Deschanel (E.) : *A pied et en wagon.* 1 v.
Deville : *Excursions dans l'Inde.* 1 vol.
Didier (Ch.) : *Les amours d'Italie.* 1 vol.
— *Les nuits du Caire.* 1 vol.
Enault (L.) : *Constantinople et la Turquie*, tableau historique, pittoresque statistique et moral de l'empire ottoman. 1 vol.

Enault (L.). *La Norvége.* 1 vol.
— *La terre sainte*, voyage des quarante pèlerins de 1853, avec la carte de la Palestine et le panorama de Jérusalem. 1 vol.

Ferri Pisani : *Lettres sur les États-Unis d'Amérique.* 1 vol.

Ferry (Gabriel) : *Le coureur des bois* ou les chercheurs d'or. 1 vol.
— *Costal l'Indien*, scènes de l'indépendance du Mexique. 1 vol.

Figuier (L.) : *Histoire du merveilleux dans les temps modernes.* 4 vol.
— *L'alchimie et les alchimistes*, ou essai historique et critique sur la philosophie hermétique. 3e édit. 1 vol.
— *Les applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts*, introduction à *l'Année scientifique et industrielle.* 1 vol.
— *L'Année scientifique et industrielle*, sept années (1856-1862). 7 vol. dont chacun se vend séparément.

Forgues : *La révolte des Cipayes.* 1 vol.

Fromentin (Eug.) : *Dominique.* 1 vol.

Gerardy Saintine : *Trois ans en Judée.* 1 vol.

Giguet (P.) : *Le livre de Job*, précédé des livres de *Ruth*, *Tobie*, *Judith* et *Esther*, traduit du grec des Septante, par P. Giguet. 1 vol.

Gotthelf (J.) : *Nouvelles bernoises*, traduites par M. Max Buchon. 2e édit. 1 vol.

Guizot (F.): *Un projet de mariage royal*, étude historique. 1 vol.

Heuzé : *L'année agricole*, quatre années (1860-1863). 4 vol. dont chacun se vend séparément.

Hommaire de Hell (Mme): *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale.* 1 vol.

Houssaye (A.) : *Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française.* 6e édition. 1 vol.
— *Le violon de Franjolé.* 6e éd. 1 vol.
— *Philosophes et comédiennes.* 3e édition. 1 vol.
— *Poésies complètes.* 4e édition. 1 vol.

Houssaye (A.): *Voyages humoristiques.* 1 vol.

Hugo (Victor) : *Notre-Dame de Paris.* 2 vol.
— *Bug-Jargal*; *le dernier jour d'un condamné*; *Claude Gueux.* 1 vol.
— *Odes et ballades.* 1 vol.
— *Orientales* ; *Feuilles d'automne*, *Chants du crépuscule.* 1 vol.
— *Les voix intérieures*; *Les rayons et les ombres.* 1 vol.
— *Les contemplations.* 2 vol.
— *Légende des siècles.* 1 vol.
— *Théâtre.* 4 volumes.
— *Les enfants*, livre des mères, extrait des œuvres poétiques de l'auteur. 1 vol.

Jacques : *Contes et causeries.* 1 vol.

Jouffroy (Th.) : *Cours de droit naturel.* 3e édition. 2 vol.
— *Cours d'esthétique.* 2e édition. 1 vol.
— *Mélanges philosophiques.* 3e édition. 1 vol.
— *Nouveaux mélanges philosophiques.* 2e édition. 1 vol.

Jourdan (L.) : *Contes industriels.* 1 vol.

Jurien de la Gravière (l'amiral E.): *Souvenirs d'un amiral.* 1 vol.

La Landelle (G. de): *Tableau de la mer* (La vie navale). 1 vol.

Lamartine (Alph. de) : *Œuvres.* 10 vol.
Méditations poétiques. 2 vol.
Harmonies poétiques. 1 vol.
Recueillements poétiques. 1 vol.
Jocelyn. 1 vol.
La chute d'un ange. 1 vol.
Voyage en Orient. 2 vol.
Lectures pour tous. 1 vol.
— *Histoire des Girondins.* 6 vol.
— *Histoire de la Restauration.* 8 vol.

Lanoye (Ferd. de) : *L'Inde contemporaine.* 2e édition. 1 volume contenant une carte.
— *Le Niger* et les explorations de l'Afrique centrale, depuis Mungo-Park jusqu'au docteur Barth. 2e édit. 1 vol.

Lasteyrie (Ferd. de) : *Causeries artistiques.* 1 vol.

Laugel : *Études scientifiques.* 1 vol.

La Vallée (J.) : *Zurga le chasseur.* 1 vol.
Lecoq (Henri) : *La vie des fleurs.* 1 vol.
Lenient : *La satire en France au moyen âge.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.
Libert : *Histoire de la chevalerie en France.* 1 vol.
Loiseleur (J.) : *Les crimes et les peines dans l'antiquité et dans les temps modernes.* 1 vol.
Lutfullah : Mémoires traduits de l'anglais et annotés par l'auteur de l'*Inde contemporaine* (F. de Lanoye). 1 vol.
Macaulay (lord) : *Œuvres diverses*, traduites par MM. Am. Pichot, Adolphe Joanne et E. [illegible] Forgues. 2 vol.
Marcoy (Paul) : [illegible] *et paysages dans les Andes.* 2 vol.
Marmier (X.) : *En Alsace* : *L'avare et son trésor.* 1 vol.
— *En Amérique et en Europe.* 1 vol.
— *Gazida*, fiction et réalité. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.
— *Hélène et Suzanne.* 1 vol.
— *Les fiancés du Spitzberg.* 2e édit. 1 v.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.
— *Lettres sur le Nord.* 5e édition. 1 vol.
— *Un été au bord de la Baltique et de la mer du Nord* (Danzig; Oliva; Marienbourg; la côte de Poméranie; l'île de Rugen; Hambourg; l'embouchure de l'Elbe; Helgoland). 1 vol.
Mas (D. Sinibaldo de) : *La Chine et les puissances chrétiennes.* 2 vol.
Mathews (C.) : *Légendes indiennes.* 1 vol.
Michelet : *La femme.* 2e édition. 1 vol.
— *La mer.* 3e édition. 1 vol.
— *L'amour.* 4e édition. 1 vol.
— *L'insecte.* 5e édition. 1 vol.
— *L'oiseau.* 7e édition. 1 vol.
Milne (W. C.) : *La vie réelle en Chine*, traduite de l'anglais par M. Tasset, et annotée par G. Pauthier. 2e édit. 1 vol.
Moges (le Mis de) : *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon.* 1 vol.
Molènes (Paul de) : *Les caprices d'un régulier; — les souffrances d'un houzard; — le soldat en* 1709. 1 vol.
Monnier (Marc) : *L'Italie est-elle la terre des morts?* 1 vol.
Mornand (F.) : *La vie des eaux*, contenant les bains de mer et les eaux thermales, avec des notes sur la vertu curative des eaux, par le Dr *Roubaud.* 2e édition. 1 vol.
Mortemart-Boisse (baron de) : *La vie élégante à Paris.* 2e édition. 1 vol.
Nisard (Charles) : *Curiosités de l'étimologie française.* 1 vol.
Nodier (Ch.) : *Les sept châteaux du roi de Bohème ; Les quatre talismans.* Edition illustrée. 1 vol.
Nourrisson (J. F.) : *Les Pères de l'Église latine*, leur vie, leurs écrits, leur temps. 2 vol.
Orsay (comtesse d') : *L'ombre du bonheur.* 1 vol.
Patin (Th.) : *Études sur les tragiques grecs.* 2e édition. 4 vol.
Perint (Ch.) : *Le presbytère de Plouguern*, récits bretons. 1 vol.
Perrens (F. T.) : *Jérôme Savonarole*, d'après les documents originaux et avec des pièces justificatives en grande partie inédites. 3e édition. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.
— *Deux ans de révolution en Italie* (1848-1850). 1 vol.
Pfeiffer (Mme Ida) : *Voyage d'une femme autour du monde*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par *W. de Suckau.* 1 vol.
— *Mon second voyage autour du monde*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par *W. de Suckau.* 1 vol.
— *Voyage à Madagascar*, traduit de l'allemand avec l'autorisation de la famille de l'auteur, par *W. de Suckau*, et précédé d'une notice historique sur Madagascar, par Francis Riaux. 1 vol.
Quatrefages (A. de) : *Unité de l'espèce humaine.* 1 vol.
Raymond (Xavier) : *Les marines de la France et de l'Angleterre* (1815-1863) 1 vol.
Rendu (V.) : *L'intelligence des bêtes.* 1 v.
Rougebief (Eug.) : *Un fleuron de la France.* 1 vol.
Russell d Killough (le comte Henry) : *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie.* 2 vol.
Saintine (X.-B.) : *La mythologie du Rhin.* 2e édition. 1 vol.

Saintine (X. B.) : *Le chemin des écoliers.* 2e édition 1 vol.
— *Picciola.* 1 vol.
— *Seul !* 3e édition. 1 vol.
Sand (George) : *Elle et lui.* 2e édit. 1 v.
— *Jean de La Roche.* 1 vol.
Scudo (P.) : *Critique et littérature musicales.* 2 vol.
— *L'Année musicale*, trois années (1859-1861). 4 vol. dont chacun se vend séparément.
— *Le chevalier Sarti.* 1 vol.
Simon (Jules) : *La liberté.* 2e édit. 2 vol.
— *La liberté de conscience.* 3e édit 1 v.
— *La religion naturelle.* 5e édit. 1 vol.
— *Le devoir.* 6e édition. 1 vol
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.
— *L'Ouvrière.* 4e édition. 1 vol.
Taine (H.) : *Essai sur Tite Live.* 2e édition. 1 vol
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Essais de critique et d'histoire.* 1 vol.
— *La Fontaine et ses fables.* 3e édition. 1 vol.
— *Les philosophes contemporains.* 2e édition. 1 vol
— *Voyage aux Pyrénées.* 4e édit. 1 vol.
Texier (Edmond) : *La chronique de la guerre d'Italie.* 1 vol.
Théry : *Conseils aux mères.* 2 vol.
Ouvrage couronné par l'Acad. franç.
Töpffer (R.) : *Nouvelles genevoises.* 1 v.
— *Rosa et Gertrude.* 1 vol.
— *Le presbytère.* 1 vol.
— *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois*, ou Essai sur le beau dans les arts. 1 vol.
Troplong : *De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains.* 1 vol.
Ulliac-Trémadeure (Mlle) : *La maîtresse de maison.* 2e édition. 1 vol.
Vapereau : *L'année littéraire*, cinq années (1858-1861). 5 vol. dont chacun se vend séparément.
Viardot (L.) : *Les musées d'Allemagne.* 3e édition. 1 vol.
— *Les musées d'Angleterre, de Belgique, de Hollande, de Russie.* 3e édit. 1 v.
— *Les musées d'Espagne.* 3e édit. 1 vol.
— *Les musées de France* (Paris). 2e édition. 1 vol.
— *Les musées d'Italie.* 2e édition. 1 vol.
Viennet : *Épîtres et satires.* 5e édition. 1 vol.
Vigneaux (Ern.) : *Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique* (1854-1855). 1 vol.
Vivien de Saint-Martin : *L'année géographique*, 1re année (1862), 1 vol.
Warren (comte Édouard de) : *L'Inde anglaise avant et après l'insurrection de 1857.* 3e édition, revue et considérablement augmentée. 2 vol.
Wey (Francis) : *Dick Moon en France*, journal d'un Anglais de Paris. 2e éd. 1 v.
Widal (Aug.) : *Études littéraires et morales sur Homère.* 1 vol.
Zeller (J.) : *Épisodes dramatiques de l'histoire d'Italie.* 1 vol.
— *L'année historique*, quatre années (1859-1862). 4 vol. dont chacun se vend séparément.

(2e SÉRIE A 3 FRANCS LE VOLUME.)

About (Ed.) : *Madelon.* 2e édition. 2 volumes
Achard (Amédée) : *Les coups d'épée de M. de la Guerche.* 2 volumes.
Berthet (Élie) : *Les catacombes de Paris.* 2 volumes.

II. ŒUVRES DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

(1re SÉRIE A 2 FRANCS LE VOLUME.)

Barthélemy : *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du IVe siècle avant l'ère chrétienne.* 3 vol.
Atlas pour le Voyage du jeune Anacharsis, dressé par J. D. Barbié du Bocage, revu par A. D. Barbié du Bocage. In-8. 3 fr.
Boileau : *Œuvres complètes.* 1 vol.
Bossuet : *Œuvres choisies.* 5 vol.
Corneille : *Œuvres complètes.* 5 vol.
Fénelon : *Œuvres choisies.* 4 vol.
La Fontaine : *Œuvres complètes.* 2 vol.
Marivaux : *Œuvres choisies.* 2 vol.
Molière : *Œuvres complètes.* 3 vol.

Montesquieu : *Œuvres complètes.* 2 vol.
Pascal (B.) : *Œuvres complètes.* 2 vol.
Racine (J.) : *Œuvres complètes.* 2 vol.
Rousseau (J. J.) : *Œuvres complètes.* 8 vol.
Saint-Simon (le duc de) : *Mémoires complets et authentiques* sur le siècle de Louis XIV et la Régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel, et précédés d'une notice de M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 13 vol.
Sedaine : *Œuvres choisies.* 1 vol.
Voltaire : *Œuvres complètes.* 35 vol.

(2e SÉRIE A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

Chateaubriand : *Le genie du Christianisme.* 1 vol.
— *Les martyrs* ; — *le dernier des Abencerages.* 1 vol.
— *Atala* ; — *René* ; — *les Natchez.* 1 v.
Fléchier : *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne* [illegible] 665, annotés par M. Chéruel et pr[illegible] d'une notice par M. Sainte-Be[illegible] [illegible]l
Malherbe : *Poésies.* [illegible].
Montaigne (Michel de) : *Essais*, précédés d'une lettre à M. Villemain sur l'éloge de Montaigne, par P. Christian. 1 très-fort volume.
Sévigné (Mme de) : *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, réimprimées pour le texte sur la nouvelle édition publiée par M. Monmerqué dans la Collection des grands écrivains de la France. Tomes I, II et III. Cette édition ne comprend pas les notes.

III. LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

(A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

Byron (lord) : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par *Benjamin Laroche*, quatre séries :
- 1re série : *Childe-Harold.* 1 vol.
- 2e série : *Poëmes.* 1 vol.
- 3e série : *Drames.* 1 vol.
- 4e série : *Don Juan.* 1 vol.

Dante : *La Divine Comédie*, traduite de l'italien par *P. A. Fiorentino.* 1 vol.
Nibelungen (les). Traduction nouvelle par Émile Laveleye. 1 vol.
Ossian : Poëmes gaéliques recueillis par *Mac-Pherson*, traduits de l'anglais par *P. Christian*, et précédés de recherches sur Ossian et les Calédoniens. 1 vol.
Pouchkine : *Œuvres dramatiques*, traduites du russe par L. Viardot et I. Tourguéneff. 1 vol.

IV. BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS.

(A 2 FR. LE VOLUME.)

Ainsworth (W. Harrison) : *Abigaïl*, ou la Cour de la reine Anne, roman historique traduit de l'anglais par M. Révoil. 1 vol.
— *Crichton*, roman traduit par M. A. Rolet. 1 vol.
— *La Tour de Londres*, roman traduit par Éd. Scheffter. 1 vol.
Anonymes : *César Borgia*, ou l'Italie en 1500, traduit de l'anglais par Éd. Scheffter. 1 vol.
— *Paul Ferroll*, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 1 vol.
Anonymes : *Les pilleurs d'épaves*, traduits de l'anglais par Louis Stenio. 1 v.
— *Violette* ; — *Éléanor Raymond.* Imité de l'anglais par Old-Nick. 1 vol.
— *Whitefriars*, traduit de l'anglais par M. Éd. Scheffter. 1 vol.
— *Whitehall*, traduit de l'anglais, par M. Éd. Scheffter. 1 vol.
Beecher Stowe (Mrs) : *La case de l'oncle Tom*, traduit de l'anglais par Louis Énault. 1 vol.
— *La fiancée du ministre*, traduit de l'anglais par H. de l'Espine. 1 vol.

Bersezio (V.) : *Nouvelles piémontaises*, traduites avec l'autorisation de l'auteur, par Amédée Roux. 1 vol.

Bulwer Lytton (sir Edward) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de P. Lorain. 14 vol.

On vend séparément :

— *Devereux*, traduit par William L. Hughes. 1 vol.

— *Ernest Maltravers*, traduit par Mlle Collinet. 1 vol.

— *Le dernier des barons*, traduit par Mme Bressant. 2 vol.

— *Le désavoué*, trad. par M. Corréard. 1 vol.

— *Les derniers jours de Pompéi*, traduits par M. Hippolyte Lucas. 1 vol.

— *Mémoires de Pisistrate Caxton*, traduits par Éd. Scheffter. 1 vol.

— *Mon roman*, traduit par M. H. de l'Espine. 1 vol.

— *Paul Clifford*, traduit par M. Virgile Boileau. 1 vol.

— *Qu'en fera-t-il?* traduit par M. Amédée Pichot. 2 vol.

— *Rienzi*, traduit sous la direction de M. Lorain. 1 vol.

— *Zanoni*, traduit par M. Sheldon. 1 vol.

Caballero (Fernan) : *Nouvelles andalouses*, traduites de l'espagnol par A. Germond de Lavigne. 1 vol.

Cervantès : *Don Quichotte*, traduit de l'espagnol par L. Viardot. 2 vol.

— *Nouvelles*, traduites par le même. 1 v.

Cummins (miss) : *L'allumeur de réverbères*, traduit de l'anglais par MM. Belin de Launay et Éd. Scheffter. 1 vol.

— *Mabel Vaughan*, traduite de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 1 vol.

— *La rose du Liban*, traduite de l'anglais par M. Ch. Bernard-Derosne. 1 vol.

Currer Bell (Miss Brontë) : *Jane Eyre*, ou les Mémoires d'une institutrice, roman traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Lesbazeilles-Souvestre. 1 vol.

— *Le professeur*, trad. avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 1 vol.

— *Shirley*, traduit par M. A. Rolet. 1 v.

Dickens (Charles) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de P. Lorain. 22 vol.

On vend séparément :

— *Aventures de M. Pickwick*. 2 vol.

— *Barnabé Rudge*. 2 vol.

— *Bleak-House*. 1 vol.

— *Contes de Noël*. 1 vol.

— *David Copperfield*. 2 vol.

— *Dombey et fils*. 2 vol.

— *La petite Dorrit*. 2 vol.

— *Le magasin d'antiquités*. 2 vol.

— *Les temps difficiles*. 1 vol.

— *Nicolas Nickleby*. 2 vol.

— *Olivier Twist*[illegible]ol.

— *Paris et L*[illegible]*en* 1793. 1 vol.

— *Vie et aven*[illegible] *de Martin Chuzzlewit*. 2 vol.

Disraeli : *Sybil*, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par ***. 1 vol.

Freytag (G.) : *Doit et avoir*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par W. de Suckau. 1 vol.

Fullerton (lady) : *L'Oiseau du bon Dieu*, traduit de l'anglais par Mlle de Saint-Romain, et publié avec l'autorisation de l'auteur. 1 vol.

Fullom (S. W.) : *La comtesse de Mirandole*, roman anglais traduit par Ch. Roquette. 1 vol.

Gaskell (Mrs) : *Œuvres*, traduites de l'anglais, avec l'autorisation exclusive de l'auteur. 4 vol.

On vend séparément :

— *Autour du sofa*, traduit par Mme H. Loreau. 1 vol.

— *Marie Barton*, traduit par Mlle Morel. 1 vol.

— *Marguerite Hall*, traduit par Mmes H. Loreau et H. de l'Espine. 1 vol.

— *Ruth*, traduit par M. ***. 1 vol.

Gerstäcker : *Les pirates du Mississipi*, traduits de l'allemand par B. H. Révoil. 1 vol.

— *Les deux convicts*, traduits par B. H. Révoil. 1 vol.

Gogol (Nicolas) : *Les âmes mortes*, traduit du russe par Ernest Charrière. 1 vol.

Gran (James): *Les mousquetaires écossais*, roman anglais traduit par M. Émile Ouchard. 1 vol.

Hackländer : *Boutique et comptoir*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par M. Materne. 1 vol.

— *Le moment du bonheur*, roman traduit par M. Materne. 1 vol.

Hauff (Wilhem) : *Nouvelles*, traduites de l'allemand par A. Materne. 1 vol.

— *Lichtenstein*, épisode de l'histoire du Wurtemberg, traduit par MM. E. et H. de Suckau. 1 vol.

Heiberg (L.) : *Nouvelles danoises*, traduites par M. X[illegible]mier. 1 vol.

Hildreth : *L'escl*[illegible]*c*, nouvelle peinture de l'esc[illegible] en Amérique, trad. de l'anglais [illegible]ornand. 1 vol.

Immermann : *Les paysans de Vestphalie*, traduit par M. Desfeuilles. 1 vol.

James : *Léonora d'Orco*, traduite de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme de Morvan. 1 vol.

Kavanagh (Julia) : *Tuteur et pupille*, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme H. Loreau. 1 vol.

Kingsley : *Il y a deux ans*, roman anglais, traduit avec l'autorisation de l'auteur, par H. de l'Espine. 1 vol.

Lennep (J. Van) : *Les aventures de Ferdinand Huyck*, traduites du hollandais, avec l'autorisation de l'auteur, par MM. Wocquier et D. Van Lennep. 1 vol.

— *Brinio*, traduit du hollandais, avec l'autorisation de l'auteur, par F. Douhes. 1 vol.

— *La rose de Dekama*, traduit du hol[illegible]dais, avec l'autorisation de l'auteur, [illegible] MM. Wocquier et D. Van Lennep. [illegible].

Lev[illegible] (Ch.) : *Harry Lorrequer*, traduit de [illegible]nglais, avec l'autorisation de l'au[illegible], par M. Baudéan. 2 vol.

— *L'h[illegible]e du jour*, traduit de l'anglais, avec [illegible]torisation de l'auteur, par M. A. B[illegible]déan. 1 vol.

Lud[illegible] ([illegible]) : *Entre ciel et terre*, tra[illegible] [illegible]emand, avec l'autorisation de l'a[illegible] par M. Materne. 1 vol.

Marvel [illegible]. *Le rêve de la vie*, roman anglais, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Mme Mezzara. 1 vol.

Mayne-Reid : *La piste de guerre*, traduite de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par V. Boileau. 1 vol.

— *La Quarteronne*, roman anglais, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par L. Stenio. 1 vol.

Mügge (Th.) : *Afraja*, traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par W. et E. de Suckau. 1 vol.

Smith (J. F.) : *L'héritage*, traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Éd. Scheffter. 2 vol.

— *La femme et son maître*, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par H. de l'Espine. 2 vol.

Stephens (miss A. S.) : *Opulence et misère*, traduit de l'anglais par Mme Loreau. 1 vol.

Thackeray : *Œuvres*, traduites de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur. 7 vol.

On vend séparément

— *Henry Esmond*, traduit par Léon de Wailly. 1 vol.

— *Histoire de Pendennis*, traduite par Éd. Scheffter. 2 vol.

— *La foire aux vanités*, traduite par G. Guiffrey. 2 vol.

— *Le livre des Snobs*, traduit par le même. 1 vol.

— *Mémoires de Barry Lyndon*, traduits par Léon de Wailly. 1 vol.

Tourguéneff : *Scènes de la vie russe*, traduites du russe avec l'autorisation de l'auteur, par X. Marmier et L. Viardot. 1 vol.

— *Mémoires d'un seigneur russe*, traduits par E. Charrière. 2e édition. 1 vol.

Trollope (Francis) : *La pupille*, roman anglais traduit par Mme Sara de la Fizelière. 1 vol.

Wilkie Collins : *Le secret*, roman anglais, traduit, avec l'autorisation de l'auteur, par Old-Nick. 1 vol.

Zschokke : *Addrich des Mousses*, roman allemand traduit par W. de Suckau. 1 vol.

— *Le château d'Aarau*, traduit de l'allemand par W. de Suckau. 1 vol.

V. LITTÉRATURES ANCIENNES.

(A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

LITTÉRATURE GRECQUE.

Anthologie grecque, traduite sur le texte publié par Jacob, avec des notices biographiques et littéraires. 2 vol.

Aristophane : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle, avec une introduction et des notes, par C. Poyard. 1 vol.

Hérodote : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par M. P. Giguet. 1 vol.

Homère : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle, suivie d'un Essai d'encyclopédie homérique, par M. P. Giguet. 6e édition. 1 vol.

Lucien : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle, suivie d'une table analytique, par M. Talbot. 2 vol.

Thucydide : *Histoire de la guerre du Péloponèse*, traduction nouvelle, avec une notice et des notes, par M. Bétant, directeur du Gymnase de Genève. 1 vol.

Xénophon : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle, suivie d'une table analytique, par M. Talbot. 2 vol.

Des traductions d'Eschyle, d'Euripide, de Plutarque, de Sophocle et de Strabon sont sous presse ou en préparation.

LITTÉRATURE ROMAINE.

Sénèque le philosophe : *Œuvres complètes*, traduction nouvelle avec une notice et des notes, par J. Baillard, de l'Académie Stanislas. 2 vol.

Tacite : *Œuvres complètes*, traduites en français avec une introduction et des notes, par J. L. Burnouf. 1 vol.

VI. CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PHILOSOPHIE ANCIENNE ET MODERNE

(A 3 FR. 50 C. LE VOLUME.)

Bossuet : *Œuvres philosophiques*, comprenant les Traités de la connaissance de Dieu et de soi-même, et du Libre arbitre, la Logique, et le Traité des causes, publiées par M. de Lens. 1 vol.

Descartes, Bacon, Leibnitz, recueil contenant : 1° Discours de la Méthode; 2° Traduction nouvelle en français du *Novum organum* ; 3° Fragments de la Théodicée, avec des notes, par M. Lorquet, professeur de philosophie au lycée Saint-Louis. 1 volume.

Fénelon : *Traité de l'Existence de Dieu* et *Lettres sur divers sujets de métaphysique*, publiées par M. Danton, inspecteur général de l'instruction publique. 1 vol.

Nicole : *Œuvres philosophiques et morales*, comprenant un choix de ses essais et publiées avec des notes et une introduction, par M. Charles Jourdain, professeur agrégé de philosophie près les Facultés des lettres 1 volume.

4-

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9

